



**LE NORD**  
**de**  
**L'OUTAOUAIS**

*Manuel-Répertoire  
d'Histoire et de  
Géographie régionales*

*Ouvrage rédigé en collaboration*

129 illustrations dans le texte  
138 hors-texte, 6 dépliants  
et une carte en couleurs.

Le Droit, Ottawa, 1938

*Permissu Superiorum:*

PAUL DROESCH, C.S.Sp.  
*Superior principalis.*

*Nil obstat:* le 29 août 1938.

JOSEPH CHARBONNEAU  
*Censor librorum.*

*Imprimatur*

† GUILLAUME FORBES,  
*Archevêque d'Ottawa.*

1er septembre 1938.

*Les auteurs*  
*du Nord de l'Outaouais*  
*sont heureux d'offrir*  
*leur hommage de profonde gratitude*  
*à la*  
**Compagnie E. B. EDDY**  
*de*  
**Hull**  
*pour sa généreuse contribution*  
*à la préparation de*  
*cet ouvrage*

1870

1870

## PATRONS

L'Honorable Maurice Duplessis  
*Premier Ministre de la Province de Québec.*

Son Excellence Monseigneur Guillaume Forbes  
*et la Corporation Archiépiscope d'Ottawa.*

Son Excellence Monseigneur Joseph-Eugène Limoges  
*et la Corporation Episcopale de Mont-Laurier.*

L'Honorable Albin Paquette  
*Secrétaire de la Province de Québec.*

Les Oblats de Marie-Immaculée  
*de Notre-Dame de Hull.*

Les Pères du St-Esprit  
*de St-Alexandre, de la Gatineau.*

Messieurs les Députés provinciaux  
du Nord de l'Outaouais,  
Alexandre Taché, E. C. Lawn, Georges Auger,  
Roméo Lorrain, Georges Dansereau, Herman Barrette.

Monseigneur Lebeau  
*Chancelier de l'archidiocèse d'Ottawa.*

Monsieur le Chanoine Carrière  
*curé du St-Rédempteur de Hull.*

Monsieur le Curé J.-A. Mondoux  
*de Gracefield.*

Monsieur Aimé Guertin  
*de Hull.*

Le Conseil de Ville de la Cité de Hull

Le Conseil du comté de Papineau

Le Conseil du comté de Hull

## BIENFAITEURS

Monsieur le Chanoine Archambault, *curé de la Pointe-Gatineau.*

Les Pères Rédemptoristes, *d'Aylmer.*

Les Pères de Marie (Montfortains), *d'Eastview.*

La Banque Canadienne Nationale, *Montréal.*

Monsieur le notaire Donat Leguerrier, *de Campbell's Bay.*

Monsieur Jacques Cartier, avocat, *de St-Jean et Iberville.*

## DONATEURS

Son Excellence Monseigneur C.-L. Nelligan,  
*évêque de Pembroke.*

Monseigneur Chartrand,  
*Vicaire Général, Ottawa.*

Monsieur le curé Limoges,  
*Aylmer.*

Monsieur le curé Charron,  
*St-Placide,*

Monsieur l'abbé Raymond Limoges,  
*Hull.*

Monsieur l'abbé Aimé Joyal,  
*Mont-Laurier.*

Monsieur l'abbé Adéodat Chaloux,  
*Ottawa.*

Les Frères du Sacré-Cœur,  
*Aylmer.*

Les Sœurs Grises de la Croix,  
*Ottawa.*

Les Sœurs Grises de la Croix,  
*Fort-Coulonge.*

La Corporation municipale de Montebello,

Monsieur le Député Alphonse Fournier,  
*Hull.*

Monsieur le Juge Roland Millar,  
*Hull.*

Monsieur J.-Edmond Bériault,  
*marchand en gros, Hull.*

Monsieur Raymond Brunet,  
*ingénieur en construction, Hull.*

Messieurs Clairmont et Décosse,  
*de "L'Opinion", Hull.*

Monsieur Léon Couture,  
*registreur du district de Hull.*

Monsieur Joseph Raymond,  
*trésorier de la Cité de Hull.*

Monsieur Victor Falardeau,  
*trésorier-adjoint de la Cité de Hull.*

Monsieur Horace Filteau,  
*gérant de la Banque Canadienne  
Nationale, Hull.*

Monsieur Lucien Laverdure,  
*secrétaire-trésorier de la Commission  
scolaire de la Cité de Hull.*

Monsieur Henri Lessard,  
*du "Droit", Hull.*

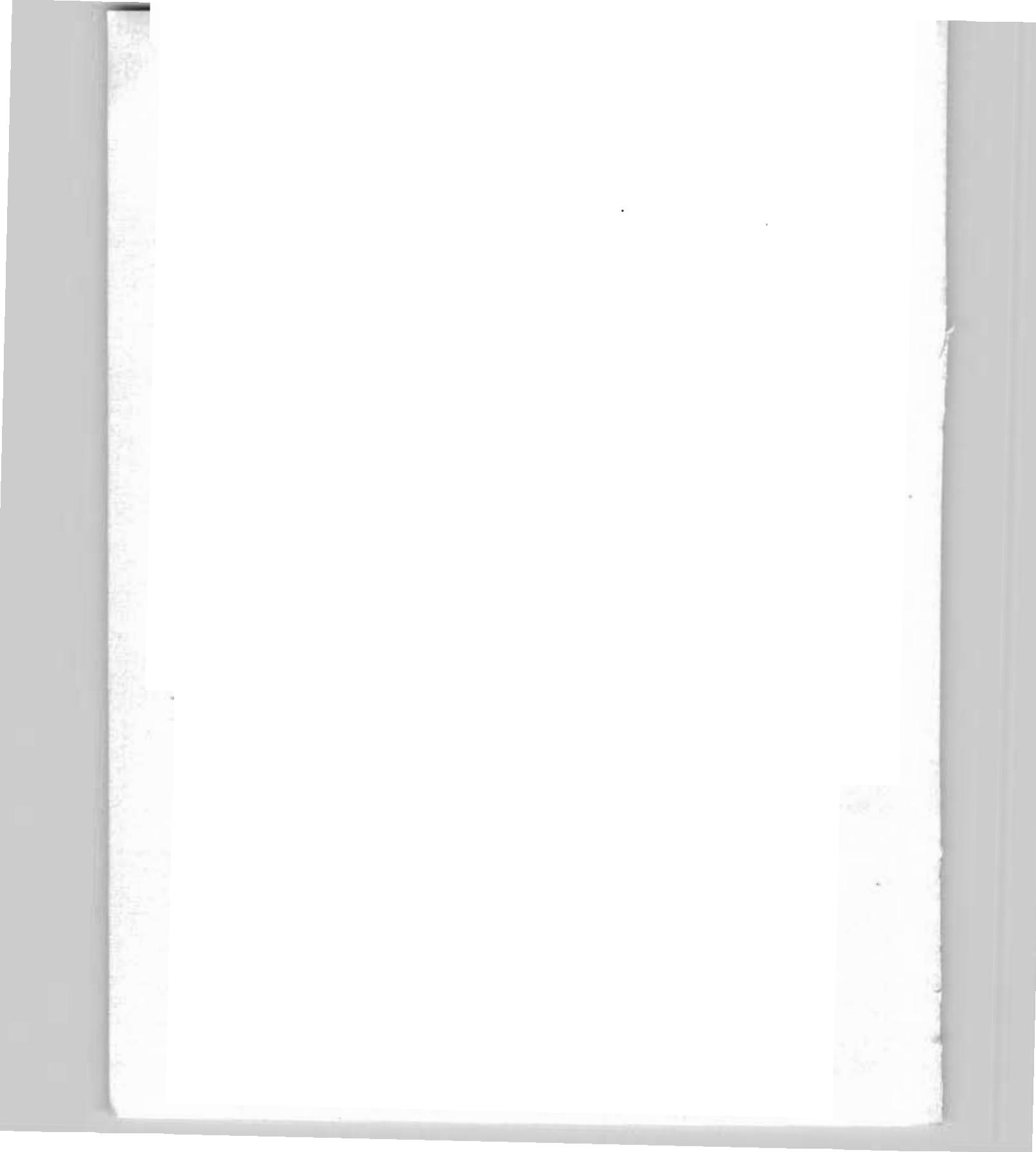
Monsieur Alphonse Martineau,  
*protonotaire, Campbell's Bay.*

Monsieur Joseph Roy, I.F.,  
*Maniwaki.*

Messieurs Sainte-Marie, avocats,  
*Hull.*

## SOUSCRIPTEURS

- Son Excellence Monseigneur E.-A. Deschamps,  
*évêque auxiliaire de Montréal.*
- M. le curé Allard,  
*St-Rémi d'Amherst.*
- M. le Curé Cossette,  
*Montcerf.*
- M. le curé Burke,  
*Martindale.*
- M. le curé Brunet,  
*Passett.*
- M. l'abbé Pannetier,  
*Montréal.*
- M. l'abbé Poulin,  
*Mont-Laurier.*
- M. l'abbé Préseault,  
*Masham.*
- Les Pères Trappistes,  
*d'Oka.*
- Les Pères Jésuites,  
*de Mont-Laurier.*
- Les Frères des Ecoles Chrétiennes,  
*rue Orlé, Montréal.*
- Les Frères des Ecoles Chrétiennes,  
*de l'École Supérieure, Hull.*
- Les Frères des Ecoles Chrétiennes,  
*de Wrightville, Hull.*
- Les Frères des Ecoles Chrétiennes,  
*de l'école Cauvin, Hull.*
- Les Frères de l'Instruction Chrétienne,  
*du collège St-Michel, Buckingham.*
- Les Frères du Sacré-Cœur,  
*de Ste-Agathe des Monts.*
- Les Sœurs de la Providence,  
*de l'Hôpital du Sacré-Coeur, Hull.*
- Les Sœurs de Ste-Croix,  
*de l'École Normale de Mont Laurier.*
- Les Sœurs Grises de la Croix,  
*de Wrightville, Hull.*
- M. Francis-A. Ardouin,  
*comptable agréé, Hull.*
- M. Roméo Béland,  
*instituteur, Laverlochère.*
- M. Lionel Bernard,  
*Montréal.*
- M. Ernest Charette,  
*avocat, Mont-Laurier.*
- M. A.-R. Farley,  
*pharmacien, Hull.*
- M. Gaston Gibeault,  
*avocat, Ste-Agathe des Monts.*
- M. J.-O. Hélie,  
*ingénieur forestier, Hull.*
- M. A. Labelle,  
*avocat, Hull.*



## PRÉFACE

*LES gens du Nord de l'Outaouais viennent bien tard dans le champ de l'histoire et de la géographie régionales qui ont pris, depuis une dizaine d'années, un développement rapide dans toute la province. Déjà, dans deux régions, celle du St-Maurice et celle du Saguenay, on a vu deux mouvements prendre corps et produire d'intéressantes réalisations. Les hommes d'étude et les hommes d'action ont uni leur science et leur zèle pour infuser à la masse de la population un esprit régional de fierté et de progrès auxquels les plus égoïstes n'ont pu refuser leur intérêt.*

*Instruits et stimulés par l'exemple de Trois-Rivières, les auteurs du présent ouvrage se sont mis à l'oeuvre. Il leur paraît utile d'expliquer pourquoi ils ont posé comme premier jalon un manuel d'histoire et de géographie régionales. On pouvait en effet procéder autrement. Sans bénéficier de l'occasion d'un centenaire, on pouvait organiser une société historique, fonder un musée régional, intéresser des écrivains et des chercheurs à l'élaboration de monographies, ériger des monuments historiques, instituer des concours d'enfants et d'adultes ou faire appel à d'autres moyens du même genre.*

*Le caractère particulier de notre région exigeait, semble-t-il, une autre méthode. Pour une partie aussi nouvelle de la province que la nôtre, pour des populations qui sont exposées à se sentir inférieures par le prestige d'une grande ville comme Ottawa ou le voisinage d'une province qui pour eux apparaissait mieux organisée, il était nécessaire de camper d'un bloc devant les yeux la RÉGION QUÉBÉCOISE DU NORD DE L'OUTAOUAIS.*

*Présentée avec son passé, ancien et récent, avec ses ressources abondantes, centrée de ses points les plus extrêmes vers une capitale qui est HULL, elle serait un FAIT et non un mythe décourageant à réaliser. "Peau de l'ours", diront quelques-uns; nous sommes convaincus du contraire.*

*Ce fait que nous voulons imposer aux yeux du peuple n'est pas une création ni une anticipation: il existe, mais la conscience n'en a pas suffisamment et d'une manière pratique pénétré nos gens. Nous avons voulu dire à tous, aux enfants des écoles — c'est eux qu'il faut d'abord instruire — et aux adultes que nous sommes un groupe qui doit vivre d'un esprit de coopération plus grand, d'une existence culturelle plus intense.*

*Il ne nous aurait pas été possible d'entreprendre et de mener à bonne fin un ouvrage aussi considérable, si d'autres avant nous n'avaient frayé la route. C'est un devoir élémentaire de justice autant qu'un plaisir pour nous de rendre hommage au travail des pionniers de notre histoire régionale: nous entendons par là BENJAMIN SULTE et le Père ALEXIS DE BARBEZIEUX, capucin. Le premier dans un grand nombre d'opuscules et avec un grand souci d'exactitude a tiré de l'oubli bien des points de nos annales. Le second, dans son HISTOIRE DE LA PROVINCE ECCLÉSIASTIQUE D'OTTAWA, a esquissé les cadres de notre histoire régionale et étudié les divers coins du Nord de l'Outaouais, non seulement au point de vue religieux, mais aussi au point de vue civil, pour la période avant 1900. À côté de ces deux livres, il faut de toute nécessité ranger le DICTIONNAIRE DES MUNICIPALITÉS ET PAROISSES d'Hormisdas MAGNAN. Nous tenons à déclarer que nous sommes redevables à ces ouvrages de beaucoup de renseignements que l'on trouvera dans les pages qui suivent; d'autre part, tous ceux qui dans l'avenir voudront écrire des monographies détaillées devront s'y reporter comme à un point de départ. Déjà plusieurs auteurs ont entrepris le travail de ces monographies. Nous pouvons dès maintenant commencer notre bibliothèque régionale avec HULL par CINQ-MARS, avec MONTEBELLO et GRENVILLE par MGR CHAMBERLAND, avec les NOTES HISTORIQUES sur MONT-LAURIER, KIAMIKA ET NOMININGUE par le député LALONDE, avec MANIWAKI ET LA VALLÉE DE LA GATINEAU par Anastase ROY. Il serait à souhaiter que d'autres suivent l'exemple de ces auteurs et nous espérons*

que la lecture et l'étude du présent ouvrage éveillera chez plus d'un la vocation d'historien local.

La difficulté de notre travail a été moins la recherche des matériaux que la méthode à choisir. Voulant atteindre à la fois l'esprit des enfants et celui des adultes, nous courions le danger d'être par trop incomplets ou au contraire inaccessibles. Le système des leçons et des lectures nous a permis, croyons-nous, d'éviter ce double écueil.

Quant à la division, le manuel comprend deux parties: la première qui intéresse l'ensemble de la région et la partie locale qui traite sommairement des diverses localités groupées en cinq sous-régions: Hull, Pontiac, la vallée de la Gatineau, Labelle, Papineau et Argenteuil avec une partie des Deux-Montagnes et de Terrebonne.

On comprendra facilement que, pour ne pas grossir démesurément le volume, nous ayons dû nous contenter d'une compilation assez sèche des données essentielles, excepté pour Hull, Aylmer, Buckingham, Mont-Laurier, Lachute et Montebello. Les maîtres et les maîtresses d'écoles trouveront donc ici un cadre qu'ils pourront à loisir amplifier, compléter de manière que les élèves acquièrent une connaissance parfaite de leur petite patrie. Nous estimons que si ce travail est fait avec conscience et intérêt, il peut donner lieu à une efflorescence d'études de littérature régionale. Il n'est plus douteux que bien des instituteurs se sentiront ainsi encouragés à poursuivre des recherches qu'ils seront heureux de faire connaître par des conférences ou par des publications. Toute neuve qu'est notre région, elle a son histoire et sa géographie dont il serait intéressant de détailler les points de vue. La société historique du Nord de l'Outaouais trouvera ainsi des collaborateurs nombreux et actifs: elle sera heureuse de donner à leurs travaux le rayonnement convenable par des publications périodiques.

Le présent ouvrage a été fait en collaboration. Pour rendre justice au travail de chacun des collaborateurs, pour lui permettre d'assumer la responsabilité de sa partie, nous croyons devoir indiquer leur nom et l'étendue de leur collaboration:

R. P. Louis TACHÉ, C.S.Sp., *professeur au Collège St-Alexandre*: Préface, — Première partie, moins l'histoire religieuse, — section Mont-Laurier de la deuxième partie, — appendices, — questionnaires, — illustration.

M. Joseph BÉDARD, *inspecteur des écoles du district urbain de Hull et des environs*: l'ouest de Hull moins Aylmer.

M. l'abbé Hector LEGROS, *visiteur ecclésiastique des écoles de Hull*: histoire religieuse, — la ville de Hull, — la vallée de la Gatineau.

M. l'abbé Joseph HÉBERT, *aumônier de l'hôpital du Sacré-Coeur à Hull*: les comtés de Papineau, Argenteuil.

M. Rodolphe MALTAIS, *inspecteur régional des écoles*: la ville d'Aylmer.

Mentionnons également ceux qui ont apporté une aide dévouée aux collaborateurs précédents: M. l'abbé Laurent, auteur de la plupart des dessins et cartes et de la couverture en couleurs: le R. P. Eugène Andlauer, c.s.sp. (chapitre des plantes et des animaux); le Frère E. Bernard, c.s.v. (ville de Lachute); le R. P. Valois, c.s.sp., M. Joseph Chamberland, le Frère Francis-Benoît, f.i.c., le Frère Marie-Alphonse, f.é.c., M. Rodolphe Allard, inspecteur d'écoles. (1)

*Il nous reste à remercier tous les fonctionnaires, qui ont montré un empressement et une compétence remarquables à fournir les renseignements demandés. Nous devons un remerciement particulier au Bureau de Tourisme, aux ministères des Terres et Forêts, des Mines et Pêcheries, de l'Agriculture, de la Province de Québec; aux Archives, à la Bibliothèque du Parlement, à la Commission des Sites historiques, aux Statistiques, à la Galerie Nationale, à l'Office de Météorologie, au Bureau des ressources hydrauliques, au Bureau du Tourisme du Gouvernement fédéral. Enfin, le personnel du "Droit" d'Ottawa, et de la Photogravure Nationale de Montréal ont un titre non équivoque à notre reconnaissance pour le soin qu'ils ont apporté à l'exécution du texte et des clichés de l'ouvrage.*

(1) Les feuilles de garde sont dues au dessin du jeune artiste de Hull, Philippe Dallaire, boursier du Gouvernement provincial.

# TABLE DES MATIÈRES

	Page
<b>PREFACE</b> .....	IX
<b>TABLE DES MATIÈRES</b> .....	XIII
<b>Première partie: GEOGRAPHIE ET HISTOIRE COMMUNE</b> ..	1
<b>Section I: GEOGRAPHIE</b> .....	1
<b>Chapitre I: Vue d'ensemble et géographie physique</b> .....	3
<p style="margin-left: 40px;">Nom de la région, p. 3 — Bornes, p. 3 — Remarque, p. 3 — Comtés, p. 5 — Villes et villages principaux, p. 5 — Climat, p. 6 — Aspect du sol, p. 7 — Montagnes, p. 9 — Rivières et chutes, p. 9 — Lacs, p. 11 — Iles, p. 11 — Lecture No 1: L'Outaouais moyen et inférieur, (<i>Père Alexis</i>), p. 12 — Lecture No 2: La caverne Lafèche, (<i>Benjamin Sulte</i>), p. 17 — Questionnaire, p. 23.</p>	
<b>Chapitre II: Plantes et animaux</b> .....	24
<p style="margin-left: 40px;">Plantes communes à la vallée du St-Laurent, p. 24 — Plantes particulières à notre région, p. 26 — Animaux, p. 26 — Oiseaux, p. 28 — Poissons, p. 29 — Devoirs du chasseur et du pêcheur, p. 30 — Lecture No 3: A la gloire du pin blanc (<i>Frère Marie-Victorin</i>), p. 31 — Questionnaire, p. 34.</p>	
<b>Chapitre III: Géographie humaine</b> .....	35
<p style="margin-left: 40px;">Pénétration de l'homme, p. 35 — Les conditions de vie, p. 38 — Population, p. 39 — Nationalités, p. 39 — Religions, p. 40 — Education, p. 41 — Questionnaire, p. 42.</p>	
<b>Chapitre IV: Géographie économique</b> .....	43
<p style="margin-left: 40px;">Communications, p. 43 — Ressources naturelles et industries, p. 45.</p> <p style="margin-left: 40px;"><b>FORETS:</b> Zones forestières, p. 46 — Exploitation forestière, p. 48 — Prévention des feux de forêts, p. 50 — Industrie forestière, p. 54 — Lecture No 4: Description d'un chantier (adaptation de <i>J.-C. Taché</i>), p. 55 — Lecture No 5: La drave, p. 61 — Lecture No 6: Cages et cageux (<i>J.-C. Taché</i>), p. 65 — Questionnaire, p. 68.</p> <p style="margin-left: 40px;"><b>PULPE ET PAPIER:</b> Industrie de la pulpe et du papier, p. 69 — Lecture No 7: Fabrication de la pulpe et du papier (d'après un rapport du gouvernement fédéral), p. 70 — Questionnaire, p. 75.</p> <p style="margin-left: 40px;"><b>TOURISME:</b> Richesses touristiques, p. 75 — Endroits remarquables, p. 76 — Notre devoir, p. 77 — Questionnaire, p. 78.</p> <p style="margin-left: 40px;"><b>AGRICULTURE:</b> Qualités des terres, p. 81 — Genre d'exploitation agricole, p. 81 — Organisation, p. 82 — Marchés, p. 82 — Progrès de l'agriculture, p. 83 — Questionnaire, p. 83.</p>	

**MINES:** Ressources minières, p. 84 — Minéraux importants, p. 85 — Magnésite, p. 85 — Calcaires, p. 85 — Feldspath, p. 86 — Silice, p. 86 — Gravers, p. 86 — Minéraux secondaires, p. 86 — Dolomie, p. 86 — Granit, p. 87 — Mica, p. 87 — Molybdénite, p. 88 — Oxyde de fer, p. 88 — Argile, p. 90 — Gisements abandonnés ou non exploités, p. 90 — Baryte, p. 90 — Fer, p. 90 — Grenat, p. 90 — Graphite, p. 91 — Apatite, p. 91 — Zinc et plomb, p. 91 — Amiante, p. 91 — Questionnaire, p. 92.

**RESSOURCES HYDRAULIQUES:** Aménagements de la région, p. 93 — Lecture No 8: Comment on fait l'électricité, comment on s'en sert. p. 95 — Questionnaire, p. 98.

<b>Section II: HISTOIRE</b> .....	<b>101</b>
<b>Chapitre I: La vallée de l'Outaouais avant la Conquête</b> .....	<b>103</b>
Les premiers habitants de la vallée: les Indiens, p. 103 — Les Indiens de l'Est du Canada, p. 103 — Les Indiens de la vallée de l'Outaouais, p. 104 — Remarque, p. 105 — Les guerres des Indiens sur l'Outaouais, p. 105 — Lecture No 9: Le massacre par les Iroquois des Indiens de la Petite Nation ( <i>Père Alexis</i> ), p. 107 — Questionnaire, p. 108.	
Les Français sur l'Outaouais au XVIIe siècle, p. 109 — Lecture No 10: Le voyage de Champlain sur l'Outaouais en 1613, p. 112 — Lecture No 11: La légende de Cadieux et sa complainte, p. 118 — Questionnaire, p. 124.	
La vallée de l'Outaouais au XVIIIe siècle, p. 125 — Les Indiens de notre région depuis le XVIIIe siècle, p. 127 — Questionnaire, p. 129.	
<b>Chapitre II: La région du Nord de l'Outaouais depuis la Conquête (1760)</b> .....	<b>130</b>
Les compagnies de traite et les voyageurs, p. 131 — Le commerce du bois et les forestiers, p. 132 — Développement général, p. 133 — La colonisation, p. 134 — L'industrie, p. 134 — Développement complet, p. 134 — Lecture No 12: Trois pionniers du développement de notre région: 1. Le fondateur, Philémon WRIGHT, p. 137 — 2. Le colonisateur, le curé LABELLE, p. 137 — 3. L'industriel, E. B. EDDY, p. 140 — Lecture No 13: Jos. Montferrand ( <i>Benjamin Suite</i> ), p. 142 — Lecture No 14: L'expédition de Low ( <i>Pierre Brunet</i> ), p. 144 — Questionnaire, p. 149.	
<b>Chapitre III: Histoire religieuse du Nord de l'Outaouais</b> .....	<b>150</b>
<b>A. HISTOIRE RELIGIEUSE GENERALE:</b>	
Les missionnaires français, p. 150 — Les premières paroisses et les prêtres desservants des cantons, p. 151 — La première visite pastorale dans le Nord de l'Outaouais, p. 153 — Monseigneur Guigues, p. 155 — Le haut de la Gatineau et de la Lièvre en 1849, p. 157 — Monseigneur Duhamel, p. 158 — Comté et diocèse de Pontiac, p. 160 — Comté d'Argenteuil, p. 161 — Conclusion, p. 161.	
<b>B. CONGREGATIONS RELIGIEUSES DE LA REGION:</b>	
Les Oblats de Marie-Immaculée, p. 162 — Compagnie de Marie, p. 162 — Congrégation des Rédemptoristes, p. 163 — Les Pères du St-Esprit, p. 163 — Les Jésuites, p. 164 — Les Clercs de St-Viateur, p. 164 — Les Frères des Ecoles Chrétiennes, p. 165 — Les Frères du Sacré-Coeur, p. 165 — Les Frères de l'Instruction Chrétienne, p. 166 — Soeurs Grises de la Croix, p. 167 — Soeurs de Ste-Marie,	

	Pages
p. 167— Servantes de Jésus-Marie, p. 168 — Soeurs de la Ste-Famille, p. 168 — Soeurs de la Providence, p. 168 — Chanoinesses des Cinq Plaies, p. 169 — Soeurs de Ste-Croix, p. 169 — Soeurs du Sacré-Coeur, p. 169 — Soeurs des Sacrés Coeurs de Jésus et Marie, p. 170 — Soeurs de St-Joseph, p. 170 — Soeurs Servantes de Notre-Dame, Reine du clergé, p. 170 — Filles de la Sagesse, p. 170 — Soeurs des Saints Coeurs de Jésus et de Marie, p. 171 — Soeurs Dominicaines du Rosaire, p. 171 — Soeurs du Précieux Sang, p. 171 — Lecture No 15: Les missionnaires sur l'Outaouais ( <i>Père Joyal</i> ), p. 171 — Questionnaire de la partie religieuse, p. 174.	
<b>Deuxième partie: GEOGRAPHIE ET HISTOIRE LOCALE</b> .....	<b>175</b>
<b>Questionnaire commun</b> .....	<b>177</b>
<b>Chapitre I: La ville de Hull</b> .....	<b>182</b>
Préambule, p. 182 — La fondation de Hull (Wrightstown), p. 183 — Les Oblats, p. 186 — Les paroisses et les curés de Hull, p. 189 — L'organisation civile de Hull, p. 192 — Edifices et monuments, p. 192 — Les industries, p. 193 — Les écoles, p. 194 — L'Ecole Technique, p. 195 — Les oeuvres et les organisations, p. 195 — Histoire de la Compagnie Eddy, p. 196 — Les incendies à Hull, p. 197 — Lieux d'amusements, p. 199 — Les sports, p. 199 — Lecture No 16: Un épisode inédit de l'histoire de Riel, p. 201.	
<b>Chapitre II: A l'ouest de Hull</b> .....	<b>202</b>
A. <i>Aylmer</i> : Situation, p. 202 — Origines, p. 202 — Fondation de la ville, p. 203 — Organisation civile, p. 205 — Industries, p. 206 — Histoire religieuse et scolaire, p. 207.	
B. <i>Les autres paroisses</i> : Eardley, p. 209 — Quyon, p. 210 — Shawville, p. 211 — Portage-du-Fort, p. 211 — Bryson, p. 211 — Ile du Grand Calumet, p. 212 — Campbell's Bay, p. 214 — Vinton, p. 215 — Fort Coulonge, p. 215 — Chapeau, p. 216 — Sheen, p. 219.	
<b>Chapitre III: La vallée de la Gatineau</b> .....	<b>220</b>
Préambule, p. 220 — Grand Remous, p. 221 — Montcerf et Lytton, p. 222 — Ste-Famille d'Aumond (Rivière-Joseph), p. 222 — Bois-Franc, p. 222 — Maniwaki, p. 223 — Bouchette et Ste-Thérèse, p. 223 — Messines (Burbidge), p. 224 — Blue Sea, p. 224 — Gracefield, p. 224 — Lac Cayamont, p. 225 — Lac Ste-Marie, p. 225 — Martindale (Low, Paugan), p. 225 — Farrellton (Lordsvale), p. 226 — Ste-Sophie d'Aldfield, p. 226 — Lac des Loups, p. 226 — Ste-Cécile de Masham, p. 227 — Old Chelsea, p. 227 — St-Pierre de Wakefield, p. 228 — Cantley et Quinnville, p. 228 — Pointe-Gatineau, p. 229.	
<b>Chapitre IV: La région de Mont-Laurier</b> .....	<b>231</b>
Mont-Laurier .....	<b>231</b>
Val-Barrette, p. 233 — St-Jean-sur-le-Lac, p. 233 — Lac des Iles, p. 234 — Notre-Dame de Pontmain, p. 234 — Ferme-Neuve, p. 235 — Mont-St-Michel, p. 235 — Lac St-Paul, p. 235 — Ste-Anne-du-Lac, p. 236 — La Saguay, p. 236 — Guénette, p. 237 — Lac des Ecorces, p. 237 — Chute St-Philippe, p. 237 — Kiamika, p. 237 —	

	Pages
Notre-Dame-du-Laus, p. 238 — Ste-Agathe-des-Monts, p. 239 — St-Donat-de-Montcalm, p. 239 — St-Adolphe d'Howard, p. 240 — St-Agricole, p. 240 — Val-David, p. 240 — St-Faustin, p. 241 — St-Jovite, p. 241 — Lac Mercier, p. 241 — La Conception, p. 242 — Labelle, p. 242 — La Minerve, p. 243 — L'Ascension, p. 243 — L'Annonciation, p. 243 — La Macaza, p. 244 — Brébeuf, p. 244 — Nominigüe, p. 244 — Bellerive, p. 245 — Ste-Véronique-de-Turgeon, p. 245 — Huberdeau, p. 245 — Saint-Rémi-d'Amherst, p. 246 — Vendée, p. 246 — Lac-des-Selze-Iles, p. 246 — Ste-Marguerite-du-Lac-Masson, p. 246.	
<b>Chapitre V: Région de Papineau-Argenteuil</b> .....	<b>247</b>
Buckingham .....	247
Lachute .....	250
Montebello .....	256
Gatineau, p. 258 — Poltimore, p. 259 — Ste-Rose-de-Lima, p. 259 — Perkins, p. 260 — Angers, p. 250 — Masson, p. 260 — Notre-Dame-de-la-Salette, p. 261 — Val-des-Bois, p. 261 — Mayo, p. 263 — La Blanche, p. 262 — Thurso, p. 263 — St-Sixte, p. 263 — Plaisance, p. 263 — Papineauville, p. 264 — St-André-Avellin, p. 264 — Ripon, p. 265 — Chénéville, p. 265 — Montpellier, p. 266 — St-Emile-de-Suffolk, p. 266 — Notre-Dame-de-la-Paix, p. 266 — St-Michel-de-Wentworth, p. 266 — Montfort, p. 266 — St-André-d'Argenteuil, p. 268 — Carillon, p. 268 — St-Hermas, p. 269 — St-Placide, p. 269 — Harrington, p. 269 — Grenville, p. 270 — St-Philippe d'Argenteuil, p. 271 — Brownsburg, p. 271 — Fassett, p. 272 — Boileau, p. 272 — Désormeaux, p. 273 — Duhamel, p. 273 — Pointe-au-Chêne, p. 274 — Calumet, p. 274.	
<b>APPENDICES</b> .....	<b>275</b>
No 1—Démographie .....	277
No 2—Divisions administratives civiles et religieuses .....	289
No 3—Renseignements météorologiques .....	291
No 4—Distance entre les principaux endroits et statistiques du tourisme .....	296
No 5—Les monuments historiques du Nord de l'Outaouais .....	307
No 6—Dignitaires religieux et civils .....	309
No 7—Chronologie du Nord de l'Outaouais .....	321
No 8—Bibliographie du Nord de l'Outaouais .....	331
No 9—Altitudes de la région (1690 cotes indiquées) .....	352
No 10—Hydrographie des principales rivières .....	393

### ILLUSTRATIONS

Les illustrations dans le texte (numérotées de 1 à 129) vont de la page 4 à la page 173. — Les illustrations hors-texte (numérotées 1 à 138) vont de la page 241 à la fin du volume. — Les dépliants sont placés comme suit: Carte du relief, le long de la rivière Outaouais, p. 16 — Panorama pris du Mont King, p. 49 — Panorama de la vallée de la Rouge, près de Labelle, p. 113 — Vue à vol d'oiseau de la ville de Hull, partie ouest, p. 144 — Vue à vol d'oiseau de la ville de Hull, partie est, p. 176 — Feu de Hull, en 1900, p. 203.

*Première partie*

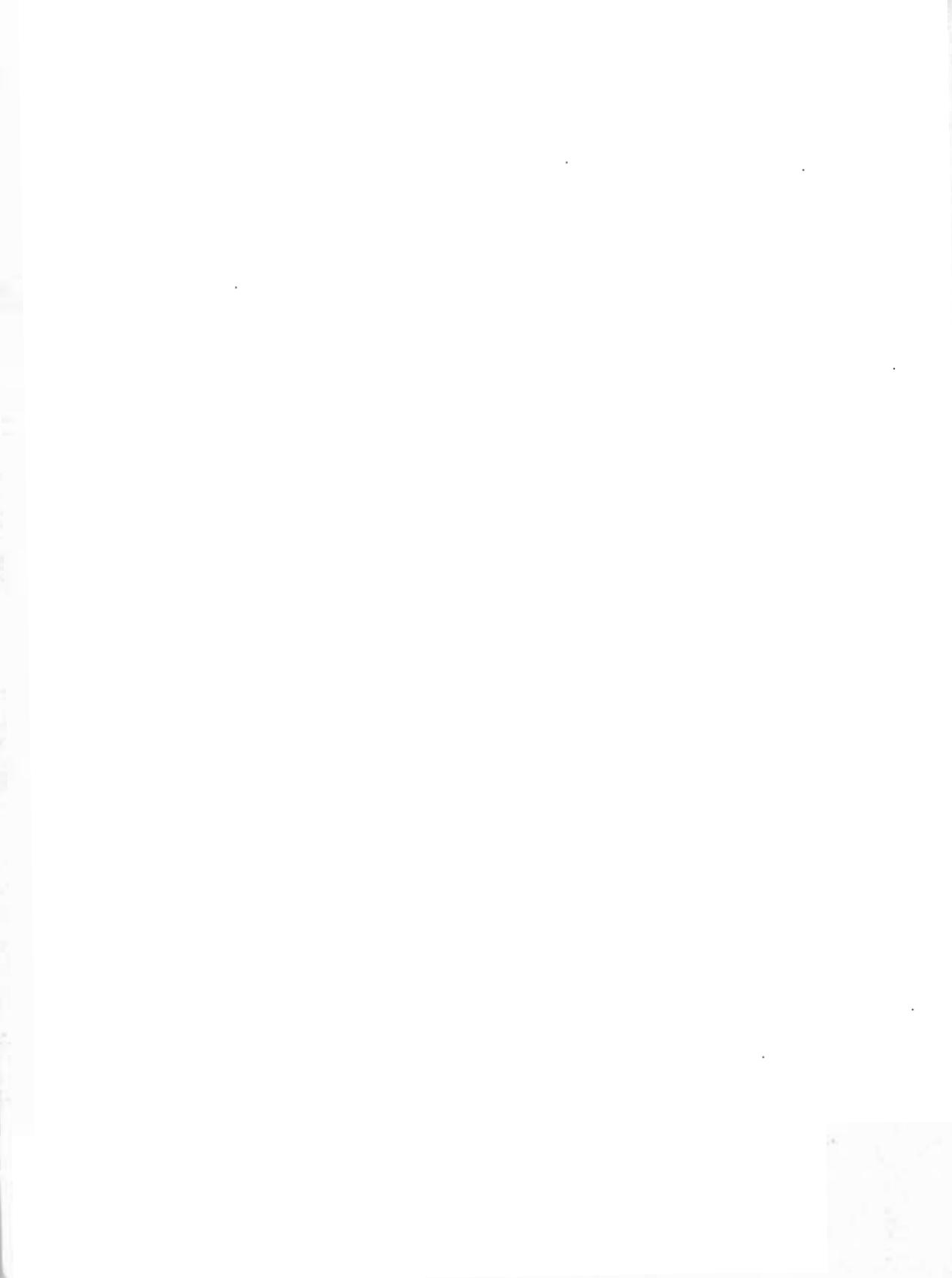
***Géographie et Histoire générales  
de la région***

---

*Section I*

***Géographie***

2000



2000

## *Chapitre I*

# *Vue d'ensemble et Géographie physique*

### **Nom**

La partie du Canada et de la province de Québec à laquelle nous appartenons s'appelle la région du NORD DE L'OUTAOUAIS.

### **Bornes**

Les bornes de la région du Nord de l'Outaouais sont:

*au Sud:* la rivière Outaouais depuis l'embouchure de la rivière Dumoine jusqu'au lac des Deux-Montagnes;

*à l'Ouest:* la rivière Dumoine;

*à l'Est:* une ligne partant du lac des Deux-Montagnes, montant au Nord vers la grande ligne sud-ouest du comté de Montcalm et suivant celle-ci et la prolongeant jusqu'au 48° de latitude;

*au Nord:* la ligne de partage des eaux entre la Baie d'Hudson et le fleuve St-Laurent.

**Remarques:**— Ainsi délimitée, notre région présente une forme irrégulière qu'on pourrait comparer à un drapeau en loque suspendu à une hampe qui serait ici la ligne du comté de Montcalm. (Voir la carte en couleurs à la fin du volume).



Une partie des régions du St-Maurice et de l'Abitibi se rattache à la nôtre: c'est la partie supérieure de la Gatineau qui passe à travers les comtés de Montcalm, Joliette, Berthier et Maskinongé; actuellement on y coupe le bois qui alimente les usines à papier de la compagnie Internationale (Gatineau Mills) et de Eddy (Hull).

Une autre particularité est à noter: la rivière Outaouais par laquelle nous sommes bornés au sud se retrouve dans le nord du comté de Pontiac venant de l'Abitibi. Là, elle traverse les lacs Barrière et Victoria et fait un long détour au Témiscamingue pour venir ensuite nous séparer de l'Ontario.

Les régions voisines sont: au Sud, une partie de l'Ontario où est la capitale du Canada, Ottawa; à l'Est, la région de St-Jérôme et le comté de Joliette; au Nord, la partie inhabitée des Laurentides qui nous sépare de l'Abitibi; à l'Ouest, le Témiscamingue de Québec.

### Comtés

La région du Nord de l'Outaouais comprend, en tout ou en partie, les comtés suivants:

Pour le gouvernement fédéral (Ottawa): Pontiac (1), Hull, Wright, Labelle, Argenteuil, Terrebonne et Deux-Montagnes (2).

Pour le gouvernement provincial (Québec): Pontiac, Hull, Gatineau, Papineau, Labelle, Argenteuil, Terrebonne et Deux-Montagnes (3).

### Villes et villages principaux<sup>(4)</sup>

Hull (30,000 h.) — Buckingham (4,638 h.) — Lachute (3,906 h.) — Ste-Agathe (2,949 h.) — Aylmer (2,385 h.) — Mont-Laurier (2,934 h.) — Pointe-Gatineau (2,282 h.) — Masson (2,015 h.)

Maniwaki (1,720 h.) — Montebello (1,501 h.) — Masham (1,450 h.) — Thurso (1,292 h.) — Fort-Coulonge (1,130 h.)

St-Jovite (981 h.) — Papineauville (954 h.) — Campbell's Bay (897 h.) — Quyon (836 h.) — Templeton (Ste-Rose de Lima, 822 h.) — Shawville (801 h.) — Grenville (719 h.) — Labelle (685 h.) — Calumet (674 h.) — L'Annonciation (685 h.) — Ferme-Neuve (609 h.) — Chénéville (518 h.) — Val-Barrette (518 h.) — Nominique (500 h.) — Gracefield (500 h.) — Chapeau (500 h.) — St-André-Avellin (500 h.)

(1) La prononciation de ce mot fait exception aux règles ordinaires: il faut prononcer Pon-ti-ac et non Pon-ssi-ac, parce que le chef sauvage que rappelle ce nom avait reçu le nom français de Pontignacq, bientôt abrégé en Pon-ti-ac.

(2) Nous n'étudions dans ce comté que le village d'Oka et ceux de St-Placide et de St-Hermas: le premier au point de vue de l'histoire des Indiens; les deux autres parce qu'ils sont rattachés au district scolaire No. 4 dont l'inspecteur régional réside à Aylmer.

(3) On trouvera à l'appendice No 1 les autres divisions administratives civiles et religieuses.

(4) Nous donnons ici la population des villes et villages incorporés d'au moins 500 habitants: plusieurs des villages comptent une population plus forte en tant que paroisses.

### Le climat<sup>(1)</sup>

Le climat du Nord de l'Outaouais est continental, c'est-à-dire qu'il est très froid en hiver et fort chaud en été. Au cours des années 1933 à 1937, le thermomètre est monté à  $+ 100^{\circ}$  Farenheit et est descendu à  $- 45^{\circ}$  F.

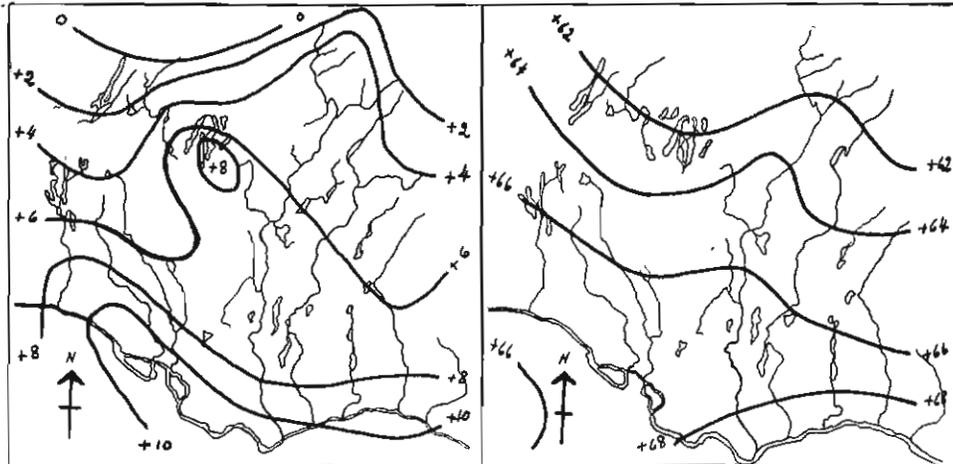


Fig. 2. — Carte montrant les isothermes de la région pour janvier (à gauche) et juillet (à droite).

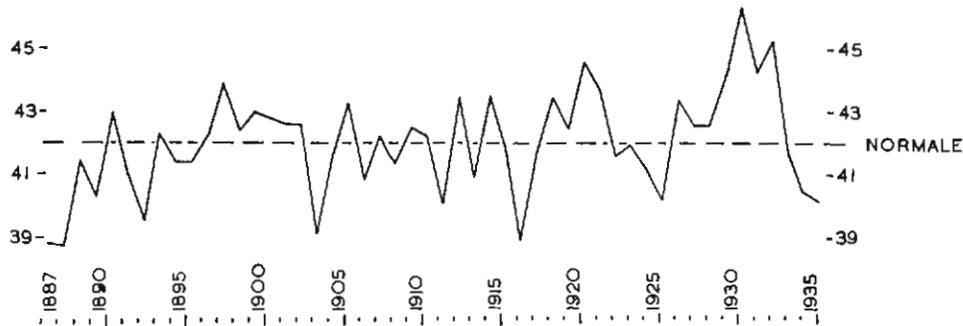


Fig. 3. — Moyenne de la température enregistrée à Hull de 1887 à 1935

Nous avons en toute saison des écarts très grands et très rapides de température: en vingt-quatre heures, les variations atteignent parfois de vingt-cinq à trente degrés. Le graphique ci-joint indique les moyennes de températures.

(1) On trouvera à l'Appendice No 3 des données techniques plus complètes.

La précipitation, c'est-à-dire la quantité de neige et de pluie qui tombe chaque année, est normale pour un climat extrême comme le nôtre: elle se compare aux régions montagneuses de l'Europe.

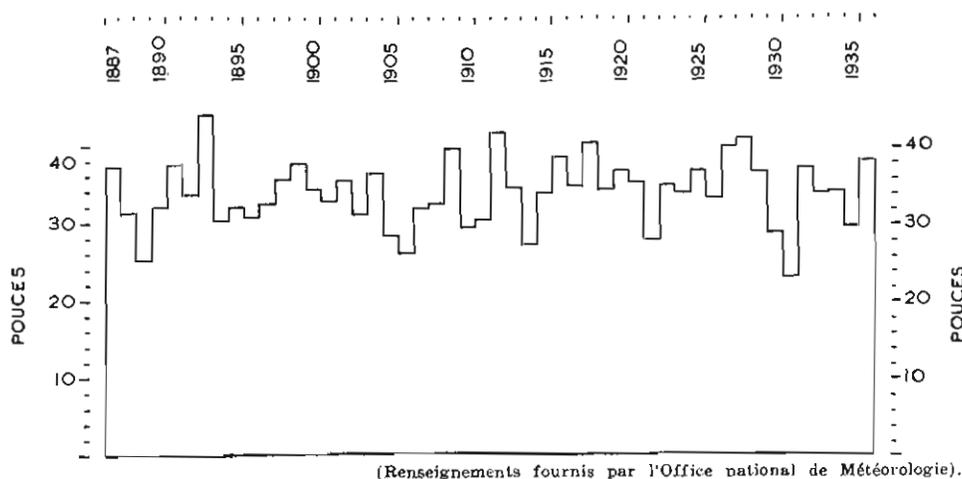


Fig. 4. — Moyenne de la précipitation enregistrée à Hull de 1887 à 1936.

Le vent dominant dans notre région souffle du nord-ouest au sud-ouest, particulièrement en hiver; la variation est plus grandé en été mais le même vent garde encore le premier rang, sauf vers les mois d'août et de septembre où les vents du sud et sud-ouest dominant légèrement. Le long des cours d'eau et dans les vallées de nos grandes rivières, le vent a une tendance à suivre le courant.

Depuis environ cinquante ans que notre climat est contrôlé par des observations régulières, on n'a pas noté de gros changements. Cependant, depuis 1926, la température paraît devenir un peu plus chaude.

En somme, ni le déboisement ni la construction des barrages-réservoirs n'ont encore fait varier notre climat d'une manière considérable.

Plus on remonte vers le nord, plus l'air de notre région devient sec. Il est en général salubre: quelques coins, comme Ste-Agathe, Mont-Laurier, jouissent même d'un certain renom pour les cures des maladies de poumons.

### Aspect du sol

Le Nord de l'Outaouais appartient à deux régions naturelles du Canada:



Ph. Corps d'aviation Royal Canadien.

*Fig. 5.* — Deux aspects caractéristiques du sol de notre région: en haut, une vue du plateau laurentien avec son moutonnement de collines (Paugan sur la Gatineau) et, en bas, les basses terres du St-Laurent: vue prise en aval de Greecs Point; à gauche, la rive ontarienne.

1.— Dans sa partie nord-ouest, au Bouclier Canadien ou Laurentien <sup>(1)</sup>, la plus vieille partie des montagnes de la terre. C'est la partie montagneuse de notre région. Elle fait partie du système des Laurentides et est coupée ici et là de vallées et de vallons fertiles, mais l'ensemble en est rocheux et très tourmenté d'apparence.

2.— Dans sa partie sud-est, aux basses terres du St-Laurent. C'est la partie la moins élevée et la plus égale: on y trouve de bonnes terres à culture.

Notre région offre comme curiosité naturelle la caverne Laflèche <sup>(2)</sup>, située près du village St-Pierre de Wakefield, à 2 milles de Wilson Corners et à 17 milles de Hull.

### Les montagnes

Une grande partie de notre région est couverte par la chaîne des Laurentides. On n'y trouve pas de monts isolés ni de sommets très élevés. Signalons toutefois:

—Le Mont TREMBLANT (3,100 pieds), dans le comté de Terrebonne (canton Grandison) On y a établi un parc de tourisme. L'altitude moyenne des sommets au nord-est du Mont Tremblant y est de 1,800 ou 2,000 pieds.

—Le Mont SIR WILFRID, (autrefois le mont du Diable, 2,569 pieds) à l'ouest de Ferme-Neuve.

—Une montagne de 1,700 pieds au nord du lac des Seize Iles dans le canton Montcalm et un massif d'une altitude moyenne de 1,200 pieds dans le canton Grenville.

—Le Mont KING (1,124 pieds) dans le comté de Gatineau (canton de Hull, près du lac Kingsmere). Il est moins remarquable par son altitude que par la vue magnifique qu'il offre de toute la région Hull-Ottawa: c'est un éperon rocheux d'où la vue s'étend à vingt milles, excepté au nord <sup>(3)</sup>. C'est le premier point de repère de la triangulation du Canada commencée en 1903. Un monument historique placé au sommet rappelle ce fait.

### Rivières et chutes

1.— Les principales rivières de notre région sont:

1°, la rivière Outaouais,	6°, la rivière du Lièvre,
2°, la rivière Dumoine,	7°, la rivière de la Petite Nation.
3°, la rivière Noire	8°, la rivière Rouge.
4°, la rivière Coulonge,	9°, la rivière du Nord.
5°, la rivière Gatineau,	

(1) On désigne par bouclier canadien ou laurentien l'immense partie du Canada qui encercle la baie d'Hudson au sud et qui comprend des plateaux variant entre 500 pieds et 3000 pieds d'altitude. Dans notre région, aucun sommet ne dépasse 3000 pieds.

(2) Voir lecture No 2, page 17.

(3) On trouvera en hors-texte un panorama pris de cet éperon rocheux.

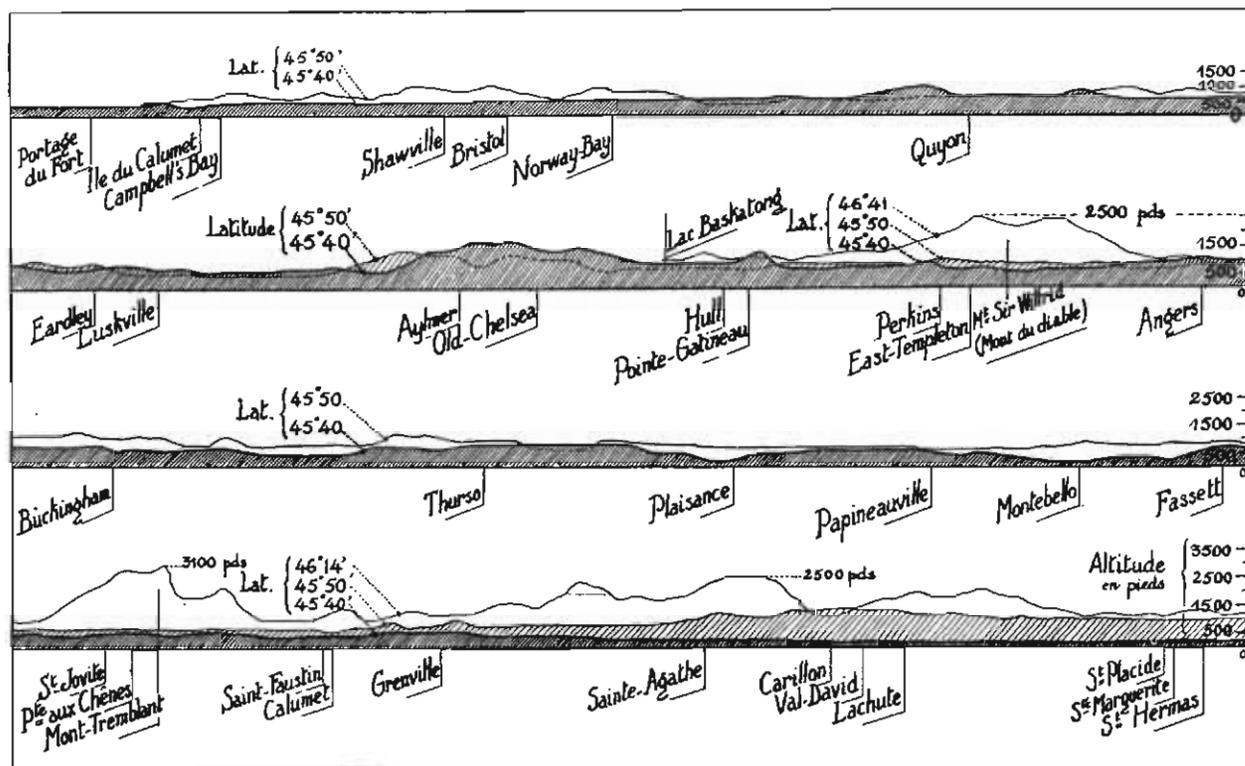


Fig. 6. — Coupe du profil de la région du Nord de l'Outaouais, prise à diverses latitudes. Les coupes à  $45^{\circ} 40'$  et à  $45^{\circ} 50'$  vont de Portage du Fort à St-Hermas, de gauche à droite et de haut en bas. Les coupes  $46^{\circ} 14'$  et  $46^{\circ} 41'$  ne sont prises que sur une petite distance. Le profil indique l'altitude au-dessus du niveau de la mer, relevée à tous les quarts de mille. Les noms de localités sont donnés ici comme point de repère, sans relation directe avec le profil.

II.—Les chutes et rapides les plus remarquables sont:

- 1°, les chutes Bryson et Chaudière, les rapides des Joachims, des Chats et du Long Sault sur la rivière Outaouais;
- 2°, la chute de Waltham sur la rivière Noire;
- 3°, la chute de Fort-Coulonge sur la rivière Coulonge;
- 4°, les chutes et rapides de Farmer, Chelsea, Pagan (Low), le barrage Mercier sur la rivière Gatineau;
- 5°, la chute de High Falls sur la Lièvre.

### Lacs

Les lacs abondent dans notre région dont la carte présente l'apparence d'une écumoire à trous irrégulièrement percés. De certains points élevés, il est possible de voir trente lacs à la fois.

Les lacs les plus étendus sont: le lac Dumont, le lac Baskatong, le lac Cabonga <sup>(1)</sup>, le lac Blue-Sea, le lac Trente et Un Milles, le lac du Poisson Blanc. Il faut se rappeler que plusieurs lacs portent le même nom (v. g. le lac des Îles).

### Îles

Les principales îles de notre région se trouvent sur le cours de l'Outaouais et présentent un intérêt historique tout particulier: l'Île du Calumet, illustrée par la légende de Cadieux (voir lecture No 11), et l'Île des Allumettes, terme du premier voyage de Champlain sur l'Outaouais.



Ph. Archives Nationales.

Fig. 7. — Le rocher de l'Oiseau sur la rivière Outaouais en amont de l'embouchure de la rivière Dumoine.

(1) Ce lac, comme le lac Baskatong, sert de réservoir aux centrales de la Gatineau. Il a la particularité, assez étrange, d'avoir une île qui contient un petit lac où l'on trouve un îlot.

## LECTURE No 1

**L'Outaouais: sa source, son cours moyen et inférieur.**

L'Outaouais prend sa source au nord de la province de Québec, vers le 48e degré de latitude. D'ordinaire les bassins fluviaux sont divisés par une chaîne de montagnes ou du moins de collines, à double versant bien prononcé. Tel n'est point, ici, le cas, puisque l'immense plateau lacustre d'où sort l'Outaouais n'accuse aucun dénivellement sensible.



Ph. Archives Nationales.

Fig. 8. — La rivière Outaouais à Fort-William. (A droite, la rive nord).

Cette rivière mesure, à partir de sa principale source, le lac Eshawaham, huit cent milles environ. C'est à peu près la longueur du Rhin, avec un débit trois fois plus considérable. On peut diviser le bassin de l'Outaouais en trois parties distinctes: le cours supérieur, trois cent soixante-dix milles, depuis les sources jusqu'au lac Témiscamingue; le cours moyen, trois cents milles, du Témiscamingue à nos chutes des Chaudières; le cours inférieur, cent vingt milles, des Chaudières au Saint-Laurent.

Au-dessous du rapide du rocher Capitaine et presque en face du village de Rockliff, débouche la grosse rivière Dumoine qui vient du nord. Quelques milles plus bas, l'Outaouais se précipite, par la chute des Joachims, dans un chenal profond, taillé à pic dans la montagne, et connu sous le nom de rivière Creuse, puis il s'étale majestueusement en un magnifique bassin, le lac des Allumettes.

Il y reçoit à droite, la puissante rivière Petewawa. Sur la même rive s'élève, en amphithéâtre, la belle petite ville de Pembroke, siège épiscopal du vicariat de Pontiac, d'où l'on contemple avec ravissement, couchée au sein des eaux,

la fertile et fameuse île des Allumettes, couverte de fermes à demi-cachées dans la verdure. Au fond du paysage et fermant l'horizon se dressent les noirs massifs des Laurentides qui serrent de près l'autre rive et le chenal de la Culbute.

Au bas de l'île commence un autre lac qui emprunte son nom à la rivière Coulonge venue du nord. Puis le fleuve enveloppe la grande île du Calumet entre deux bras, dont l'un, le chenal du Rocher Fendu, est parsemé d'îlots d'une incomparable beauté. Du Calumet, l'Ottawa, devenu furieux, s'élançe par les longs et étroits rapides du Portage du Fort, dans le vaste et tranquille lac des Chats; puis le fleuve, se jetant à travers les croupes redoutables des Chats, vient s'élargir de nouveau devant Quyon, en une nappe d'eau paisible, le lac des Chênes, auquel fait suite le délicieux bassin d'Aylmer.

D'Aylmer à Ottawa, pendant huit milles, la rivière toute en surface, court et bondit sur un lit de rochers jusqu'à ce qu'elle s'engloutisse avec un bruit de tonnerre dans la cataracte des Chaudières, presque au pied du Parlement. En aval des Chaudières, la rivière s'élargit, non en lac comme à Aylmer ou aux Chats, mais en un fleuve aux eaux majestueuses et lentes. La navigation s'y fait librement. Avant 1930, les industriels et les commerçants y trouvaient une



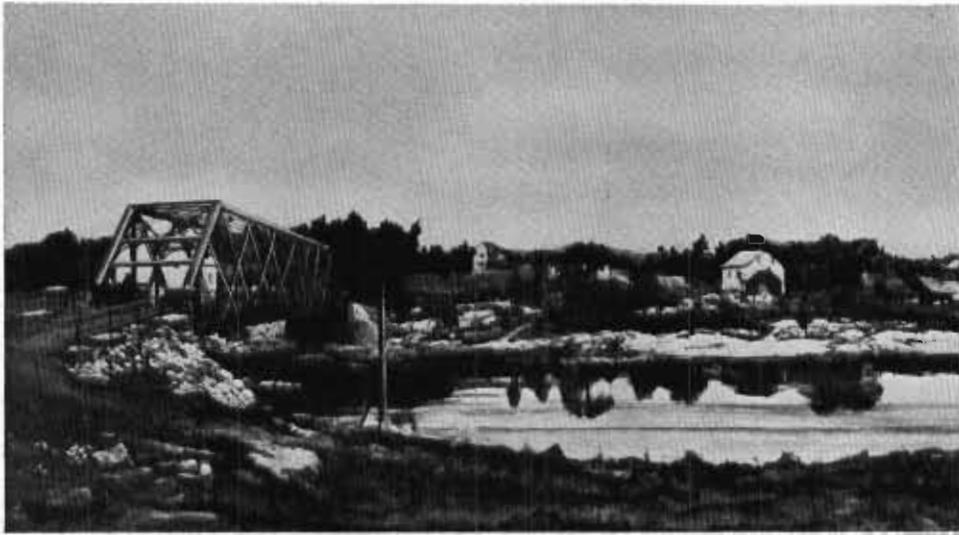
Photo du Corps d'aviation Royal Canadien.

Fig. 9.— La rivière Outaouais, en amont de Pembroke: à droite la partie sud de l'île aux Allumettes.



Ph. Archives Nationales.

Fig. 10. — Rapide et écluse de la Culbute près de l'île aux Allumettes.



Ph. Archives Nationales.

Fig. 11. — La rivière Outaouais à Portage-du-Fort.

voie de communication comode et peu dispendieuse, mais elle a été presque abandonnée par suite de la commodité de la livraison à domicile par les camions "au long cours". La rivière reste encore bien appréciée des canoteurs et des yachtsmen.

C'est entre Hull et le lac des Deux-Montagnes que l'Outaouais reçoit ses affluents les plus considérables de la rive nord: la Gatineau, la rivière du Lièvre, la Petite Nation, la Rouge, la rivière du Nord.

Aucun de ces affluents n'est considéré comme navigable, à cause des barrages nombreux qu'on y



Ph. E. B. Eddy, Hull.

Fig. 12.—Une ancienne photographie des Chaudières.

trouve. Le développement des ressources hydrauliques n'a cependant pas empêché le flottage des billes qui est assuré régulièrement par le système de glissoires. Aussi, à l'embouchure de la plupart des affluents nommés plus haut, voit-on de grands trains de bois que les remorqueurs tirent à pied d'oeuvre, près des scieries. Par suite du déversement de ces affluents, l'Outaouais reçoit une augmentation telle de son débit, qu'il devient le principal tributaire du St-Laurent.

La rive nord de cette partie du cours de l'Outaouais est peu accidentée. Il suffit cependant de peu de recul pour apercevoir à l'horizon les douces ondulations du plateau laurentien.

Grâce aux canaux de Grenville et de Ste-Anne, rien n'empêche plus les embarcations de petit tonnage de se rendre au St-Laurent.

Après avoir formé le beau lac des Deux-Montagnes, l'Outaouais partage ses eaux en deux cours, celui du nord qui constitue la rivière des Prairies et la rivière Jésus; celui du sud, qui encercle l'île Perrot pour rejoindre ensuite les eaux du haut St-Laurent, que les anciens marchands de bois désignaient sous le nom de Rivière du Sud.



Ph. Joseph Mallhot, Ottawa.

*Fig. 13.* — La rivière Outaouais au confluent de la rivière du Lièvre. L'embouchure de la Lièvre se trouve à droite de la photographie, sur la gauche du pylone de la ligne d'électricité.

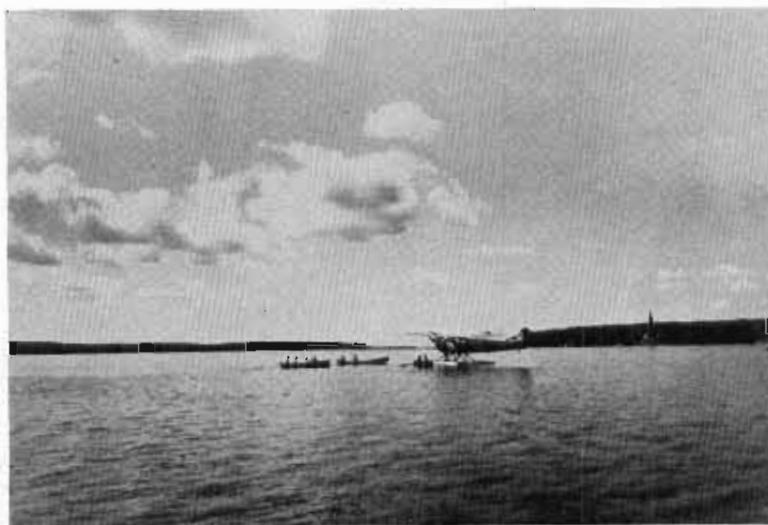
Tel est le cours inférieur et moyen de ce qu'au temps des Français on appelait la Grande Rivière. On ne peut pas aujourd'hui, même dans un décor moderne, en suivre la berge, ou en descendre le cours au bruit d'un moteur et en passant sous des ponts de fer, sans se rappeler toute l'histoire héroïque et terrible dont elle est chargée.

Là où actuellement on aperçoit des quais, des clochers, des cheminées, des réservoirs, il n'y avait qu'une ligne continue de verdure.

Là où s'élèvent aujourd'hui les bruits de l'industrie, on vivait dans une solitude parfois brisée de cris de guerre ou de coups de mousquets; là où l'on voit des

chalands, des remorqueurs, des bateaux huiliers, des canots automobiles rapides, on apercevait des canots d'écorce filant prudemment en formation de guerre ou de convois. Les peines et les luttes des anciens ont assuré la victoire de la civilisation et de la paix sur la barbarie et la rapine. Ce qui fut longtemps la route vers l'Ouest et le fabuleux royaume du Saguenay est devenu une riche vallée de peuplement; l'eau continue à couler, témoin autrefois des espoirs des fondateurs, aujourd'hui des réalisations de leurs descendants.

(D'après le R. P. ALEXIS (de Barbezieux) O.M.C. — *Histoire de la province ecclésiastique d'Ottawa.*)



Ph. Corps d'aviation Royal Canadien.

Fig. 14. — Le Lac des Deux-Montagnes. A droite, l'église de St-Placide

## LECTURE No 2

## La caverne Lafèche

(Aussi appelée caverne de Pélissier ou de Wakefield)

Six ou sept grottes ou cavernes ont été explorées dans la grande chaîne des Laurentides; ce sont celles du Labrador, de l'île Henley, de Mecatina, de Kildare, de Lanark et du lac Nipissing. Le Canada en possède d'autre part vingt-deux ou vingt-trois, néanmoins pas une n'est comparable au dédale de Wakefield.

Nous arrivons par un sentier au tiers du versant de la montagne. A nos pieds, c'est-à-dire deux cents pieds plus bas, dort le lac Pélissier, encaissé entre deux montagnes dont l'une est encore plus haute que celle où nous sommes.

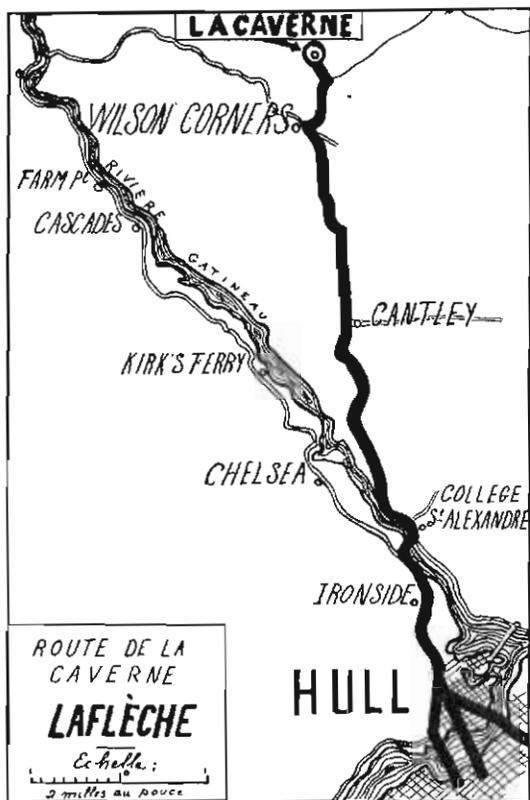


Fig. 15. —

Retournons-nous. L'ouverture de la caverne est ici. L'aspect en est grandiose. C'est une bouche de vingt pieds de large sur près de quinze de hauteur, avec "cintrage" formé de lourdes pierres arrêtées les unes par les autres dans leur chute et qui s'arc-boutent d'une façon monumentale. Au-dessus reposent cent autres pieds de montagne couronnée de bois magnifiques.

Tout le roc de la bouche est poli par le lavage des eaux. Ma première impression a été de me demander d'où pouvait être venu le courant qui avait fait cela. Le lac placé derrière nous, à deux cents pieds plus bas, l'explique. Sans faire ici de géologie, je crois pouvoir indiquer la source des eaux qui, pendant des siècles, ont coulé dans la caverne. Le lac avait son niveau au-dessus de l'ouverture en question. Rien ne s'oppose, il me semble, à cette croyance, puisque les montagnes le tiennent captif et qu'il est alimenté par des plateaux bien plus élevés que les pics de Wake-

field. Il s'est donc dégorgé par la caverne jusqu'au moment où une fissure quelconque située à un niveau inférieur, dans la même montagne ou dans l'une de ses voisines, s'est déclarée, et alors il a baissé découvrant dans sa retraite la bouche de la caverne qui s'est trouvée asséchée du coup avec ses conduits intérieurs. Au printemps, le lac monte encore de cent cinquante pieds lorsqu'il reçoit l'eau de la fonte des neiges; un peu plus il atteindrait de nouveau la caverne <sup>(1)</sup>. A ciel ouvert il a une décharge qui tombe dans la Gatineau.

—Par où entrer ?

—Par là, dit le guide en se mettant à genoux, puis à plat ventre.

—Mais c'est un trou de renard que vous me montrez là. Je ne saurais m'y introduire; c'est affreux." L'obscurité . . . L'étranglement du chemin . . .

Tandis que vous raisonnez, le guide disparaît dans l'étroit passage en se glissant à la mode des vers de terre. Vous ne voyez plus que ses bottes, puis plus rien. Un poids énorme vous serre la poitrine. Cet homme a la montagne sur le corps.

J'allume une bougie et tente l'aventure. Bah! cela va tout seul. Le goulot n'a pas trois pieds de long <sup>(2)</sup>.

Saluons la "Grande Chambre" haute de neuf pieds, large de vingt et longue de quatre-vingts <sup>(3)</sup>. Une couche de carbonate de chaux inégalement appliquée lui prête une blancheur qui fait plaisir à l'œil.....

Nous voici dans une grotte vaste, ni ronde ni carrée, ni haute ni basse. Il est facile de s'apercevoir qu'elle n'a été construite par personne, car les roches qui en forment ce que l'on pourrait appeler les



Fig. 16. — Caverne Laflèche: La grande chambre.

- <sup>(1)</sup> Cette affirmation paraît exagérée. Actuellement au moins, le lac extérieur monte de deux ou trois pieds et le lac intérieur d'une trentaine de pieds.
- <sup>(2)</sup> Aujourd'hui, l'accès à l'entrée de la caverne et aux diverses parties de l'intérieur n'offre plus aucune difficulté.
- <sup>(3)</sup> D'après des mesures plus récentes et plus exactes, la grande salle a 125 pieds de long; l'on pénètre jusqu'à 300 pieds en ligne horizontale et l'on peut faire une descente de près de 100 pieds dans la caverne.

parois et le dôme sont un entassement titanique qui fait peur. Tout cela est bien solide, mais on pense voir à chaque moment achever de s'écrouler ces masses qui, il y a des milliers d'années, se culbutaient, se tassaient, se disloquaient et se réédifiaient les unes les autres en dansant littéralement sur un volcan, ou si on l'aime mieux, de même que se tourmentent des pois dans une chaudière d'eau bouillante.

Un peu à droite, il y a un passage de cent pieds de long sur deux pieds et demi et trois pieds. hauteur ou largeur, car ça varie.

Comme curiosité, je vous signalerai un pilastre tout à fait blanc, qui va du plancher au plafond. Il n'a pas plus de six ou sept pouces d'épaisseur à la base (voir figure):

Un passage quasi-droit est ouvert. Il est percé de couloirs aux formes les plus capricieuses. Les uns aboutissent à des cavités plus grandes, les autres contournent et reviennent à l'allée principale. Sur l'espace de trois cents pieds, en ligne droite, le réseau des corridors va en baissant. L'eau a roulé des cailloux dans ces déclivités, et dans tous les interstices de la muraille, à droite, à gauche, en haut, en bas il en est résulté des moules à boulets qui criblent partout les surfaces. Ce labyrinthe, à lui seul, dépasse en intérêt les trente cavernes de notre pays. Songez à une avalanche de rocs monstrueux, allant, se heurtant, s'accrochant, trébuchant par leur poids dans les profondeurs de l'immensité. C'est l'image du chaos, c'est le chaos lui-même surpris dans un moment d'arrêt. Rien ne témoigne aussi puissamment des agitations de notre pauvre planète à sa période d'enfance. . .

Toute la caverne est propre comme un sou neuf. Les eaux l'ont lavée et récurée, tellement qu'elle ne contient aucun débris. Pas la moindre trace de végétation. Pas même de champignons. Ni mousse ni moisissure. Quelques ossements de castors et de loutres sont tout ce qu'elle renfermait au jour de sa découverte.

L'oeil est frappé du travail que les eaux ont accompli partout. La moindre pierre y est polie et arrondie par le frottement. Les roches d'origine ignée qui sont les nerfs et les muscles de cette colossale charpente n'ont pas été rongées par



Fig. 17. — Caverne Lafleche: Un pilier.

le courant à cause de leur dureté, les quartz non plus, mais elles projettent partout d'une manière menaçante par suite des enfoncements des calcaires rongés et minés jusque dans les recoins les plus écartés des grottes. Bien souvent une pièce de la taille d'une barrique est ainsi déchaussée et pend sur votre tête. On dirait qu'elle va tomber. L'engrenage des blocs, pour ainsi dire, est parfait; rien ne se détache. La pierre à chaux cimente si bien les parties entre elles que l'on ne distingue aucune fente ou crevasse nulle part. Des bosses, des creux, une irrégularité charmante dans les chambres et les passages; des grottes d'une blancheur de neige et d'une transparence de marbre frotté, des corridors gris, des pans de murs noirs, des alcôves "drabs" <sup>(1)</sup>, tantôt un mélange de ces couleurs; parfois les scintillations du quartz ou des pierres ferrugineuses à la lumière des flambeaux — la variété n'en peut se décrire.

Il n'y a pas deux passages ni deux grottes d'un même niveau. Pour les atteindre, il faut grimper ici, descendre là, ramper dans un autre endroit, enfin devenir ver de terre selon le mot de M. Pé-lissier . . .

— Savez-vous que nous allons descendre?

— Où cela?

— A l'étage inférieur, s'il vous plaît. Nous sommes entrés par la lucarne. Permettez que je vous précède.



Fig. 18.—Caverne Lafèche: Pierre suspendue.



Fig. 19. — Caverne Lafèche: Formation merveilleuse.

(1) B. Sulte a employé le mot anglais pour gris-brun.



Fig. 20. — Caverne Lafleche: Stalactites.

— Descendre est facile à dire, mais par où encore une fois, par quelle porte secrète?

Pélessier se prosterne à la façon des Japonais, il se penche à reculons dans un boyau de stalagmites, en nous disant que la pente est raide sans toutefois offrir de danger. Nous glissons. Au bout de vingt pieds nous tombons . . . au salon. C'est un salon. Les murs sont de crème. La moindre parole devient un tonnerre dans cet étage, car ce n'est qu'un étage, tout à l'heure il va falloir descendre les grands escaliers du bâtiment.

—Comment expliquez-vous ce double rang?

—Par le fait qu'il y en a plus d'un semblable dans la caverne. La montagne entière doit être construite en ruche d'abeille. Vous voyez partout les traces du soulèvement de la couche de roches primitives. Ces roches au lieu d'être à leur place "au fond de l'abîme", dans le voisinage immédiat du feu central, ont jailli de leur premier gîte et se sont empilées les

unes sur les autres de manière à former cette montagne. Il n'y a qu'à retrouver les tenantes et les aboutissants des corridors et à ne pas s'y égarer une fois qu'on les a trouvés.

En dessous comme au-dessus de ces étages, l'aspect général se ressemble, avec ceci de particulier que la ressemblance revêt une infinité de tons et d'allures qui en brisent la monotonie. Ni en haut ni en bas, vous n'avez le cœur moins serré, le système nerveux plus calme, le sentiment de votre faiblesse moindre.

Avec deux cents pieds de roc sur les épaules, on se trouve préparé à ces sortes de réflexions.

Mais il faut sortir ou plutôt continuer la descente. Rampons dehors. Prenez ce passage où, pour la première fois, je crois reconnaître la basalte, roche noire, volcanique, témoignage nouveau de la formation plutonienne de la caverne. Les tentes sont hautes, assez larges, on y circule à l'aise.

Prenez garde! Un précipice de quarante pieds s'ouvre sous vos pas. M. Pélessier y a placé une échelle solide, à pic, bien membrée, néanmoins peu invitante. Nous descendons tous pour prouver que nous sommes des braves et des savants . . .

Qu'est-ce que cela veut dire! Le puits n'a pas de fond, ou presque pas. Nous ne pouvons jamais nous y tenir.

Attendez, voici Pélissier. En deux temps et trois mouvements il a fait disparaître sa bougie, et lui avec; par un repli du rocher, nous le voyons descendre en trotinant sur une pente où les eaux ont dû tomber en cascades rageuses: la plus légère inspection le démontre. Nouvelles chambres, passages et corridors nouveaux. Ensuite un autre puits. De toutes les horreurs celle-ci est la plus belle. Il y a des pointes de cailloux blancs. Et pourtant il faut descendre. Notre réputation est à ce prix. C'est six cents pieds que nous avons parcourus; présentement on nous permet d'allumer un cigare à plus de cent cinquante pieds au-dessous du niveau de l'ouverture de la caverne, soit à quarante ou cinquante pieds seulement du lac extérieur.

"Il me reste, dit M. Pélissier, à vous montrer l'endroit où je me suis arrêté dans mes perquisitions. Frappez le sol du pied. Cela résonne, n'est-ce pas? C'est qu'il y a du vide en-dessous. J'ai voulu savoir si ce vide ne me conduirait pas, comme tant de fois dans mes recherches, à une galerie inférieure. Savez-vous ce que j'ai rencontré? L'abîme. Vous êtes sur une voûte de cathédrale, et je l'ai percée. Regardez."

Chacun regarde . . . où il pourra se cramponner en cas d'éboulis. Les aspérités ne manquent pas, la confiance renaît. "Tout de même c'est précaire," pense-t-on.

— "Oui, par ce trou, avec un fanal au bout d'une corde de cent pieds, <sup>(1)</sup> nous explorons le lac intérieur, celui qui recevait sans doute les eaux de la caverne avant la naissance de notre père Adam, à ce que dit Sulte, qui paraît avoir vécu en ce temps là . . .

— Il reste à découvrir la route des eaux. D'un étage à l'autre, nous y arriverons un jour. J'y travaille depuis sept ans.

Extrait de BENJAMIN SULTE — *Mélange d'histoire et de littérature*, Ottawa, 1876.



Fig. 21.—Caverne Laflèche: Draperie de pierre.

(1) Exagération: il y a huit pieds de différence du sommet de la voûte percée au niveau de l'eau du lac intérieur.

## Questionnaire: Vue d'ensemble.

**VUE D'ENSEMBLE:** 1.— Quel est le nom de notre région? 2.— Dans quelle province est-elle située? 3.— Quelles en sont les bornes? 4.— Quelle forme présente-t-elle dans son ensemble? 5.— Entre quels degrés de latitude et de longitude est-elle comprise? 6.— Où passe le 75ème degré de longitude? 7.— Pourquoi ce degré est-il important? 8.— Qu'est-ce qu'un fuseau horaire? 9.— Y a-t-il une partie de la région du St-Maurice qui se rattache à notre région? Pourquoi? 10.— Est-ce que nous trouvons la rivière Outaouais seulement dans le sud de notre région? 11.— Comment s'explique cette particularité? 12.— Quelles sont les régions voisines de la nôtre? 13.— Dites à quelle province elles appartiennent? 14.— Quels comtés fédéraux comprend notre région? Quels comtés provinciaux? 15.— Quels sont les villes et villages principaux de notre région? 16.— De ce nombre nommez ceux que vous connaissez? 17.— Pourquoi les noms de notre région sont-ils ou sauvages ou français ou anglais? 18.— N'y a-t-il pas un nom italien? D'où vient ce nom?

**CLIMAT:** 1.— Pourquoi dites-vous que le climat de notre région est "continental"? 2.— Que signifie la plus haute température? La plus basse température? 3.— Quelle a été la plus haute température enregistrée dans notre région en ces dernières années? La plus basse? 4.— Qu'est-ce qu'un écart de température? 5.— Y en a-t-il de grands dans notre région? 6.— Que représente la carte des isothermes? 7.— Pourquoi les grosses lignes noires ne traversent-elles par la carte tout droit? 8.— Qu'est-ce que la précipitation? 9.— Combien est-il tombé de neige et de pluie en 1935? 10.— Comment feriez-vous pour mesurer la précipitation? 11.— Quel est le vent qui souffle le plus souvent dans notre région? 12.— Indiquez-en le sens par rapport à la salle de classe ou à l'école? 13.— Comment s'appelle l'instrument qui permet de se rendre compte de la direction du vent? 14.— Quels sont les vents qui dominent en août et septembre? 15.— Quelle direction suit de préférence le vent dans les vallées? Le long des rivières? Serait-ce le cas dans votre localité? 16.— Quel léger changement a-t-on remarqué dans notre climat depuis 1926? 17.— Que représente le graphique de 1887 à 1936? 18.— Notre climat a-t-il changé depuis la construction des grands barrages de la Gatineau et de la Lièvre? Depuis qu'on a coupé beaucoup de bois dans le haut de notre région! 19.— Où l'air est-il le plus sec dans notre région? 20.— Pourquoi notre climat a-t-il une assez grande humidité, bien que nous soyons loin de la mer? 21.— Quelles sont les parties de notre région les plus renommées pour leur climat sain?

**ASPECT DU SOL:** 1.— A quelles régions naturelles appartient le Nord de l'Outaouais? 2.— Qu'est-ce que le "houquier canadien"? 3.— Par quelle chaîne de montagnes notre région est-elle en grande partie couverte? 4.— Quels en sont les points les plus élevés?

**HYDROGRAPHIE:** 1.— Quels sont les principaux cours d'eau de notre région? 2.— Décrivez chacun d'eux? 3.— Quels sont les principales chutes et les principaux rapides que l'on rencontre sur ces cours d'eau? 4.— Quels sont les lacs les plus étendus? Quelle est l'utilité de ces cours d'eau et lacs au point de vue de l'agriculture?

**ILES:** Quelles sont les îles les plus importantes que l'on rencontre dans notre région? Dans quelle partie de notre région se trouve chacune?

**LECTURE:** *La caverne Lafleche.* — 1.— Qu'est-ce qu'une caverne? 2.— Où est située la caverne Lafleche? 3.— Par quel chemin s'y rend-on? 4.— Quel est l'auteur qui nous la décrit? 5.— Comment s'explique la formation de la caverne Lafleche? 6.— Pourquoi l'a-t-on appelée caverne Pélissier, caverne Lafleche ou caverne de Wakefield?

## *Chapitre II*

# *Plantes et animaux*

### Nos plantes

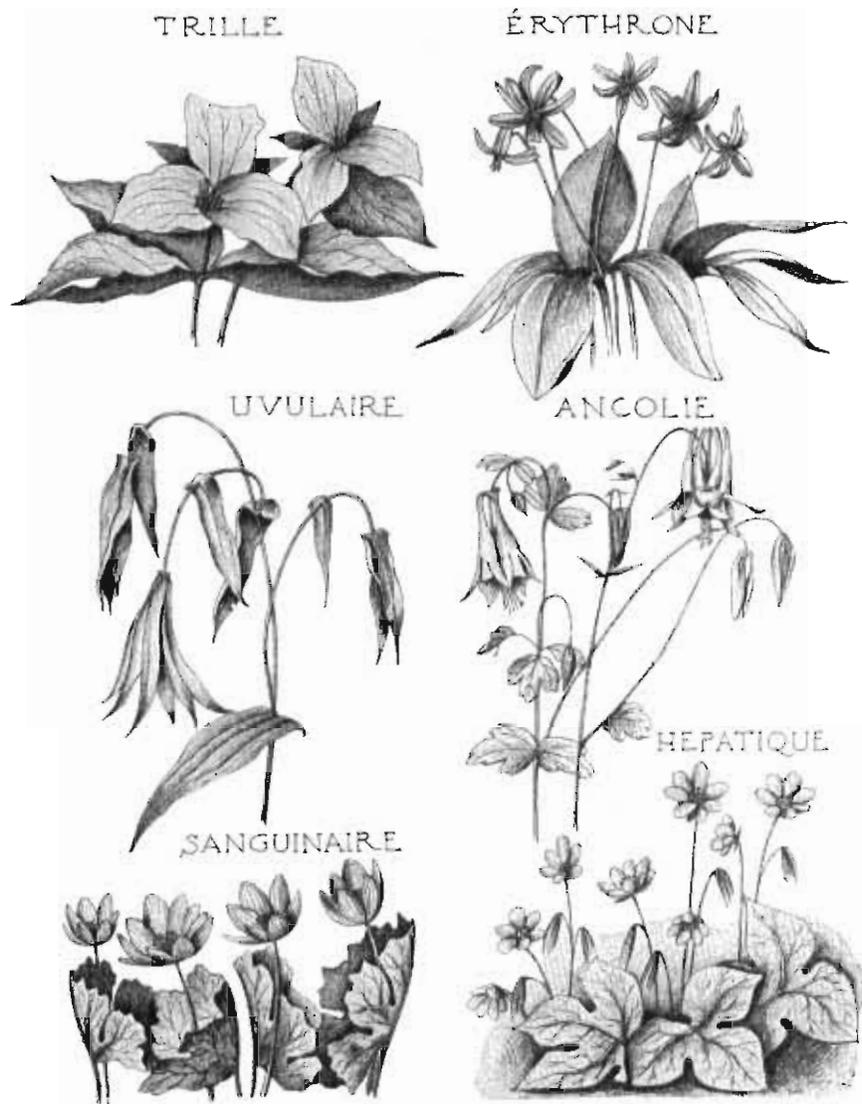
I.—**Plantes communes à la vallée du St-Laurent:** Outre les forêts, dont nous aurons à reparler, notre région contient les plantes cultivées qu'on rencontre partout dans les régions agricoles de notre province: blé, orge, avoine, pommes de terre, tomates, fèves, pois, maïs (blé d'Inde), etc.

Dans les bois, dans les prairies, le long des routes, les jeunes naturalistes seront intéressés au cours des diverses saisons, par une grande variété de plantes sauvages.

Au printemps, ils verront: les Hépatiques dont les feuilles à dessin régulier sont brunes et dont les fleurs sont d'un pourpre tendre; la Sanguinaire du Canada dont le rizhôme est chargé d'un suc couleur de sang; les Trilles, les Erythrones et le Sceau de Salomon de la famille des Liliacées; l'Asaret du Canada ou gingembre sauvage dont le rizhôme est aromatique et sert contre la fièvre et la coqueluche.

En été, ils recueilleront les fraises, les framboises, les myrtilles (bleuets), la gaulthérie (petit thé); ils pourront rechercher le petit et le grand ginseng, dont les Chinois font une panacée: la racine de cette plante se vend jusqu'à \$16.00 la livre.

En automne, au moment où les érables prennent ces couleurs variées qui font l'admiration des petits et des grands, leur attention sera attirée par le vinaigrier ou sumac amaranthe. Cet arbuste sauvage bien reconnaissable à ses grosses grappes dures d'un rouge cramoisi est de la famille des plantes dont on extrait le vernis du Japon et la laque de Chine, et il pourrait un jour devenir une plante industrielle.



Cl. "L'Action Paroissiale", Pères Jésuites, Montréal.

Fig. 22. — Quelques-unes de nos fleurs de mai. Cf. article du Père B. Taché, S. J. dans les publications de l'Institut de Botanique, Université de Montréal, "Fleurs de mai".

**11.—Plantes particulières à notre région:** Pour la flore, il faut distinguer les deux régions que nous avons décrites plus haut (page 9): le bouclier canadien et la section de l'Outaouais (partie sud de notre région, appartenant aux basses terres du St-Laurent).

a.—LE BOUCLIER CANADIEN: La flore est riche et uniforme. Signalons les plantes capables de faire de la terre: lichens, mousses, sphaignes, etc; la Sarracénie pourpre, étrange plante qui semble se repaître des insectes qui s'aventurent dans ses corolles.

b.—LA SECTION DE L'OUTAOUAIS: cette flore ressemble assez à celle des Grands Lacs: il y a longtemps, ces deux régions communiquaient par le corridor du lac Nipissing. Nous devons mentionner parmi les plantes les plus intéressantes: <sup>(1)</sup> le Génévrier de Virginie, l'Hamamélis de Virginie, le Pycnanthème de Virginie. Ces trois plantes indiquent assez par leur nom qu'elles se sentent plus à leur aise au sud et que, dans notre région, elles atteignent leur limite nord. Le génévrier de Virginie, appelé aussi cèdre rouge, est un arbre qui peut atteindre trente pieds de hauteur; il porte des baies bleues aromatiques et son bois sert à de multiples usages, notamment à la fabrication des crayons. On en trouve quelques rares spécimens de bonne hauteur sur les terrains du collège St-Alexandre. L'hamamélis est un arbuste à graines médicinales; le pycnanthème est une sorte de menthe de montagne à feuilles aromatiques.

Au lac des Chats, on trouve le Millepertuis de Kalm ou herbe de St-Jean de Kalm qui est aussi une plante caractéristique des rivages des Grands Lacs. On trouve aussi la Polygonelle articulée, à l'île des Allumettes.

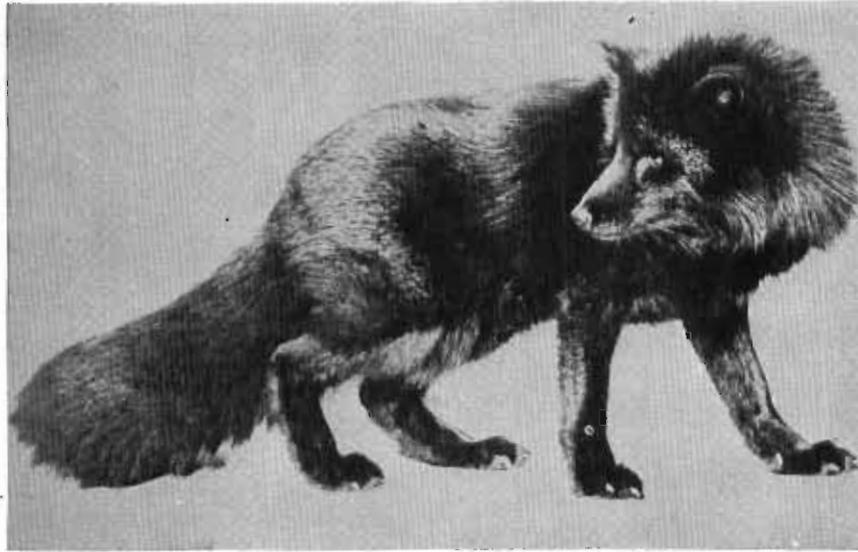
Les Orchidées spéciales à notre région sont l'Habénaire jaune dont le labelle est garni d'un tubercule et la Listère australe à labelle muni d'une dent.

Il y a de même beaucoup de graminées et de cypéracées (rouches particulières, entre autres: le Sporobole, à fleurs cachées, la Sténophylle capillaire, le Scirpe de Torrey, le Jonc articulé, etc.).

### Nas animaux

Comme dans tous les pays tempérés, nous voyons autour de nous les animaux domestiques qui nous rendent tant de services, soit par le travail qu'ils fournissent, comme le cheval, soit par leur chair et leurs produits, comme la vache, les moutons, les cochons, les volailles, soit enfin par leur simple société, comme le chien et le chat. En plus de ceux-là, une grande quantité d'autres animaux peuplent nos champs et nos bois.

<sup>(1)</sup> Nous ne saurions omettre ici de rappeler l'hommage rendu par le Frère Marie-Victorin (Flore Laurentienne, page 9) à son confrère, le Frère Rolland-Germain, à qui les savants sont en grande partie redevables des connaissances qu'ils ont sur la flore de l'Outaouais.



Cl. Association Forestière Canadienne.

*Fig. 23.* — Renard argenté.



Ph. Ministère des Terres et Forêts, Qué.

*Fig. 24.* — Un groupe de castors.

Certains d'entre eux attirent l'homme par leur fourrure précieuse comme le renard roux, le renard noir ou surtout le renard argenté dont nous pouvons faire l'élevage près de nos fermes et de nos maisons. Le Raton ou "chat sauvage", à la queue longue, touffue et zébrée, qui habite les arbres creux, ne sort que la nuit et évente les pièges. Aussi, ne le voit-on que rarement et sa fourrure dont on fait le luxueux "capot de chat" est-elle fort appréciée.

Le castor a une fourrure si précieuse qu'elle servait autrefois de monnaie pour apprécier les choses de commerce. Malheureusement on lui a fait une chasse si acharnée qu'il est presque complètement disparu. La si redoutée "bête puante" ou mouffette, la loutre, l'hermine ou belette, le vison nous donnent des fourrures hautement appréciées.

Les jeunes chasseurs et les promeneurs connaissent bien les rongeurs dont le poil est encore d'une certaine valeur: le lièvre, l'écureuil roux, l'écureuil volant, le tamia rayé, mieux connu par son nom de "suisse barré", les taupes à muscau étoilé, les gerboises ou souris sauteuses, les rats musqués, la marmotte du Canada ou "siffleux", le mulot, le hérisson, le porc-épic. Dans le Nord, la saison de la chasse attire un grand nombre d'hommes qui vont essayer leur adresse sur notre gros gibier, l'orignal, le chevreuil, l'ours, le caribou, et occasionnellement les loups.

### Nos oiseaux

Nos oiseaux sont si nombreux qu'on peut difficilement les reconnaître tous lorsqu'au printemps, ils s'agitent et gazouillent dans les arbres.

Le long des cours d'eau et des lacs, l'on rencontre le grand héron bleu, le butor, les huards ou plongeurs, les harles, les pluviers, les maubèches, les grèbes, les mouettes, les oies du Canada.



Cl. Association Forestière Canadienne.

Fig. 25. — L'ours brun.

La belle saison nous amène les merles ou grives, les chardonnerets, les fauvettes, les roitelets, les oiseaux-mouches, les corneilles, les étourneaux, les hirondelles, les martinets, les engoulevents, les goglus.

D'autres oiseaux aiment à partager avec nous les rigueurs de l'hiver ou les chaleurs de l'été. Ce sont les mésanges, le geai bleu, le pic tacheté, le pic doré, le pic à huppe écarlate, les perdrix, les gélinottes, les oiseaux de neige (plectrophanes), etc. Il y a encore des oiseaux de proie; ceux de jour: les buses, les faucons, les éperviers; ceux de nuit: les hiboux, les grands ducs, les chouettes.



Cl. Association Forestière Canadienne.

Fig. 26. — Groupe d'oies du Canada.

### Nos poissons

Il y aurait beaucoup à dire sur la pêche dans notre région, car elle nous amène chaque année des milliers de visiteurs.

Les petits gars et les petites filles qui n'ont pas les moyens de s'acheter de belles cannes de pêche ont tôt fait de se couper une branche, de s'arranger une ligne et de préparer des vers pour pêcher dans nos rivières et nos ruisseaux le crapet-soleil, la barbotte, la perche ou perchaude, la carpe, l'anguille et la petite truite.

Quand ils seront plus grands, qu'ils gagneront de l'argent, ils se muniront de belles cannes longues et souples pour aller pêcher dans nos lacs. Là, ils pourront presque choisir parmi la variété de nos poissons: l'achigan, le doré, le brochet, le poisson blanc ou "corégone", la touladi ou truite de lac, et surtout la truite saumonée, la reine de nos eaux, dont la seule imagination fait venir l'eau à la bouche des gourmets. (1)

(1) Il convient de mentionner ici l'importante station de pisciculture à St-Faustin.

### Devoirs du chasseur et du pêcheur

Tout en remerciant le bon Dieu d'avoir jeté autour de nous tant de richesses, il ne faut pas croire qu'on ait le droit de les gaspiller suivant son caprice. Le triste exemple de la disparition du castor est là pour nous dire combien le gouvernement à raison d'établir des lois pour la protection du gibier et du poisson. Ces lois sont faites pour le bien de tous, pour la conservation de nos richesses; il faut s'appliquer à les connaître et à les respecter. Il y a des animaux et des poissons qu'on peut tuer ou prendre toute l'année parce qu'ils sont inutiles ou nuisibles comme les loups et parfois les ours <sup>(1)</sup>. Mais pour la plupart des animaux sauvages il y a des mois où la chasse et la pêche sont permises et d'autres où elles sont interdites.



Cl. Association Forestière Canadienne.

Fig. 27. — "Campement" de chasseur.

Les chasseurs et les pêcheurs doivent être prudents avec les instruments de chasse et de pêche: un fusil peut se décharger par accident et tuer une personne; un hameçon balancé en l'air, sans attention, au bout d'une ligne, peut crever un œil. Lorsque nous passons dans les bois, il faut faire attention à ne pas provoquer de commencements d'incendies.

(<sup>1</sup>) Quand les ours deviennent trop nombreux dans un district, le gouvernement distribue une prime à ceux qui en tuent; en temps ordinaire, il y a une saison de chasse pour l'ours comme pour tous les autres animaux.

## LECTURE No 3.

**A la gloire du pin blanc**

*En des pages d'une couleur et d'un souffle peu communs, le Frère Marie-Victorin a célébré la gloire du pin blanc. Cet arbre a tenu une telle place dans l'histoire de notre pays laurentien que les lignes ardentes que lui consacre notre botaniste-poète constituent un admirable fond de scène à toute l'activité humaine qui remplit les siècles de notre passé.*

C'est lui, le roi de tous! Robuste et balsamique, ses grands muscles de bois contractés dans la brise qui passe, vibrante, au travers des noirs pinceaux d'aiguilles, le Pin blanc fait tache sombre sur les horizons clairs de notre Laurentie.

Dédaigneux des sols gras où s'alimentent l'Orme bruissant et la force trapue du Chêne, sûr de pouvoir, de ses millions d'aiguilles, puiser la vie aux vents chargés d'arômes et boire la rosée du ciel, le Pin blanc plonge tout l'être subtil et fort de ses racines dans le sable aride redouté de ses frères. Ainsi arc-bouté sur le ciel et enté sur la terre, l'arbre immense est un élan, un élan magnifique et spontané, mais un élan retenu dans sa course par des attaches nécessaires et profondes; c'est la surrection permanente d'un grand corps vivant hors la matière inanimée et muette. Il est l'effort victorieux. Il est la vie.

Il est aussi l'ancêtre, l'un des derniers témoins vivants du passé mystérieux de la terre. Ceux qui l'entourent, — foule des arbres et arbrisseaux noyés dans leurs molles frondaisons, fines herbes qui se couchent à ses pieds. — sont des tard venus dans la Horde de la Vie. Ils n'étaient pas encore que lui, le Pin, couvrait déjà, tel que nous le voyons, des continents abolis, des géographies disparues. Sous des ciels de feu, il vivait en silence une vie superbe, diffusant, au milieu du grouillement des faunes de cauchemar, la pénétrante odeur de ses résines. Sa marche conquérante n'était alors arrêtée ni par les cercles polaires ni par les Atlantiques. D'un pôle à l'autre régnait ce perpétuel été qui est la norme de la planète Terre. L'homme, facteur troublant, n'était pas encore. Rien ne venait entamer les équilibres fatals.

Les âges ont passé, et d'autres âges. Et tout à coup, au milieu de ces forêts infinies de géants conifères et de cycades palmiformes, l'irruption triomphante d'un nouveau schéma de vie végétale! tout le déploiement myriadaire des calices, la palette inouïe des couleurs, la chimie subtile des parfums, toute la flore brillante et neuve qui s'élançait et se cherche, qui monte, qui étreint les noirs Gymnospermes, maîtres d'hier.

Cependant, sous l'ombre brune de la forêt de Pin, passent et repassent les troupes de chevaux trapus à la crinière emmêlée, le tapir et le mylodon, le rhino-

céros opaque et cuirassé, et la ronde silhouette du castor géant. De leurs troupes balancées, mammoth et mastodontes, quand ils vont dans les clairières pâturer les racines gonflées de sève, frôlent en passant les grands troncs écailleux. Et quand la nuit vient, lorsque s'est tue la bramée de l'élaphe, on entend passer encore, sous le dôme sonore et noir, l'effroyable rugissement du lion géant.

Et puis, la catastrophe: le torrent de glace qui roule lourdement vers le sud, qui écrase, qui détruit, qui nivelle.

Des années, et encore des années, par centaines de milliers.

Et puis la renaissance du soleil, et puis la glace encore, deux, quatre, cinq fois. Chassé toujours, le Pin blanc ne retrouve la Laurentie qu'à son dernier retour, — il y a toujours peut-être quarante milliers d'années, — il semble l'avoir élue pour son domaine de prédilection.

Depuis ce temps, il rêve sur les granits roses des Laurentides, il regarde passer l'eau verte de nos grands fleuves, il se penche sur l'écume de nos cataractes. Tout ce qui vole dans le ciel lui est familier. Immobile, il voit les compagnies de canards glisser, cou tendu, en route pour le nord où les convie le dégel des lacs. La nuit, drapé dans les ténèbres, il écoute le chant des outardes qui, très haut, déployées en V, se hâtent vers un but mystérieux et lointain. Le perchoir de sa branche se fait hospitalier à la corneille qui sonne le printemps en s'éjouissant à l'image obscure des charognes prochaines; il ne refuse pas non plus sa poitrine d'écorce au bec aigu du pic à tête rouge, et se fait abri pour la foule innombrable des passereaux. Mais la grande faune a disparu qui, dans la forêt pliocène, vivait la vie énorme et chaude. De tous les grands mammifères, seuls, l'ours, l'orignal, le caribou et le chevreuil, ayant survécu à l'épreuve glaciaire, hantent encore le nouveau royaume du Pin.

Un jour, nu, sombre, barbare et magnifique, l'Homme apparut, venu de loin, de si loin qu'il avait oublié son origine et son berceau, l'Homme, faible entre tous les êtres, mais qui portait la flamme de l'esprit, l'homme qui marchait debout, et qui avait inventé le feu.

Et le Pin blanc fit de suite alliance avec lui. Sous son ombre pendant les siècles qui roulaient tous pareils, l'Indien a dressé son wigwam d'écorce, il a cousu son canot de la fine radicelle de l'anedda. Suspendue à sa branche par la tige souple du célastre, la nâgame, durant des âges s'est balancée, et sur le sol, de génération en génération, l'enfant rouge a fouillé avec étonnement les logettes des cônes tombés.

Siècle après siècle, répétant le geste commandé par la lutte pour la vie, l'Indien a poursuivi, entre les troncs pressés des Pins, l'orignal qui fuyait haletant, vers le lac pavé de nénuphars, et souvent la flèche égarée s'est fichée, vibrante, au cœur tendre de l'arbre. Lorsque la nuit venait, alors que les bêtes de l'ombre commençaient à rôder, l'Homme s'est couché avec les siens sous la ramure protectrice, dans le bran moëlleux des aiguilles roussies, regardant passer entre les serpents noirs des branches les cornes du croissant et la grande étoile bleue, fondant l'énigme de son âme obscure avec celle du Pin, du Pin qui vit et garde dans la nuit.

Aux soirs d'orage, quand le vent tordait la chevelure des branches, l'Homme rouge a cru entendre, dans les cimes, grondant comme des ours, la voix irritée de ses manitous . . . Mais dans les belles nuits, les nuits veloutées dont la paix détend les muscles de l'Homme, la voix du Pin s'élevait :

"Je suis le Pin, je suis l'Ancêtre, je suis le Guide de la Forêt.

Toujours mes branches tendues montrent la Route blanche pavée d'étoiles, la Route du grand Pays bleu.

Je connais les secrets du Soleil éclatant qui jamais ne voile sa face, du Soleil qui éclaire nos jours. Je connais les secrets de la Lune pâle, qui, la nuit, traverse les champs d'étoiles. Toujours ils s'en vont, mais toujours ils reviennent. Je connais les secrets du Temps.

Quand le Soleil vit, tu peux apprendre de moi la fidélité à la terre, la soumission à la loi de la Nature, où se trouve la Paix, la Durée, la Joie.

Quand le Soleil dort et que le suaire des nuages baillonne la vie, tu peux encore apprendre de moi où mènent les vents du Ciel.

Ecoute la voix dolente qui geint dans les Ténèbres! C'est la voix des noirs Esprits qui errent dans la Nuit.

Frappe-moi! Déchire mon écorce rude, et je t'inonderai de mon baume, de mon baume transparent comme le miel, et comme la rosée du ciel. Je suis la Guérison.

Viens dormir à mon ombre, à mes pieds. Mes membres puissants pénètrent la terre où tu reposes.

Viens! Il est tout près le pays de la Chasse Eternelle, et voici la route blanche, pavée d'étoiles.

Je suis le Pin, je suis l'Ancêtre, je suis le Guide de la Forêt."

Les âges ont passé et d'autres âges. Un clair matin, des canots de haut bord sont apparus sur le grand fleuve qui roulait dans sa force. Une flamme blanche tendait la drisse. A la proue et dans les cordages, des hommes pâles regardaient, émerveillés, les têtes ciselées des Pins monter et s'enchâsser dans la dentelle bleue du Ciel.

Gaspé. La hache. Le vieux Pin qui s'écroule sur sa large blessure. La Croix qui s'élève, face à la mer, et qui saigne de tous ses nœuds.

L'île aux Coudres. L'autel rustique fait de pièces accolées et d'où monte l'amer encens de la résine. Le sang du Christ qui bénit la terre nouvelle!

## Questionnaire sur les plantes et les animaux

**FLORE:** 1.— Notre région produit-elle toutes les plantes cultivées dans les autres régions agricoles de notre province? 2.— Quelles plantes y voit-on au printemps? 3.— Qu'est-ce que les Hépatiques? 4.— La sanguinaire du Canada? 5.— Les Trilles? 6.— Les Erythrones? 7.— Le sceau de Salomon? 8.— Qu'est-ce qui caractérise la famille des Liliacées? 9.— Qu'est-ce que l'Asaret du Canada? 10.— Qu'appelle-t-on rizhôme? 11.— Quels sont les plantes et les fruits qui y croissent en été? 12.— Quels sont les noms scientifiques pour "bleuets" et "petit thé"? 13.— Qu'est-ce que le grand ginseng? 14.— Qu'en font les Chinois? 15.— Quelle plante remarque-t-on en automne? 16.— Comment appelle-t-on le vinaigrier? 17.— Par quoi est-il reconnaissable? 18.— Quel est son intérêt au point de vue industriel? 19.— Nommez les arbres ou arbustes spéciaux à notre région? 20.— Comment expliquer le mot de "Virginie" qui détermine ces noms? 21.— Pour la flore, quelle est la division naturelle de notre région? 22.— Qu'est-ce que le "bouclier canadien"? 23.— Qu'est-ce que la section de l'Outaouais? 24.— Comment peut-on caractériser la flore du nouclier canadien? 25.— Qu'est-ce que les Lichens? 26.— Les Sphaignes? 27.— A quoi servent ces plantes? 28.— A quelle flore ressemble celle de la section de l'Outaouais? 29.— Donnez quelques détails sur le génévrier de Virginie? 30.— La pycnanthème de Virginie? 31.— Quelle plante trouve-t-on au lac des Chats? 32.— Qu'est-ce que la habénaire jaune? 33.— A quelle famille appartient-elle? 34.— Quelles sont les autres plantes intéressantes?

**FAUNE:** 1.— La faune de notre région est-elle riche? 2.— Avons-nous seulement des animaux domestiques? 3.— Quel est le plus connu de nos animaux à fourrure? 4.— Quelles sont les différentes espèces de renard? 5.— Peut-on faire l'élevage du renard? 6.— Le chat sauvage ressemble-t-il au chat domestique? 7.— Quelles sont ses moeurs? 8.— Qu'est-ce qui forme la haute valeur de la fourrure du castor? 9.— Cet animal est-il encore très répandu? 10.— Quel est le vrai nom de la "bête puante"? 11.— Sa fourrure a-t-elle quelle valeur? 12.— Quels sont les autres petits animaux dont la fourrure est appréciée? 13.— Quelles sont les diverses espèces d'écureuils? 14.— Qu'est-ce que le "suisse barré"? 15.— Qu'appelle-t-on "siffleux"? 16.— Dans quelle région rencontre-t-on le gros gibier? 17.— Quels en sont les principaux spécimens?

**OISEAUX:** 1.— Les oiseaux sont-ils nombreux chez nous? 2.— Quels sont ceux qu'on rencontre le long des cours d'eau et des lacs? 3.— Quels sont ceux que nous amène la belle saison? 4.— Y en a-t-il qui peuvent soutenir les rigueurs de l'hiver? 5.— Les oiseaux rendent-ils des services aux agriculteurs?

**POISSONS:** 1.— La pêche est-elle abondante dans notre région? 2.— Quels poissons peuplent nos rivières et nos ruisseaux? 3.— Quelles sont les espèces qui abondent dans nos lacs? 4.— Quelle est la "reine de nos eaux"? 5.— Que fait-on dans une station de pisciculture? 6.— En avons-nous une dans notre région? 7.— Au milieu de cette richesse, de quoi faut-il se rappeler? 8.— Le gouvernement veille-t-il à la protection des animaux et des poissons? 9.— Quelles précautions doivent prendre les chasseurs et les pêcheurs? 10.— Comment doit se lire le tableau des saisons de chasse et de pêche? 11.— Est-ce un devoir pour nous d'en observer les règlements? 12.— Pourquoi?

## *Chapitre III*

# *Géographie humaine*

### Pénétration de l'homme

Quand on jette un coup d'œil sur la carte de notre région, on voit que les hommes habitent surtout le long de la rivière Outaouais et de ses principaux affluents comme la Gatineau et la Lièvre. De fait, les endroits les premiers ouverts à la colonisation furent ceux qui étaient le plus facile d'accès et qui contenaient les meilleures terres.

Il faut se rappeler que la vallée de l'Outaouais, avant d'être une région d'habitation stable, fut une route de passage vers l'Ouest et les "Pays d'En-Haut". De plus, à cause de la richesse de nos forêts, les chantiers ont précédé presque partout les villages et les villes. C'est pourquoi, avant les cultivateurs et les citoyens des villes, il y a eu dans notre région les explorateurs, les coureurs de bois, les "voyageurs", les hommes des chantiers, les marchands, et pour accompagner tous ces hommes et leur donner les biens de la religion, les missionnaires.

Depuis que notre région a été ouverte à la civilisation, les bords de l'Outaouais, de la Lièvre et de la Gatineau ont beaucoup changé. Elle a cependant conservé ses beautés naturelles et son aspect un peu sauvage qui fait le charme des touristes.

Si les Indiens revenaient dans notre région, ils seraient surpris de trouver des villes, des villages, de grandes usines, de longues trouées à travers la forêt pour la transmission de l'électricité; mais, dans le Nord et entre les grandes rivières, ils se reconnaîtraient très bien, car le paysage n'a pas beaucoup changé.

Ce sont toujours les mêmes lacs aux eaux limpides et poissonneuses, les mêmes forêts de sapins et d'épinettes, les mêmes caprices des ruisseaux, les mêmes buttes

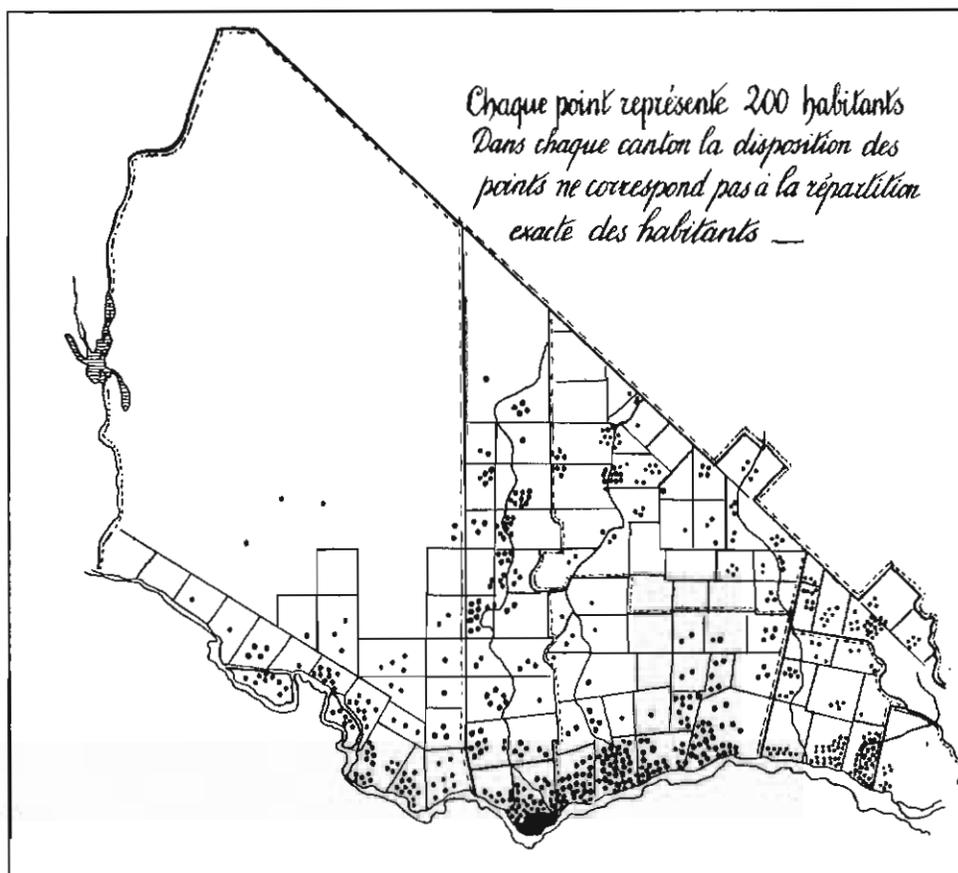


Fig. 28. — Carte montrant la densité de la population dans le Nord de l'Outaouais. Il a été impossible de représenter, proportionnellement au reste de la carte, la densité de l'agglomération Hull-Aylmer-Pointe-Gatineau. (Pour le nom des cantons, voir la carte en couleurs à la fin).

de rochers interrompues par les vallons, les mêmes fleurs, les mêmes animaux. De certains sommets, ils apercevraient encore les ondulations irrégulières qui s'étendent à perte de vue et ressemblent à une mer houleuse. Le long des sentiers, les mêmes surprises les feraient tressauter: un chevreuil gracieux et rapide qui ne montre plus que la tache blanche de sa petite queue, une perdrix, un butor qui se lève dans leur dos avec un vol bruyant et lourd. Le soir, les couchers de soleil sur les eaux calmes des lacs les rempliraient de lumière et de paix et, la nuit, les chouettes dans les bois, les huards sur l'eau viendraient mêler leur plainte lugubre à leurs songes ou à leurs cauchemars. L'ombre du grand Manitou les entourerait d'une crainte superstitieuse. Mais nous, qui connaissons mieux, remercions Dieu d'avoir semé sur notre terre laurentienne tant de variété et de magnificence.



Photos Archives Nationales et Pacifique Canadien.

*Fig. 29.* — L'ancien et le moderne. En haut, une vieille maison en bois équarri (à Pickanock, près de Gracefield) et en bas, l'hôtel construit par le Baron Empain à la Pointe Bleue (Ste-Marguerite), aux lignes modernes.

### Les conditions de vie

Dans notre région, les conditions de vie ne diffèrent pas beaucoup du reste de la province. Il y a cependant lieu de signaler qu'on y trouve très peu de ces vieilles maisons en pierre avec toit en longues pentes, si communes dans la vallée du St-Laurent et du Richelieu. Cette différence s'explique par la formation récente de nos agglomérations: peu de villages ou de villes remontent à plus d'un siècle. On remarque généralement un plus grand nombre d'habitations en bois. Les maisons d'habitation et les bâtiments les plus anciens sont construits en billes équarries; le bois "embouffeté" et la brique apparaissent dès que les moyens de fortune permettent un peu de confort. Le grand nombre d'habitations en bois nécessitent des précautions particulières contre le feu. C'est ainsi que la ville de Hull, constituée en grande majorité par des maisons de bois, occupe le premier rang au Canada, pour son service de prévention des incendies.

Une autre caractéristique qu'il faut s'efforcer de faire disparaître, parce qu'elle n'est pas à notre honneur, c'est le peu de souci que nous avons de la beauté extérieure de nos maisons et de ses environs. C'est souvent un sujet de surprise pour l'étranger de constater que certaines de nos habitations, par ailleurs assez bien meublées et décorées à l'intérieur, ont l'apparence extérieure de bicoques. Il serait pourtant si facile avec de la peinture, de la chaux et au moyen de pelouses, de fleurs et de petites clôtures de donner un caractère coquet à nos habitations.

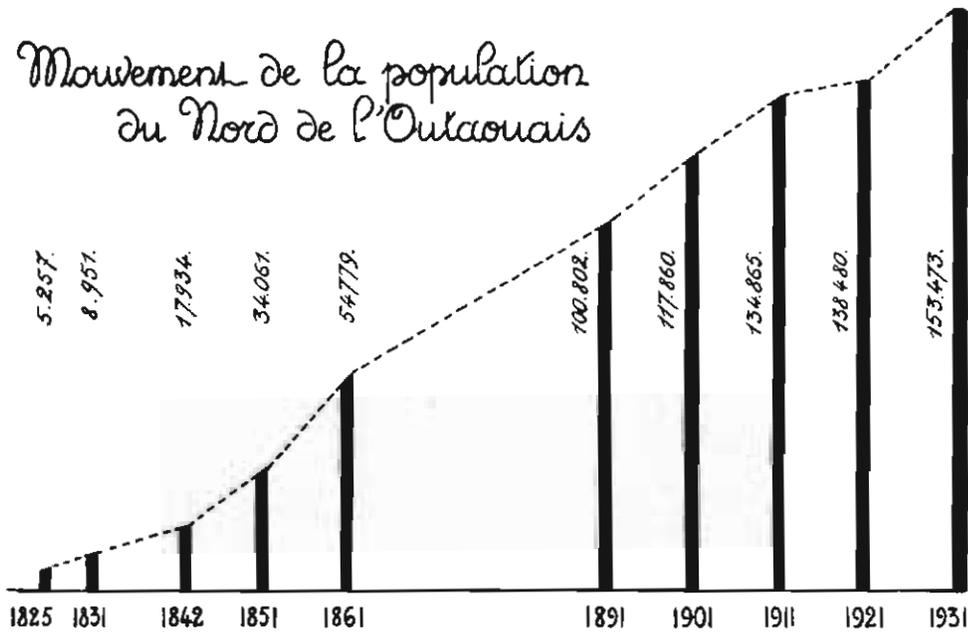


Fig. 30. —

Félicitons la Chambre de Commerce junior de Hull de ses campagnes annuelles d'embellissement.

### Population<sup>(1)</sup>

Nous avons déjà parlé ailleurs des Indiens dont le nombre, dans notre région, constitue une infime minorité. La population blanche des comtés de Labelle, Argenteuil, Papineau, Hull (comprenant aussi le comté actuel de Gatineau) et de Pontiac est de 153,473 <sup>(2)</sup>. Comme on peut le voir par le tableau de la page précédente, notre population a subi une augmentation rapide surtout à partir de 1861.

### Nationalités

La majorité de notre population est constituée de Canadiens-Français. Les Canadiens-Anglais (Anglais, Écossais, Irlandais, immigrants de langue anglaise)

## MOUVEMENT DE LA POPULATION DANS LE NORD DE L'OUTAOUAIS

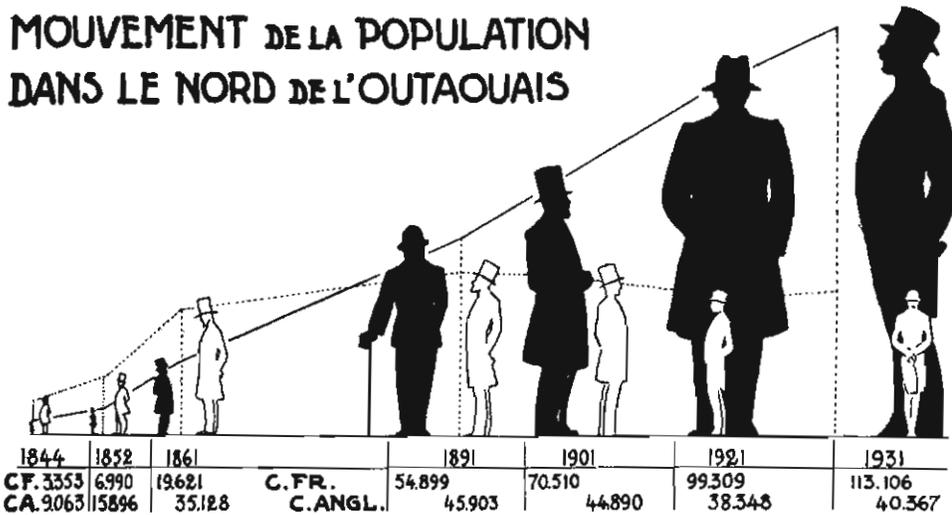


Fig. 31. —

qui y formaient autrefois la plus forte population se sont maintenus à peu près au même nombre, alors que les Canadiens-Français, venant des autres parties de

(1) On trouve dans l'appendice No 1 des détails plus nombreux sur le mouvement de la population depuis 1825 et sur le recensement de 1931.

(2) Ce chiffre ne comprend pas la partie du comté de Terrebonne qui appartient à notre région.

la province et jouissant d'une forte natalité, y ont pris le dessus. Il s'est passé chez nous un peu ce qui s'est passé dans les Cantons de l'Est. La figure No 31 illustre ce progrès rapide de l'élément canadien-français.



Fig. 32. —

### Religions

La religion catholique domine largement dans le Nord de l'Outaouais. Ceci tient au fait que les Canadiens-Français sont les plus nombreux et qu'une bonne partie de l'élément anglais est constituée par des Irlandais catholiques.

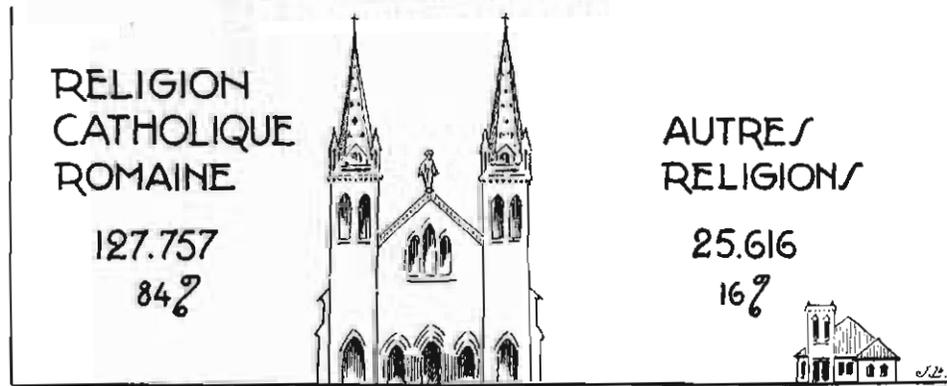


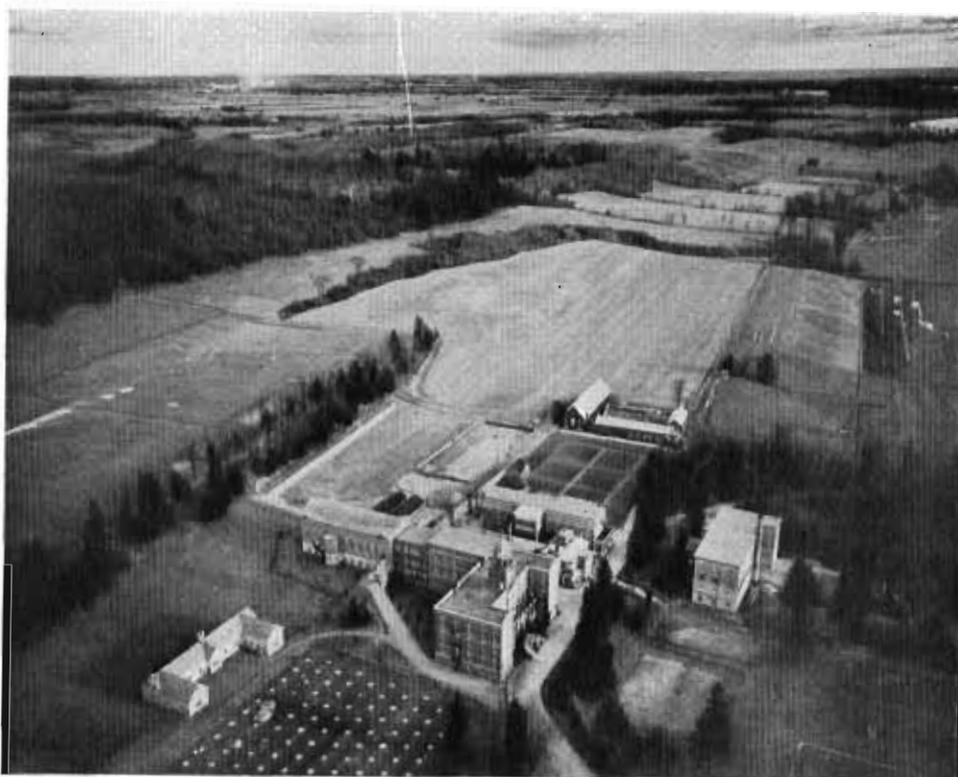
Fig. 33. —

## Education

La région compte des établissements d'enseignement primaire, secondaire et technique. Nous mentionnons ici les principales institutions.

### **I.—Orphelinats, Jardins de l'Enfance, Pensionnats.**

- L'Orphelinat Ste-Thérèse à Hull (Chanoinesses des Cinq-Plaies)
- L'Orphelinat de Mont-Laurier (Sœurs Grises d'Ottawa)
- Le Jardin de l'Enfance de St-André Avellin (Sœurs de la Providence)
- Le Jardin de l'Enfance de St-André d'Argenteuil (Sœurs de la Providence)
- Le Pensionnat d'Aylmer (Sœurs Grises d'Ottawa)
- “ “ de Montebello (Sœurs Grises d'Ottawa)
- “ “ de Nomingue (Sœurs Ste-Croix)
- “ “ de Labelle (Sœurs Ste-Croix)
- L'Orphelinat d'Huberdeau (Frères de la Miséricorde)



Ph. Corps d'aviation Royal Canadien.

*Fig. 34.* — Collège St - Alexandre: On aperçoit l'église de la Pointe - Gatineau, au fond à droite, au confluent de la Gatineau et de l'Outaouais.

**II.—Ecoles Normales.**

Ecole Normale de Hull (Sœurs Grises de la Croix)  
Ecole Normale de Mont-Laurier (Sœurs Ste-Croix)

**III.—Collèges classiques.**

Collège St-Alexandre de la Gatineau (dirigé par les RR. PP. du St-Esprit;  
juvénat annexé)  
Séminaire—Collège de Mont-Laurier.

Ces deux institutions sont affiliées à l'Université Laval de Québec et  
donnent le cours classique.

Juvénat des Pères de Marie à Papineauville.

**IV.—Ecole technique.**

Ecole spéciale d'horticulture des Clercs de St-Viateur à Montebello.  
Ecole Technique de Hull <sup>(1)</sup>.

(1) La monographie de cette école se trouve au chapitre de l'histoire de la ville de Hull.

## Questionnaire sur la géographie humaine

- 1.— Quelles sont les parties les plus habitées de notre région? 2.— Pourquoi ces parties ont-elles d'abord été habitées? 3.— Après les Indiens, quels sont les blancs qui ont pénétré dans notre région les premiers? 4.— Que venaient-ils y faire? 5.— Comment voyageait-on en ce temps-là? 6.— Notre région a-t-elle beaucoup changé depuis le temps des Indiens? 7.— Notre région est-elle différente des autres parties de la province? 8.— Nommez quelque chose qu'on y trouve en moins grande quantité qu'ailleurs? 9.— Pourquoi? 10.— Nos gens s'occupent-ils assez de la beauté extérieure de leurs maisons et propriétés? 11.— Quelle est la population de notre région? 12.— Quand a-t-elle surtout augmenté? 13.— Quelles sont les nationalités qu'on trouve dans la région? 14.— Les Canadiens-Français ont-ils toujours été les plus nombreux? 15.— Dépassent-ils de beaucoup les autres en nombre, aujourd'hui? 16.— Est-ce qu'ils tiennent dans la conduite des affaires une place qui correspond à leur nombre? 17.— Par quels moyens obtiendraient-ils cette place? 18.— Quelles sont ceux qui ont le plus de chances d'avoir de bonnes positions? 19.— Faut-il attendre d'être devenu un homme pour cela? 20.— Quel est le meilleur emploi qu'un homme riche peut faire de son argent? 21.— Un homme riche doit-il amasser de l'argent seulement pour sa famille? 22.— Qu'est-ce qu'une bourse d'études? 23.— Qu'est-ce qu'une assurance? 24.— Que doit faire un homme qui a à choisir entre un auto et une assurance? 25.— Quelle religion domine dans notre région? 26.— Quel est le meilleur moyen de convertir les non-catholiques qui sont autour de nous? 27.— Est-ce seulement l'affaire des prêtres de répandre la religion? 28.— Qu'est-ce que l'Action catholique? 29.— Qu'est-ce qu'une maison de retraites fermées? 30.— Y en a-t-il dans nos environs? 31.— Quelles sont les principales maisons d'éducation dans notre région? 32.— Nommez les collèges qu'il y a dans notre région? 33.— Qu'est-ce qu'une école technique? Est-il avantageux de suivre les cours d'une école technique? 34.— Qu'est-ce qu'on peut y apprendre?

## ***Chapitre IV***

# ***Géographie économique***

### **Communications**

La région du Nord de l'Outaouais communique avec les régions voisines, mais généralement par une seule voie directe des divers côtés.

Ainsi, pour aller de Hull vers le Témiscamingue, à l'Ouest ou vers Montréal, à l'Est, on doit suivre la rivière Outaouais soit par chemin de fer, soit par la route ou soit, entre Hull et Montréal, par bateau. Ce dernier trajet est la seule partie de nos cours d'eau qui soit navigable; les autres rivières ne servent qu'au flottage du bois.

Au nord, nous sommes isolés et séparés de l'Abitibi par de grandes forêts presque inhabitées, mais bientôt la route Senneterre-Maniwaki et Mont-Laurier nous mettra en communication avec les belles terres et les mines immensément riches de l'Abitibi.

Au sud, en traversant la rivière Outaouais, nous passons dans la province de l'Ontario et à Ottawa, la capitale du Canada. Plusieurs ponts et "traverses" nous relient à notre province-sœur. Outre les ponts de chemin de fer, il y a, en amont de Hull, les ponts de Chapeau et de Bryson qui nous amènent sur les îles des Allumettes et du Grand Calumet. Entre Hull et Ottawa, on a construit les ponts Champlain, des Chaudières, Alexandra dit "Interprovincial"; en aval, de Hull au lac des Deux-Montagnes, il y a le pont Perley entre Grenville et Hawkesbury et plusieurs "traverses".

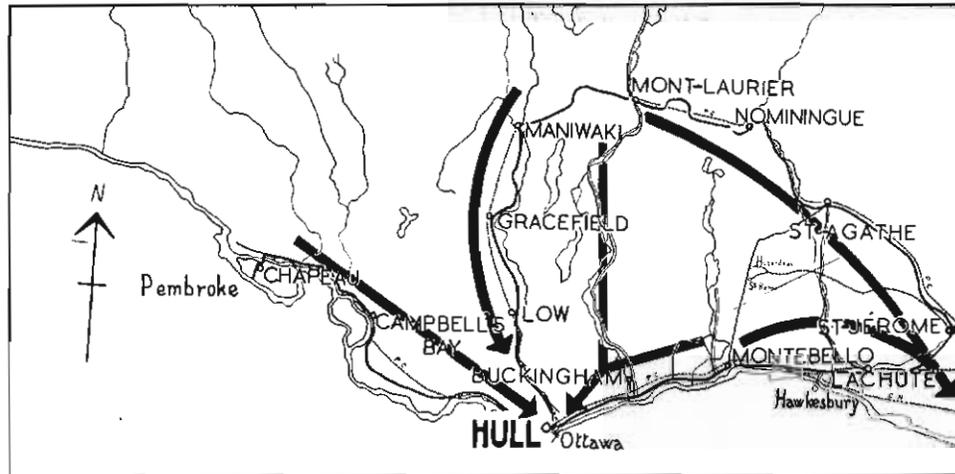


Fig. 35. — Carte du commerce et des communications. Les grosses flèches noires indiquent le mouvement général du commerce dans la région. Les lignes noires unies indiquent les routes: le chemin actuellement en construction, Senneterre - Mont-Laurier, n'est pas marqué (il partirait en direction nord-ouest de Mont-Laurier). Les lignes rayées montrent les chemins de fer: la ligne des Chemins de fer Nationaux qui ne se trouve que sur une petite distance dans Pontiac, a été également omise sur cette carte. La ligne Hull - Maniwaki appartient au Pacifique Canadien et celle de St-Jérôme - Huberdeau aux chemins de fer Nationaux.

Les routes principales suivent l'Outaouais, la Gatineau et la Lièvre et des routes secondaires pénètrent un peu partout, notamment dans le bas de la rivière où les terres cultivées ont fait pénétrer les hommes davantage. Des chemins de fer n'existent que le long de l'Outaouais jusqu'à Waltham, sur la Gatineau jusqu'à Maniwaki et dans la "Vallée ferroviaire" Montréal-Mont-Laurier.

Les avions survolent souvent notre région, mais c'est pour aller d'Ottawa vers Montréal, l'Abitibi ou la Baie d'Hudson. Ils assurent en outre les services du gouvernement: postes, protection des forêts, photographie aérienne.

Le téléphone, le télégraphe atteignent beaucoup d'endroits et le poste de Radio de Hull, CKCH, fait pénétrer à une centaine de milles dans les cantons les plus reculés les dernières nouvelles, les conférences, les sermons, la musique et les chansons.



Ph. Ministère des Terres et Forêts, Qué.

Fig. 36. — L'avion devient un moyen de transport des personnes et des choses de plus en plus apprécié, même dans notre région.

### Ressources naturelles et industries

La région du Nord de l'Outaouais, d'une superficie d'environ 23,000 milles carrés, a des ressources naturelles variées dont les principales sont: les forêts avec les industries du bois et du papier, le tourisme, l'agriculture, les mines, l'énergie hydro-électrique. Si l'on excepte les forêts, il est difficile de déterminer avec exactitude, pour le moment du moins, l'importance relative de ces diverses richesses naturelles.

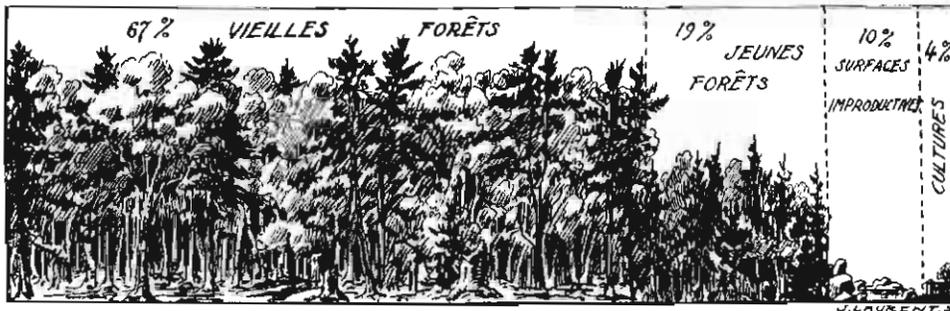


Fig. 37. — Comment le territoire de notre région est réparti. — VIEILLES FORETS: celles qui ont atteint leur maturité et ont une valeur commerciale. — JEUNES FORETS: celles qui ont poussé depuis une cinquantaine d'années dans les endroits ravagés par les feux de forêts ou déboisés par les compagnies d'exploitation forestière. — SURFACES IMPRODUCTIVES: lacs, rivières, savanes, marécages, rochers; il est à remarquer que ces parties du territoire représentent cependant une grande valeur au point de vue du tourisme.

La superficie de notre région se partage comme l'indique le graphique ci-dessus. On y voit facilement que le Nord de l'Outaouais est avant tout une contrée forestière: elle appartient en effet au Bouclier laurentien. Il se peut qu'on y trouve encore quelques petites étendues de terrains colonisables, notamment le long de la route Senneterre-Mont-Laurier ou le long de la rivière Noire; mais aucune ne pourrait justifier, pour la culture seule, l'ouverture de chemins d'accès. En somme, l'étendue de ce qui pourrait être défriché et cultivé est bien inférieure aux terres actuellement en exploitation.

Un coin du Nord de l'Outaouais est actuellement à l'étude par le gouvernement provincial au point de vue colonisation: il s'agit de la rive droite de la rivière Noire à une vingtaine de milles de Fort-Coulonge; on est en train d'y faire l'examen des sols. Le peu d'étendue cependant de cette zone probable de colonisation fait que la remarque du paragraphe précédent garde toute sa force.

Nous allons maintenant passer en revue les principales richesses naturelles et les industries qui en dépendent. Pour les autres industries, on s'en rapportera à la partie locale. La carte ci-contre donne déjà une idée du développement industriel dans les principales localités.

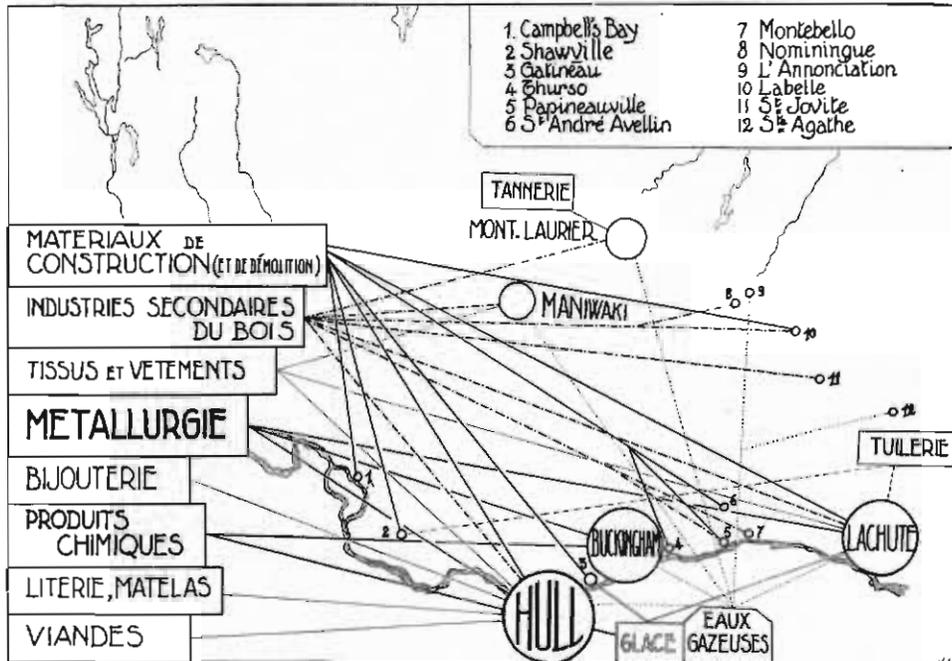


Fig. 38. — Carte industrielle de la région du Nord de l'Outaouais.

### Forêts

**Zône forestière:** Nos forêts ne sont pas toutes constituées des mêmes arbres. Il faut distinguer trois zones dont les lignes de séparation coïncident à peu près avec les degrés de latitude.

1°.— **La zone des feuillus tolérants.** Elle comprend toute la partie de notre région au sud du 46°. On appelle feuillus tolérants ou essences <sup>(1)</sup> d'ombres les plus beaux bois francs qui peuvent grandir à l'ombre dans le fond des vallées ou dans les sous-bois: le merisier, l'érable, le hêtre, l'orme, le frêne, le tilleul, le chêne et le noyer. A ces feuillus se mêlent des résineux comme le pin (blanc et rouge), l'épinette (blanche, rouge, noire), le sapin, la pruche et le cèdre-thuya <sup>(2)</sup>.

(1) En parlant du bois, le mot "essence" a la même signification que "espèce". On appelle "essences précieuses" les plus beaux bois comme le chêne, le noyer, l'acajou, l'ébène, le palissandre, ces trois dernières étant étrangères à notre pays.

(2) Il y a lieu de rappeler ici les essais très intéressants d'acclimatation du noyer noir tentés par M. H. H. Blanchet sur la rive ouest du lac Meach (Old Chelsea). Il semble que ses tentatives aient autant de chances de réussite que celles de M. Joly de Lotbinière à la Pointe du Platon. La question de savoir si l'on peut atteindre à une exploitation commerciale du noyer noir comme bois et comme arbre fruitier est cependant encore à trancher: *videant consules*, en l'occurrence les ingénieurs forestiers.

2°.— La zone des bois mêlés: Elle s'étend du 46° au 47°. La vieille forêt de cette zone était caractérisée par le pin blanc et la pruche, mais dans les parties touchées par l'incendie et les exploitations forestières, la jeune forêt prend, au moins pour un temps, un tout autre aspect: on y trouve l'épinette, le sapin, le pin gris, quelques feuillus tolérants, et surtout des essences de lumière comme le bouleau et le tremble dans les "brûlés".

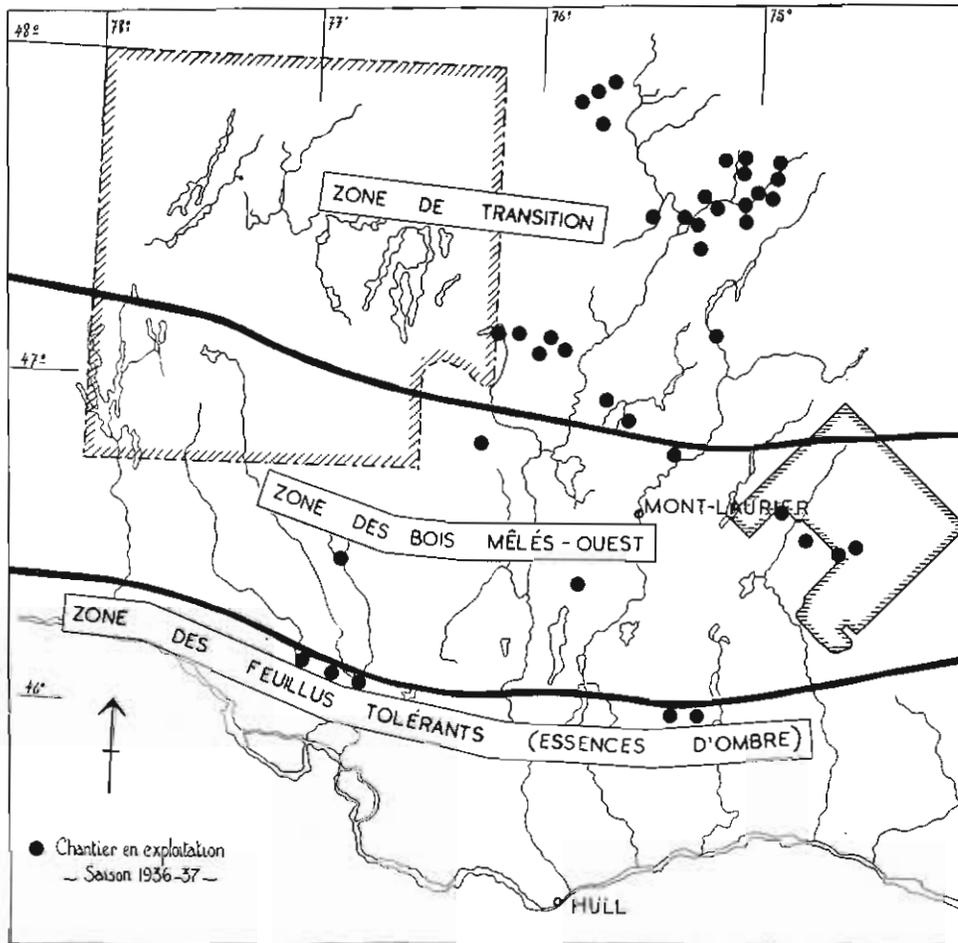


Fig. 39. — NORD DE L'OUTAOUAIS. Carte des zones forestières. Les carrés bordés de hachures indiquent des réserves forestières ou des parcs de tourisme: celui de droite, le parc déjà constitué de la Montagne Tremblante; celui de gauche, le projet de réserve forestière dans le nord de la Gatineau.

**3°.— La zone de transition:** Elle s'étend du 47° au 48°. Son nom vient de ce que les forêts précédentes disparaissent peu à peu pour faire place à la grande forêt du nord. On y trouve donc des essences de ces diverses forêts: quelques feuillus tolérants, le bouleau et le tremble; comme résineux, le pin (blanc, gris, rouge) et le sapin dans les sections les mieux égouttées; et le mélèze <sup>(1)</sup>, l'épinette noire et le sapin baumier dans les parties marécageuses. Ces trois dernières essences sont caractéristiques du Bouclier laurentien.

Comme on le voit par les détails qui précèdent, notre richesse forestière est grande. Elle n'est cependant pas inépuisable et il importe de l'exploiter d'une manière modérée et sage. Les forêts étant aussi bien sur les concessions privées que sur les Terres de la Couronne, les particuliers sont aussi intéressés que les grandes compagnies à une bonne exploitation du bois. Il faudrait, à ce point de vue, que les conseils des ingénieurs forestiers soient aussi recherchés et suivis que ceux des agronomes et que leurs relations avec le grand public et les milieux scolaires ne soient pas confinées aux questions de prévention des feux de forêts.

### Exploitation forestière

La forêt du Nord de l'Outaouais possède une réserve de bois évaluée à 9,000,000,000 de pieds cubes dont 2,000,000,000 propres à la fabrication de la pulpe. Le tableau suivant montre le pourcentage des diverses essences, dont nous avons parlé plus haut.



Ph. Ministère des Terres et Forêts, Qué.

Fig. 40. — L'abattage des arbres. Aujourd'hui pour cette opération on se sert davantage de la scie, appelée "godendard", que de la hache.

(1) Le mélèze a ceci de curieux qu'il est le seul parmi les résineux à perdre son "feuillage" pendant l'hiver.

**Feuillus ou bois "francs"**

(Bois durs)	
Merisier .....	14.6%
Bouleau .....	10.8%
Erable .....	5.4%
Hêtre .....	0.4%
Orme .....	0.2%
Chêne .....	0.6%
Frêne .....	0.9%
(Bois tendres)	
Tilleul .....	1.0%
Tremble .....	7.9%
	<hr/>
	41.8%



Ph. Ministère des Terres et Forêts, Qué.

*Fig. 41. — Le travail dans la forêt: certaines billes sont dures à manier, surtout lorsqu'elles sont couvertes de verglas.*



Ph. E. B. Eddy, Hull.

*Fig. 42. — Deux bûcherons en train de scier une pièce abattue.*

**Résineux ou bois "mous"**

Epinette .....	28.7%
Sapin .....	14.2%
Cèdre .....	0.7%
Pruche .....	2.5%
Pin blanc .....	6.4%
Pin rouge .....	0.4%
Pin gris .....	5.3%
	<hr/>
	58.2%

Chaque année, suivant les besoins de l'industrie, on coupe de grosses quantités de ces bois. Voici les quantités qui ont été coupées durant l'hiver 1936-1937:

**1°.— Terres de la Couronne:**

Bas de la Gatineau .....	1,185,000	pieds cubes
Gatineau centre .....	18,700,000	" "
Gatineau supérieure .....	21,800,000	" "
Lièvre inférieure .....	1,357,000	" "
Lièvre supérieure .....	8,500,000	" "
Coulonge .....	5,900,000	" "
Région de Thurso .....	1,180,000	" "
Rivière Rouge .....	5,850,000	" "

64,473,000 pieds cubes

### 2°.— Propriétés privées:

15,000,000 de pieds cubes, surtout en bois francs. Dans une dizaine de cantons ou municipalités <sup>(1)</sup> les cultivateurs tirent actuellement (1938) plus de la moitié de leur revenu de l'exploitation de leur forêt privée.

Les bois mous ou résineux sont expédiés des chantiers vers les usines par le flottage qui se fait sur toutes les rivières importantes telles que la Coulonge, la Gatineau, la Lièvre, la Rouge. Les bois "francs" sont expédiés par camions ou chemins de fer.

### Prévention des feux de forêt:

Comme on le voit par les paragraphes précédents, les forêts constituent pour notre région une de ses ressources les plus appréciables. Malheureusement cette richesse a un ennemi qui lui a déjà porté une atteinte déplorable et qui la menace toujours: les *jeux de forêts*. Pour prévenir ce danger, les gouvernements, et les associations forestières se sont unis et s'ils ne peuvent se flatter d'empêcher ou d'éteindre tous les feux, ils ont la satisfaction d'avoir déjà restreint de beaucoup les dommages causés à notre forêt. Il est bon de connaître le travail fait dans ce domaine, pour en connaître l'utilité et à l'occasion lui apporter une collaboration personnelle.

Le service de prévention des forêts comprend deux sections:



Ph. Ministère des Terres et Forêts, Qué.

**Fig. 43. — UNE TOUR DE FEU.** Un gardien se tient en permanence dans la cabine du sommet de la tour et il signale par téléphone au chef de circonscription les fumées insolites qu'il aperçoit. Comme la même fumée est vue par plusieurs gardiens, on arrive facilement à la localiser en croisant les directions données des différentes tours.

(1) Ce sont ceux de Church, Dorion, et Aldfield dans Pontiac; de Sicotte, Lytton, Montcerf et Bois-Francs dans le comté Gatineau; ceux de Montpellier, Amherst, Suffolk et Addington dans le comté de Papineau.



Ph. Ministère des Terres et Forêts, Qué.

*Fig. 44. — L'ennemi fait son oeuvre.*



Ph. Ministère des Terres et Forêts, Qué.

*Fig. 45. — L'ennemi a accompli son oeuvre.*

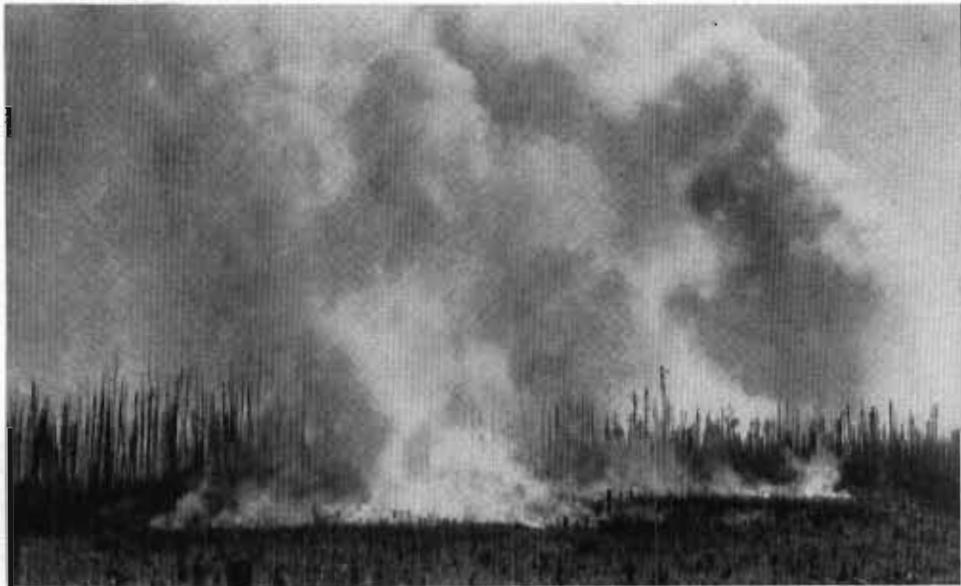
1.— **La prévention proprement dite:** Le gouvernement entretient une campagne d'éducation pour montrer au grand public la valeur de la forêt et la nécessité de la protéger. De plus, par les avions, par les *tour de feux*, par l'examen des conditions atmosphériques, par les règlements spéciaux pour les colons et les touristes, le gouvernement surveille toute l'étendue des terres de la Couronne pour y repérer les commencements d'incendie et être à même de les combattre.

2.— **La lutte contre le feu:** Pendant la saison sèche, on maintient dans les forêts des équipes de *garde-feux*, munis de tous les instruments



Cl. Ministère des Terres et Forêts, Qué.

Fig. 46. — Un garde-feu à cheval donne à un particulier son permis de circuler dans la forêt.



Ph. Ministère des Terres et Forêts, Qué.

Fig. 47. — Ce que le gouvernement n'a pu empêcher mais qu'un seul individu prudent aurait évité avec un peu de prévoyance.



Cl. Ministère des Terres et Forêts, Qué.

Fig. 48. — Les hommes font la part du feu.

feux d'abattis, de pique-nique, aux cendres de tabac: si nous ne les éteignons avec soin, ils peuvent s'étendre après notre départ et, en montant aux arbres, provoquer d'épouvantables conflagrations.

nécessaires pour éteindre le feu ou faire la part du feu: boyaux, sacs à eau, pompes portatives, haches, pelles, etc. . .

Le travail du gouvernement, bien qu'éminemment utile, est impuissant sans la collaboration du grand public. Il est admis aujourd'hui que les feux ne prennent pas d'eux-mêmes, mais proviennent de la négligence de ceux qui circulent en forêt. Il est donc du devoir de chacun de veiller aux



Cl. Association Forestière Canadienne.

Fig. 49. — Ces pauvres gens n'auraient pas à déplorer un tel malheur si un fumeur avait éteint sa cigarette avant de la jeter.

### Industrie forestière

Nos forêts fournissent la matière première ou brute aux industries les plus importantes de notre région. Il faut cependant distinguer deux catégories d'industrie forestière:



Ph. Ministère des Terres et Forêts, Qué.

*Fig. 50. — LA LUTTE CONTRE LE FEU. A gauche des rouleaux de boyaux. A droite une pompe portable.*

1.— **L'industrie primaire:** le bois est à peine taillé ou transformé avant d'être utilisé. Telles sont l'exploitation du bois de chauffage, les scieries <sup>(2)</sup>.

2.— **L'industrie différenciée:** le bois subit des transformations profondes avant d'être mis sur le marché. Telle est surtout l'industrie de la pulpe et du papier et, d'une certaine façon, la menuiserie et la fabrication des allumettes. — On lira dans la leçon No 7 le détail de la fabrication du papier.

#### LECTURE No 4.

### Description d'un chantier

Le site du "camp" occupe un plateau, pas assez élevé pour être trop exposé, mais assez pour n'être pas incommodé par l'eau dans les dégels: dans le voisinage immédiat on trouve les eaux saines et abondantes d'une rivière, d'un ruisseau ou d'un lac. Le camp est généralement placé au centre de l'exploitation et comme les chantiers se déplacent d'une année à l'autre il faut construire à nouveau, chaque année.



Ph. Ministère des Terres et Forêts, Qué.

Fig. 51. — Vue générale d'un chantier.

(2) Il convient de mentionner ici l'industrie du sucre d'érable. Notre région possède plusieurs sucreries, dont l'une, celle des Pères du St-Esprit, est une des plus importantes de la province; elle écoule ses produits sur place et à certains jours elle est fréquentée par environ 1,500 personnes.

L'emplacement nécessaire a été soigneusement débarrassé: sur le sol de cette petite trouée, faite au milieu de la forêt, s'élèvent les édifices de l'établissement. C'est d'abord le "camp" proprement dit, sorte de case ou cabane destinée au logement du personnel: l'on compte une cabane pour trente-cinq hommes. Il y a en outre une cuisine, une écurie pour les chevaux et enfin des "abris" destinés à recevoir et à protéger les objets de consommation, les ustensiles, etc. . .

Epars autour de ces constructions, sont des barils vides, des tas de bois, auxquels s'ajoutent, quand les hommes sont entrés le soir et les dimanches et jours de fêtes, des traîneaux renversés sur le côté, des raquettes et autres instruments, plantés dans la neige ou disposés près de la porte du camp et de l'écurie.



Ph. Ministère des Terres et Forêts, Qué.

Fig. 52. — Réfectoire dans un chantier. C'est la règle dans les chantiers qu'on observe le silence aux repas.

Les édifices d'un chantier sont construits de troncs d'arbres non équarris; ces morceaux de bois ronds sont ajustés aux angles au moyen d'entailles pratiquées aux faces supérieure et inférieure des deux extrémités de chaque pièce: d'où le nom de "charpentes à têtes" donné à cette pièce de construction. Les interstices entre les pièces sont calfeutrés avec de la mousse ou de l'écorce de cèdre. Le toit est formé de planches fendues et "dressées" à la hache, lesquelles dans le vocabulaire de nos forestiers portent le nom "d'éclats". Aujourd'hui, les éclats du toit sont couverts avec du papier goudronné maintenu en place par des lattes. A l'intérieur, les pièces de bois qui forment les murs sont entamées de manière à

former une surface plus régulière qu'à l'extérieur. Des règlements officiels sont aussi intervenus pour assurer une lumière suffisante: ils exigent un carreau par homme. Les planchers du haut et du bas sont faits de petites pièces grossièrement équarries.

L'intérieur du logement des hommes de chantier se compose d'ordinaire d'une seule pièce. Tout autour de cette pièce règne une rangée de lits ou "couchettes" dont les ais sont fixés aux lambris. Cette disposition des couchettes qui était commune autrefois a changé dans beaucoup de chantiers: elles font maintenant face à l'entrée, contre le mur du fond. Il y a deux lits de longueur avec une couchette superposée et un espace de deux pieds sépare chaque rangée. De la sorte, les hommes ont moins à souffrir de l'humidité des murs.

Le plancher des couchettes est formé de petits "barrotins" recouverts d'une couche plus ou moins épaisse de branches de sapin, selon le sybaritisme de l'occupant: un oreiller, dont ni la matière ni la forme ne sont prescrites par le règlement, et des couvertures de laine complètent la literie des "hommes de chantiers".

Les malins qui savent "se mettre bien" avec le contremaître se font de luxueux oreillers avec du foin et de la toile de "poche". Bien peu en amènent de chez eux.

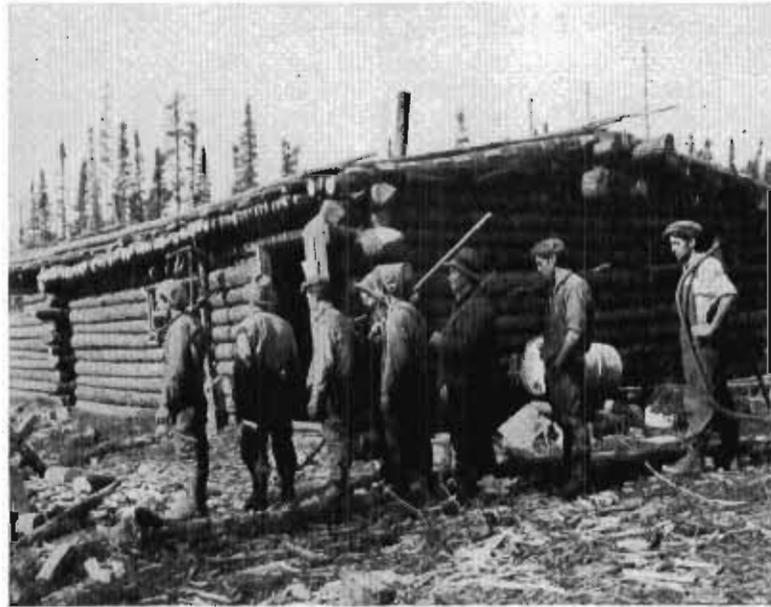
Un poêle dont les tuyaux traversent le toit, occupe d'ordinaire le centre du logis, entouré le soir de "mitasses", de chaussettes, de mitaines qu'on fait chauffer pour le lendemain. Dans les chantiers de l'Outaouais, le poêle est remplacé par un âtre de sable encaissé, qu'on élève au centre du logis: la fumée s'échappe par une ouverture carrée ménagée dans le toit. Une table à tréteaux, quelques sièges rustiques, des ustensiles de cuisine et de table, quelques outils, une meule et des pierres à aiguiser, un miroir, quelques montres, un ou deux fusils, des lampes à l'huile et le modeste nécessaire de toilette de chacun complètent tout l'ameublement du "camp".

J'ai parlé des sièges: il en est une espèce particulière aux chantiers, laquelle prête aux formes les plus variées et les plus pittoresques: je connais certains ébénistes forestiers qui possèdent un talent remarquable pour ce genre de travail. Ces sièges qu'on appelle "chiennne" sont confectionnés sans tour, et sans avoir recours au système coûteux et peu sûr des mortaises, clous, chevilles, vis et colle forte. Les branches d'un sapin en forment les pieds, quelquefois les bras et le dossier; une partie du tronc d'un arbre, façonnée selon le goût et la patience de l'ouvrier, en constitue le siège. La fantaisie et l'ingéniosité se donnent libre cours dans la fabrication des autres sièges: les uns se font une chaise longue avec de la toile de "poche"; les autres des berceuses avec une moitié de baril taillée de manière à former dossier, remplie et placée sur des "berçants".

Si le chantier n'est pas trop étendu, les hommes prennent leurs trois repas à la cabane. Dans les régions éloignées les entrepreneurs font venir de la côte ou des centres habités les provisions déposées pour plusieurs chantiers dans une "cache" ou entrepôt. Les hommes mangent en silence. Les veillées sont courtes: les corps sont fatigués après une journée de "bûchage" et de "sciage" et il faut se lever matin.

Disons un mot, maintenant, du personnel des chantiers et de l'organisation sociale et hiérarchique dans cette société des bois. Naturellement, le chiffre de la

population varie selon l'importance de l'exploitation et la richesse de la portion de forêt soumise à cette exploitation; mais si la population d'un chantier, quel que fût son chiffre, défilait devant vous dans l'ordre des préséances, voici le rang relatif que chacune de ces diverses classes occuperait: 1—Le contremaître; 2—Les bûcheurs; 3—Les charpentiers; 4—Les "claireurs"; 5—Le "couque". Dans les chantiers d'aujourd'hui, ces catégories varient un peu, surtout là où l'on fait du "bois de quatre pieds": les claireurs n'existent plus, chacun des bûcheurs se fait son chemin à lui; les bûcheurs eux-mêmes ont pris le nom de scieurs, car la scie est désormais beaucoup plus employée que la hache.



Ph. Ministère des Terres et Forêts, Qué.

Fig. 53. — Départ pour le travail de la journée dans un chantier.

Le contremaître et le "couque" sont des fonctionnaires uniques dans leurs attributions; les autres sont des travailleurs dont le nombre varie selon les circonstances de temps et de lieux.

Le contremaître est le dépositaire absolu, par la volonté du bourgeois propriétaire, de l'autorité sociale de la communauté: il pose et résout les questions, donne des ordres, tranche et agit selon son bon plaisir, et ne rend compte de son administration qu'à celui qui l'a envoyé.

Le "couque", bien que venant en dernier lieu dans l'ordre hiérarchique, sert véritablement, sans préjudice à ses fonctions de cuisinier, de ministre de l'intérieur au

contremaître. Le "couque" ne s'occupe plus guère aujourd'hui que de sa cuisine. Il a un "show-boy" qui l'aide au gros œuvre de la cuisine et tient les comptes: c'est souvent un jeune homme qui a interrompu ses études et qui, désœuvré, est venu s'occuper là un hiver en attendant mieux.

Les "bûcheurs" abattent les arbres propres à l'exploitation et séparent du reste les parties qui ne conviennent pas comme bois de commerce. Dans les chantiers où l'on manufacture du "bois carré" les "bûcheurs" se partagent en trois catégories: ceux qui abattent les arbres, ceux qui les dégrossissent et qu'on appelle piqueurs, ceux qui finissent l'équarrissage, lesquels reçoivent le nom de "doleurs" ou "grand'haches". Comme nous l'avons dit plus haut, ces distinctions sont vieillies.



Ph. Ministère des Terres et Forêts, Qué.

Fig. 54. — Transport des billes dans les chantiers.



Ph. Ministère des Terres et Forêts, Québec.

Fig. 55. — Transport des billes en forêt. Ici comme partout, le progrès s'est fait sentir: on utilise des tracteurs à chenille.

Les charretiers chargent les pièces de bois sur leurs traîneaux, de forme particulière, et les conduisent à la "jetée", sur le bord de la rivière flottage la plus voisine. La jetée est ainsi appelée parce que les pièces de bois amassées dans cet endroit sont précipitées toutes ensemble dans la rivière au printemps, quand la fonte des glaces et de la neige permet de commencer la descente vers le moulin à scie ou le lieu de départ pour le port d'embarquement.

Les "claireurs" débarrassent les endroits de hâlage des arbres et branches qui font obstacle; ils établissent les chemins, les foulent avec les pieds, les arrangent avec la pelle et les entretiennent ainsi tout l'hiver dans le plus parfait ordre. Ce travail revient maintenant aux bûcheurs eux-mêmes.

Les devoirs et les attributions de ces divers états, les droits et les prérogatives qui en découlent sont réglés

et définis par les us et coutumes des chantiers, sans constitution écrite et toujours sous le bon plaisir législatif, administratif et judiciaire du contremaître.

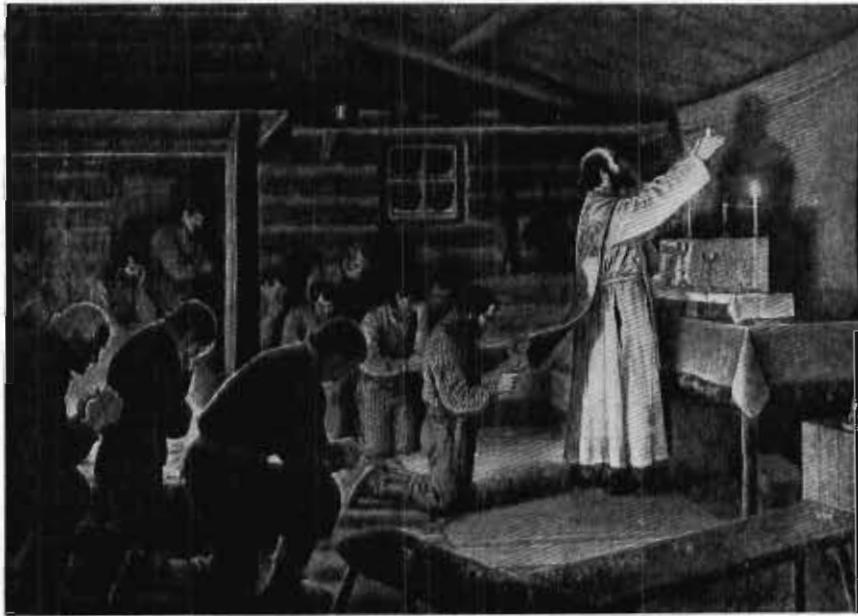
Au point de vue religieux, les hommes sont malheureusement délaissés: fortunés sont les chantiers où le missionnaire peut passer une fois l'année. Il est touchant alors de le voir improviser son confessionnal et le lendemain célébrer la messe sur un autel rustique; il y fait descendre Dieu parmi ces rudes hommes et leur adresse les paroles qui consolent, qui les reportent par la pensée dans leur paroisse où ils ont laissé les douceurs de la famille.



Ph. Ministère des Terres et Forêts, Qué.

*Fig. 56. — Les billes coupées sont mises sur la glace de la rivière: au printemps, elles partiront avec la "débacle".*

*D'après J.-C. TACHE, Forestiers et voyageurs.*



Cl. Le Droit, Ottawa.

*Fig. 57. — La messe dans un chantier, par E. - Z. MASSICOTTE.*

## LECTURE No 5.

## "La drave"

Les grandes scieries de notre région furent d'abord établies le long de l'Outaouais et près de l'embouchure de ses principaux affluents: la Coulonge, la Gatineau, la Lièvre, la Rouge. Le bois coupé dans les forêts était jeté dans ces rivières et, en flottant, il descendait vers les scieries. Il y avait cependant un inconvénient à ce système par ailleurs simple et économique. C'est qu'à cause de chutes et de rapides très nombreux, les billes (1) s'accrochaient aux rochers et, l'une tombant sur l'autre, formaient des enchevêtrements qui ne pouvaient être défaits que de mains d'hommes. Ce travail nécessita des équipes de travailleurs. Comme ils étaient chargés de "conduire" les billes au courant de la rivière, on les appela "drivers", mot qui est devenu dans notre parler populaire les "draveurs"; et la tâche de défaire les embâcles (2) fut appelée "la drave". Elle se fait encore là où le flottage du bois existe sur les rivières non navigables.



Ph. Ministère des Terres et Forêts, Qué.

Fig. 58. — L'ECLUSAGE. Au moyen d'un barrage simplement construit, on contrôle la quantité de billes qu'on veut laisser aller au flottage. Cette opération se fait dans le haut de la rivière.

- (1) Il faut employer le mot *bille* et non *billot* pour désigner les troncs d'arbres qui flottent sur les rivières et qui ont une dizaine de pieds de longueur.  
 (2) Tel est le mot français pour "jam".

Elle suppose des hommes forts, agiles et endurants. Ils ont en effet à remuer des pièces de bois énormes dans des conditions désavantageuses; travaillant parfois en plein milieu des rapides, debout sur des troncs roulants ou mal appuyés, ils doivent avoir le pied sûr ou être prompts à sauter; souvent à mi-corps dans l'eau, se séchant comme ils peuvent, ils s'exposent aux rhumatismes s'ils ne sont pas d'une santé vigoureuse.

Rien n'est intéressant comme de les voir occupés à leurs acrobaties. J'eus une fois l'occasion de jouir de ce spectacle. Je me trouvais sur le pont Alonzo Wright qui traverse la Gatineau près d'Ironside. Une embâcle longue de 200 pieds s'était formée, appuyée sur un des piliers du pont et elle exerçait sur lui une pression dangereuse. Les draveurs devaient le défaire ce jour-là.



Ph. Ministère des Terres et Forêts, Qué.

*Fig. 59. — Le triage des billes de différentes compagnies à l'embouchure d'une rivière. D'après la marque qu'elles portent, les billes sont poussées dans les divers compartiments de l'estacade et réunies en cage pour être amenées au moulin par des remorqueurs.*

Nous apercevons les draveurs qui avaient dîné sur le bord d'une île un peu en amont: ils s'en viennent, une dizaine, dans une grande chaloupe robuste, taillée pour sauter les rapides. La rivière est grosse, leur descente est très irrégulière. A mesure qu'ils approchent, nous voyons l'embarcation tantôt filer rapidement dans une descente, tantôt se buter de l'avant sur un écueil et commencer à tourner de l'arrière jusqu'à ce que le guide ait dégagé la proue. Parfois c'est le guide qui apparaît seul comme sur une pointe; parfois c'est la barque entière qu'on voit soulevée de l'arrière comme par une grande vague.

Enfin ils sont plus près de nous. La rivière est plus calme et les "draveurs" accostent en haut de l'embâcle. Sans un mot, sans un ordre, ils sautent prestement sur le tas de bois: les uns ont une longue gaffe, les autres le "cantouque" <sup>(1)</sup>. Ils se dispersent sur l'embâcle, mais le grand nombre viennent en aval près du pilier où se trouvent les billes qui tiennent tout le reste de l'enchevêtrement. Le contremaître est resté dans la barque pour la tenir accostée.



Cl. Association Forestière Canadienne.

Fig. 60. — Les draveurs défont un embâcle et poussent les billes dans le courant.



Ph. Ministère des Terres et Forêts, Québec.

Fig. 61. — La chaloupe des draveurs descend le rapide.

Le travail commence. Les gaffes tâtent les pièces qui ont moins de stabilité; les hommes essaient avec le "cantouque" ou d'un coup de botte de déranger les billes les plus rapprochées du bord. Rien ne bouge. Tout à coup, deux draveurs s'arcbutent vigoureusement à une grosse pièce qui pèse de tout son poids sur de plus petites. L'un a son "cantouque" fixé dans la bille à la hauteur des épaules: les deux pieds ensemble, les genoux pliés, les jarrets tendus il s'efforce de rouler la bille. L'autre homme est penché, presque couché: sa jambe gauche est repliée, le jarret touche la

<sup>(1)</sup> De l'anglais, Cant-hook; gros levier en bois, à pointe ferrée, garni d'un crochet mobile qui permet de rouler les billes.

cuisse, la jambe droite est fortement tendue appuyée par le bout du pied à une bille qu'elle a peine à rejoindre. L'homme a placé son "cantouque" vers le dessous de la bille dans un trou et s'efforce de le ramener vers lui en roulant la bille comme l'autre. On dirait des lutteurs aux prises; ils sont si près de nous que nous distinguons leurs traits contractés par l'effort et nous entendons leur respiration haletante. Un dernier "ham" et la bille roule, se dégage et tombe à l'eau avec un grand flac, sonore malgré la rapidité du courant.

Alors se passe en moins de temps qu'il ne faut pour le dire un spectacle qui est resté ancré dans ma mémoire. Trois ou quatre billes libérées se relèvent et dégagent l'avant de l'embâcle qui remué par l'eau se soulève, s'élargit de tous côtés. On entend un cri bref mais impérieux du contremaître. Tous les draveurs, tenant la gaffe ou le "cantouque" élevé, rejoignent la barque en un clin d'œil. C'est à peine si on a le temps de suivre le mouvement de ces hommes qui avec une sûreté admirable bondissent sur toutes les têtes mouvantes des billes; un faux pas et ils se casseraient la jambe ou peut-être seraient broyés dans cette masse grouillante de troncs d'arbres. Je ne sais s'il faut comparer leur agilité à celle du lièvre poursuivi par un chien et qui bondit par-dessus les buissons épineux, ou à celle des singes qu'on voit dans les cirques se courir à travers les perchoirs. Jamais, en tout cas, on ne devinerait tant de souplesse dans le corps de ces hommes vêtus grossièrement et dans des jambes aussi lourdement bottées.

La barque est pleine; aucun accident n'est arrivé; un coup vigoureux de rame et elle s'écarte de l'embâcle disloquée... On voit l'un d'eux sortir un paquet de tabac; un autre rouler une cigarette: l'eau entraîne leur embarcation et les emporte vers d'autres efforts et d'autres dangers.

Ces hommes sont fiers, mais aucune expression ne se lit sur leur visage.

#### LECTURE No 6.

### Cages et Cageux

On appelait autrefois "cages" et "cageux" les grands et petits radeaux qui descendaient les rivières vers les centres industriels.

Étudions un peu la composition de ces "trains" de bois, et suivons un peu les procédés du laborieux travail de leur descente (la dérive) accidentée à travers les rapides et les lacs.

Les pièces de bois carré du commerce, plançons, une fois amenés au moyen des travaux déjà décrits, à une grande rivière, l'Outaouais par exemple, sont réunis en radeaux plus ou moins considérables, lesquels, à leur tour, s'articulent ensemble pour former une "cage".

Les radeaux qui constituent la cage sont de deux espèces, les "cribes" et les "drames". Les premiers, plus petits et moins solides sont faits pour les descentes comparativement moins rudes et moins périlleuses; les "drames" servent aux circonstances plus difficiles. C'est ainsi que le bois, qui a dû traverser les grands lacs et les énormes rapides du Saint-Laurent, arrive à Québec en drames; les mesureurs de bois ou "colleurs" et les débardeurs, qui les reçoivent au port de

Québec, disent que c'est du bois de la Rivière du Sud. Les cages de l'Outaouais, au contraire, arrivent composées de cribes; les colleurs et les débardeurs disent alors que ce bois est venu par la Rivière du Nord.

Au reste, si les cribes et les drames diffèrent par leurs dimensions et le plus ou moins de solidité qu'on leur donne, la disposition des matériaux est la même; et voici comment on les confectionne. Les pièces de bois sont amenées, à flot, les unes près des autres de façon à se presser le mieux possible; puis, de chaque côté de cet assemblage de plançons on ajoute deux pièces de bois rond, qu'on nomme "flottes", lesquelles sont liées ensemble par d'autres pièces de bois de rebus équarries sur deux faces qu'on appelle traverses, au moyen de grosses chevilles qui les transpercent. Sur ces traverses on dispose un second rang de plançons dont le nombre varie; ces pièces du second rang se maintiennent en place par leur propre poids; quelquefois on arrête celles des bords par des harts. S'agit-il de la confection d'une "drame", on ajoute à ces moyens de liaison des pièces de bois rond placées comme des traverses, qui prennent le nom de bandages, auxquels on attache chaque plançon un par un, ou deux par deux, selon leur grosseur, avec d'énormes harts à lien, qu'on noue par un procédé fort ingénieux qu'une simple lecture ne peut clairement expliquer. Les drames portent, en outre, une charge beaucoup plus grosse de plançons d'importance moindre que les cribes.

Les cribes sont faits pour passer dans les glissoires, construites par l'Etat, sur les rivières de grande exploitation comme moyen de détourner les chutes et les rapides trop violents; c'est pour cela que leur largeur ne dépasse pas vingt-six pieds, les glissoires ayant environ trente pieds de largeur; la longueur des cribes n'a de limite que celle des plançons qui les composent, car les cribes n'ont jamais plus qu'un plançon de longueur.

Les "drames" n'ont point à passer de glissoires; mais quelquefois elles peuvent avoir à passer par les canaux du Saint-Laurent, d'autres même par le canal Welland; elles ont alors des dimensions réglées par les nécessités de la route qu'elles suivent. Les grandes "drames" ont quelquefois cent et quelques pieds de long sur quarante et quelques pieds de largeur.

Les "drames" et les "cribes" sont amenés, côte à côte et les uns à la suite des autres, pour former la cage; on les lie ensemble avec de longs bâtons et de fortes harts, dont chaque train de bois est amplement pourvu pour cet objet, et encore pour être toujours en mesure de réparer les avaries qui, assez souvent, arrivent dans les rapides ou par l'action du vent et des flots.

Le cribe ainsi fait (prenons-le pour le type commun) est l'élément de la cage, qu'on doit pouvoir diminuer de surface selon les exigences des endroits que l'on traverse. Sur les cribes sont distribués les objets nécessaires au voyage, câbles, chaînes, ancres, canots d'écorces ou de bois, pirogues, provisions, cabanes. Ordinairement les cabanes sont faites pour deux hommes; longues de sept à huit pieds, hautes de quelques pieds seulement, elles sont construites d'écorces disposées sur des cerceaux, ou de planches minces fixées à une légère charpente.

Un "cribe" se distingue entre tous les autres dans chaque cage, c'est celui qui porte la cambuse; on le bâtit avec plus de soin, puis on construit sur des traverses exprès placées sur une plate-forme de planches à joints serrés sur laquelle on dispose environ dix-huit pouces de terre retenue par un cadre de bois pour

servir de foyer; un vaste abri de planches recouvre cet âtre géant et le met à l'abri des orages. Des crémaillères de bois pendent au-dessus de ce foyer; de grands chaudrons et de grands poêles sont rangés autour; ils servent à confectionner les soupes au lard et les amas de crêpes, que digèrent sans peine les vigoureux estomacs des hommes-de-cages.

Une cage contient souvent cent cribes et plus, c'est-à-dire quelquefois jusqu'à 2,500 plançons, et couvre plusieurs arpents de superficie. Ces cages sont conduites par un nombre d'hommes proportionné à leur grandeur, souvent trente hommes et plus.

Avant la construction des glissoires sur les chutes et les points où les rapides ne permettent pas de descendre les cribes, il fallait envoyer les plançons en liberté, et les recueillir pour refaire les cribes au pied des rapides; mais, aujourd'hui, les cribes auxquels il n'arrive pas d'accident se confectionnent au départ pour tout le voyage.

Supposons une cage, une fois faite, engagée dans un bon courant; elle ira ainsi, guidée par les rames, jusqu'à ce que se présente un lac sans courant, une chute ou un gros rapide, ou que souffle un vent assez fort pour empêcher les hommes de la diriger. Si c'est le vent qui empêche la cage d'avancer, on l'accoste au rivage où elle reste alors attachée, et son équipage dort et s'amuse jusqu'à ce qu'il plaise à messire vent, comme dirait le bon Lafontaine, de ne plus souffler si fort. Si c'est un lac sans courant, alors il faut à la cage un vent favorable ou la remorque. Dans les cas ci-dessus décrits, la cage est laissée en son entier; mais s'il s'agit d'une chute détournée par une glissoire, ou d'un rapide trop considérable pour y engager le train tout entier, oh! alors, il faut désarticuler la cage et la passer en détail.

Dans ce dernier cas, la cage est amarrée à la rive, aussi près que possible de la glissoire, ou du rapide; on détache les cribes les uns après les autres; deux hommes ou plus montent chaque cribe qu'ils engagent dans le courant ou dans la glissoire en la dirigeant avec leurs rames, et . . . là, là, là, les voilà qui descendent, doucement d'abord, puis comme un trait, à travers les bouillons ou les replis de l'onde, à la grâce de Dieu. Le cribe est tantôt soulevé, et on dirait qu'il va être éparpillé dans l'espace, tantôt il s'enfonce, et à l'eau qu'on voit sourdre à travers les interstices de sa charpente, on croirait que tout va être englouti, hommes et choses. Sauf de très rares exceptions, cependant, tout arrive en bon ordre au pied du rapide.



Ph. E. B. Eddy, Hull.

Fig. 62. — Une glissoire actuelle à billes, pour éviter un rapide, une chute ou un barrage. Pour les anciennes glissoires, voir les hors-texte Nos. 8 et 9.

On arrête le cribe au rivage, et les hommes remontent, en partageant, pour aller descendre d'autres cribes, jusqu'à ce que toute la cage, ayant été ainsi descendue cribe par cribe, se trouve reconstituée pour continuer sa route.

Et ainsi l'on va, pendant des semaines et des semaines, portés par les courants, poussés par les vents, ou traînés par la vapeur, jusqu'à ce qu'on arrive à cette rade que Jacques Cartier trouvait "belle en toute perfection".

*(D'après J.-C. TACHÉ, Forestiers et voyageurs.)*



Ph. Ministère des Terres et Forêts, Qué.

Fig. 63. — Les billes sont rangées sur la glace en attendant la "débâcle" du printemps.

## Questionnaires: géographie économique

**COMMUNICATIONS:** 1.— Quelle particularité remarque-t-on dans notre région au point de vue des communications? 2.— Quelle est la seule partie de nos cours d'eau qui soit navigable? 3.— Par quel moyen évite-t-on les chutes et les rapides d'un cours d'eau? 4.— Qu'est-ce qui nous sépare de l'Abitibi? 5.— Au sud, qu'est-ce qui nous sépare de l'Ontario? 6.— Localisez et caractérisez la zone des bois mêlés? 7.— Quelles essences y trouve-t-on? 8.— Localisez les principales routes? 9.— Et les réseaux de voie ferrée? 10.— Quels sont les autres moyens de communications? 11.— Quel est notre poste de radio?

**RESSOURCES NATURELLES ET INDUSTRIES:** 1.— Quelle est la superficie de la région du Nord de l'Outaouais? 2.— Quelles en sont les principales ressources naturelles? 3.— Donnez les trois autres ressources naturelles? 4.— Ces ressources sont-elles exploitées comme elles pourraient l'être? 5.— Comment peut-on diviser la superficie de notre région?

**ZONES FORESTIERES:** 1.— En combien de zones divise-t-on nos forêts? 2.— Que comprend la zone des feuillus tolérants? 3.— Qu'appelle-t-on "feuillus tolérants"? 4.— Quelles sont les principales essences? 5.— S'y mêlent-ils quelques résineux? Exemples? 6.— Localisez et caractérisez la zone des bois mêlés? 7.— Quelles essences y trouve-t-on? 8.— Où se trouve la zone de transition? 9.— D'où vient ce nom? 10.— Quelles sont les essences trouvées dans cette zone? 11.— Quelles essences poussent dans les sections les mieux égouttées? 12.— Dans les parties marécageuses?

**EXPLOITATION FORESTIERE:** 1.— A combien de pieds cubes est évaluée la forêt du Nord de l'Outaouais? 2.— Combien de pieds cubes sont propres à la production de la pulpe? 3.— Nommez les principaux bois dits résineux ou bois mous? 4.— Quels sont les bois feuillus ou bois francs? 5.— A quoi sert la feuille de tilleul? 6.— Coupe-t-on chaque année de grandes quantités de bois? 7.— Quelle quantité a-t-on coupée durant l'année 1936-37 sur les terres de la Couronne? 8.— Sur les propriétés privées? 9.— Les cultivateurs y trouvent-ils une source importante de revenu? 10.— Comment se fait le transport des bois mous? Celui des bois francs?

**INDUSTRIE FORESTIERE:** A quels usages sert tout le bois coupé? 2.— Quelles industries alimente-t-il? 3.— Qu'entendez-vous par industrie primaire? 4.— Que fait-on du bois aux scieries? 5.— A quoi sert le bois provenant des scieries? 6.— Qu'entendez-vous par industrie différenciée du bois? 7.— Que fabrique-t-on avec le bois? 8.— Que nous donne l'éclaircie en plus de son bois? 9.— Décrivez la manière de faire ce sucre?

**LECTURES:** 1.— Faites la description d'un chantier.  
2.— Comment se fait la "drave".  
3.— Au début de l'exploitation forestière, comment transportait-on le bois à Montréal et à Québec.

## INDUSTRIE DE LA PULPE ET DU PAPIER

L'une des industries les plus importantes dérivées du bois est celle de la pulpe et du papier. Cette industrie très développée dans toute la province de Québec, tient une place d'honneur dans notre région, comme l'on peut en juger par les indications suivantes:

Total des capitaux engagés dans la fabrication de la pulpe et du papier .....		\$40,107,247
Nombre total d'employés .....	2,393	
Total des salaires payés dans cette industrie .....		\$ 3,290,205
Valeur totale des produits .....		\$15,419,036
Nombre de tonnes de papier et de carton produits .....	371,401	

Le Nord de l'Outaouais compte peu de manufactures de pulpe et de papier, mais elles sont généralement considérables; ce sont, à Gatineau, la Canadian International Paper Co. qui fabrique en outre un sous-produit, le Ten-Test (International Fibreboard Ltd.); à Hull la compagnie E. B. Eddy dont les produits sont très variés; à Buckingham et Masson la compagnie James McLaren et enfin à Lachute la compagnie J. C. Wilson. On peut voir par la carte ci-contre, la liste des produits et l'importance relative de ces compagnies.

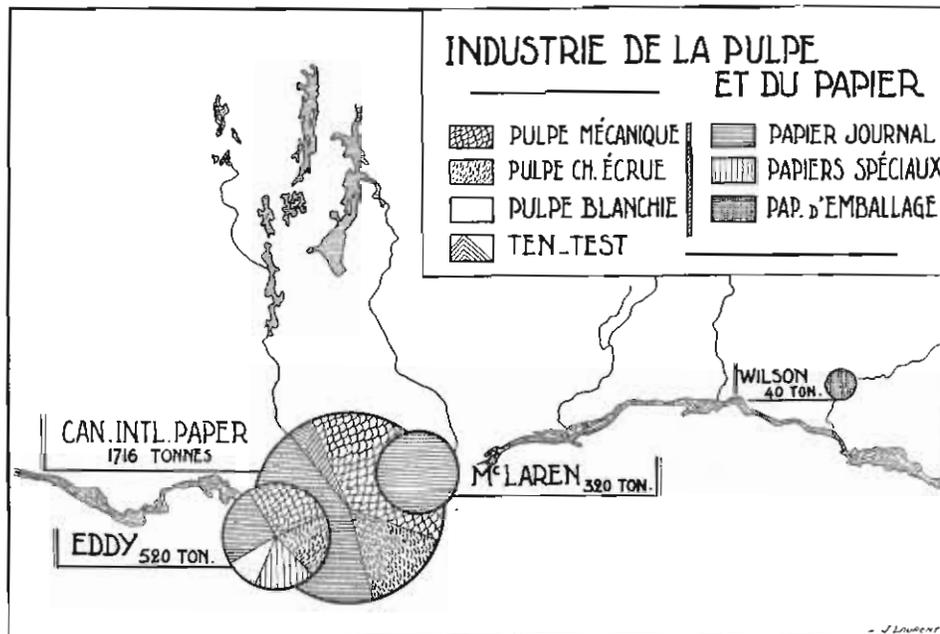


Fig. 64. — La grandeur des cercles est en rapport avec la quantité des produits mais non avec leur valeur commerciale.

## LECTURE No 7.

**La fabrication de la pulpe et du papier**

Le papier se fait principalement avec du bois, car depuis 1860 on a renoncé à se servir uniquement de chiffons qui étaient trop rares et ne suffisaient plus à la demande du marché de papier. Entre le bois de la forêt et le papier, il y a un produit intermédiaire qu'on appelle la pulpe <sup>(1)</sup>. C'est pourquoi la fabrication de la pulpe et du papier au Canada se pratique dans trois espèces de manufactures: les pulperies, fabriquant uniquement de la pulpe, les pulperies-papeteries fabriquant à la fois la pulpe et le papier, et enfin, les papeteries qui se consacrent exclusivement à la fabrication du papier. Le produit des pulperies est tantôt vendu au Canada et tantôt exporté. Dans les pulperies-papeteries, la masse de la pulpe fabriquée est consommée dans l'établissement lui-même, pour la fabrication du papier, mais quelques-unes de ces fabriques produisent un surplus pour la vente ou l'exportation. D'autres usines qui ne produisent pas assez de pulpe pour leur propre usage, ou qui ne fabriquent pas l'espèce de pulpe qui leur est nécessaire, achètent une partie de leur approvisionnement sur le marché domestique. Les papeteries achètent la totalité de leurs matières premières.



Ph. E. B. Eddy, Hull.

**Fig. 65.** — La rivière Gatineau couverte de billes.

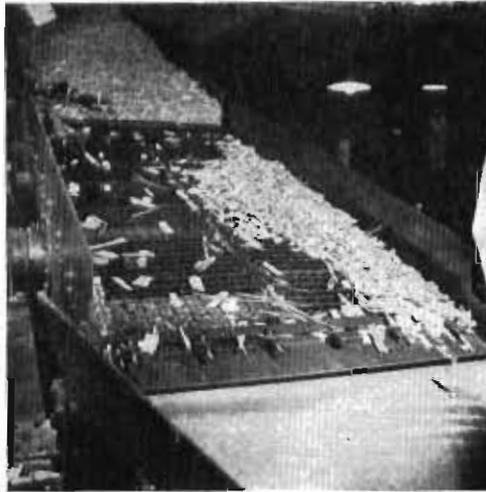
Il existe deux méthodes de fabrication de la pulpe de bois, l'une mécanique et l'autre chimique. Il faut environ une corde de bois pour faire une tonne de pâte mécanique et deux cordes pour faire une tonne de pulpe chimique.

**Procédé mécanique:** Le bois écorcé et nettoyé est maintenu contre la surface d'une meule rotative et les fibres détachées par le frottement sont entraînées par l'eau courante, pour être lavées, tamisées, et préparées pour la confection du papier. La pâte produite par ce procédé contient toute la substance du bois dont une certaine partie n'est pas durable. Les fibres sont généralement plus courtes et plus faibles que par le procédé chimique, parce qu'elles ont été brisées dans l'opération. Cette pâte mécanique est mé-

(1) Il faut éviter de prononcer ce nom à l'anglaise, "polp"; c'est avec l'*u* français qu'il faut dire ce mot.

langée à la fibre chimique pour la fabrication du papier à journal, du papier à tapisserie, du papier manille, du papier de toilette, du papier d'emballage, du papier de construction, ainsi que pour les cartons à boîtes et à récipients et le carton-planche.

**Procédé chimique:** On emploie au Canada trois procédés chimique de transformation du bois de pulpe, à savoir: au sulfite, au sulfate ou "kraft" et à la soude., ainsi nommés selon la substance chimique employée pour dissoudre les parties organiques non fibreuses du bois et les séparer de la cellulose qui donne la pulpe. La cellulose qui forme à peu près la moitié de la substance du bois est généralement peu affectée par le temps et la moisissure. Séparée des parties les plus périssables du bois, sous la forme du papier de haute qualité, elle se conserve en parfaite condition pendant des siècles. La pulpe chimique



Ph. Cie E. B. Eddy, Hull.

*Fig. 66.* — Les billes sont réduites en copeaux passés au tamis et mélangés aux ingrédients chimiques pour donner la pulpe.



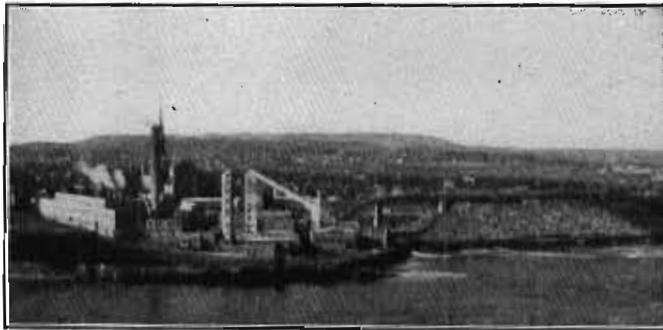
Ph. Ministère des Terres et Forêts, Qué.

*Fig. 67.* — Les billes couvrent la rivière tout près de l'usine à papier que l'on aperçoit dans le fond.

employée seule sert à la fabrication des papiers les plus fins ou de la soie artificielle. (1)

Dans ces deux procédés, la fibre sort des broyeurs ou des digesteurs à l'état liquide, en suspens dans l'eau. Elle est d'abord tamisée et condensée, puis ensuite, sous une forme appelée "bouillie" pompée directement à la papeterie, lorsqu'elle est produite dans une pulperie-papeterie. Pour l'expédition ou l'emmagasinage, la pulpe est condensée suffisamment pour former des feuilles qui peuvent être pliées et empilées. Pour l'exportation, ces feuilles sont comprimées sous une presse hydraulique. La pâte de bois est vendue de la même manière soit sèche, soit humide. La pulpe au sulfite et celle au sulfate se vendent en ballots, en feuilles ou en rouleaux; la pulpe à la soude se fait généralement en rouleaux.

Comme nous venons de le voir, c'est la pulpe qui sert principalement à fabriquer le papier. C'est par différents mélanges de la pulpe mécanique et de la pulpe chimique qu'on produit toutes les sortes de papiers et de cartons.



Cl. Le Droit, Ottawa.

Fig. 68. — Vue partielle des moulins à papier de la Cie Eddy. Cette vue montre la scierie (vers la droite) et la première machine à papier (long bâtiment sur la gauche).

La pâte mécanique et la pulpe au sulfite écrue sont les principaux éléments du papier à journal. Elles tiennent aussi une place importante dans la fabrication du papier d'emballage, du carton, du papier de construction et du papier-toiture non goudronné. Mélangées avec de la pulpe au sulfite blanchi, ces deux pâtes entrent dans la fabrication du papier à livres, du papier à écrire, du carton glacé et autres papiers soyeux. La pulpe à la soude mélangée à d'autres fibres, pour leur donner de la consistance, s'emploie dans la confection du papier à livres, du papier à écrire, du papier à lithographie, à cartes géographiques, etc. . . . La pâte au sulfate sert à faire du papier "kraft" et autres papiers d'emballage, ainsi que du papier à journal et du carton.

On se sert aussi des déchets de linges et de cordes, de paille et de cuir pour produire les papiers de luxe, les papiers d'emballage. Enfin, certaines substances, comme l'argile, le talc, l'alun, les teintures interviennent lorsqu'il s'agit de produire un papier spécial. Les diverses substances qu'on emploie sont soumises à des opérations préalables qu'on appelle la trituration et le raffinage. Ces traitements ont pour but de rendre la bouillie à papier plus fine et mieux mélangée. Une fois triturée et raffinée elle est habituellement emmagasinée dans une auge qui sert de réservoir à la machine à papier.

(1) Nous ne parlons pas ici de la soie artificielle ou rayonne, notre région n'en fabriquant pas.



Ph. E. B. Eddy, Hull.

Fig. 69. — Emballage de la pulpe pour expédition. Elle est pliée un peu comme des draps de lit.

extrémités latérales de cette toile métallique, empêchent la bouillie de tomber. Au fur et à mesure que cette bouillie ou pâte chemine, la plus grande partie de l'eau s'échappe au travers de la toile métallique, ou bien elle est absorbée par des rouleaux et des caissons aspirants, jusqu'à ce que soit formée une mince couche de pulpe humide. En passant de la partie humide au "pressage" de la machine Fourdrinier, cette couche est transportée sur une courroie sans fin, de feutre, au travers des presses où elle est asséchée et pressée de nouveau. Sous forme de papier, contenant 60 à 70 p.c. d'eau, elle passe à la "sécherie" consistant en cylindres chauffés à la vapeur, qui

## Machines à fabriquer le papier

Le type le plus commun de machine à haute production est la machine Fourdrinier, dont les trois parties sont appelées, l'une "partie humide", la seconde "pressage" et l'autre "sécherie". La bouillie abondamment diluée dans l'eau coule sur une large toile métallique continuellement en mouvement, glissant sur des rouleaux. Elle peut aussi être animée d'un mouvement horizontal et latéral, cette secousse ayant pour objet d'aider les fibres à s'entrelacer dans tous les sens; les courroies-guides, placées aux



Ph. E. B. Eddy, Hull.

Fig. 70. — Milieu de la machine Fourdrinier. On voit très bien, sur cette photo, la distinction entre la partie humide (au premier plan) et le pressage et la sécherie (au deuxième plan.).



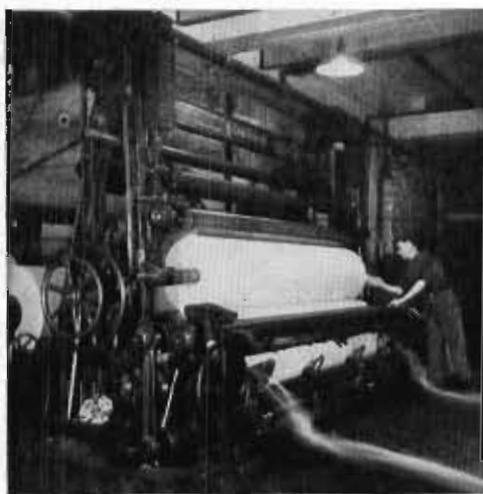
Ph. E. B. Eddy, Hull.

Fig. 71. — Le pressage du papier dans la machine Fourdrinier. C'est alors qu'on donne au papier, un certain fini.

partiellement immergé dans la pâte ou bouillie; en tournant, il se couvre d'une couche de pâte qui se colle à sa surface, l'excédent d'eau pénétrant à l'intérieur du cylindre, par où elle s'écoule. Cette couche de pulpe humide, aussitôt après avoir quitté la cuve, est placée en contact avec un feutre mobile auquel elle adhère, sa surface étant plus lisse que celle du cylindre. Elle est alors dirigée par la courroie de feutre vers les autres parties de la machine appelées "pressage" et "sécherie" semblables à celles de la machine de Fourdrinier.

(Résumé d'un rapport du Gouvernement Fédéral. Bureau des Statistique — 1935).

provoquent l'évaporation de la plus grande partie de l'eau, ne laissant plus que 7 à 10 p.c. d'eau dans le papier fini. On donne au papier calandré un polissage final, en le faisant passer au travers d'une série de rouleaux de fer, à surface parfaitement lisse, appelés calandres. Finalement, le papier est enroulé sur un mandrin, rogné, puis enroulé de nouveau sur une bobine en fer ou en bois pour l'expédition. Pour le carton, le papier-toiture, le papier de construction et certaines sortes de papier à journal, à livres et à écrire, on se sert de machines à cylindres dans lesquelles un ou plusieurs cylindres remplacent la courroie sans fin métallique de la machine Fourdrinier. Le cylindre est



Ph. E. B. Eddy, Hull.

Fig. 72. — Extrémité de la machine Fourdrinier: le papier est fait et enroulé; ce long rouleau va être coupé en plusieurs tronçons, pour être ensuite emballé.

## Questionnaire sur l'industrie de la pulpe et du papier

1.— Quelle est l'une des industries dérivées du bois les plus importantes? 2.— Combien de dollars de capitaux sont engagés dans cette industrie? 3.— Combien d'ouvriers emploie-t-elle? 4.— Quel est le total des salaires payés dans cette industrie? 5.— Quelle est la valeur totale des produits et le nombre de tonnes qu'elle représente? 6.— Quelles sont les principales usines de cette industrie dans notre région? 7.— Que représente la carte?

**LECTURE:** 1.— Avec quel matériel se fait le papier? 2.— Quel est le produit intermédiaire entre le bois et le papier? 3.— Combien y a-t-il de sortes d'usines dans cette industrie du papier? 4.— Quels sont les deux procédés de fabrication de la pulpe? 5.— N'y a-t-il que du bois dans le papier? 6.— Quelles autres substances y mélange-t-on à la pulpe? 7.— Comment s'appelle la grosse machine qui sert à la fabrication du papier. 8.— Décrivez-en les parties principales.

## TOURISME

### Richesses touristiques de notre région



Le tourisme est la circulation des étrangers dans un pays, dans un but de repos et d'amusement.

Le Nord de l'Outaouais est l'un des coins les plus recherchés par les étrangers et les citoyens de Montréal, d'Ottawa et de Hull. Toutes les saisons y ont un attrait pour tenter les touristes: au printemps, c'est la pêche; en été, la fraîcheur des bois et des lacs; à l'automne, la chasse; et en hiver, le ski, la raquette et les glissades.

Cette attirance qu'exercent les beautés naturelles de la région sur les étrangers double la valeur de nos poissons et de notre gibier. Ainsi, une truite morte d'une livre ne vaut que quelques sous, tandis qu'une truite d'une livre, vivant dans un lac, peut amener un fervent de la pêche à dépenser plusieurs dollars pour le plaisir de la tenir au bout de sa ligne. De même, on a calculé que chaque orignal abattu par un chasseur lui coûte quelques centaines de dollars.

Remarquons que sur les vingt et une routes de canots signalées par le Bureau fédéral de tourisme pour la province de Québec, six sont entièrement



comprises dans notre région, et trois autres y commencent ou y aboutissent. Nous possédons donc, par rapport au reste de la province, près de la moitié de ces itinéraires d'excursion où l'homme de bureau exerce ses muscles et se repose les nerfs, où il se récréé par les imprévus et les émotions d'une vie un peu sauvage.

Il s'agit donc d'une véritable richesse naturelle. De fait, chaque année, l'on voit plus de \$4,000,000 se dépenser chez nous par les étrangers et les citadins.

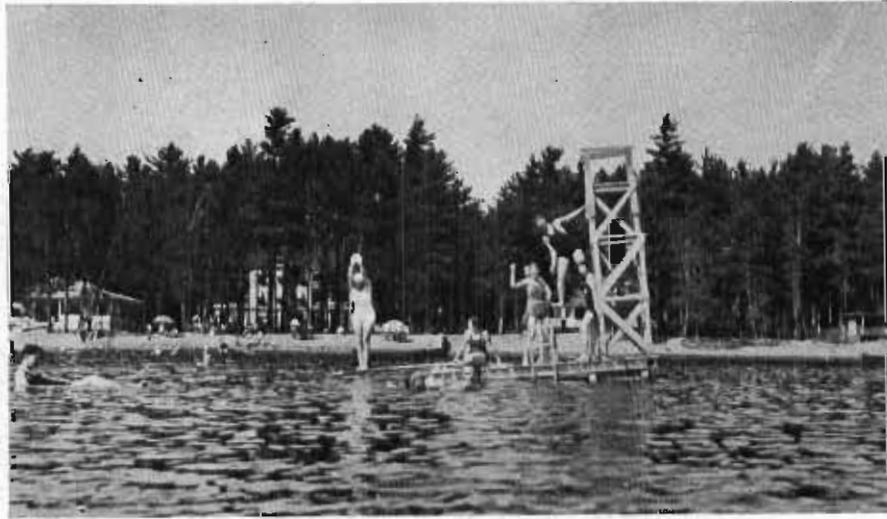
### Endroits remarquables

Quels sont les coins les plus intéressants de notre région? Il est assez difficile de le préciser. En effet, si l'on excepte les paroisses des bords de l'Outaouais, tout le reste, au point de vue touristique, est plein d'attraits: rivières et lacs poissonneux, forêts giboyeuses, terrains de golfe, camps de jeunesse, villas, hôtels, etc. . . .



C1. Le Droit, Ottawa.

Fig. 73. — Silhouette familière sur un lac des Laurentides



C1. Le Droit, Ottawa.

Fig. 74. — Une plage des Laurentides.

Nommons en particulier le district de Pontiac, les vallées de la Gatineau et de la Lièvre, le club Seigneurial, le district communément appelé "des Laurentides" (Ste-Agathe, Mont-Laurier). Il y a lieu de faire une mention particulière de la caverne Laflèche dont nous avons parlé plus haut.

### Notre devoir

Le tourisme constitue, pour nous, une richesse que nous avons le devoir de conserver et d'exploiter.

1.— **Conservation des beautés naturelles:** Comprenons bien d'abord que nos rivières, nos lacs, nos paysages ne sont rien sans nos forêts. Outre l'agrément direct qu'elles procurent, celles-ci sont comme un terrain fertile. Elles conservent l'humidité et un acre de forêt bien aménagé doit produire chaque année telle quantité de vie animale, tout comme un champ bien cultivé doit produire une certaine quantité de céréales. Il faut donc veiller sur elles avec



Fig. 76. — Skieurs dans les collines de la Gatineau.



Cl. Le Droit, Ottawa.

Fig. 75. — Comment l'amateur de canotage transporte son embarcation dans les portages.

un soin jaloux: ne pas les abatte sans tenir compte des lois du gouvernement, éviter avec scrupule les commencement d'incendies. Quant aux poissons et au gibier, observons les règlements de pêche et de chasse, même si cela représente quelques sacrifices: nous en serons largement récompensés.

### 2.— **Publicité:**

Le tourisme ne peut pas prospérer si notre région est mal connue et difficile d'accès. Les particuliers, surtout les pro-

Cl. Le Droit, Ottawa.

priétaires de villas ou d'hôtels doivent s'entendre et coopérer avec les députés, les Chambres de Commerce et les Syndicats d'initiatives.

**3.— Hospitalité:** Nous devons ajouter à l'attrait des beautés naturelles celui d'une hospitalité confortable et aimable. Rappelons-nous bien que si les étrangers aiment le caractère sauvage de notre nature, l'aspect rustique des habitations, ils s'attendent à trouver dans nos hôtels, nos maisons, nos camps et nos cabines de touristes, la propreté et le confort. Les environs immédiats des habitations, les pelouses, l'intérieur, le mobilier, les ustensiles, le linge doivent être constamment entretenus ou renouvelés. La cuisine, l'éclairage et les soins de propreté et d'hygiène doivent être irréprochables. Enfin, nous couronnerons tous ces avantages par la politesse et la serviabilité, ce qui ne peut aller avec la malpropreté, la grossièreté, la paresse ou l'avarice sordide.

**4.—Caractère français:** Pour nous, comme pour toute la province de Québec, il est aussi très nécessaire de conserver le caractère français, dans notre parler, dans les noms de villas et de camps, et dans nos affiches. Notre propagande peut se faire en anglais dans les autres provinces; chez nous, qu'elle se fasse en français. C'est une grossière erreur de croire attirer les Anglais et les Américains avec une façade anglaise. S'il est bon de savoir leur langue afin de les accommoder, il ne faut pas oublier que les touristes seront charmés de voir les "pea soups" écorcher leur langue; ils riront d'avoir des difficultés à se faire comprendre; ils n'auront rien tant aimé que de se tordre la bouche pour baragouiner quelques mots de français, des mots que de retour chez-eux, ils mêleront en riant à leurs souvenirs de voyage. (1)

## Questionnaire sur le tourisme.

**RICHESSSES TOURISTIQUES DE NOTRE REGION:** 1.— Qu'est-ce que le tourisme? 2.— Qu'est-ce qui attire les étrangers dans notre région? 3.— Viennent-ils en toutes saisons? 4.— Pourquoi? 5.— Le tourisme est-il une source de revenu pour les habitants de la région? 6.— Donnez des exemples? 7.— Quelle remarque faites-vous sur les routes de canots? 8.— Combien ces étrangers dépensent-ils chaque année dans notre région? 9.— Quels sont les coins les plus intéressants de notre région? 10.— Est-il avantageux de conserver nos beautés naturelles? Comment peut-on les conserver? 11.— Par quels moyens peut-on attirer les étrangers dans notre région? 12.— Comment doit-on recevoir les visiteurs? 13.— Que s'attendent-ils à trouver chez nous? 14.— Dites ce qui pourrait les dégoûter? 15.— Est-ce une grosse erreur que de vouloir attirer les Anglais et les Américains en affichant une façade anglaise? 16.— Ne viennent-ils pas pour voir quelque chose de nouveau?

(1) Un journaliste américain de New-York disait récemment: "Si Québec continue ainsi à perdre son aspect et son caractère français, le tourisme dans votre province ne fera que décroître. Nous ne visitons pas votre pays pour venir voir ce que nous avons chez nous et rien ne sert de dépenser pour visiter des villes ressemblant en tout point à celles des Etats-Unis. Si vous ne savez pas conserver davantage vos moeurs, vos vieilles coutumes, et surtout, si vous ne savez pas protéger contre toute invasion étrangère cette atmosphère française, la seule véritable attraction pour les visiteurs, il ne se passera pas dix ans sans que les touristes vous désertent à tout jamais, ce qui sera une perte considérable de revenus pour vous."

## AGRICULTURE

Notre région n'offre pas le coup d'œil des campagnes du Richelieu ou de l'ouest canadien où les champs s'étendent à perte de vue. Dans leur ensemble, les comtés de Pontiac, Gatineau, Papineau, Labelle et Argenteuil présentent peu de terres où l'horizon n'est pas borné par la forêt. Dans certains coins, il est même difficile de trouver une ferme où tous les champs se suivent sans être interrompus par une butte rocheuse. Cela ne veut pas dire que notre région soit pauvre au point de vue agricole. Elle n'est pas, il est vrai, une des plus riches du monde, mais elle nourrit ses habitants et elle s'améliore constamment.

Une grande partie de notre territoire, environ 70%, est couverte de forêts et d'eau. Il faut dire qu'à peine 20% du territoire actuellement boisé est utili-



Département de l'Agriculture, Province de Québec.

*Fig. 77.* — La ferme de Monsieur Evariste Forget, Mont-Laurier, C<sup>tée</sup> Labelle.



Département de l'Agriculture, Province de Québec.

*Fig. 78.* — Les vaches laitières de M. W. J. Rodger, Lachute, comté d'Argenteuil.

sable pour fins de culture: ceci tient au fait qu'une grande portion de notre territoire appartient au bouclier canadien. Cependant, les forêts sont très souvent utilisées comme pâturage. Seuls certains cantons du sud, près de la rivière Outaouais, sont entièrement défrichés et cultivés (Eardley, Hull): ils comptent du reste parmi les plus fertiles et les moins accidentés de nos cantons.

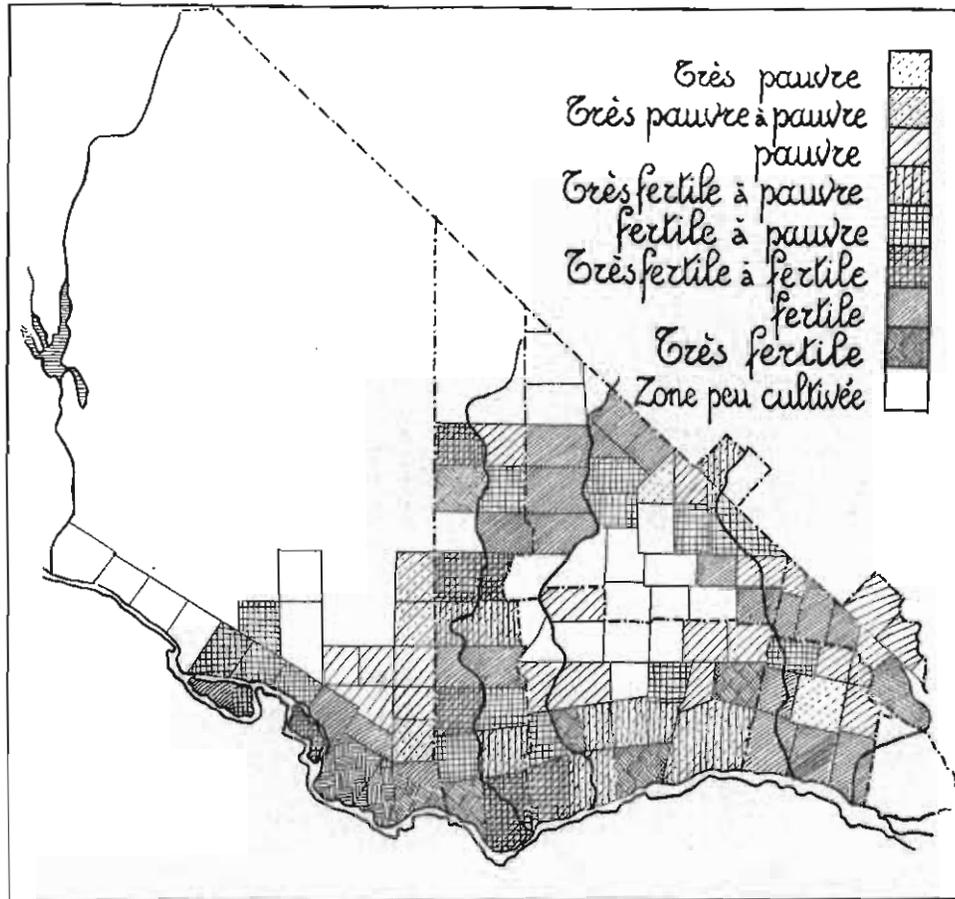


Fig. 79 - 80 — Carte agricole du Nord de l'Outaouais. Cette carte donne la qualité moyenne du sol dans chaque canton. Pour le nom des cantons voir la carte en couleurs à la fin du livre.

### Qualité des terres

Nos terrains de culture appartiennent aux terres d'alluvion et aux terres sablonneuses. Au premier type appartiennent les bords de l'Ouatouais, c'est-à-dire l'île des Allumettes, celle du Grand Calumet et les bords de la rivière jusqu'au lac des Deux-Montagnes, puis les rives de la Gatineau. A mesure qu'on s'éloigne de l'Ouatouais et de la Gatineau, on trouve des terres jaunes, plutôt légères, bonnes pour la culture des pommes de terre. Sauf peut-être dans les Cantons d'Eardley et de Lochaber, l'irrigation et l'égouttement des terrains se fait naturellement et facilement à cause de nombreux accidents de terrain. La carte de la page précédente indique la qualité moyenne des terres dans chaque canton.



Département de l'Agriculture, Province de Québec.

Fig. 81. — La Ferme de Monsieur Frank Morris, Sheenboro, comté de Pontiac.

### Genre d'exploitation agricole

C'est l'industrie laitière qui domine parmi nos exploitations agricoles. Depuis quelques années dans le comté de Pontiac et la vallée de la Gatineau, on s'est adonné à l'élevage des animaux de boucherie. Quant à la culture proprement dite, elle comprend la culture des céréales, du blé-d'Inde à ensilage et des légumineuses: trèfle et luzerne.

Notre région possède une richesse qui pourrait être d'un grand secours aux exploitations agricoles: l'électricité. L'on voit dans la vallée de la Gatineau des cultivateurs qui s'éclairent à l'huile, qui battent leur beurre à la main alors qu'à moins d'un mille se produit en quantité énorme une électricité qui va aider les cultivateurs du sud de l'Ontario. Quoi qu'on dise, c'est là un contre-sens inadmissible que tous les pouvoirs publics doivent s'efforcer de faire disparaître.

### Organisation

Au point de vue organisation agricole notre région est remarquablement pourvue, malgré sa jeunesse, grâce au bon travail des agronomes. Sans vouloir énumérer tous les éléments de cette organisation, citons: l'Institut supérieur d'Oka, l'école moyenne de Mont-Laurier, l'école ménagère de Nominigüe; environ cent soixante-dix cercles agricoles ou cercles de fermières; une dizaine de sociétés d'agriculture. Ces organisations ont pour but l'entraide mutuelle de milliers de cultivateurs. Un mouvement coopératif se dessine chez nous depuis quelques années et en souligne les heureux bienfaits.

Depuis cinq ou six ans, on a beaucoup développé l'élevage des volailles et les agronomes ont organisé cinq couvoirs coopératifs, à Hull, à Papineauville, à Shawville, à Ste-Agathe et à St-Janvier; un sixième est en voie de préparation dans le comté de Pontiac. Le gouvernement fédéral a établi à Hull une station de recherches scientifiques sur les maladies des animaux.



Cl. Le Drott, Ottawa.

Fig. 82. — Un jeune agriculteur.

### Morchés

Les cultivateurs travaillent pour assurer la subsistance de leur famille et pour nourrir leurs animaux, mais ils cherchent aussi à vendre leurs produits pour se procurer un peu d'aisance et pour améliorer leur ferme. Il est donc très important qu'ils aient des marchés afin d'écouler leur surplus. En général nos cultivateurs ont des marchés suffisants et faciles d'accès; ce sont les marchés locaux de Hull et d'Ottawa et pour ceux du bas de la rivière Outaouais et de la région des Laurentides, la grande ville de Montréal. On a commencé à exporter deux produits en dehors de notre région: la viande de boucherie pour les pays étrangers et l'orge pour les brasseries de la province.

### Progrès de l'agriculture

Bien que l'agriculture en notre région soit prospère, elle peut être grandement améliorée. Il s'agit moins d'ouvrir de nouvelles terres à la colonisation que d'assurer un meilleur rendement à ce qui est déjà exploité <sup>(1)</sup>. Au reste les fermiers montrent une grande bonne volonté à suivre les conseils des agronomes.

Beaucoup d'enfants croient qu'un homme instruit se déshonore en se faisant "habitant". C'est une erreur grossière qu'il faut corriger. Nos ancêtres des premiers temps de la colonie se faisaient une gloire de la profession et du nom d'"habitant": nous devons les imiter. L'histoire de notre région prouve que les premières belles fermes, celles des Deux-Montagnes, celles des cantons Bristol, Onslow et Eardley ont été mises en valeur par des hommes instruits. Les fils de cultivateurs qui font des études complètes devraient continuer l'œuvre de leurs parents et diriger, pour le bien de tous, les affaires de leur village et de leur comté <sup>(2)</sup>.

<sup>(1)</sup> Voir cependant la remarque au sujet de la rive droite de la rivière Noire, page 45.

<sup>(2)</sup> Le Ministère de l'Agriculture vient de communiquer aux agronomes régionaux un projet d'organisation des cercles de jeunes agriculteurs, que les agronomes de cantons et les membres du clergé se doivent d'encourager le plus possible. L'importante lettre des évêques sur le problème rural, publiée l'an dernier, devrait ouvrir les yeux à tous, même les plus routiniers, sur l'urgence qu'il y a d'ennoblir la condition de l'"habitant" et de fixer les jeunes sur les terres.

### Questionnaire sur l'agriculture

1.—Quel aspect présente l'ensemble des campagnes de notre région? 2.— Le terrain y est-il plutôt accidenté? 3.— Notre région est-elle pauvre au point de vue agricole? 4.— Quelle place l'agriculture tient-elle dans l'économie d'un pays? 5.— Peut-on améliorer le rendement de nos terres? 6.— Notre région est-elle entièrement en culture. 7.— Par quoi est occupée la partie qui n'est pas cultivée? 8.— Pourrait-on mettre en culture tous ces terrains? 9.— Pourquoi la plupart sont-ils inutilisables? 10.— Quelle est la qualité de nos terrains de culture? 11.— Que cultive-t-on dans les terres d'alluvion? 12.— Quel légume vient bien dans les terres sabblonneuses et légères? 13.— Nos terrains demandent-ils de grands travaux d'irrigation et d'égouttement? 14.— Pourquoi cela se fait-il naturellement? 15.— Quelle est d'après la carte la qualité des terres dans votre canton? 16.—Nommez les principaux produits agricoles de notre région? Y fait-on de l'élevage? 17.— Quels sont les produits agricoles de votre canton? 18.— Où vont les surplus des récoltes? 19.— Quels sont nos principaux marchés? 20.— Sont-ils avantageux pour les cultivateurs? Quels produits exporte-t-on en dehors de notre région? 21.—Comment l'électricité est-elle d'un grand secours aux exploitations agricoles? 22.— Les gens de notre région l'utilisent-ils? 23.—Cet état de choses devrait-il exister? 24.—Que croient certains jeunes gens? 25.— Ont-ils raison? 26.—L'histoire de notre région ne leur prouve-t-elle pas le contraire? 27.—Que devraient faire les fils des cultivateurs qui ont fait des études complètes? 28.—Comment peut-on améliorer l'agriculture dans notre région? 29.— Les fermiers ont-ils avantage d'écouter les conseils de leurs agronomes? 30.— Est-il bon de faire partie des diverses sociétés agricoles? 31.—Nommez quelques-unes de ces sociétés?

## LES MINES (1)

Ressources minières

La région du Nord de l'Outaouais n'a pas au point de vue minier autant d'éclat que l'Abitibi et le Témiscamingue, mais elle est remarquable par l'extraordinaire diversité de ses gisements minéraux. Les mines actuellement exploitées ont une valeur de plus de \$2,000,000 et fournissent un emploi presque continu à plus de mille hommes.

Il faut se rappeler que la prospérité d'une mine n'est pas aussi stable que la fertilité d'un champ; elle dépend en effet de la richesse du dépôt minier, de l'usage qu'on fait du minéral, et des mines de la même espèce dans les autres pays. Ainsi, par exemple, les mines de mica qui sont nombreuses dans le bas des rivières Gatineau et Lièvre sont moins exploitées depuis 1930 à cause des mines de mica des Indes et de Madagascar qui leur font concurrence.

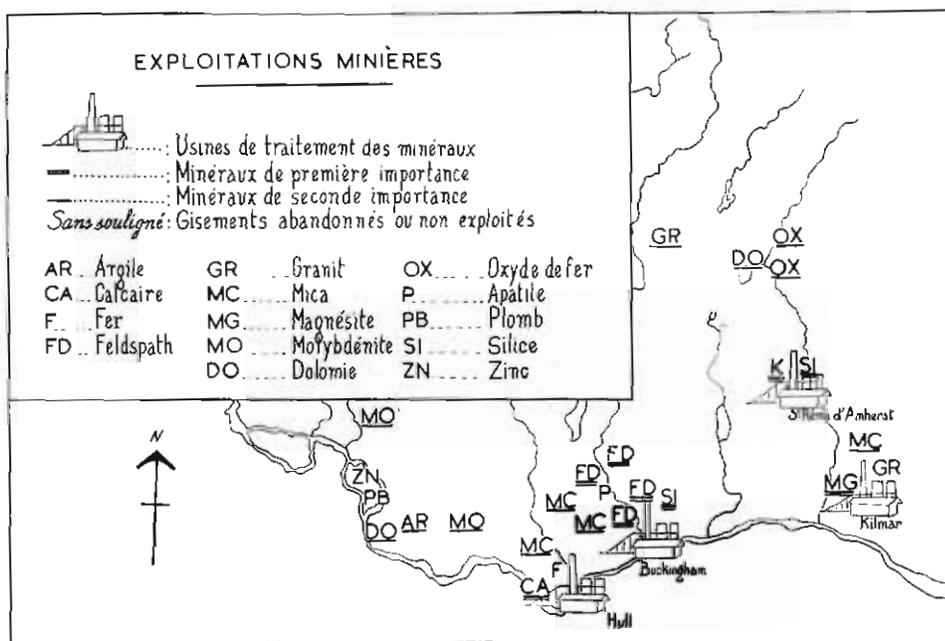


Fig. 83. —

(1) Il serait important, pour l'étude de ce chapitre un peu difficile, que l'école ait une collection d'échantillons bruts et industriels des minéraux mentionnés dans le texte.

Pour cette raison, nous allons d'abord parler des minéraux qui sont exploités sur une haute échelle; nous traiterons ensuite des mines de moindre importance, des exploitations qui ont dû cesser et des gisements auxquels on n'a pas encore touché.

## **A — Minéraux importants**

Actuellement (1938), les minéraux les plus importants de notre région sont: la magnésite, les calcaires, le feldspath, la silice.

### **1.—La magnésite:**

c'est une roche qui sert dans les usines, les fours où l'on travaille les métaux avec une très grande chaleur. C'est un corps réfractaire qui ne fond pas. On en trouve à Kilmar, dans le canton de Grenville et un peu plus au nord dans le canton de Harrington. La production est de \$700,000 par année et on emploie environ 300 hommes dans ces mines.

### **2.— Les calcaires:**

Ce sont des pierres à ciment ou des pierres de construction ou des matières à engrais chimiques. Ils constituent une de nos industries minières les plus importantes. A Wrightville (Hull), il y a des carrières et une usine à ciment qui fournit cent barils de 376 livres à l'heure. A Lachute, on fait un peu de pierre concassée. Durant l'année 1937, on a extrait 200,000 tonnes de calcaire, représentant une valeur de \$700,000.

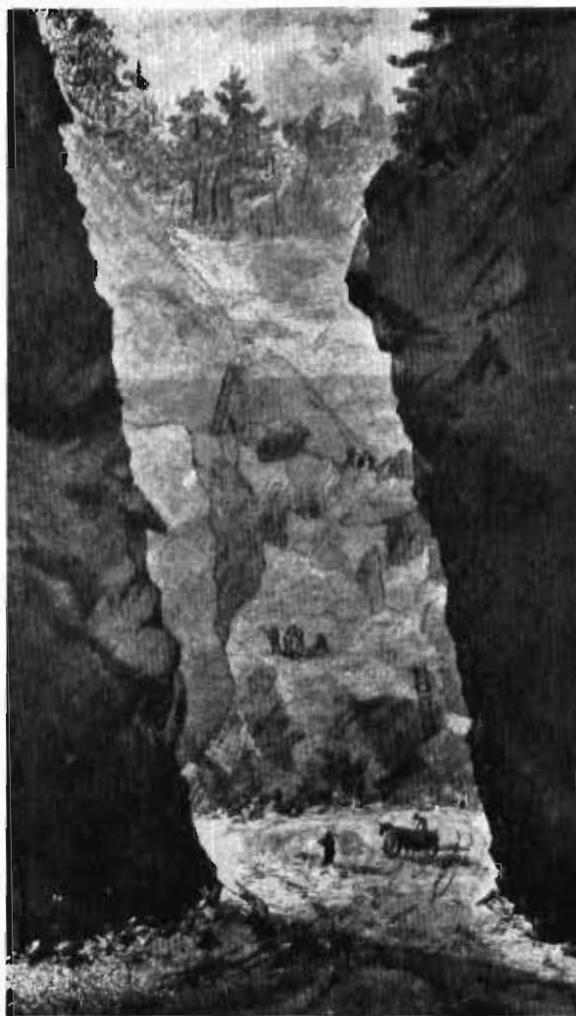


Fig. 84. — Une ancienne mine de fer dans les environs de Hull (mine Baldwin en 1872), d'après l'*Opinion Publique*.

**3.—Le feldspath.** <sup>(1)</sup> C'est une pierre blanche qui, réduite en poudre, entre dans la fabrication des vases, des dents artificielles, des savons et autres nettoyants. Il est exploité surtout aux environs de Buckingham. Une faible partie du minerai est traitée dans cette ville; les 2-3 sont expédiés bruts aux Etats-Unis. En 1937, on a exploité 12,000 tonnes de feldspath, ce qui représente une valeur de \$105,000. — Le KAOLIN ou pierre à porcelaine qui se rapproche du feldspath existe en quantité considérable près de St-Rémi d'Amherst; sa production sera bientôt de 200 tonnes par jour.

**4.—La silice.** C'est un sable qui sert à de nombreux usages tels que les meules, la verrerie, le moulage, etc. Les gisements du Nord de l'Outaouais ont l'avantage d'être de grande dimension, d'une pureté exceptionnelle, d'exploitation facile et d'être situés près des grands centres de communication. Plus de 95% de la production de la province viennent de notre région. Les principales carrières sont à Saint-Rémi d'Amherst et près de Buckingham. De 1921 à 1938, la production de la silice a passé d'une valeur de \$70,000 à \$400,000.

**5.—Les graviers.** Toute la région est recouverte d'une épaisse couche de dépôts laissés par les glaciers et l'ancien lit des rivières. Ces dépôts sont très utiles et fournissent tous les ans un fort tonnage de gravier et de sable de construction.



Cl. Service des Mines, Québec.

Fig. 85. — Magnésite. Carrière dans le canton de Grenville.

## **B—Minéraux secondaires**

**1.—Dolomie.** Ce mineral, réduit en poudre, entre dans la fabrication des pierres artificielles, des planchers en terrazo et des ouvrages en stuc <sup>(2)</sup>; on s'en sert aussi dans les engrais chimiques et comme gravier à volailles. Deux gisements sont en exploitation: à l'Annonciation (canton Marchand) et à Portage du Fort (canton Clarendon).

(1) Tel est le mot français qu'il faut employer au lieu de l'anglicisme "feldspar".

(2) Il faut dire ainsi et non pas stucco (stoco) à l'anglaise.

**2.—Granit.** L'extraction du granit se fait près de Guenette dans le canton de Campbell et dans les environs de Brownsburg, canton de Chatham.

Le granit de Guenette est rose, à grains fins. On en fait des pierres tombales, des pierres d'ornements, des blocs de pavage et de la bordure de trottoirs. La fabrication de cylindres presseurs employés dans la fabrication du papier est un des usages particuliers de notre granit. Ces cylindres ont de 18 à 30 pouces de diamètre et jusqu'à 22 pieds de longueur. On en a fait plus de 200.

Le granit de Brownsburg est gris verdâtre, chocolat et rose, à grains moyens. On en fait surtout de la pierre à bâtir.

Durant les bonnes années, la production du granit de la région atteignait \$100,000 par an, mais elle est maintenant beaucoup moindre.

**3. — Mica.** La mine Villeneuve, dans le canton du même nom, fut une des premières mines de mica à être exploitées au Canada. Sa mise en exploitation date de 1884. Jusqu'en 1890, la *muscovite*, appelée aussi mica blanc, était la seule variété



Ph. Service des Mines, Québec.

**Fig. 86.** — La mine McArthur, "Bon Ami" Ltd. dans le canton Aylwin.

employée et cela, à cause de sa grande transparence. La fabrication d'appareils électriques fit ressortir les grandes qualités du mica ambré<sup>(1)</sup>; et on en fit aussitôt un grand usage.

Actuellement, les provinces de Québec et d'Ontario ainsi que l'île de Madagascar (Océan Indien), sont à peu près les seuls producteurs de mica ambré. La région de



Ph. Archives Nationales, Ottawa.

**Fig. 87.** — Une ancienne mine de fer près de Hull.

<sup>(1)</sup> Le nom scientifique du mica ambré est pbllogopite.

production de mica par excellence de Québec est celle que comprend le bas des rivières du Lièvre et Gatineau, particulièrement les cantons de Hull, Templeton et Portland. Il n'y a pas de mica supérieur à celui qui est extrait dans les environs immédiats de Perkins, dans le canton de Templeton. Les cantons de Wentworth, Grenville et Viel expédient aussi de temps en temps de petites quantités de mica.

L'exploitation de ce minéral était autrefois très active; mais depuis quelques années elle se ressent beaucoup de la concurrence des micas indiens et malgaches. Notre production annuelle pour cette raison est tombée de \$282,000 en 1921 à \$75,000 en 1935.

**4.—Molybdénite.** Le molybdénite est un métal qui, ajouté à l'acier en faible quantité, donne à ce dernier plus de ténacité et de dureté. Il y a des gisements de molybdénite dans les cantons d'Onslow, de Huddersfield, de Masham et d'Egan.

Durant la Grande Guerre, ce métal était en grande demande pour la fabrication des canons. La mine Moss, à Quyon, donna alors la production annuelle la plus considérable de toutes les mines du monde entier. Depuis 1929, très peu de travail a été fait dans nos mines de molybdénite, par suite de l'exploitation des mines des Etats-Unis.

**5.—Oxyde de fer.** C'est un corps employé pour la purification du gaz d'éclairage et dans la fabrication des peintures. Nous en avons deux gisements considérables: à Sienne, dans le canton de Lynch et un autre dans le canton de Marchand. Découvert en 1934, ce dernier est prometteur par ses dimensions et sa richesse. On a commencé à l'exploiter selon des procédés modernes.



Cl. Service des Mines, Québec.

Fig. 88. — International Magnesite Co. Carrière de roche magnésienne, lot 13, rang 1, canton de Harrington.



Cl. Service des Mines, Québec.

*Fig. 89.* — Pierre à monuments dans la carrière Brodie. Noter l'espacement des trous de perforatrice.



Cl. Service des Mines, Québec.

*Fig. 90.* — Canadian Kaolin-Silica Products, Ltd. Gisement de quartzite et de kaolin, lot 12, rang VI sud, canton d'Amherst.

6.—**Argile.** Notre région possède d'importants dépôts d'argile dont l'exploitation pourtant ne se fait qu'à Shawville, dans le canton de Clarendon. Une usine peu considérable y fabrique de la brique et des tuyaux de drainage.



Cl. Service des Mines, Québec.

Fig. 91. — Carrière Lucien Bérubé et Fils. Noter l'irrégularité des joints.

### **C—Gisements abandonnés ou non entamés**

1.—**Baryte.** Corps chimique qu'on trouve dans les cantons de Hull, de Templeton, de Buckingham et d'Onslow. Vers 1920, un tonnage considérable de baryte fut expédié d'une mine située à environ cinq milles d'Ironside dans le canton de Hull, mais ce dépôt n'a pas été exploité depuis.

2.—**Fer.** On a observé la présence de minerais de fer en de nombreux endroits dans les cantons de Hull, de Templeton, de Wakefield, de Buckingham, de Bristol et de Beresford. Dans le canton de Hull, à Ironside, la mine Forsyth produisit plusieurs milliers de tonnes entre 1854 et 1868. Il y avait même un haut-fourneau au charbon de bois produisant de la fonte. Dans le canton de Bristol, on exploita une mine de magnétite et d'hématite à diverses reprises entre 1872 et 1893. Ce minerai était expédié en Pennsylvanie. La découverte des immenses gisements de fer dans la région du lac Supérieur mit fin à l'exploitation de ces mines de la région de Hull.

3.—**Grenat.** Cette pierre réduite en grains sert à polir le verre. Il y a plusieurs dépôts de grenat dans notre région. Ceux du canton de Joly dans le voisi-

nage du village de Labelle sont d'une teneur en grenat assez élevée. Il y a plusieurs années, une compagnie exploitait un gisement de grenat avec atelier de broyage et de tamisage. Le minerai broyé était vendu pour être employé comme abrasif <sup>(1)</sup> et comme sablet à jet. L'établissement est fermé depuis deux ans. Les abrasifs artificiels lui ont fait une trop rude concurrence. Toutefois, la mine Grenat Canada Limitée se prépare à opérer à Labelle sur une base très solide avec un capital initial de \$1,000,000.



Cl. Service des Mines, Québec.

Fig. 92. — Mine de silice et de Koalin, St-Rémi d'Amherst. Atelier de concentration.

**4.—Graphite.** Les gisements de graphite qui ont fait l'objet de travaux considérables se trouvent dans les cantons de Grenville, de Buckingham, de Lochaber, d'Amherst et de Campbell. De nombreuses tentatives infructueuses ont été faites, notamment à Calumet, à Buckingham, à St-Rémi d'Amherst et à Guenette pour en faire une exploitation profitable, mais depuis 1933, tout a été abandonné. Tous nos ateliers de concentration sont maintenant démolis, à cause de la concurrence des graphites de Madagascar et du Mexique.

**5.—Apatite ou phosphate de chaux.** La découverte des gisements d'apatite ou phosphate de chaux, dans les cantons de Hull, Templeton, Buckingham, Portland et autres dans la vallée de la rivière du Lièvre, donna naissance à une exploitation très active entre les années 1880 et 1892. A la suite de la découverte de grands gisements aux États-Unis, en Floride et au Tennessee, notre industrie diminua. Actuellement, elle est réduite à une production d'une centaine de tonnes par année. Nos gisements n'en constituent pas moins une réserve importante et reprendront plus tard de la valeur, après l'épuisement des gisements américains.

**6.—Zinc et plomb.** Des gisements de zinc et de plomb ont été trouvés dans l'Île du Grand Calumet <sup>(2)</sup> et dans le canton de Bouchette. Des travaux assez considérables ont été exécutés à ces deux endroits mais sans beaucoup de succès.

**7.—Amiante.** On a exploité des gisements d'amiante dans les cantons de Denholm et de Templeton, dans la région de Hull. Ces gisements diffèrent, dans leur nature, de ceux de la région de Thetford-Mines. Ils ne sont pas continus comme ces derniers et n'ont pu être exploités sur une grande échelle, vu les profits insuffisants qu'ils garantissaient.

(1) Abrasif: se dit de tout corps qui en use un autre par frottement comme une meule fait de la lame d'un couteau.

(2) On a également trouvé à cet endroit de l'or, mais en trop petite quantité pour compenser les dépenses d'exploitation.

## Questionnaire: Géographie économique: Les Mines

1.— Nos ressources minières sont-elles importantes? 2.—Combien d'hommes emploie-t-on dans cette exploitation? 3.— Quelle est la valeur des mines en exploitation? 4.—La prospérité d'une mine est-elle aussi stable que la fertilité d'un champ? Pourquoi? 5.—Quels sont les minéraux les plus importants de notre région? 6.—Qu'est-ce que la Magnésite? 7.—Où trouve-t-on cette roche? 8.— A quoi l'emploie-t-on? Combien d'hommes emploie-t-on dans ces mines? 9.— Que sont les calcaires? Que fait-on avec ces pierres? Où sont les plus riches gisements de calcaires? 10.— Qu'est-ce que le feldspath? A quoi sert-il? Où est-il exploité? Que fait-on avec le kaolin? Ou le trouve-t-on en grande quantité? 11.—Qu'est-ce que le silice? Est-il en grande quantité dans notre région? Où se trouvent les principales carrières? 12.— Que sont les graviers et à quels usages servent-ils? 13.— Donnez les divers emplois de la dolomie. 14.—Qu'est-ce que le granit? A quoi sert-il? Où en fait-on l'extraction? 15.— Donnez les caractéristiques du granit de Guenette? du granit de Brownsburg? 16.— Qu'est-ce que le mica? A quoi peut-il servir? Pourquoi cette exploitation est-elle tombée dans notre région? Où se trouvent les principaux gisements de mica? 17.— Comment emploie-t-on le molybdène? Où se trouvent les principaux gisements de ce métal? 18.— Avons-nous des gisements considérables d'oxyde de fer? Avec quoi fait-on les briques? En avons-nous dans notre région? 19.—Quels sont les minéraux dont on a abandonné l'exploitation dans notre région? Pourquoi a-t-on abandonné l'exploitation des mines de fer dans le canton de Hull? 20.—Qu'est-ce que le grenat? Pourquoi ne l'exploite-t-on plus? 21.— A quoi sert le graphite? Est-il exploité? Pourquoi? 22.— Avons-nous des gisements d'apatite? Pourquoi en a-t-on cessé l'exploitation? 23.— Quels minéraux a-t-on trouvés à l'île du Grand Calumet et dans le Canton de Bouchette? Où a-t-on trouvé de l'amiante? Ces gisements méritent-ils d'être exploités? 24.— Que constituent pour notre région ces divers gisements non exploités?

## RESSOURCES HYDRAULIQUES

**Note générale:** Il y a environ 60 ans, les savants ont fait une découverte qui, parmi tant d'autres, a modifié profondément l'industrie et la vie des hommes. Ils ont trouvé le moyen de produire de l'électricité en grande quantité, en se servant des cours d'eau; puis, ils l'ont transportée à des distances considérables. Ainsi, l'électricité produite par l'usine de Pagan sur la Gatineau est conduite par les lignes de pylônes jusqu'à Toronto.



Ph. Pacifique Canadien.

*Fig. 95.* — *Vus de l'une des chutes de la rivière Gatineau avant la construction des barrages de la Gatineau Power. La force naturelle de cette chute, une fois endiguée, devient pour l'homme une richesse et une aide puissante dans son travail, par la production de l'électricité.*

Le Canada est un des premiers pays au monde pour la production de l'électricité par l'eau, ce qu'on appelle la "houille blanche".

De toutes les provinces du Canada, la province de Québec tient le premier rang dans ce domaine. Pour une étendue de 23,000 milles carrés, notre région a une puissance de 1,137,768 chevaux-vapeur <sup>(1)</sup>. Elle se place donc avant les régions du

<sup>(1)</sup> Un cheval-vapeur est une unité qui sert à mesurer la puissance de travail d'un moteur. Cette unité est représentée par l'abréviation H. P. (Horse-Power) ou C.-V. (cheval-vapeur) selon que l'on se sert de l'unité anglaise ou de l'unité métrique: il y a une légère différence entre les deux.

Lac St-Jean et du St-Maurice pour la production de l'électricité. En réalité, toute cette puissance n'est pas utilisée dans le moment, car quelques centrales <sup>(2)</sup> ont été fermées depuis la construction de celles de la Gatineau et de la Lièvre.

La carte ci-contre fait voir toutes les stations de la région qui sont aménagées. Comme on peut le constater, les aménagements les plus importants sont en premier lieu ceux de la Gatineau Power qui possède et dirige les grandes centrales de la Gatineau: Farmers, Chelsea, Pagan, et un certain nombre de stations distribuées un peu partout dans la région. En second lieu vient la compagnie McLaren qui a construit récemment les barrages de High Falls (près de Notre-Dame de la Salette) et de Masson. Il y a enfin, dans l'est de notre région, un grand nombre de petites centrales de moins de 1,000 H.P. qui appartiennent à des particuliers ou à de petites compagnies: elles n'ont généralement pour but que d'alimenter des indus-

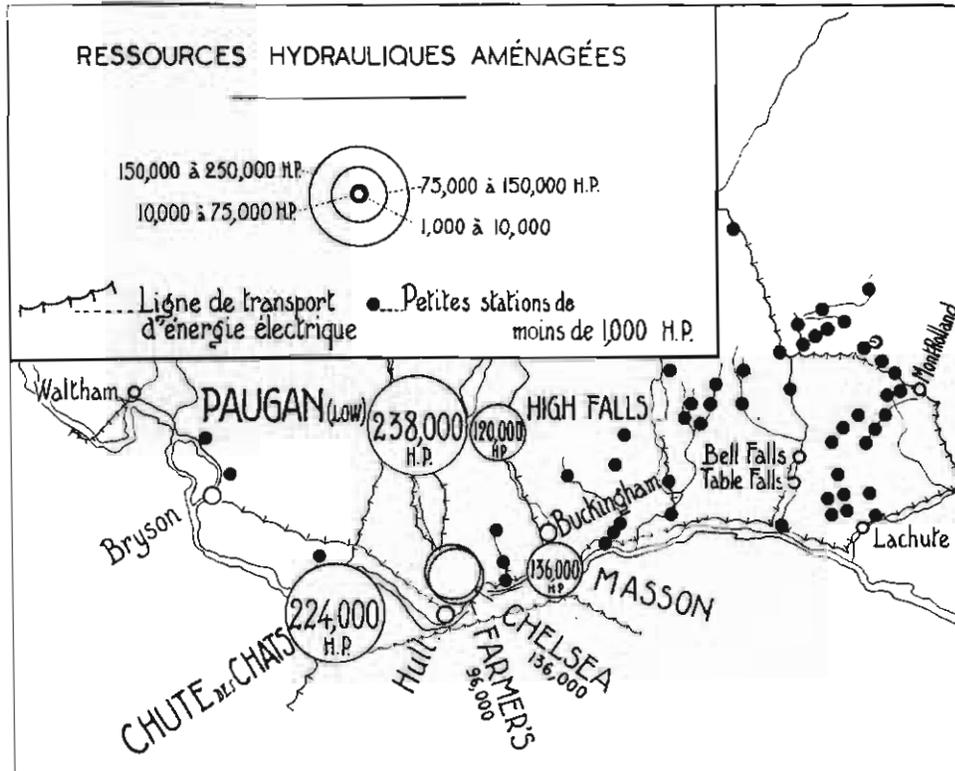


Fig. 94. —

(2) Le mot "centrale", nom féminin, est celui qu'il faut employer en français au lieu de pouvoir qui est un anglicisme lorsqu'il désigne les usines de production d'électricité. La langue anglaise réserve l'expression "central station" aux usines qui produisent l'électricité pour en faire une distribution commerciale.

tries locales. A part l'énergie produite à Pagan et une partie de celle du système hydro-électrique des McLaren sur la Lièvre, lesquelles sont exportées à Toronto, toute l'électricité produite est utilisée dans notre région, dans les usines, les villes et villages.

### Comment on fait l'électricité—Comment on s'en sert

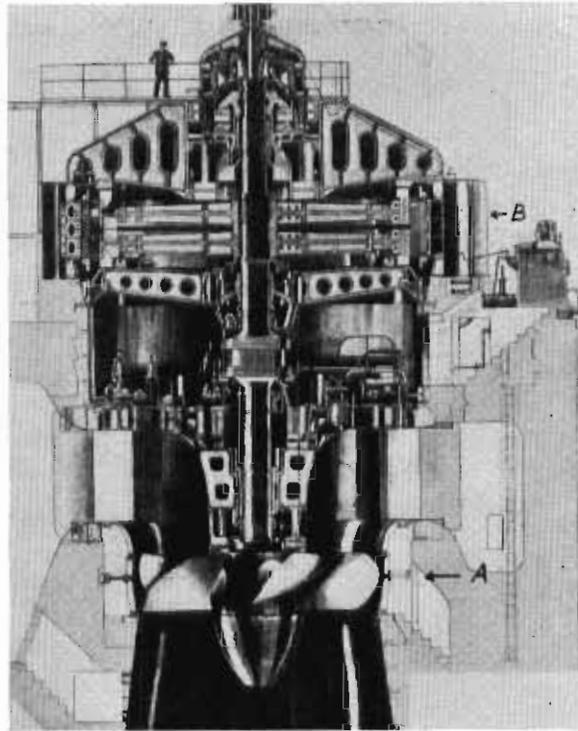
**Découverte.**—En 1871, un mécanicien belge, Gramme, constatait qu'en faisant tourner un anneau, une roue garnie de fils de cuivre disposés en bobines, dans le voisinage d'un aimant, on produisait de l'électricité. Vers la même époque, un Français, l'ingénieur Bergès, construisait dans les Alpes une centrale électrique de 1000 H.P. Ces initiatives allaient bouleverser toute l'industrie. Depuis ce temps, dans tous les pays du monde, on s'est servi des chutes, des rapides ou des cours d'eau à gros débit pour produire de l'électricité.

**Machine dynamo-électrique:** La machine qui sert à produire de l'électricité est composée de deux parties principales.

1. — UNE TURBINE: c'est une roue garnie de palettes, ou en forme d'hélice. (A)

2. — UNE DYNAMO: c'est une roue placée sur le même axe que la turbine et composée d'une série d'aimants se déplaçant vis-à-vis de bobines de fils de cuivre dans lesquels se produit l'électricité. (B)

**Fonctionnement.**— Cette machine est placée dans une usine appelée centrale <sup>(1)</sup>, construite d'une manière particulière, comme le montre le dessin et les photographies de la page suivante.



Pn. Bureau fédéral des Ressources hydrauliques.

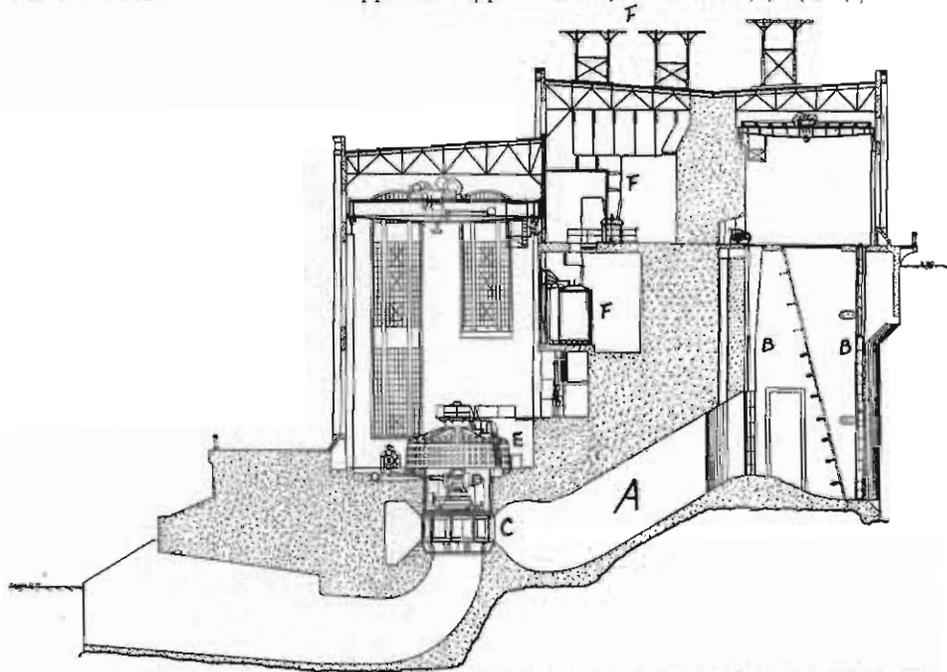
Fig. 95. — Coupe d'une machine dynamo électrique.

(<sup>1</sup>) Parfois, comme on peut le voir à Pagan et à High Falls, la centrale est divisée en deux constructions: l'une, en haut de la chute contient les portes qui contrôlent l'arrivée de l'eau; la deuxième, en bas, où sont les dynamos-turbines. L'eau descend de l'usine d'en haut à celle du pied de la chute dans de grosses conduites en ciment ou en métal.

L'édifice est placé en travers du courant et accoté de digues qui forcent l'eau à venir à l'usine. L'eau vient dans un conduit (A) dans le bas de l'usine: on en contrôle l'arrivée par des portes (B). Le conduit est dirigé de telle façon que l'eau vient frapper les palettes de la turbine (C) et la force à tourner; la turbine ayant le même axe (D) que la dynamo (E) entraîne celle-ci et le courant électrique est produit et amené à l'extérieur de l'usine par les machines et les fils (F).

**Moteurs électriques:** Une découverte en amène une autre. En 1873, le physicien français, H. Fontaine, montra que la même machine dynamo sert à deux buts. Si on la fait tourner, elle produit de l'électricité, et si on y envoie de l'électricité, elle se met à tourner: le moteur électrique était inventé. Il restait à trouver le moyen de transporter l'électricité à distance, ce qui n'était pas difficile.

**Transport de l'énergie à distance:** (voir figure à la page 98) Lorsque le courant est produit, on l'amène à l'extérieur de l'usine (Us) et on lui fait subir une transformation dans des appareils appelés *transformateurs* <sup>(1)</sup> (Tr.); de là,



Dessin, Bureau fédéral des Ressources hydrauliques.

Fig. 96. — Usine hydro-électrique (coupe).

(1) C'est le mot qu'il faut employer en français et non "transformeur", comme on entend malheureusement trop souvent. La raison pour laquelle on transforme le courant est qu'il brûlerait tous les fils des pylônes, si on le laissait dans l'état (ampérage) où il est à la sortie de la dynamo, tout comme un torrent impétueux crèverait un tuyau qui ne serait pas assez gros ou assez fort. De même, à l'arrivée, on doit retransformer le courant pour lui donner la force nécessaire à faire marcher les moteurs.

il est conduit par des fils métalliques que supportent les pylônes (L) aux divers endroits où il doit être utilisé. Comme il est facile de le voir, le fil n'est pas directement attaché au pylône, car alors le courant se déchargerait dans la terre, sans parler des effets mortels produits sur ceux qui toucheraient le fer du pylône. Le fil est suspendu à une série d'isolateurs en faïence d'autant plus nombreux que le courant est plus fort. (I)

Arrivé au terme, le courant est retransformé dans des appareils semblables à ceux du point de départ (Tr.) et il est alors utilisé dans les moteurs. L'électricité permet de multiplier les moteurs et de supprimer ainsi les courroies et les engrenages si encombrants et si fragiles d'autrefois.



Ph. Bureau fédéral des Ressources hydrauliques.

Fig. 97. — Centrale de Masson. Les deux gros réservoirs au-dessus de l'édifice sont des amortisseurs de chocs: l'eau est amenée dans un tuyau d'un mille de long et lorsqu'on ferme les vannes, elle risquerait, étant brusquement refoulée, d'ébranler trop rudement le conduit; elle trouve dans les réservoirs le débouché nécessaire.



Ph. Bureau fédéral des Ressources hydrauliques.

Fig. 98. — Centrale de Bryson au pied du rapide des Sept Chutes.

### Usages de l'électricité

L'électricité sert dans la grande industrie pour les moteurs, dans les châteaux d'eau pour les pompes, dans le placage des métaux (galvanoplastie), dans les villes pour l'éclairage et les tramways, dans les fermes pour les travaux divers, dans les maisons pour les travaux domestiques (cuisine, lavage, balayage, toilette, etc.), les soins médicaux (électro-thérapie), la radio, les horloges, les chemins de fer, enfin pour tout travail qui peut être accompli par un mouvement mécanique quelconque.

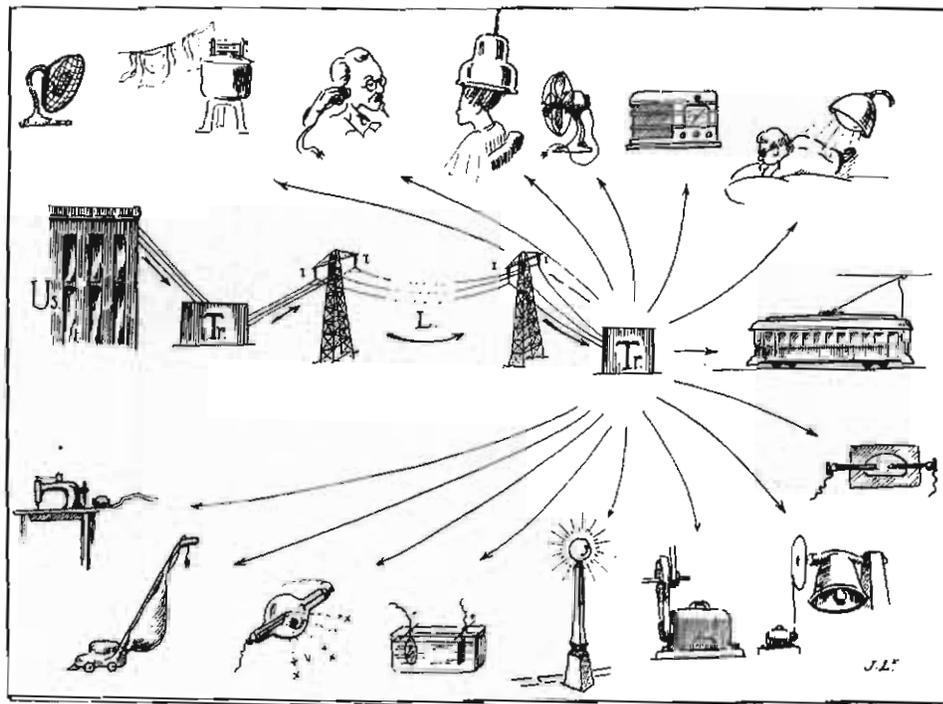


Fig. 99. — Transport et utilisation de l'électricité. Au centre on voit les stades de la transformation de l'énergie électrique; en haut et en bas ses usages pratiques.

### Questionnaire: Ressources hydrauliques.

1.— Quelle découverte importante les savants ont-ils faite il y a 60 ans? 2.— Quel rang occupe le Canada dans la production de l'électricité par l'eau? 3.— Quelle province détient le premier rang dans ce domaine? 4.— Notre région est-elle favorisée sous ce rapport? Quelle quantité d'électricité peut-on fournir? 5.— Pourquoi appelle-t-on l'électricité "la houille blanche"? 6.— Qu'est-ce qu'un cheval-vapeur? 7.— Comment appelle-t-on en français une usine qui produit de l'électricité en grande quantité? 8.— Quelles sont les principales centrales de notre région? 9.— Où va une partie de cette électricité?

**LECTURE:** 1.—Quelle découverte fit le mécanicien Gramme en 1871? 2.— En quelle année et par qui fut construite la première centrale électrique? 3.— Décrivez les deux parties principales de la machine qui sert à produire l'électricité? 4.— Comment fonctionne-t-elle? 5.—Quelle découverte fit en 1873 un physicien français? 6.— Le moteur électrique est-il différent de la machine qui a servi à produire l'électricité? 7.— Comment transporte-t-on l'électricité à de grandes distances? 8.— Qu'est-ce qu'un isolateur? 9.— L'usage de l'électricité est-il plus avantageux que l'emploi de la vapeur? Que permet-elle de faire? 10.— Nommez les principaux usages de l'électricité.



Ph. Bureau fédéral des Ressources hydrauliques.

*Fig. 100.* — Barrage et centrale des Chats sur l'Outaouais. Remarquer la digue sur la droite (trois milles de long) pour amener l'eau à la centrale. La ligne de frontière interprovinciale passant au milieu de l'usine hydro-électrique, on a dû former une compagnie pour la partie québécoise de l'édifice et devant la loi celle-ci vend son électricité à la Commission Hydro-électrique d'Ontario qui détient l'autre partie de l'édifice.



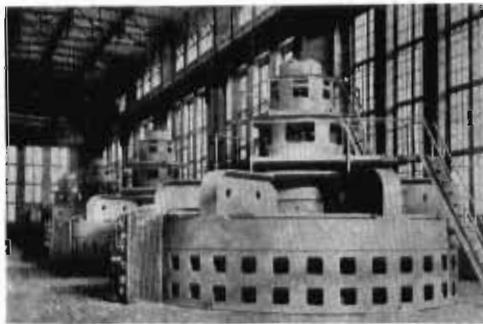
Ph. Bureau fédéral des Ressources hydrauliques.

*Fig. 101.* — Centrale de High Falls, sur la Lièvre. Remarquer la division de l'usine hydro-électrique: en haut l'édifice des vannes; en bas, celui des machines dynamo-électriques.



Ph. R. P. Gauchet, c.s.sp.

*Fig. 102.* — Centrale à l'embouchure de la rivière Noire. L'eau est amenée à la turbine par une conduite métallique.



Ph. Bureau fédéral des Ressources hydrauliques.

*Fig. 103.* — Vue du sommet d'une machine hydro-électrique. On a dû entourer l'axe d'une très forte armature pour qu'il reste bien centré malgré la rapidité avec laquelle il tourne.

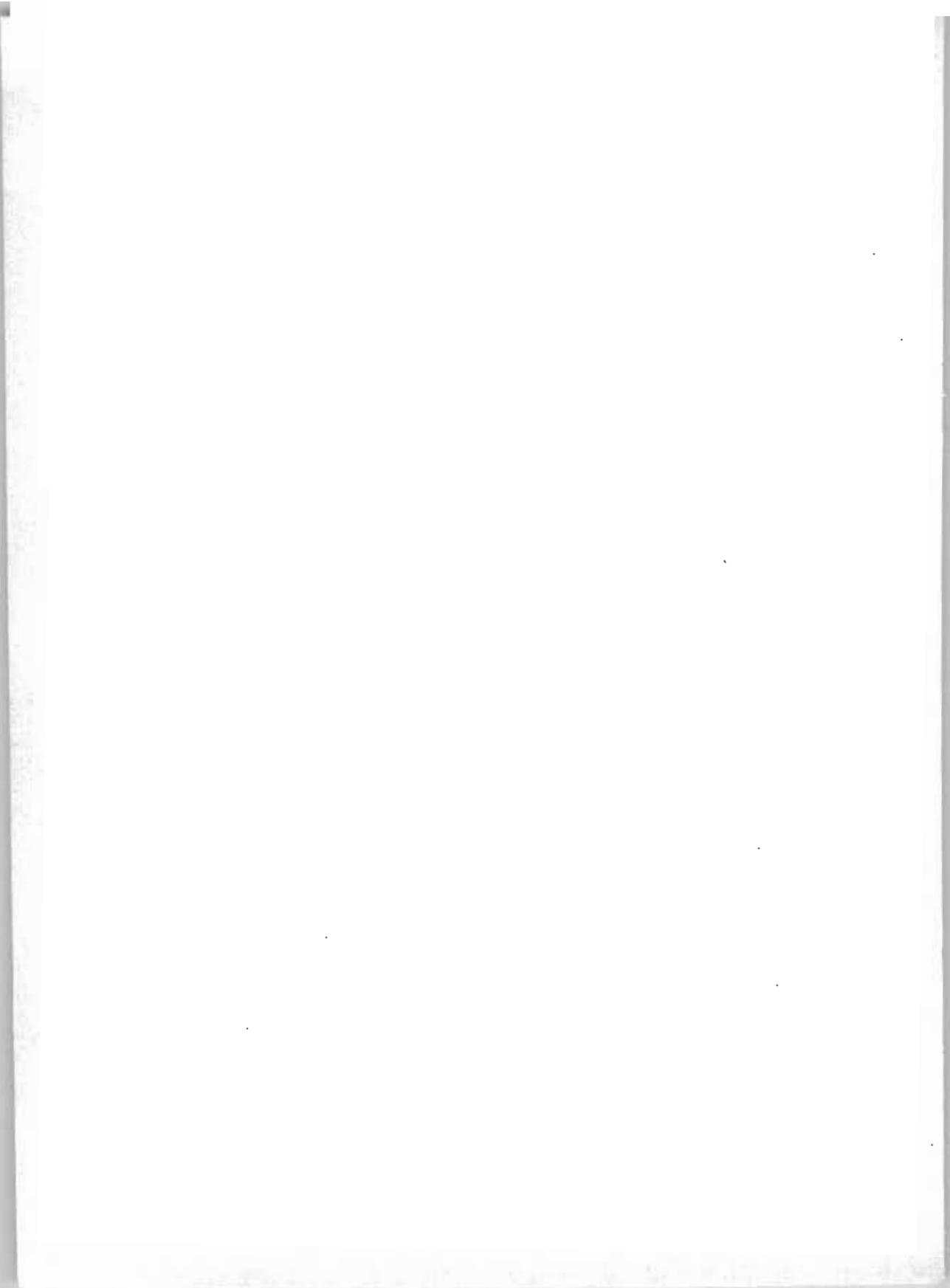
1911

[The main body of the page is blank, containing only a few faint, illegible marks.]

1911

*Section II*

*Histoire*



## *Chapitre I*

# *La Vallée de l'Outaouais avant la Conquête*

### LES PREMIERS HABITANTS DE LA VALLÉE DE L'OUTAOUAIS

#### I.—Les Indiens de l'Est du Canada.

Quand les Français s'établirent au Canada avec Champlain, il y avait deux grandes nations indiennes qui habitaient l'Est de notre pays: les Algonquins et les Hurons-Iroquois.

a) **Les Algonquins:** c'était la nation la plus nombreuse. Ils couvraient de leurs nombreuses tribus l'Acadie, la vallée du St-Laurent et celle de l'Outaouais, le nord et l'ouest des lacs Huron, Supérieur et Michigan.

b) **Les Hurons-Iroquois:** ces Indiens que nous connaissons pour les terribles guerres qu'ils se sont faites étaient de la même famille sauvage. Ils habitaient l'espace compris entre le lac Huron et la rivière Richelieu, sans dépasser au nord la rivière des Outaouais.

## II—Les Indiens du Nord de l'Outaouais.

Les Indiens de notre région étaient donc tous des Algonquins. On distinguait:

a) **La Grande Nation** des Algonquins ou KICHESIPIRINIS ou Sauvages de l'Île. Ils vivaient sur l'Île des Allumettes et ont joué un rôle important dans l'histoire de la vallée de l'Outaouais.

b) **La Petite Nation** des Algonquins ou OUESKARINIS. Ils habitaient le bas des rivières Gatineau, Lièvre et Petite Nation.

c) **Les Têtes de Boule**: tribu de chasseurs parcourant le nord des rivières Outaouais, Gatineau, Lièvre et St-Maurice.

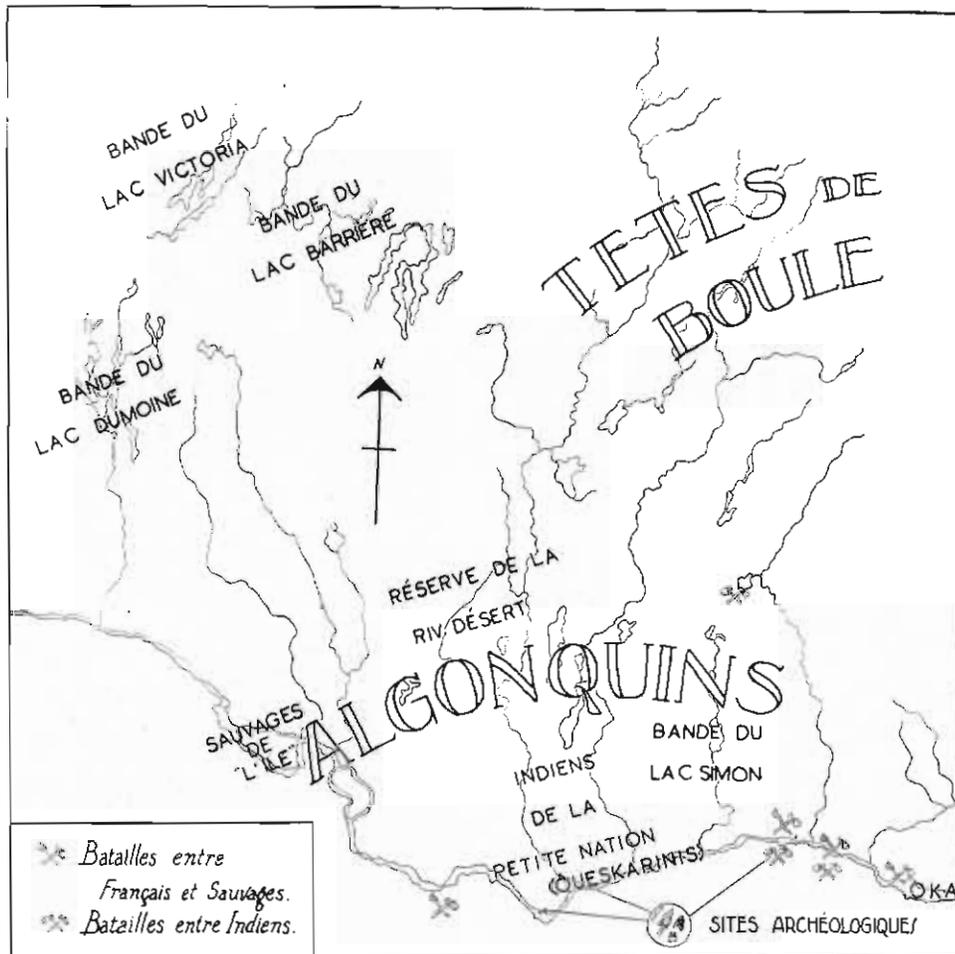


Fig. 104. — Carte montrant les tribus indiennes qui ont habité notre région ou qu'on trouve encore en bandes clairsemées.

**REMARQUE IMPORTANTE.** Les Outaouais ou "Cheveux relevés" n'ont jamais vécu sur les bords de l'Outaouais. Cette rivière a pris leur nom du fait qu'après le massacre des Hurons et la dispersion des Algonquins, vers 1650, ils furent les seuls à se servir de la rivière comme chemin de commerce et de traite. Les Outaouais vécurent d'abord sur l'île Manitoulin, puis près du lac Michigan.

La rivière Outaouais a porté plusieurs noms. Elle fut d'abord appelée la Grande Rivière puis la rivière des Prairies, du nom d'un jeune marchand de St-Malo qui se perdit dans les îles de son embouchure <sup>(1)</sup>. Champlain l'appelait la rivière des Algonquins et parfois on la distinguait sous le nom de rivière des Français: ce dernier nom dut lui être donné par les Sauvages. Au XIXe siècle, les commerçants de bois l'appelaient la Rivière du Nord, par opposition à la partie du St-Laurent en amont du lac St-Louis, qu'ils appelaient la Rivière du Sud.

Il ne semble pas que les Indiens aient laissé des traces nombreuses de leur vie dans notre région. Ici et là cependant, le hasard a fait découvrir des ustensiles, des armes et des poteries: près du lac des Chênes, à la baie de Val-Tétreau, près du Collège St-Alexandre et à la Pointe aux Chênes. La petite île du lac des Chênes où se trouve un phare a été sans doute un ossuaire ou cimetière commun des Indiens, car on y a découvert des crânes et des squelettes. Au demeurant, il n'y a pas encore eu de recherches archéologiques faites dans notre région d'une manière méthodique et avec une certaine envergure.

### III—Les guerres des Indiens sur l'Outaouais.

Sur les bords de l'Outaouais, les guerres indiennes furent livrées entre les Iroquois d'une part et les Algonquins, les Hurons et les Français d'autre part. Les Iroquois furent attirés vers l'Outaouais à cause des nombreux traitants de pelleteries



Ph. Pacifique Canadien.

Fig. 105. — Le chef indien de la bande du lac Barrière.

<sup>(1)</sup> Le nom de Rivière des Prairies est resté à la branche de la rivière Outaouais qui se déverse dans le St-Laurent au nord de l'île de Montréal.

indiens et français qui y passaient. (1) Dans les guerres des Indiens, on distingue les périodes suivantes:

**1ère période: de 1637 à 1643.**—Les Iroquois viennent avec des groupes de plusieurs centaines de guerriers s'attaquer aux Hurons qui passent constamment sur la rivière. Bien que les Algonquins ne soient pas encore directement attaqués, ils commencent par groupes à fuir ce pays si dangereux.

**2ème période: de 1643 à 1650.**—Les Iroquois se divisant en petites bandes et en se remplaçant occupent constamment les bords de la rivière, dans des endroits favorables aux embûches, au Long Saut, aux Chaudières. En même temps que leurs grandes armées vont ravager les pays des Hurons, ils exterminent la Petite Nation, forcent les Algonquins de l'Île des Allumettes à chercher refuge près de Trois-Rivières et Québec et répandent la terreur jusque chez les Têtes de Boules dans le Nord.

**3ème période: de 1650 à 1684.**—Les Outaouais succèdent aux Hurons dans les expéditions de pelleteries. Ils prennent soin d'escorter les convois avec plusieurs centaines de guerriers et forcent leur chemin à travers les barrages des Iroquois. Certaines tribus de l'Ouest, moins fortes, prennent la route des "Hauts" à partir du Témiscamingue et redescendent par le St-Maurice. (2) Au printemps de 1660 a lieu l'héroïque combat du Long Sault où Dollard des Ormeaux périt avec 17 compagnons. Sa défense héroïque eut l'effet d'abattre l'audace des Iroquois et en 1665 l'expédition victorieuse de M. de Tracy dans leur propre pays les força à une paix qui dura 18 ans (1666-1684). Il y eut pendant ces dix-huit années une allée et venue très active des Sauvages de l'Ouest sur l'Outaouais.

**4ème période: de 1684 à 1700.**—La guerre avec les Iroquois, recommencée sur le St-Laurent en 1684, ne se fait sentir sur l'Outaouais qu'en 1689. Les Iroquois reprennent leurs attaques avec des alternatives de succès et de revers. Durant l'été de 1692 l'armée redoutable du chef Iroquois "La Chaudière Noire" est défaite dans le combat de la Pointe aux Chênes et les Français et leurs alliés font un riche butin. Après un dernier combat en 1693 près de l'Île de Montréal, les Iroquois se retirent définitivement de l'Outaouais et désormais cette route qui n'avait jamais cessé d'être utilisée malgré les dangers qu'elle offrait, devient irrégulière comme après la paix de 1665.

(1) Peut-être l'exemple des Algonquins de l'Île les avait-il incités à cela: au temps de leur puissance, en effet, les Kichépipirinis levaient un véritable droit de péage sur les Hurons passant la Grande Rivière.

(2) Parfois on prenait la route de la vallée de la Lièvre. Cf. dans la deuxième partie Chap. V. Val-des-Bois.

## LECTURE No 9.

## Le massacre par les Iroquois des Indiens de la Petite Nation vers 1653

*Nous reproduisons ici, à titre de légende, les détails suivants qui nous ont été fournis par M. l'abbé Richer, curé de Masson.*

"C'était un fait bien connu des sauvages, il y a une trentaine d'années, que la Petite Nation avait été massacrée par les Iroquois sur les bords du petit Nomingue, à un demi-mille, environ, de l'embouchure du ruisseau Sawgie. La côte qui est sablonneuse et assez élevée à cet endroit, s'avance dans le lac, en pointe recourbée vers l'ouest.

Voici en peu de mots, comment les choses se seraient passées.

Un printemps, les chasseurs de la Petite Nation, avec leurs femmes et leurs enfants, revenaient d'une de leurs excursions accoutumées sur les sources de la Rouge et du Saint-Maurice. En tout vingt canots. La chasse avait été abondante; pas le moindre accident à déplorer; et le retour s'opérait dans les meilleures conditions. On supputait à l'avance les bonnes et jolies choses que les traiteurs français devaient échanger contre les magnifiques peaux de castors, de loutres et de visons, etc., et on se promettait de faire grasse et joyeuse "tabagie", sur les bords du Grand Lac. C'était là le "home" préféré de ces grands enfants de la nature.

Tous fendaient donc gaiement, de leurs avirons, les eaux du petit Nomingue, et déjà le portage qui mène au lac des Iles, était en vue, lorsque une dizaine de grands canots se détachant de la rive sud, s'avancèrent à leur rencontre et comme pour leur barrer le passage. Aux coups de fusils tirés de loin, surtout aux cris poussés par ceux qui les montaient, on reconnut bientôt les Iroquois. Sans se déconcerter, nos chasseurs virèrent de bord, et se dirigèrent vers la pointe nord-ouest, pour y mettre en sûreté leurs femmes et leurs enfants, en attendant l'issue du combat, bien décidés qu'ils fussent de faire face aux maraudeurs qui venaient les attaquer. Mais, hélas! le piège avait été habilement tendu, c'est à la mort qu'ils couraient ainsi tous ensemble. A peine avaient-ils mis le pied sur le rivage qu'une centaine de guerriers iroquois, sortant d'une espèce de retranchement fait de troncs d'arbres entrecroisés et recouverts de gazon, tombent sur eux, le tomahawk à la main. C'en était fait de la Petite Nation. Deux ou trois seulement purent s'échapper à travers le bois.

ALEXIS DE BARBEZIEUX, O.M.C.

*(Histoire de la province ecclésiastique d'Ottawa, vol. Ier, page 32.)*

## Questionnaire

1.—Que sont les Indiens? Pourquoi furent-ils appelés ainsi par les Européens? Les Français leur donnèrent-ils un autre nom? Était-ce par mépris? Par quoi se distinguent-ils de la race blanche? 2.— Quelles nations indiennes habitaient l'Est de notre pays à l'arrivée des Français? Quelle était la plus nombreuse? Où habitait-elle? Où habitait la nation des Hurons-Iroquois? Pourquoi les appelle-t-on ainsi? Pourquoi leurs frères, les Iroquois, leur firent-ils une guerre sans merci? 3.— A quelle nation appartenaient les Indiens de notre région? En combien de tribus les divise-t-on? Où vivait la Grande Nation? Dans quelle partie de notre région vivait la Petite Nation? Quel était le vrai nom de ces Algonquins? Que savez-vous sur les Têtes de Boule? 4.— D'où venaient les Outaouais ou "Cheveux Relevés"? Pourquoi ont-ils donné leur nom à notre grande rivière? Cette rivière a-t-elle porté d'autres noms? 5.— Ces Indiens ont-ils laissé des traces importantes de leur vie dans notre région? A-t-on découvert des choses qui leur ont appartenu? Dans quels endroits les a-t-on trouvées? A-t-on fait des recherches sérieuses?

1.—Des guerres eurent-elles lieu sur les bords de l'Outaouais? Entre qui? Qu'est-ce qui attira les Iroquois dans la région de l'Outaouais? D'où venaient-ils? En combien de périodes se divisent ces guerres? 2.— A qui s'attaquèrent les Iroquois durant la première période? Que firent les Algonquins pendant ce temps-là? 3.— Quelle était la manière de faire la guerre des Iroquois durant la deuxième période? Eurent-ils des succès? Quelles nations exterminèrent-ils? Que durent faire les Algonquins de l'île des Allumettes? Jusqu'où portèrent-ils la terreur? Que faisaient les Français pendant ce temps-là? 4.— Quelle fut la durée de la 3ème période? Par qui furent remplacés les Hurons? D'où venaient ces tribus? Comment évitaient-ils les attaques des Iroquois? Qu'entendez-vous par la route des "Hauts"? Qu'est-ce qui mit fin à l'audace des Iroquois? Racontez le combat héroïque du Long Sault? Qu'entreprit M. de Tracy en 1665? L'expédition fut-elle heureuse? Qu'amena-t-elle? 5.— Quelle fut la durée de la 4ème période? Où se livrèrent d'abord les combats? En quelle année fut défaite l'armée redoutable de "La Chaudière Noire"? A quel endroit eut lieu le combat? Quel fut le résultat de cette victoire des Français et de leurs alliés indiens? 6.— Racontez brièvement la légende du massacre des Indiens de la Petite Nation? D'où revenaient-ils? Avaient-ils eu du succès? A quelle pensée se livraient-ils? Comment furent-ils attaqués par les Iroquois? Dans quel piège tombèrent-ils en voulant mettre leurs femmes et enfants en sûreté? Ceux qui purent se sauver furent-ils nombreux? Qu'est-ce qu'une légende? Une "tabagie"? Que veut dire maraudeur, retranchement?

## LES FRANÇAIS SUR L'OUTAOUAIS AU XVII<sup>ème</sup> SIÈCLE

Si les rives de l'Outaouais pouvaient redire les noms de tous les Français qu'elles ont vus défilier au cours du XVII<sup>ème</sup> siècle, ce serait toutes les grandes figures de notre première histoire qui apparaîtraient devant nous: Champlain, les Récollets, les Jésuites, Radisson, Dollard des Ormeaux, Perrot, Nicolet, Jolliet, Marquette, les Sulpiciens, La Salle, De Troyes, d'Iberville, Dulhut, de Vaudreuil.

La plus grande de ces figures dont le souvenir nous est rappelé par le pont Hull-Ottawa et le monument de la pointe Nedeau, à Ottawa, est celle de Champlain.



Ul. Le Droit, Ottawa.

Fig. 106. — Un coureur des bois sur l'Outaouais (d'après un bois gravé de Duguay).

En 1603 et en 1612, Champlain avait remonté le St-Laurent jusqu'au Sault St-Louis, c'est-à-dire jusqu'à l'embouchure de la rivière Outaouais; mais c'est en 1613 et en 1615 qu'il pénétra dans la rivière proprement dite: ce sont les deux seuls voyages qu'il fit, ayant du reste été précédé par Etienne Brulé et Nicolas du Vigneau.

Dans le premier voyage, il remonte la rivière jusqu'à l'île des Allumettes. Il note en chemin, suivant son habitude, les particularités du pays: il signale des rivières et des rapides qu'il nous est facile d'identifier aujourd'hui. Quelques-uns du reste ont conservé le nom qu'il leur a donné, tel le saut des Chaudières. A l'ouest de l'île du Calumet, il perd son astrolabe, qu'on a retrouvé en 1867 <sup>(1)</sup>. Parvenu à

(1) Ce précieux souvenir historique est malheureusement tombé entre les mains d'un acheteur américain.

l'Île des Allumettes, il prend possession du pays en plantant une croix et rebrousse chemin. En 1615, il fait un grand voyage d'exploration au pays des Hurons par la voie de l'Outaouais et du lac Nipissing.

Jean Nicolet, l'un des plus connus et des plus sympathiques coureurs des bois, fit un séjour de deux ans (1616-1618) chez les Algonquins de l'Île des Allumettes.

Nous avons indiqué plus haut les noms des plus illustres personnages qui ont imité Champlain et sont passés par l'Outaouais, en route pour l'Ouest, les Pays d'En-Haut ou même la vallée du Mississipi.

Si tous ces explorateurs, ces missionnaires ou les trafiquants ont choisi la route de l'Outaouais, malgré la difficulté des "portages" et la menace des Iroquois, ils y ont été poussés par plusieurs raisons. C'était la route la plus courte vers les grands lacs et l'ouest; les frêles canots d'écorce ne permettaient pas d'affronter, pour la plus grande partie du voyage, les vagues des Grands Lacs; quant aux Iroquois ils étaient tout de même moins à redouter sur l'Outaouais que sur le haut St-Laurent où ils étaient les maîtres sans conteste.

Les seuls établissements stables des Français sur l'Outaouais au XVII<sup>e</sup> siècle, furent quelques forts établis pour la traite des pelleteries. Ceux dont la fondation remonte à cette époque, sont:

1. **Le poste du Lac des Deux Montagnes:** site actuel d'Oka. Ce poste, qui n'était pas fortifié, fut établi vers 1660 par les Sulpiciens pour y évangéliser les Sauvages avec lesquels ils faisaient aussi la traite.

2. **Le Fort de Coulonge:** à l'embouchure de la rivière à laquelle il a donné son nom. Poste fortifié érigé vers 1680. La famille d'Ailleboust y fit la traite durant près d'un siècle jusqu'à la Conquête.

Il nous reste à parler, pour le XVII<sup>e</sup> siècle, des quelques Français qui ont laissé leur nom à des points de notre territoire ou qui y ont attaché leur souvenir. A ce point de vue, il faut placer en premier lieu l'Île du Calumet qui rappelle la célèbre légende de Cadieux que nous raconterons plus bas, d'après un écrivain canadien.

Le rapide du Long-Sault, dans l'Outaouais inférieur, évoque le souvenir glorieux de Dollard des Ormeaux qui, avec dix-sept compagnons, au mois de mai 1660, sut résister aux bandes iroquoises rassemblées pour un coup de main contre les Visages Pâles. Ce serait là une des plus belles pages de notre histoire régionale, si sa célébrité ne l'avait déjà incorporée à la grande histoire de notre pays.

La pointe Mondion dans le canton d'Onslow, près du rapide des Chats, nommée d'après un officier français, sans qu'on puisse déterminer celui duquel il s'agit parmi les de Mondion dont nous parlent les documents. — La rivière Gatineau reçut son nom d'un des membres d'une famille bien connue dans les annales du régime français: les Gatineau dit Duplessis. Le premier, du nom de Nicolas, fut un traitant et c'est probablement celui dont la rivière rappelle le nom. La supposition qu'on a faite qu'il se serait noyé dans la rivière, n'est appuyée sur aucun document. — Le nom de Carillon que porte une paroisse et une île dans le lac de la rivière est une transformation de Carrion et rappelle le souvenir de M. Carrion du Fresnoy, officier du régiment de Carignan. — Le comté d'Argenteuil se rattache au fief d'Argenteuil érigé par Frontenac en 1682 en faveur de M. Charles-Joseph d'Ailleboust des Musseaux.

Ainsi se clôt l'histoire de l'Outaouais au XVII<sup>e</sup> siècle.



Cl. Le Droit, Ottawa.

*Fig. 107.* — Dollard des Ormeaux.

## LECTURE No 10.

**Exploration de l'Outaouais par Champlain en 1613****Notre première page d'histoire régionale**

«... Ainsi nos canots chargés de quelques vivres, de nos armes et marchandises pour faire présents aux Sauvages, je partis le lundi 27 mai de l'île Sainte-Hélaine avec 4 Français et un Sauvage, et me fut donné un adieu avec quelques coups de petites pièces et ne fûmes ce jour qu'au Sault Saint-Louis qui n'est qu'une lieue au-dessus, à cause du mauvais temps qui ne nous permit de passer plus outre.

Le 29, nous le passâmes, partie par terre, partie par eau, où il nous fallut porter nos canots, hardes, vivres et armes sur nos épaules, qui n'est pas petite peine à ceux qui n'y sont accoutumés — et après l'avoir éloigné deux lieues, nous entrâmes dans un lac (*Lac St-Louis*) qui a de circuit environ douze lieues, où se déchargent trois rivières, l'un venant de l'ouest (*haut St-Laurent*), du côté des Ochataiguins éloignés du grand Saut de 150 à 200 lieues; l'autre du Sud (*rivière Châteauguay*), pays des Iroquois, de pareille distance; et l'autre vers le Nord (*l'Outaouais*), qui vient des Algoumequins et Nebicerini, aussi à peu près de semblable distance. Cette rivière du Nord, suivant le rapport des Sauvages, vient de plus loin, et passe par des peuples qui leur sont inconnus, distants environ de 300 lieues d'eux.

Sur les trois heures du soir, nous entrâmes dans la rivière qui vient du Nord et passâmes un petit Saut par terre pour soulager nos canots et fûmes à une île le reste de la nuit en attendant le jour.

Le dernier mai, nous passâmes par un autre lac qui a 7 ou 8 lieues de long et trois de large, où il y a quelques îles (*Lac des Deux-Montagnes*): Le pays d'alentour est fort uni, hormis en quelques endroits, où il y a des côteaux couverts de pins. Nous passâmes un Saut qui est ap-



Ph. Lucien Brault.

Fig. 108. — Monument Champlain à la pointe Nepean à Ottawa. L'explorateur tient à la main son astrolabe.

pelé de ceux du pays Quenechouan qui est rempli de pierres et de rochers, où l'eau y court de grand vitesse: il nous fallut mettre en l'eau et traîner nos canots bord à bord de terre avec une corde: à demi lieue de là nous en passâmes un autre petit à force d'avirons, ce qui ne se fait pas sans suer, et y a une grande dextérité à passer ces Sauts pour éviter les bouillons et brisants qui les traversent; ce que les Sauvages font d'une telle adresse, et qu'il est impossible de plus, cherchant les détours et lieux plus aisés qu'ils connaissent à l'œil.

Le Samedi 1er de juin, nous passâmes encore deux autres Sauts: le premier contenant demie lieue de long et le second une lieue où nous eûmes bien de la peine (le long Sault).

Nous rencontrâmes le lendemain 15 Canots de Sauvages appelés Quenongebins, dans une rivière ayant passé un petit lac long de quatre lieues et large de 2... (en amont de la pointe de l'Original).



Ph. Lucien Brault.

Fig. 109. — Indien au pied du monument Champlain à la Pointe Nepean. C'est un type d'Algonquin comme Champlain dut en rencontrer beaucoup dans ses exploits.

Ainsi nous nous séparâmes, et continuant notre route à mont ladite rivière, en trouvâmes une autre fort belle et spacieuse, qui vient d'une nation appelée Ouescharini (*rivière de la Petite Nation*), lesquels se tiennent au Nord d'icelle, et à 4 journées de l'entrée. Cette rivière est fort plaisante, et à causes des belles îles qu'elle contient et des terres garnies de beaux bois clairs qui la bordent; la terre est bonne pour le labourage.

Le quatrième nous passâmes proche d'une autre rivière qui vient du Nord, où se tiennent des peuples appelés Algoumequins, laquelle va tomber dans le grand fleuve Saint-Laurent 3 lieues aval le Saut S. Louys, qui fait une grande île contenant près de 40 lieues, laquelle n'est pas large mais remplie d'un nombre infini de Sauts qui sont fort difficiles à passer (*rivière Gatineau*)...

A l'embouchure d'icelle il y en a une autre qui vient du Sud (*rivière Rideau*), où à son entrée il y a une chute d'eau admirable; car elle tombe d'une telle impétuosité de 20 ou 25 brasses de haut, qu'elle fait une cascade, ayant de largeur près de 400 pas. Les Sauvages passent dessous par plaisir sans se mouiller que du

poudrin que fait ladite eau. Il y a une île au milieu de ladite rivière, qui est comme tout le terroir d'alentour, remplie de pins et de cèdres blancs.

Nous passâmes un saut à une lieue de là qui est large de demie lieue et descend de six à sept brasses de haut. Il y a quantité de petites îles qui ne sont que rochers âpres et difficiles couverts de méchants petits bois (*chutes Chaudière*). L'eau tombe à un endroit de telle impétuosité sur un rocher, qu'il s'y est cavé



Fig. 110. — Carte de la région dressée par Champlain, dans l'édition de 1632. Il y a une carte plus ancienne mais celle-ci est la première à rendre d'une manière un peu ressemblante la géographie des lieux: remarquer, en bas à gauche, les deux îles du Calumet et des Allumettes ("Sault").

par succession de temps un large et profond bassin: si bien que l'eau courant la dedans circulairement, et au milieu y faisant de gros bouillons, a fait que les Sauvages l'appellent Asticou, qui veut dire chaudière. Cette chute d'eau mène un tel bruit dans ce bassin, que l'on l'entend de plus de deux lieues. Les Sauvages passant par là, font une cérémonie... Après avoir porté leurs Canots au bas <sup>(1)</sup>

(1) Dans le texte de Champlain, la description de cette cérémonie ne se trouve qu'au retour du voyage: nous l'avons intercalée ici.

du Saut, ils s'assemblent en un lieu, où un d'entr'eux avec un plat de bois va faire la quête et chacun d'eux met dans ce plat un morceau de petun (tabac); la quête faite, le plat est mis au milieu de la troupe, et tous dansent à l'entour, en chantant à leur mode; puis un des Capitaines fait une harrangue, remontrant que dès longtemps ils ont accoutumé de faire telle offrande et que par ce moyen il sont garantis de leurs ennemis, qu'autrement il leur arriverait du malheur, ainsi que leur persuade le diable, et vivent en cette superstition, comme en plusieurs autres, comme nous l'avons dit en d'autres lieux. Cela fait, le harangueur prend le plat, et va jeter le petun au milieu de la Chaudière, et font un grand cri tous ensemble. Ces pauvres gens sont si superstitieux, qu'ils ne croiraient pas faire bon voyage, s'ils n'avaient fait cette cérémonie en ce lieu, d'autant que leurs ennemis les attendent à ce passage, n'osant pas aller plus avant, à cause des mauvais chemins, et les surprennent là: ce qu'ils ont quelquefois fait.

Nous eûmes beaucoup de peine à monter contre un grand courant à force de rames, pour parvenir au pied dudit Saut où les Sauvages prirent les Canots, et nos Français et moi, nos armes, vivres et autres commodités pour passer par l'âpreté des rochers environ un quart de lieue que contient le Saut, et aussi tôt nous fallut embarquer, puis derechef pied à terre pour passer par des taillis environ 300 pas, après se mettre en l'eau pour faire passer nos Canots par dessus les rochers aigus, avec autant de peine que l'on saurait s'imaginer. Je pris la hauteur du lieu et trouvai 45 degrés 38 minutes de latitude.

Après midi nous entrâmes dans un lac ayant 5 lieues de long, et 2 de large (lac des Chênes) où il y a de fort belles îles remplies de vignes, noyers et autres

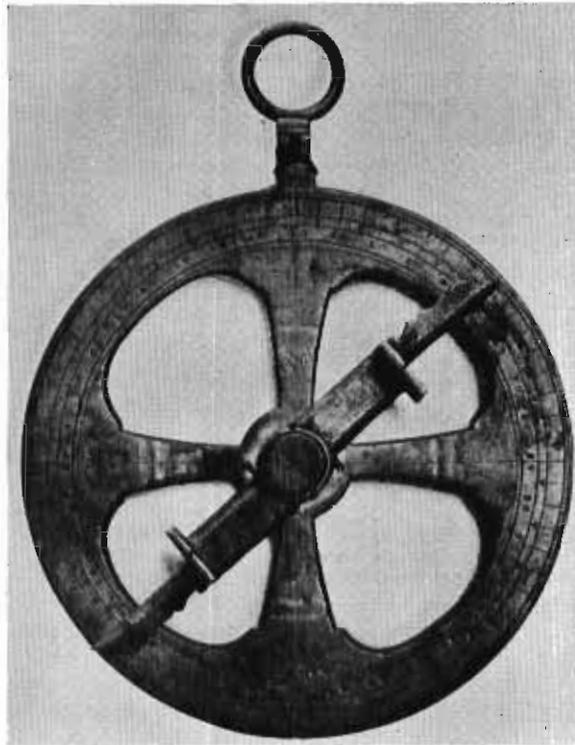


Fig. 111. — L'astrolabe de Champlain. Cet instrument servait à mesurer les degrés de latitude. Champlain le perdit au cours de son voyage de 1613; on retrouva l'instrument enfoui dans le sol sur le bord de la rivière Outaouais, dans le comté de Renfrew.

arbres agréables, 10 ou 12 lieues de là amont la rivière nous passâmes par quelques îles remplies de pins . . .

Le lendemain nous continuâmes notre chemin jusqu'à un grand Saut (*rapide des Chats*) qui contient près de 3 lieues de large, où descend comme 10 ou 12 brasses de haut en talus, et fait un merveilleux bruit. Il est rempli d'une infinité d'îles, couvertes de Pins et de Cèdres: et pour le passer il nous fallut résoudre de quitter notre Mais ou bled d'Inde, et peu d'autres vivres que nous avions, avec les hardes moins nécessaires — réservant seulement nos armes et filets, pour nous donner à vivre selon les lieux et l'heure de la chasse. Ainsi allégés nous passâmes tant à l'aviron que par terre, en portant nos Canots et armes par ledit Saut — qui a une lieue et demie de long, où nos Sauvages qui sont infatigables à ce travail, et accoutumés à endurer telles nécessités, nous soulagèrent beaucoup.

Poursuivant notre route nous passâmes deux autres Sauts, l'un par terre l'autre à la rame et avec des perches en deboutant, puis entrâmes dans un lac (*lac des Chats*) ayant 6 ou 7 lieues de long — où se décharge une rivière venant du Sud . . . (*rivière Madawaska*).

Il y a quelques îles, dans l'une desquelles nous reposâmes et vîmes plusieurs beaux cyprès rouges, les premiers que j'eusse vus en ce pays, desquels je fis une croix, que je plantai à un bout de l'île, en lieu éminent et en vue, avec les armes de la France, comme j'ai fait aux autres lieux où nous avons posé. Je nommai cette île, l'île sainte Croix <sup>(1)</sup>.

Le 6 nous partîmes de cette île sainte Croix, où la rivière est large d'une lieue et demie et ayant fait 8 ou 10 lieues, nous passâmes un petit Saut à la rame et quantité d'îles de différentes grandeurs (*chenaux de Portage du Fort*).

Nous traversâmes donc à l'ouest la rivière qui courait au Nord, et pris la hauteur de ce lieu qui était par 46 2-3 de latitude. Nous eûmes beaucoup de peine à faire ce chemin par terre, étant chargé seulement pour ma part de trois arquebuses, autant d'avirons, de mon capot et quelques petites bagatelles; j'encourageais nos gens qui étaient quelque peu plus chargés, et plus grevés des mousquites que de leur charges. Ainsi après avoir passé 4 petits étangs, et cheminé deux lieues et demie, nous étions tant fatigués, qu'il nous était impossible de passer outre, à cause qu'il y avait près de 24 heures que n'avions mangé qu'un peu de poisson rôti — sans autre sauce, car nous avions laissé nos vivres, comme j'ai dit cidessus. Ainsi nous posâmes sur le bord d'un étang qui était assez agréable, et fîmes du feu pour chasser les Mousquites qui nous molestaient fort, l'importunité desquelles est si étrange qu'il est impossible d'en pouvoir faire la description. Nous tendîmes nos filets pour prendre quelques poissons.

Le lendemain nous passâmes cet étang qui pouvait contenir une lieue de long puis par terre cheminâmes 3 lieues par des pays difficiles plus que nous n'avions encore vu, à cause que les vents avaient abatu des pins, les uns sur les autres, qui

(1) Il est difficile d'identifier cette île. C'est peut-être l'une de celles qu'on rencontre à l'entrée de la baie Norway.

n'est pas petite incommodité car il faut passer tantôt dessus et tantôt dessous ces arbres, ainsi nous parvînmes à un lac (*lac du Rat musqué*) ayant 6 lieues de long, et 2 de large, fort abondant en poisson, aussi les peuples des environs y font leur pêche. Près de ce lac y a une habitation de Sauvages qui cultivent la terre, et récoltent du Maïs: le chef se nomme Nibachis.

Nibachis fit équiper deux Canots pour me mener voir un autre Capitaine nommé Tessoüat, qui demeurait à 8 lieues de lui, sur le bord d'un grand lac, par où passe la rivière que nous avons laissée qui refuit au Nord; ainsi nous traversâmes un lac à l'Oüest Nord-ouest, près de 7 lieues, où ayant mis pied à terre fîmes une lieue au Nord-est parmi d'assez beaux pays, où il y a de petits sentiers battus, par lesquels on peut passer aisément et arrivâmes sur le bord de ce lac (*lac des Allumettes*), où était l'habitation de Tessoüat... De là nous passâmes en une île (*l'île des Allumettes*), où leurs cabanes sont assez mal couvertes d'écorces d'arbres, qui est remplie de chênes, pins et ormeaux et n'est sujette aux inondations des eaux, comme sont les autres îles du lac.

Cette île est forte de situation: car aux deux bouts d'icelle, et à l'endroit où la rivière se jette dans le lac, il y a deux Sauts fâcheux, et l'âpreté d'iceux la rendent forte; et s'y sont logés pour éviter les courses de leurs ennemis. Elle est par les 47 degrés de latitude comme est le lac, qui a 20 lieues de long et 3 ou 4 de large, abondant en poisson, mais la chasse n'y est pas beaucoup bonne...

*Œuvres de Champlain* — édition Laverdière,  
Québec, 1870 — Tome III, ch. III et IV.

## LECTURE No 11.

## La légende de Cadieux

Cadieux était un voyageur interprète marié à une Algonquine; il passait d'ordinaire l'hiver à la chasse, et, l'été, il traitait avec les sauvages, pour le compte des marchands. C'était au temps des dernières expéditions des Iroquois; Cadieux avait passé la saison de chasse au portage des Sept-Chutes à l'île du Grand Calumet où il était "cabané" avec quelques autres familles; on était alors au mois de mai et Cadieux attendait des sauvages de l'île et des "Courtes-Oreilles" (Outaouais), qui devaient descendre en même temps que lui jusqu'à Montréal avec des pelleteries.

La plus grande tranquillité régnait dans les cabanes du Petit Rocher, lorsqu'un beau jour un jeune sauvage, qui était allé rôder autour des rapides et en bas du portage, arriva tout essoufflé au milieu des familles dispersées autour des cabanes, eu criant: "Nattaoué! Nattaoué! les Iroquois! les Iroquois!"

En effet un parti de guerre iroquois était, en ce moment, à environ une lieue en bas du portage des Sept-Chutes; ils savaient que c'était le temps où les canots descendaient la Grande-Rivière venant des pays de chasse, et ils voulaient "faire coup".

Il n'y avait qu'un seul moyen d'échapper, c'était de tenter de sauter les rapides, chose à peu près inouïe; car, comme le disait le vieux Morache, "ils ne sont pas drus les canots qui sautent les Sept-Chutes".

Mais ce n'était pas tout cependant, il fallait encore que quelqu'un restât sur place pour opérer une diversion, attirer les Iroquois dans les bois et les empêcher ainsi, une fois engagés dans le portage, de porter leur attention sur les rapides et de reconnaître ce qui était arrivé. Pour qui sait ce que c'était que les Iroquois dans ce temps-là, il sera facile de comprendre que sans un pareil stratagème, l'examen des traces toutes fraîches laissées par les feuilles les eût fait de suite se partager en deux bandes dont l'une eût remonté et l'autre descendu la rivière, à la poursuite des fugitifs.

Cadieux comme le plus capable et le plus entendu de tous, se chargea de la périlleuse mais généreuse mission, prenant avec lui un jeune Algonquin dans le courage et la fidélité duquel il avait une grande confiance. Leur but atteint, Cadieux et son compagnon se proposaient de prendre le chemin le plus sûr



Fig. 112. — Monument Cadieux à l'île du Calumet (partie est).

pour rejoindre leurs gens, qui devaient envoyer à leur rencontre en cas d'un trop long retard.

On leva les cabanes: une fois les préparatifs faits, Cadieux et son jeune compagnon armés de leurs fusils, haches et couteaux, munis de quelques provisions, partirent pour aller au devant des Iroquois. Il était convenu que les canots laisseraient le couvert de la rive pour se lancer dans les rapides, dès qu'on aurait entendu le rapport d'un ou de plusieurs coups de fusils dans la direction du portage.

Une heure ne s'était pas écoulée qu'un coup de fusil retentit, suivi bientôt d'un autre puis de plusieurs. Pendant cette lutte, au bruit des détonations, les canots engagés dans les terribles courants, bondissaient au milieu des bouillons et de l'écume, plongeaient et se relevaient sur la crête des vagues qui les emportaient dans leur course. Les habiles canotiers, hommes et femmes, aux deux bouts de chaque canot, régularisaient leurs mouvements, évitaient les pointes acérées des rochers, et tenaient avec leurs avirons ces frêles canots d'écorce dans les "filets d'eau propices", indiqués par l'état de la surface des ondes et la forme du courant.

On s'était recommandé en partant à la bonne sainte Anne, et on pria de cœur tout le temps. — "Je n'ai rien vu dans les Sept Chutes, disait ensuite la femme de Cadieux, qui était une pieuse femme, je n'ai rien vu qu'une "grande dame blanche" qui voltigeait devant les canots et nous montrait la route."

Les canots furent sauvés, et rendus en peu de jours hors d'atteinte des ennemis au lac des Deux-Montagnes. Mais que faisait Cadieux et son sauvage pendant tout ce temps, et que devinrent-ils? Voici ce qui s'était passé, comme on l'a su plus tard de quelques Iroquois et des gens envoyés au devant du brave interprète.

Cadieux avait d'abord laissé les Iroquois dans le portage. Après avoir choisi l'endroit le plus favorable pour les tenir hors de la vue de la rivière, il s'était placé en embuscade à petite portée du sentier, bien caché dans d'épaisses broussailles; il avait de même embusqué son sauvage à quelques arpents plus haut pour faire croire à la présence de plusieurs partis, une fois l'affaire engagée.

Cadieux laissa passer les éclaireurs Iroquois, qui furetaient de l'œil les bords du sentier, et les premiers guerriers porteurs des canots, jusqu'à ce que les ennemis ayant atteint l'endroit occupé par le jeune Algonquin, il entendit le coup de fusil de celui-ci et le cri d'un ennemi atteint.

Les Iroquois ainsi subitement attaqués, bondirent de surprise et firent halte à l'instant; mais avant même que les porteurs ne fussent délivrés de leurs charges, un second coup de fusil, tiré par Cadieux au milieu du convoi, abattit un second guerrier. Il est probable que Cadieux avait donné rendez-vous à son sauvage dans une savane peu éloignée du portage; car c'est vers cet endroit que tous les deux se dirigèrent, en faisant avec succès le coup de feu à l'abri des taillis.

Les avantages avec lesquels les deux braves faisaient la guerre à leurs nombreux ennemis n'empêchèrent pas cependant le jeune Algonquin de tomber sous leurs coups. Il ne rejoignit pas Cadieux au lieu du rendez-vous, mais il vendit chèrement sa vie.

Pendant trois jours les Iroquois battirent la forêt pour retrouver les traces des familles, ne s'imaginant pas même qu'elles eussent entrepris la descente des rapides; pendant trois jours aussi ils traquèrent le brave voyageur dans les bois. Trois jours et trois nuits qui furent sans sommeil et sans repos pour le brave Cadieux! Au bout de ce temps les envahisseurs, désespérant de rejoindre les familles et de se rendre maîtres de leur imprenable adversaire, convaincus du reste qu'ils

étaient frustrés du fruit de leur expédition remirent leurs canots à l'eau pour redescendre la Grande-Rivière.

Plusieurs jours s'étaient écoulés depuis le départ des familles du Petit Rocher; on avait eu connaissance du retour des Iroquois et Cadieux n'était pas encore arrivé: trois hommes partirent donc pour aller à la rencontre de l'interprète et de son compagnon. Ces trois voyageurs remontèrent l'Outaouais jusqu'au Portage-du-Fort sans trouver de traces de quoi que ce fût: là ils commencèrent à observer les marques du passage des Iroquois, et plus haut des signes qu'ils reconnurent comme indiquant que leur ami avait séjourné dans le voisinage.

Quand, arrivés au portage des Sept Chutes, ils trouvèrent un petit abri construit de planches qui paraissait avoir été abandonné, ils résolurent de pousser un peu plus loin dans leurs recherches, pensant que Cadieux et son camarade avaient peut-être été obligés de remonter la rivière, pour prendre refuge chez les sauvages de l'Île.

Deux jours plus tard, c'était le treizième depuis la séparation de Cadieux et des familles, ils revinrent sur leurs pas après avoir consulté les sauvages qu'ils rencontrèrent, certains que leurs deux amis devaient être rendus au lac des Deux-Montagnes ou morts.

En repassant de nouveau près du Petit Rocher, ils aperçurent de loin, sur le bord du sentier du portage, à côté de la petite loge qu'ils avaient crue abandonnée quelques jours auparavant, une croix de bois dont ils s'approchèrent avec un respect mêlé d'un étonnement étrange.

La croix était plantée à la tête d'une fosse à peine creusée dans le sol, et dans cette fosse gisait le corps encore frais de Cadieux, à demi enseveli dans les branches vertes. Les mains du mort étaient jointes sur sa poitrine, sur laquelle reposait un large feuillet d'écorce de bouleau couvert d'écriture.

Les voyageurs prirent cette écorce qui devait leur révéler le mystère de la mort de leur ami, et leur en expliquer les circonstances extraordinaires; celui d'entre eux qui savait lire lut les écritures confiées à ce papier des bois, et les relut plusieurs fois, en face du cadavre à peine refroidi du brave Cadieux.

De tout ce qu'ils voyaient, et de ce qui était écrit sur cette écorce, les voyageurs conclurent que le pauvre Cadieux, le cerveau épuisé par la fatigue, les veilles, l'inquiétude et les privations, avait fini, comme c'est presque toujours le cas dans ces circonstances, par errer à l'aventure jusqu'à ce qu'il fut revenu à l'endroit même d'où il était parti; qu'une fois là, il avait vécu sans "dessein", suivant l'expression du vieux Morache, pendant quelques jours, se nourrissant de fruits et d'un peu de chasse, sans faire de feu dans sa petite loge de crainte des Iroquois, allant s'affaiblissant de jour en jour; il les avait reconnus après examen, mais que l'émotion de la joie avait produit en lui un choc tel qu'il était resté sans parole, sans mouvement; qu'après leur départ, enfin, ayant perdu tout espoir, se sentant près de mourir et retrouvant un peu de force dans ces moments solennels, il avait, après avoir écrit ces derniers adieux au monde des vivants, fait les préparatifs de sa sépulture, mis sa croix sur sa tombe, s'était placé dans sa fosse et avait amoncelé de son mieux, sur lui, ces branches dont son corps était recouvert, pour attendre ainsi, dans sa prière, la mort qu'il comprenait ne devoir point tarder à venir.

Cadieux était voyageur, poète et guerrier; ce qu'il avait écrit, sur l'écorce dont il est parlé, était son "chant de mort". Avant de se coucher dans cette froide

tombe du portage des "Sept Chutes", l'imagination de celui qui avait tant vécu avec la nature s'était exaltée, et comme il avait l'habitude de composer des chansons de voyageurs, il avait écrit sur ce feuillet de bois son dernier chant . . .

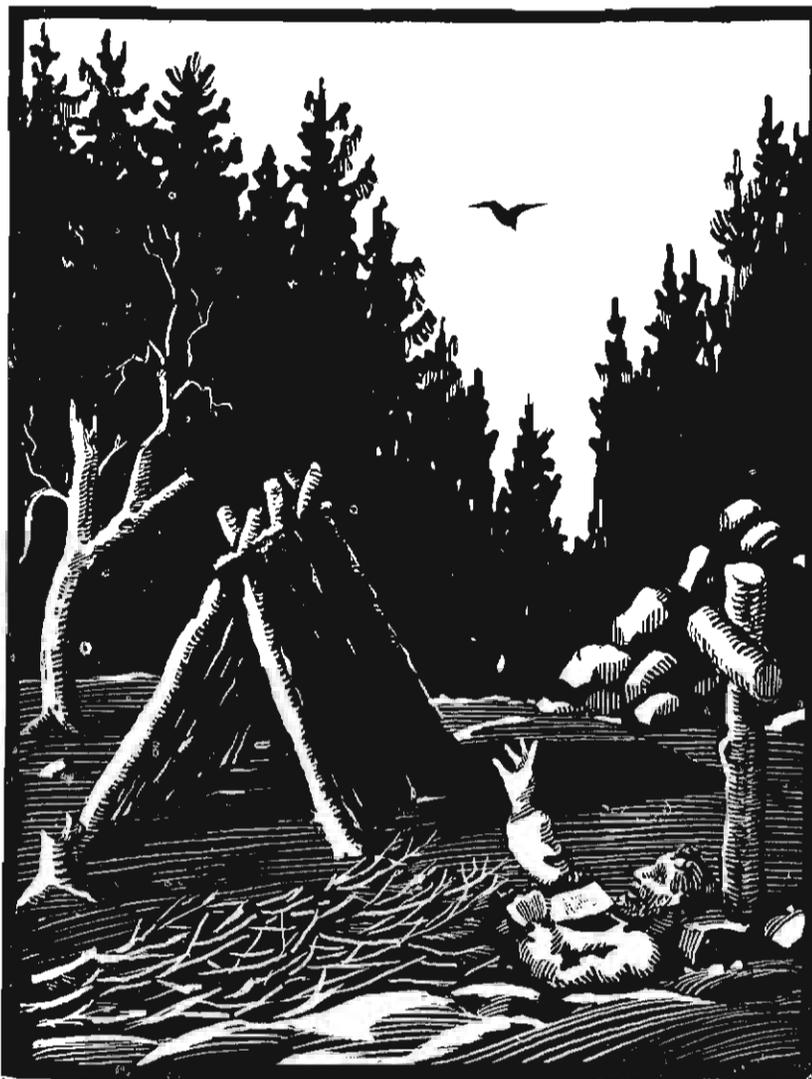


Fig. 113. — La mort de Cadieux. D'après une carte couchée de M. l'abbé Laurent.

Voici cette "Complainte de Cadieux", écrite par lui-même sur de l'écorce, au Petit Rocher des Sept Chutes, avant de se placer dans la fosse creusée de ses mains:—

## LA COMPLAINTE DE CADIEUX

Pe - tit ro - cher de la hau - te mon - ta - gne,  
 Je viens i - ci fi - nir cet - te cam - pa - gne!  
 Ah ! doux é - chos, en - tendez mes sou - pirs;  
 En lan - guis - sant je vais bien - tôt mou - rir!

2<sup>ème</sup> version :

Pe - tit ro - cher de la hau - te mon - ta - gne,  
 Je viens i - ci fi - nir cet - te cam - pa - gne!  
 Ah ! doux é - chos, en - tendez mes sou - pirs;  
 En - lan - guis - sant je vais bien - tôt mou - rir!

3<sup>ème</sup> version :

Pe - tit ro - cher de la hau - te mon - ta - gne,  
 Je viens i - ci fi - nir cet - te cam - pa - gne!  
 Ah ! doux é - chos, en - ten - dez mes sou - pirs;  
 En lan - guis - sant je vais bien - tôt mou - rir!

Petit Rocher de la Haute Mantogne  
Je viens ici finir cette campagne!  
Ah! doux échos, entendez mes soupirs,  
En languissant, je vais bientôt mourir!

Petits oiseaux, vos douces harmonies  
Quand vous chantez, me rattachent à la vie:  
Ah! si j'avais des ailes comme vous.  
Je s'rais heureux avant qu'il fût deux jours!

Seul dans ces bois, que j'ai eu de soucis,  
Pensent toujours à mes si chers amis;  
Je demandais: hélas! sont-ils noyés?  
Les Iroquois les auraient-ils tués?

Un de ces jours que m'étant éloigné,  
En revenant je vis une fumée,  
Je me dis: ah! Grand Dieu! Qu'est ceci?  
Les Iroquois m'ont-ils pris mon logis?

Je me suis mis un peu à l'ambassade  
Afin de voir si c'était embuscade;  
Alors je vis trois visages français.  
M'ont mis le coeur d'une trop grande joie!

Mes genoux plient, ma faible voix s'arrête  
Je tombe . . . hélas! à partir ils s'apprentent:  
Je reste seul . . . pas un qui me console,  
Quand la mort vient par un si grand désolè!

Un loup hurlant vient près de ma cabane,  
Voir si mon feu n'avait plus de boucane;  
Je lui ai dit: retire-toi d'ici;  
Car par ma foi, je perc'rai ton habit!

Un noir corbeau volant à l'aventure,  
Vient se percher tout près de ma toiture;  
Je lui ai dit; mangeur de chair humaine,  
Va-t'en chercher autre vionde que mienne.

Va-t'en là-bos dans ces bois et marais,  
Tu trouveras plusieurs corps iroquois;  
Tu trouveras des chairs aussi des os;  
Va t'en plus loin, laisse-moi en repos!

Rassignolet, va dire à ma maîtresse  
A mes enfants, qu'un adieu je leur laisse.  
Que j'ai gardé mon amour et ma foi,  
Et désormais faut renoncer à moi!

C'est donc ici que l'monde m'abandonne,  
Mais j'ai recours en vous Sauveur des Hommes!  
Très Sainte Vierge, ah! ne m'abandonnez pas,  
Permettez-moi d'mourir entre vos bras.

J.-C. TACHÉ, *Forestiers et voyageurs.*

## Questionnaire

### Les Français sur l'Outaouais au XVII<sup>ème</sup> siècle:

1.— Après la fondation de Québec, les Français restèrent-ils longtemps sans connaître notre région? 2.— Nommez les principaux Français qui vinrent visiter notre région? 3.— Parmi eux, quelle est la plus grande figure? 4.— Par quel monument rappelle-t-on son souvenir? 5.— Quel pont porte son nom? 6.— En quelles années fit-il ses voyages d'exploration? 7.— Par qui avait-il été précédé? 8.— Jusqu'où alla-t-il dans son premier voyage? 9.— Que nota-t-il en chemin? 10.— A-t-on conservé aux rivières et rapides les noms qu'il leur a donnés? 11.— Que perdit-il près de l'île du Calumet? 12.— A quoi servait cet instrument? 13.— Quand l'a-t-on retrouvé? 14.— Où est-il conservé maintenant? 15.— Jusqu'où alla-t-il dans son second voyage? 16.— Qui vinrent dans notre région à la suite de Champlain? 17.— Quelles difficultés devaient-ils vaincre? 18.— Pourquoi prenaient-ils cette route pour aller aux grands lacs et vers l'ouest? 19.— Qu'est-ce qu'un portage? 20.— Les Français établirent-ils des postes sur l'Outaouais? 21.— Nommez-les et suivez-les? 22.— Quel nom rappelle la Pointe Mondion? La rivière Gatineau? Carillon? Argenteuil?

**LECTURE: Premier voyage de Champlain:** 1.— De combien de personnes se composait l'expédition? 2.— D'où partit-on? 3.— Où est située cette île?— A quelle date eut lieu le départ? 5.— Décrivez le voyage? 6.— Comment Champlain désigna-t-il la Gatineau? la Rideau? 7.— Quelle cérémonie faisaient les Indiens au saut des Chaudières? 8.— Où Champlain planta-t-il une croix? 9.— Quels chefs indiens rencontra-t-il? 10.— Pourquoi arrêta-t-il son voyage à l'Île des Allumettes?

**LECTURE:** 1.— Qui était Cadieux? 2.— Quelle était son occupation? 3.— Comment périt-il d'après la légende? 4.— Comment les Indiens découvrirent-ils son corps? 5.— A-t-on élevé un monument pour rappeler cet acte de dévouement de Cadieux? 6.— Où? 7.— Qu'avait-il écrit sur l'écorce d'un bouleau? 8.— Qu'est-ce qu'un chant de mort? 9.— Comment appelle-t-on encore ce chant écrit par Cadieux lui-même? 10.— Mérite-t-il d'être conservé pieusement? 11.— Pourquoi? 12.— Écrivez les passages qui vous ont le plus touché. 13.— Chantez la complainte de Cadieux.

## LA VALLÉE DE L'OUTAOUAIS AU XVIII<sup>ème</sup> SIÈCLE

La paix avec les Indiens signée à Montréal en 1701, et la longue trêve dans les hostilités avec les Anglais de 1713 à 1744 profitèrent à notre région comme à tout le reste de la colonie.

Bien qu'à partir de 1730 plusieurs expéditions vers l'Ouest eussent pris la route du haut St-Laurent, la rivière Outaouais demeure encore longtemps la route

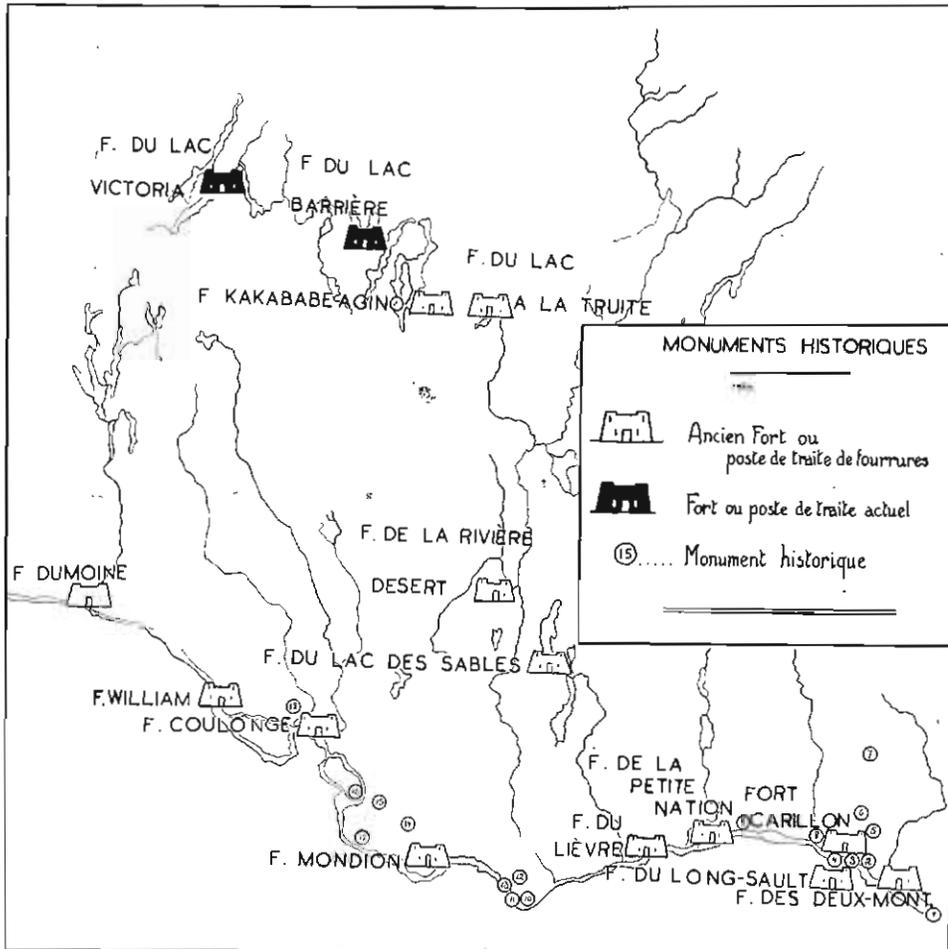


Fig. 116.—NORD DE L'OUTAOUAIS. Carte des postes de traite et des monuments historiques. On pourra voir à l'Appendice, les monuments qui correspondent aux numéros de la carte.

commune vers les postes d'En-Haut. C'est par elle que passe en 1701 de la Mothe Cadillac <sup>(1)</sup> accompagné d'une centaine d'hommes pour aller fonder le poste de Détroit. En 1706, M. de Catalogne après une longue tournée dans tous les postes d'En Haut, revient par la "Grande Rivière". En 1728, l'Outaouais vit longer ses bords par une dernière grande expédition militaire: l'armée de M. de Ligneris qui devait s'attaquer aux Outaganis, ennemis de nos postes de l'Ouest. En 1731, nos solitudes voient s'acheminer vers les Rocheuses l'héroïque et pure figure de la Vérendrye.



Ph. Paelfique Canadien.

Fig. 116. — Chapelle du Lac Barrière.

Si ce sont là les seuls passages que signalent les documents, il faut supposer un très grand nombre de voyages faits par les missionnaires, les Sauvages et les traitants. Un mot de Bougainville, en 1759, permet de le supposer: "De Montréal à Michilimakinac, dit-il, il y a trois cents lieues, passant par la Grande Rivière. Il y monte chaque année, quatre-vingts canots d'écorces, de six à sept cents hommes." Du reste les traitants avaient quelques points d'arrêt sur l'Outaouais. A part les postes des Deux-Montagnes et de Coulonge dont nous avons déjà parlé (page 110), ils construisirent au XVIIIe siècle les forts suivants:

- 1 **Le fort du Long-Sault:** site actuel de Pointe-Fortune. Poste fondé pour la traite avec les Nipissings, les Algonquins et Iroquois.
2. **Le fort Carillon:** placé en face du précédent, sur la rive nord.

<sup>(1)</sup> On entend souvent prononcer ce nom à l'anglaise Ca-di-lac. Il doit être prononcé à la française Ca-di-yack.

3. **Le fort de la Petite Nation:** sur le site actuel de Grenville, près de l'embouchure de la rivière Petite Nation. Il était déserté en 1761.

4. **Le fort du Lièvre:** à l'embouchure de la rivière du même nom. Abandonné au moment de la Conquête.

Il ne faudrait pas omettre ici de parler de quelques voyages d'exploration géographique et minière dont notre région fut l'objet au XVIII<sup>ème</sup> siècle. En 1733, l'arpenteur Normandin établit la ligne de partage des eaux entre le bassin du St-Laurent et celui de la Baie d'Hudson. En 1734, l'arpenteur Boisclerc et en 1750 les Forster <sup>(1)</sup>, mineurs allemands au service de la France, font des prospections le long de l'Outaouais.

Une découverte digne de mention donna lieu à un épisode assez curieux du commerce de la colonie au XVIII<sup>ème</sup> siècle. En 1716, le Père Lafitau avait constaté que notre ginseng sauvage était identique au fameux ginseng de Tartarie que l'empereur de Chine payait trois fois son poids d'argent et dont les Chinois et les Japonais se servaient comme panacée depuis des siècles. "Cette découverte produisit à l'époque autant d'émotion et de cupidité que beaucoup plus tard l'annonce des mines d'or de la Californie. Les habitants, trouvant plus de profit à chercher du ginseng qu'à semer du blé, abandonnaient leurs terres pour courir les bois. Malheureusement, au lieu de laisser la racine sécher dans les greniers, on la séchait au four pour aller plus vite. Ce fut la cause de la dépréciation du ginseng canadien et bientôt de ce grand trafic il ne resta plus que le dicton populaire: "C'est tombé, ou ça tombera comme le ginseng!" <sup>(2)</sup> De fait, le commerce du ginseng cessa dès 1752. C'est dans la vallée de l'Outaouais qu'avaient dû se faire les recherches les plus actives de la précieuse racine.

Jusque vers 1715, il y eut défense d'établir des colons sur l'Outaouais au-dessus de Montréal. C'est pourquoi on ne trouve ni défrichement ni colonisation avant cette époque, bien que plusieurs fiefs eussent été concédés bien avant, tels la petite Nation (1674), Argenteuil (1682). *Le premier défrichement au Nord de l'Outaouais eut lieu en 1717 dans la seigneurie des Deux-Montagnes, concédée aux Messieurs de St-Sulpice.* C'est là une date importante dans notre histoire régionale, car elle marque le point de départ de la vraie civilisation dans notre coin du pays.

### **Les Indiens depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle.**

Les documents ne nous renseignent que fort peu sur les Indiens au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle. A partir du traité de Montréal en 1701, quelques-uns d'entre eux s'établirent à Oka sur la seigneurie des Messieurs de St-Sulpice. <sup>(3)</sup> Cette sorte de réserve étaient pour eux comme une base d'opérations dont ils s'éloignaient pour chasser les fourrures et où ils revenaient pour faire la traite ou lorsque la rareté du gibier, la famine les y contraignaient ou enfin pour y accomplir leurs devoirs religieux. D'après M. de Bougainville, on y trouvait en 1752 des Nipissings, des

<sup>(1)</sup> Prononcez For - sstères

<sup>(2)</sup> Frère Marie-Victorin, Flore Laurentienne, page 410.

<sup>(3)</sup> Pour les origines de la réserve d'Oka voir Mgr Maurault, *Nos Messieurs*, éditions du Zodiaque, Montréal.

Algonquins et des Iroquois. Durant la guerre coloniale de 1744 à 1748, ces Indiens rendirent de grands services aux Français en combattant ou en aidant à garder les Iroquois neutres dans la lutte entre les Français et les Anglais.

Lorsque Philémon Wright organisa sa colonie industrielle du canton de Hull, il eut à endormir les suspicions des Indiens qui le voyaient d'un mauvais œil s'établir sur des terres où jusqu'à présent ils chassaient en maîtres. De fait avec la colonisation leur sort devenait précaire et en 1851 plusieurs réserves furent organisées par le gouvernement fédéral, dans lesquelles on établit les Indiens avec des privilèges particuliers. C'est ainsi que le plus grand nombre de ceux qui étaient sur notre territoire furent répartis, les Algonquins à Maniwaki et dans le canton de Doncaster (comté de Montcalm) et les Têtes de Boule dans le haut St-Maurice, à Manuan. On trouve encore cependant des nomades aux environs des lacs Barrière, Victoria et Simon.

Disons ici un mot de la population indienne du Nord de l'Outaouais. A cause des déplacements fréquents des Indiens et de l'état sommaire des premiers recensements du pays, il est bien difficile de donner des chiffres exacts. Nous donnons ici un tableau qui les résume: il nous fait voir que la population des aborigènes a peu varié en comparaison des blancs.

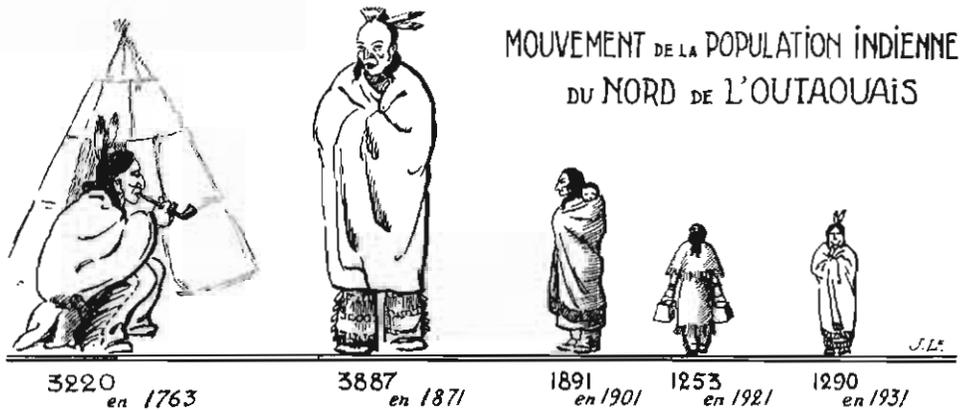


Fig. 117. —

Les deux réserves de Maniwaki et d'Oka ont été l'occasion de difficultés célèbres dans notre histoire régionale. Monseigneur Guigues et les Oblats qui représentaient les Indiens du Nord furent violemment accusés par un député protestant de s'emparer de terrains au détriment des Indiens. Il fut facile de démontrer que si les missionnaires Oblats avaient reçu les concessions de terres c'était au nom des Indiens qui, devant la loi canadienne, sont considérés comme des enfants et n'ont pas le droit de régler leurs affaires par eux-mêmes.

Quant à la réserve d'Oka, les Indiens qui y avaient été seulement reçus par les Sulpiciens et non pas établis comme sur une vraie réserve, cherchèrent noise à

leurs bienfaiteurs, ce à quoi du reste ils étaient poussés par de fanatiques protestants. Cette difficulté ne fut jamais réglée d'une manière complète et elle entraîna l'émigration dans Ontario d'un certain nombre de Sauvages d'Oka (voir l'histoire d'Aylmer dans la partie locale, page 206).



Ph. Pacifique Canadien.

Fig. 118. — Les Indiens du lac Victoria au sortir de la messe le dimanche.

## Questionnaire

**Au XVIIIème Siècle:** 1.—La paix avec les Indiens signée en 1701 profita-t-elle à notre région? 2.—Y avait-il une autre route que celle de la rivière Outaouais pour aller vers l'ouest? 3.—Quand commença-t-on à s'en servir? 4.— Quelle grande expédition passa dans notre région en 1701? 5.— Quel poste allait-elle fonder? 6.— En 1728? En 1731? 7.— Notre région fut-elle fréquentée par les missionnaires et les traitants? 8.— Qui nous en fournit la preuve? 9.— Quels sont les forts que l'on construisit durant le XVIIIème siècle dans notre région? 10.— Que fit l'arpenteur Normandin en 1733? 11.— Quand commença-t-on à faire des prospections minières dans notre région? 12.— Pourquoi défendit-on aux colons de s'installer dans notre région jusqu'en 1715? 13.— Y avait-on cependant concédé des fiefs? 14.— Nommez-les? 15.— Quand eut lieu le premier défrichement? 16.— Est-ce une date importante dans notre histoire régionale? 17.— A qui avait été concédée la seigneurie des Deux-Montagnes? 18.— Pourquoi? 19.— Où s'établirent un bon nombre des Indiens de notre vallée au XVIIIe siècle? 20.—Quelle était leur principale occupation? 21.— A quelle nation appartenaient-ils? 22.— Quels services ont-ils rendus aux Français pendant la guerre coloniale de 1744 à 1748? 23.— Que fit Philémon Wright quand il s'établit à Hull? 24.— Que fit-on en 1851 pour améliorer le sort des Indiens? 25.— Quelles réserves furent constituées dans notre région? 26.— Ces réserves n'ont-elles pas occasionné certaines difficultés? 27.— Quelles accusations fausses furent portées contre Mgr Guigues et les Oblats au sujet de la réserve de Maniwaki? Contre les Sulpiciens d'Oka? 28.—Montrez que ces accusations étaient injustifiées.

## *Chapitre II*

# *Le Nord de l'Outaouais depuis la Conquête*

*(1760 à nos jours)*

### Les compagnies de traite et les voyageurs

Après la Conquête, les Anglais succédèrent aux Français dans la traite des pelleteries.

A vrai dire, ils avaient déjà un pied-à-terre au Canada et la puissante compagnie de la Baie d'Hudson, pendant longtemps souveraine des territoires du Nord-Ouest, avait été fondée à Londres en 1670, sur les offres de deux Français, Radisson et Des Groseilliers.

En 1783 une redoutable rivale se fonda à Montréal: la Compagnie du Nord-Ouest. <sup>(1)</sup> Après une lutte très âpre et sanglante, en 1821, les deux compagnies de fourrure se fondirent en une seule qui garda le nom de la plus vieille. Avant la fusion, chacune de ces puissantes sociétés possédait dans notre région un grand nombre de forts. Les uns étaient des postes hérités des Français comme celui de Coulonge, ou repris comme celui du Lièvre, mais le plus grand nombre furent de nouvelles stations de traite dont voici la liste:

**1.—Poste du Lac des Sables:** Poste établi à la décharge du Lac, sur la Lièvre, par la Compagnie de la Baie d'Hudson avant 1826.

**2.—Fort de la Rivière Désert:** Site probable de Maniwaki. Poste de la Compagnie de la Baie d'Hudson.

<sup>(1)</sup> Pour ne pas nous écarter du but de ce manuel, nous n'avons pas voulu parler des scissions momentanées qui se sont produites dans la compagnie même du Nord-Ouest.

3.—**Fort Kakababeagino:** Poste de la Compagnie de la Baie d'Hudson, sur le lac Cabonga, à 40 milles à l'est du grand lac Victoria. — Fort qui fut établi avant 1856 et qui fonctionna jusqu'en 1880, en qualité d'avant-poste du Fort Témiscamingue.

4.—**Poste du Lac ou des Chutes des Chats ou Fort Mondion:** Ce poste ou ces postes n'existerent qu'entre 1800 et 1821.—L'un appartenait à la Compagnie du Nord-Ouest, l'autre à la Compagnie de la Baie d'Hudson.

5.—**Poste du Lac à la Truite:** Situé sur le lac du même nom et se déversant dans le Lac Barrière et le grand Lac Victoria. Etabli par la Compagnie de la Baie d'Hudson après la conquête.



Ph. Pacifique Canadien.

Fig. 119. — L'établissement du lac Victoria: chapelle et poste de la compagnie de la Baie d'Hudson.

6.—**Poste du Lac Barrière:** Situé au sud du lac. Etabli vers 1900 par la Compagnie de la Baie d'Hudson.

7.—**Poste du Lac Victoria:** Situé près de la source de la rivière Outaouais. Erigé avant 1820, il fut d'abord un poste de la Compagnie du Nord-Ouest. — Administré jusqu'à nos jours par la Compagnie de la Baie d'Hudson.

8.—**Fort William, canton de Sheen:** Appelé aussi Fort des Allumettes, il était établi sur l'emplacement d'un vieux fort français. La Compagnie de la Baie d'Hudson s'y établit en 1821

9.—**Fort du Moine:** à l'embouchure de la rivière du même nom. (1)

(1) Contrairement à ce qu'on pourrait penser, il n'y eut pas de fort à l'endroit qu'on appelle Portage-du-Fort. La signification de ce nom semble être: le portage qu'il fallait faire pour parvenir au Fort (Coulange), à la tête de l'île du Calumet. Cette interprétation n'empêche qu'on suppose qu'il y ait eu à cet endroit un dépôt permanent de marchandises, mais il s'agirait plutôt de ce qu'on appelait une "cache". On a donné une autre interprétation du nom de ce village: à cause de la difficulté du portage, il fallait un homme *fort* pour l'entreprendre; ce serait le portage de l'homme fort. — Pour l'emplacement des forts ci-dessus voir la carte, page 125.

C'est auprès de ces forts que tous les Indiens et les trappeurs se rassemblaient et échangeaient leurs peleteries, proovits de leur chasse d'hiver, contre des produits modernes.

Si la haute direction de ces Compagnies était anglaise, un bon nombre de ses "bourgeois" ou chefs de postes étaient des Canadiens-Français comme presque tous les employés inférieurs de la Compagnie connus sous le nom de "voyageurs". Ce sont eux qui, en épousant des sauvagesses dans l'Ouest, ont donné naissance aux Métis français dont la douloureuse histoire constitue un chapitre important de l'histoire du Canada.

Peu à peu, au cours du XIX<sup>ème</sup> siècle, la traite sur l'Outaouais fit place au commerce du bois puis aux établissements de colons. Longtemps cependant les bords de la rivière furent témoins des prouesses des "voyageurs" et furent égayés de leurs chansons.

### **Le commerce du bois et les forestiers**

Notre région fut longtemps une terre d'aventure où pouvaient se donner libre cours toutes les initiatives. Le début du XIX<sup>ème</sup> siècle vit arriver sur le bord de l'Outaouais et particulièrement aux Chaudières un Anglais entreprenant et génial: Philémon Wright. Il entrevit tout le profit que l'on pouvait tirer des immenses forêts de la région.

La difficulté de cette entreprise venait moins de la rareté des hommes et de l'argent que des moyens à prendre pour écouler le bois coupé. Les rapides de la rivière Ottawa étaient un obstacle sérieux, car le canal de Grenville n'existait point encore. Philémon Wright essaya le système des "cages" de bois. C'étaient d'immenses radeaux lentement poussés à la voile par le vent ou à la rame. Dans les rapides le radeau était décomposé en plusieurs sections ou "cribs" montés par un ou deux hommes qui bravement les dirigeaient au milieu des bouillons des rapides. Dans le bas du Sault on reconstituait le radeau, et... à la grâce de Dieu. C'est ainsi que le 11 juin 1806 le premier "train de bois", auquel Wright avait donné le nom symbolique de "Colombo", sortait de la Gatineau et à travers les rapides de l'Outaouais et du St-Laurent parvenait à Québec: c'est là une date capitale dans notre histoire régionale comme dans celle du commerce forestier canadien. Le gouvernement favorisa bientôt l'écoulement du bois par le système des "glissoires" le long des rapides, puis par les canaux.

L'importance de ce commerce attira un grand nombre de bûcherons le long de l'Outaouais et à l'intérieur en remontant vers le Nord. La coupe du bois amena la création des "chantiers" où, jusqu'à nos jours, beaucoup d'"habitants" ont trouvé une diversion au chômage forcé de l'hiver, saison morte de la culture. (1) Le flottage du bois sur des rivières accidentées comme la Gatineau rendit nécessaire

(1) Les chantiers n'offrent pas que des avantages à nos cultivateurs: il serait bien désirable que les loisirs de l'hiver soient employés à d'autres occupations peut-être moins immédiatement profitables mais d'une influence plus prolongée sur l'ensemble de notre classe rurale.

la "drave", c'est-à-dire le travail qui consiste à remettre au courant les billes arrêtées et enchevêtrées sur les rochers, parfois au milieu même des rapides.

Chaque année des milliers d'hommes étaient ainsi attirés à Hull, en face de Bytown, à la Pointe-Gatineau, à Coulonge. Ils ont créé ce type si popularisé par nos écrivains, nos artistes, nos chansonniers, nos peintres, et qui sont connus sous les noms de "forestiers", d'"hommes de chantier", de "draveurs".

Il faut dire cependant que ce rassemblement à l'automne et au printemps d'un si grand nombre d'hommes n'était pas sans inconvénient. Pour la plupart jeunes, forts et orgueilleux de leur force, sans prêtres pour les rappeler à leur devoir ou sans police pour les contenir, loin de leur famille, ils formaient un élément de trouble.

Guettés par des plaisirs faciles, l'argent de leur travail achevait de les corrompre. Par surcroît de malheur, ils formèrent entre eux, d'après la nationalité et la religion, des groupes ennemis les uns des autres. Tout cela amena des désordres très graves, dont le souvenir nous a été conservé dans les exploits sinistres des "chêneurs" et l'histoire de Jos. Montferrand. Longtemps "les chantiers de Bytown", considérés comme un enfer, furent la terreur des épouses et des mères.



Cl. Gard The Pioneers of the Ottawa Valley.

Fig. 120. — Premiers marchands de bois de la région.  
1. R. K. Klock - 2. Joseph Aumond - 3. Dan. McLachlin - 4. John Egan - 5. John Poupore.

### **Développement général**

L'exploitation du bois déjà si profitable en elle-même, fut le point de départ du développement général de notre région. Elle provoqua la colonisation, l'industrie et le développement complet de la civilisation.

**1.—La colonisation:** En coupant les arbres de la forêt, on mit à découvert des terres cultivables. Des hommes riches et puissants se firent concéder des lots, on arpenta de nouveaux cantons et partout se fondèrent des colonies qui furent le commencement des villages, des villes et des paroisses. <sup>(1)</sup> Les premiers cantons habités furent évidemment ceux du bas de la rivière (Argenteuil, Montebello). Peu à peu les bords de l'Outaouais, les cantons du Nord, la vallée de la Gatineau s'ouvrirent à la colonisation sous l'énergique impulsion du Curé Labelle. C'est ce que fait voir la carte de la page suivante.

On verra dans l'histoire locale, les détails du progrès du mouvement de la colonisation dans chaque paroisse. Disons ici un mot du développement des comtés. En 1792, le Bas-Canada, (aujourd'hui la province de Québec), fut partagé en un certain nombre de divisions électorales. Toute notre région forma alors le comté d'YORK. En 1829, le gouvernement créa les comtés des DEUX-MONTAGNES et d'OTTAWA et le nom d'York disparut. En 1853, on détacha du comté d'Ottawa celui de PONTIAC et du comté des Deux-Montagnes, celui d'ARGENTEUIL. Enfin le gouvernement fédéral, en 1892, raya le nom d'Ottawa et institua à sa place les deux comtés de WRIGHT et de LABELLE; la cité de HULL et ses environs furent érigés en comté indépendant de Wright en 1924. Pour le gouvernement provincial, on trouve les mêmes divisions, sauf le comté de GATINEAU (érigé en 1930) qui coïncide à peu près avec celui de Wright, et celui de PAPI-NEAU (érigé en 1923) qui comprend la partie sud du comté fédéral de Labelle. <sup>(2)</sup>

**2.—L'industrie:** Le bois était en grande partie exporté entre 1800 et 1860. Mais peu à peu le développement de la colonisation, les besoins de la construction amenèrent la création des "moulins" ou scieries. Celles-ci se sont continuellement multipliées et développées jusqu'à nos jours. Les progrès de la science amenèrent de nouveaux débouchés pour le bois et l'on vit alors, dans la deuxième moitié du XIXème siècle, les manufactures d'allumettes et depuis 1880 les manufactures de papiers. <sup>(3)</sup> Ce sont là les industries principales de notre région.

**3.—Développement complet:** L'augmentation de la population, les besoins matériels et religieux de cette population ont obligé les autorités civiles et religieuses à organiser complètement notre région surtout à partir de 1850. Les comtés, les diocèses ont d'abord été créés. Ce qui constituait autrefois l'immense comté d'Ottawa et une annexe du diocèse de Montréal est devenu avec le temps les comtés de Pontiac, de Hull, de Wright, de Labelle, les diocèses d'Ottawa, de Pembroke et de Mont-Laurier.

<sup>(1)</sup> Dans notre région comme dans d'autres parties de la province, la colonisation fut retardée par des spéculateurs.

<sup>(2)</sup> On trouvera à l'appendice No 1 le tableau détaillé de la population de ces comtés aux diverses époques.

<sup>(3)</sup> Les usines de papier de Wilson et d'Eddy furent respectivement établies en 1880 à Lachute et en 1890 à Hull. En fait le premier "moulin" à papier de notre région et de tout le Canada est beaucoup plus ancien: c'est celui de St-André d'Argenteuil établi en 1803; mais il ne fonctionna que quelques années (voir fig. 122).

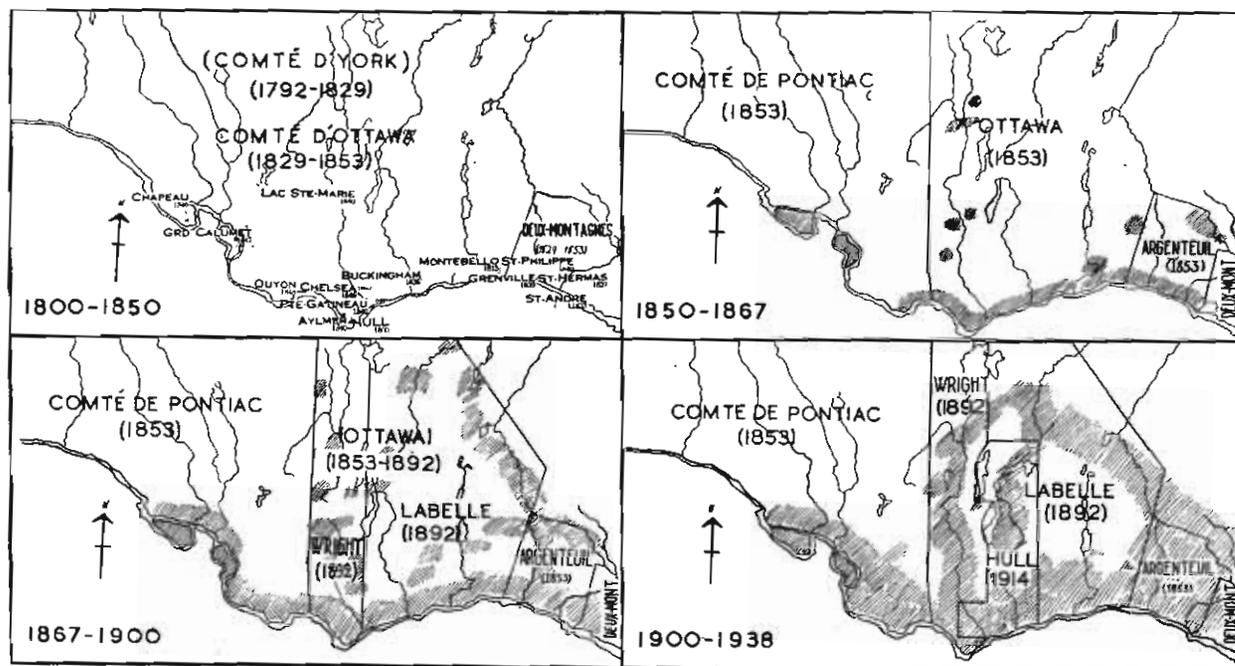


Fig. 121. — Carte du développement de la colonisation dans notre région. La section 1800-1850 porte le nom des plus anciennes paroisses ou établissements avec la date de fondation. Les autres sections indiquent en parties ombrées, le progrès de la colonisation. Les noms marqués en gros avec une date sont ceux des comtés fédéraux et de leur création.



Ph. Commission des Sites historiques.

Fig. 122. — Monument historique à St - André d'Argenteuil, pour rappeler la construction de la première papeterie (1803).

Il nous est impossible d'esquisser un tableau même incomplet du développement industriel de la région: cela tient de trop près à l'histoire locale et l'on voudra bien s'y reporter. Contentons-nous de rappeler les principales étapes du développement des communications qui marche toujours de pair avec celui de l'industrie et du commerce.

En 1818, Wright fit construire une route de Hull à Aylmer, à laquelle il donna le nom de chemin Britannia, sans doute pour affirmer son loyalisme que certains pouvaient peut-être suspecter. <sup>(1)</sup> L'année suivante, le premier bateau à vapeur l'Union arrivait à Hull. Peu à peu s'établit sur la rivière un service régulier. En 1833, s'ouvrent les canaux de Carillon et de Grenville. La Compagnie de navi-

(1) Wright, en effet, bien que sujet britannique de naissance, était considéré comme un Américain.

gation de la rivière Ottawa maintint un service public à partir de 1842: le "Porcupine" naviguait entre Ottawa et Grenville, l'"Oldfield" de Carillon à Montréal. Il semble que les dimensions des canaux ne permirent pas à ces navires d'y pénétrer.

En 1850, le bateau "Lady Simpson" entre en service; il fut suivi de l'"Atlas", du "Prince de Galles", de la "Reine Victoria", de l'"Alexandra", du "Souverain", de la "Duchesse d'York", de l'"Impératrice", de la "Princesse" et du "Victoria". Comme on le voit, les bateaux de l'Outaouais nageaient en pleine ère "victorienne" et loyale. Des vaisseaux plus petits faisaient le transport des marchandises. La poste, à cette époque, fut principalement assurée par ces bateaux, et nous voyons alors s'établir les bureaux de poste de St-André d'Argenteuil (1819), de Grenville (1820), de Turnpike (Aylmer) (1832), de Buckingham (1832), de Hull (1833), de Lochaber (1833), de Lachute (1835), de Chelsea (1837), de Clarindon (1837), de Bristol (1845), de Fort-William (1845), de Onslow (1845), pour ne nommer que les plus anciens. L'année 1854 vit la construction du premier chemin de fer de notre vallée: celui de Carillon-Grenville. Depuis, on a vu s'amorcer les lignes, — que nous voyons aujourd'hui complétées, — de Hull-Waltham (1880), Montréal-Hull (1877), Hull-Maniwaki (1871), Montréal-Labelle (1883), Labelle-Mont-Laurier 1899 (la Compagnie du chemin de fer de colonisation du Nord). Les Chemins de fer Nationaux ont une ligne qui passe pour quelques milles dans le comté de Pontiac, près de Bryson. Comme on le sait, à partir de 1925, les routes d'autos ont pris une importance égale au chemin de fer pour le commerce, et leurs différents réseaux se sont développés d'une manière considérable depuis ce temps.

#### LECTURE No 12.

Trois pionniers du développement de notre région

---

### PHILEMON WRIGHT

#### Le fondateur

(voir dans la partie locale, page 183, le chapitre de Hull)

## LE CURÉ LABELLE

### Le colonisateur

Antoine Labelle naquit à Ste-Rose de Laval le 24 novembre 1833. Il fit ses études à Ste-Thérèse et, ordonné prêtre en 1856, il fut successivement curé à St-Antoine-Abbé, à St-Bernard de Lacolle et enfin à St-Jérôme, à partir de 1868. Pendant les six dernières années de sa vie, il cumula les fonctions de curé et de Sous-Ministre de l'Agriculture à Québec. C'est dans cette ville qu'il mourut encore dans la force de l'âge en 1891.

Le curé Labelle appartient à l'histoire de notre région non comme curé de St-Jérôme mais comme pionnier de la colonisation dans la région de l'Outaouais; c'est lui qui détourna un grand nombre de Canadiens français de la route des Etats-Unis pour les amener sur les bords de la rivière du Nord, de la Rouge, de la Lièvre et de la Gatineau.

Un voyageur français disait vers 1880 que trois choses l'avaient frappé au Canada: les chutes Niagara, la foi du peuple et le curé Labelle. Celui-ci, en effet, était même de son vivant un homme célèbre. Au physique, dans ses manières, dans son œuvre, il était aussi remarquable que possible.

D'une stature dépassant les six pieds, d'une corpulence énorme (il pesait plus de 300 livres), d'un appétit d'ogre, d'une voix bien timbrée et parfois tonitruante, toujours possédé de la même idée qu'il ne cessait de répéter, il absorbait l'attention partout où il se trouvait.

On le voyait la plupart du temps, accablé de mille affaires, passer comme une trombe dans les presbytères, les hôtels et les bureaux du gouvernement. Un jour, — il avait oublié l'heure du train — il bondit hors d'un hôtel, et voyant une voiture arrêtée au trottoir, il crie: "A qui le boghei? — C'est à un tel, lui répond-on. — Dites-lui de venir le chercher à la gare", de répondre le curé et de sauter dedans en fouettant le cheval. Quand il devait passer quelque temps dans un endroit ou veiller chez un hôte, alors il se mettait à fumer et à parler pendant des heures et des heures. Peu à peu, "la salle où il pérorait se faisait déserte, mais il ne s'en apercevait pas. Il n'y avait plus personne autour de lui et il parlait encore. On le voyait se lever, aller de l'un à l'autre, apostropher celui-ci, lancer une boutade à celui-là, faire un reproche sanglant à quelque ennemi du colon, frapper du pied, menacer, tempêter, marcher à grands pas, remplir sa pipe, aspirer des bouffées violentes, interpeller tel ou tel ministre... Si subitement, à cet instant précis, quelqu'un faisant irruption dans la salle, jetait un "Bonjour, Monsieur le curé", le fauve en colère avait vite fui et le sourire le plus accueillant, la bienvenue la plus aimable saluait l'arrivée du nouvel interlocuteur." Il parlait avec conviction ou tonnait contre ceux qui ne paraissaient pas partager son enthousiasme pour le "Nord" et contre les puissants qui lui refusaient un octroi, une route ou un chemin de fer. Les chemins de fer! C'était pour le curé Labelle la moitié de la colonisation et il y pensait tellement qu'il s'oubliait au confessionnal à donner à ses péni-

tents un "chemin de fer" ou qu'en chaire il invitait ses paroissiens à méditer sur les "stations du chemin de fer" !

Dans tous les milieux, il se montrait le même, convaincu, mais familier et bon enfant, aussi bien avec les pauvres colons du Nord que dans la plus élégante société du Canada ou de France, où il dut aller dans l'intérêt de la colonisation. Dans un voyage là-bas, le jour même de son arrivée à Paris, il "fut invité à dîner dans une maison opulente. Il accepta et à l'heure dite, avec sa rondeur toute rustique, il fit son entrée dans le salon de son hôte en costume de voyage, en jaquette et en bottes, sans se montrer aucunement intimidé par l'éclat des lumières et le scintillement des toilettes. L'allure de ce corpulent villageois causa d'abord quelque surprise au milieu du cercle élégant et peut-être y eut-il quelques sourires derrière les éventails ! Mais en vérité, cela ne fut pas de longue durée... Quand ce diable d'homme eut commencé à raconter sa vie et celle de ses colons, la réussite et l'accroissement des familles jetées par lui dans le nord et l'ouest canadien, il empoigna vite son auditoire."

Au milieu des affaires les plus pressantes, il resta toujours un prêtre attaché à ses devoirs de la manière la plus exacte et la plus édifiante. Assez heureux pour trouver à côté de lui un vicaire, une mère et un serviteur qui remédiaient à ses distractions avec un dévouement inlassable, et un publiciste, — Arthur Buies, — qui le popularisait, le curé Labelle remplît pendant vingt-cinq ans toute la province de sa voix et de sa personne.

Pris d'une idée fixe: peupler le Nord de la province de Canadiens-Français, il remua ciel et terre, hommes et choses; il répandit autour de lui ses convictions. Au besoin, il les faisait pénétrer par des apostrophes terribles qui frappaient toujours les grands et les puissants, jamais les petits.

Incapable de s'abaisser aux intrigues de la politique, il sut se servir de tous les partis pour réaliser sa seule grande idée patriotique: peupler le Nord. Quand on lui reprochait de s'adresser indifféremment aux conservateurs et aux libéraux — à cette époque, c'était un crime, — il répondait: "Peu importe que mon cheval soit bleu ou rouge, moi, je ne change pas de voiture".

S'il ne réussit pas de son vivant à réaliser toutes ses vues à cause de l'égoïsme des financiers, des intrigues de la politique, et disons aussi à cause de la nature des lieux, — il aurait fallu une baguette magique à la main pour mettre, comme il disait, "un homme à la place de chaque épINETTE", — il finit quand même par remuer les plus récalcitrants. Quoi de plus difficile à faire agir que des hommes quand il ne s'agit pas de satisfaire leurs passions ?

Le branle était donné; et depuis, les régions que le curé Labelle rêvait de voir peuplées se sont peuplées et le développement s'est fait presque point par point comme il l'avait prévu.

## E. B. EDDY

### L'industriel

Le premier grand industriel de notre région fut Ezra-Butler Eddy. Il fut le premier à organiser, après le commerce de bois des Wright, les industries spéciales qui en prenant du développement ont fait grandir nos villes du bord de l'Outaouais.

Comme Wright, il vint des États-Unis. C'est en 1851 qu'il arriva avec sa femme à Hull. Aidé de sa fidèle compagne, il entreprit dans des conditions assez modestes la fabrication des allumettes, qu'il pratiquait déjà aux États-Unis. Dans les débuts, il dut se faire lui-même le vendeur de ses produits.

Peu à peu, à cause de la proximité de la matière première, les forêts de l'Outaouais, et d'un marché sans cesse grandissant avec les progrès de la colonisation, le petit atelier du début devint une usine où se groupait autour du chef un essaim de travailleurs dévoués.

Vers 1860, Eddy s'adjoignit deux hommes dont les noms sont intimement associés avec le sien dans l'esprit des anciens de Hull: S.-S. Cushman et George Millen. Ce dernier

eut à diriger les scieries qu'Eddy avait ajoutées à la fabrique d'allumettes. Depuis la compagnie a étendu son activité à diverses industries du bois telles que la menuiserie, la pulpe et enfin le papier à partir de 1890.

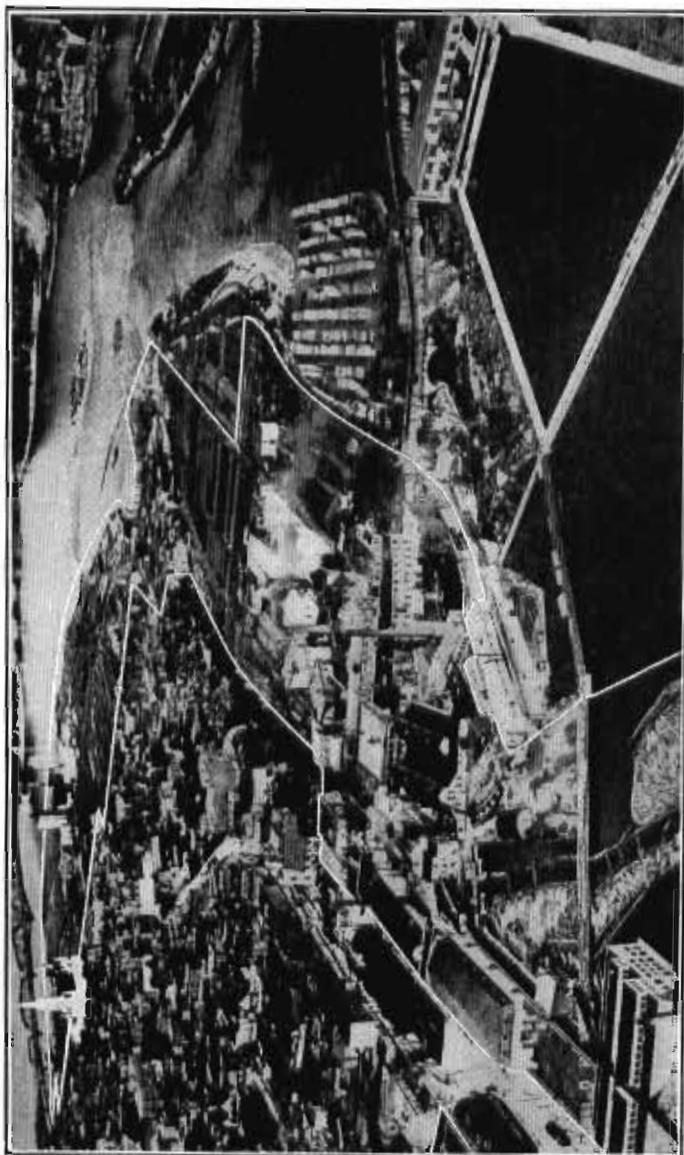
L'importance actuelle de la maison Eddy ne doit point laisser penser qu'elle est le couronnement d'une suite ininterrompue de progrès et de succès. Il y eut dans la carrière du vieux Eddy, — tout comme dans celle de Wright, — des moments terribles où un homme moins résolu aurait tristement courbé la tête devant la mauvaise fortune. En 1880, une crise économique très grave et, en 1882, un incendie qui rasa tous les édifices de la fabrique, moins l'allumière, acculèrent Eddy à la banqueroute: en 1900, le grand feu qui détruisit tout un quartier de Hull et d'Ottawa engloba dans ses ravages les terrains de la compagnie. Chaque fois, le vieux Eddy se remit à l'œuvre et son énergie, sa superbe confiance encouragèrent les financiers à l'aider et chaque fois il sut en quelques années rembourser les emprunts considérables qu'il avait dû faire.

Longtemps il fut mêlé aux progrès de la ville de Hull, — il mourut en 1906. Sa figure doit rester dans notre histoire régionale comme le type d'un homme entreprenant et tenace; son exemple doit montrer aux jeunes que les difficultés, les crises économiques ne doivent point décourager ceux qui ont du cœur mais au contraire stimuler leur énergie pour atteindre à un succès durable.



Cl. E. B. Eddy.

Fig. 123. — Une ancienne cour à bois chez Eddy.



Cl. Le Droit, Ottawa.  
*Fig. 124. — Vue partielle de Hull montrant l'ensemble des propriétés de l'importante compagnie E. B. Eddy. Les bornes de ces propriétés sont indiquées par un trait blanc.*

## LECTURE No 13.

**Joseph Montferrand (1802-1864)**

L'époque troublée où il "n'y avait pas de Dieu" dans les chantiers de Bytown, posséda son héros, son chevalier errant, son bon géant, terreur des méchants et recours des bons: il s'appelait Jos. Montferrand.

Il naquit à Montréal en 1802 au faubourg St-Laurent. Ses parents qui lui avait transmis au physique une force herculéenne et au moral un bon caractère s'occupèrent de lui procurer une éducation fortement chrétienne et toute sa vie il garda l'empreinte du milieu de son enfance.



A vingt ans, il s'engagea au service de la compagnie du Nord-Ouest qui, outre le monopole des fourrures dans la vallée de l'Outaouais, possédait divers établissements. De 1832 à 1840, il fut contremaître dans les forêts au nord de l'Outaouais, puis, à partir de cette année, il dirigea la descente des "trains de bois" sur la rivière jusqu'à Montréal et de là à Québec sur le St-Laurent.

Ses fonctions l'obligeaient à une vie de continuels déplacements. Obligé de vivre dans les hôtels, il entra en relation avec toutes sortes de gens. A une époque où l'on admirait avec passion la force et le courage physiques, il eut souvent l'occasion de faire montre de sa vigueur. On aurait tort cependant de voir en lui une sorte de matamore provoquant, ivrogne et querelleur. Son esprit religieux, sa sobriété en faisait un homme calme et d'un commerce facile. A ceux qui raillaient sa répugnance à se battre il disait: "J'ai promis à ma mère et à la Sainte Vierge

Cl. The Pioneers of the Ottawa Valley par A. Gard.

Fig. 125. — JOS. MONTFERRAND, croquis de Henri Julien. Ce portrait passe pour être d'une grande fidélité. Quelqu'un qui n'avait pas vu Montferrand depuis vingt ans, reconnut très bien sa figure et son allure générale en voyant ce dessin.

de n'agir que si je voyais une chose mauvaise, un tort, une insulte imméritée ou un "fort opprimant le faible".

Il dut malgré cela intervenir très souvent et faire sentir à bien des arrogants la force de ses bras, la dureté de son poing et la souplesse de sa botte. Nous n'en finirions point de raconter les défis qu'il reçut et les leçons qu'il donna aux impudents qui le provoquèrent. Glanons seulement les incidents les plus célèbres.

### **Montferrand et les "Chêneurs"**

On raconte qu'un jour, en 1829, plus de cent cinquante "shiners ou chêneurs" s'étaient mis en embuscade, du côté de Hull, à l'extrémité du pont, qui est suspendu sur la décharge de la cataracte. Montferrand, qui avait conçu des soupçons, demanda à une femme dont l'échoppe se trouvait à la tête du pont, du côté de Bytown, s'il y avait du monde dans le voisinage, et sur sa réponse négative, il partit seul pour traverser. A peine rendu au milieu du trajet, l'ennemi se précipita au-devant de lui. Il voulut fuir, mais la femme avait refermé la porte du pont. Les shiners brandissaient des gourdins et proféraient des menaces en s'excitant les uns les autres. Montferrand fit quelques enjambées rapides pour se rapprocher du groupe des agresseurs; ceux-ci s'arrêtèrent un instant, mais l'un d'eux, plus exposé, tomba aux mains du Canadien, qui le saisit par les pieds et s'en fit une massue avec laquelle il coucha par terre le premier rang; puis, ramassant ces malheureux comme des poupées, il les lança, à droite et à gauche, dans les bouillons blancs de la rivière. Au moment de l'attaque, Montferrand avait invoqué la Sainte Vierge et fait le signe de la croix. L'un des shineurs culbutés se releva sur ses genoux et, au moment où la formidable poigne du géant allait lui faire subir le sort des autres, il décrivit sur sa personne, avec un air suppliant, le signe de la croix. "Passe derrière," lui dit Montferrand, qui, sans tarder, bondit de nouveau en avant et recommença à abattre des hommes. La scène était horrible. Le sang coulait du parapet dans la rivière. Une foule de gens, rassemblés sur le rivage de Hull, regardaient détalier les shineurs, qui s'enfuyaient par la route d'Aylmer. Montferrand venait de passer le pont comme il passait partout: en vainqueur.

### **La carte de visite de Montferrand**

J'emprunte à M. Montpetit la substance de l'anecdote suivante. Un jour, Montferrand avait invité plusieurs de ses hommes à se désaltérer dans un petit hôtel bien tenu. Il fut étonné, en entrant, de voir que les figures du personnel de la maison n'étaient plus les mêmes. L'ancien propriétaire avait changé de résidence.

—Pardonnez-moi, madame, dit-il à une jolie femme qui tenait le comptoir. Autrefois, on me connaissait ici. En ce moment, je n'ai pas de monnaie, et je me retire.

—Restez, monsieur, avec vos amis; sans savoir qui vous êtes, je vous crois homme d'honneur. Faites-vous servir. On profita de la permission. Montferrand entama une causerie avec la nouvelle maîtresse du logis. Avant de partir, il la

remercia de son obligeance, puis, se plaçant au milieu de la salle, il s'enleva d'un vigoureux coup de jarret, marqua les clous de sa botte sur le plafond, et, avec une grâce parfaite: "Voici, madame, ma carte de visite; vous pourrez la montrer à vos clients: Je me nomme Montferrand."

La "signature" du colosse a fait une partie de la fortune de la belle hôtelière. On venait la voir de dix lieues à la ronde.

Ayant acquis une fortune rondelette, Montferrand se retira de l'activité en 1856. Bon voisin, il coula des jours paisibles, regrettant d'avoir vécu à une époque de troubles et d'avoir acquis une réputation issue en quelque sorte de la violence et de la force brutale. Il mourut à Montréal en 1864.

#### LECTURE No 14.

## L'Expédition de Low

(17-20 novembre 1895)

### Un épisode des progrès de la civilisation

Dans notre histoire régionale on désigne sous le nom d'expédition de Low une courte démonstration militaire faite dans le canton de Low (comté de Gatineau) pour forcer à la soumission des cultivateurs irlandais qui refusaient de payer leurs taxes.

Beaucoup se souviennent de cette expédition, car elle eut lieu il y a une quarantaine d'années seulement—novembre, 1895—et, par conséquent, bon nombre de ceux qui en firent partie vivent encore. Dans le temps, elle fit grand tapage et les journaux, prenant l'affaire au sérieux, lui consacèrent des manchettes flamboyantes telles que "At the Front".

Ce fut une campagne de quatre jours sans la plus petite escarmouche. Naturellement, de morts et de blessés, point. Pas non plus d'actes héroïques avec, à titre de récompense, un bout de ruban. Non. Toute l'affaire se résuma à un beau déploiement militaire au bénéfice des enfants du pays occupé qui tous se firent un devoir de manquer l'école pendant toute la durée des opérations. Cette magnifique parade eut cependant pour effet de vaincre l'obstination des récalcitrants, et les dettes furent soldées en vitesse.

Avant d'entrer dans les détails de cette excursion, il est opportun de jeter un coup d'œil sur les événements qui motivèrent, aux yeux des autorités civiles, une intervention armée.

En 1878, le canton de Low refuse de payer ses taxes au conseil de comté, et c'est à ce moment que les difficultés commencent. A deux reprises, les tribunaux

sont saisis de l'affaire et rendent jugement contre la municipalité. Celle-ci, dans l'intervalle, a voté l'abolition de son propre conseil et ne porte pas plus d'attention aux jugements de cours qu'aux saisies dont on la menace. Des huissiers envoyés pour mettre la main sur les biens des créanciers sont reçus comme des chiens dans un jeu de quilles. L'un d'eux, M. Flatters, d'Aylmer, est saisi et emprisonné pendant 48 heures, sans nourriture. C'est en vain que les révérends Blondin et Foley, respectivement curés de Low et de Farrellton, intervinrent: rien ne peut ébranler l'entêtement de leurs ouailles.

Après quinze ans de pourparlers inutiles, les choses en sont encore au même point quand, au mois de juillet 1895, les huissiers tentent, à nouveau, de faire la perception. Ils sont aussitôt malmenés, injuriés, puis éconduits. M. C.-B. Major, l'avocat du comté, s'avise alors de faire accompagner ses agents par une escouade de constables provinciaux. Ceux-ci font le trajet de Hull à Low en voiture et, après s'être fait cahoter sur 36 milles de mauvais chemins, ils arrivent à destination dans la nuit du 14 novembre et s'installent à l'hôtel Brooks. Le lendemain, encadrés par les agents de police, les huissiers font leur ronde. Mais la population, indignée, n'est pas pour s'en laisser imposer par des flics. Une foule considérable et menaçante, armée de *shillalas*, suit pas à pas les huissiers et leur escorte. Les têtes s'échauffent; on profère des menaces, et les plus déterminés parlent "de faire un malheur," si on ne les laisse pas tranquilles.

A bout de patience et dans la crainte de troubles plus graves, M. Major demande au procureur général de la province de Québec, M. Casgrain, l'appui de la milice.

**Mobilisation.** Aussitôt, grand branle-bas aux quartiers-généraux d'Ottawa. L'hon. A. R. Dickey, ministre de la milice, réunit un conseil de guerre. Le samedi matin, 16 novembre, un long conciliabule a lieu entre lui et ses principaux lieutenants, le brigadier général W. J. Gascoigne, le lt-col. l'hon. Matthew Aylmer et le lt-col. J. Wright.

Dans le courant de la journée, le colonel Aylmer ordonne au 43e bataillon, au P.L.D.G. et à la 2e batterie de campagne de se rassembler dans le plus bref délai possible et de choisir leurs meilleurs hommes.

La nouvelle d'une intervention armée à Low se répand dans la capitale comme une traînée de poudre. Ici et là, sur la rue, des groupes animés discutent les différents aspects de cette expédition, les dangers qu'elle présente, surtout à cette saison de l'année. Les militaires, eux, on les reconnaît facilement à leur allure affairée, à la manière entendue dont ils jugent la situation. La phrase qu'on entend le plus, quand deux soldats s'abordent, au pas de course, c'est "Pars-tu?"

Plusieurs, évidemment, font la veillée d'armes et trinquent dans les tavernes, en compagnie d'amis... qu'ils ne reverront peut-être jamais! Qui sait? On dit que ces Irlandais de Low sont déterminés... qu'il faudra prendre les fermes d'assaut les unes après les autres... que le sang coulera...

On choisit 124 hommes pris dans les Dragons de la princesse Louise, la 2e batterie de campagne et le 43e bataillon d'infanterie et le départ est fixé au dimanche matin, 17 novembre.

A 8 heures les troupes sortent du manège, musique en tête, et défilent à travers les rues de la ville pour se rendre à la gare Union. Une foule nombreuse et enthousiaste les acclame au passage et vient assister au départ du train spécial qui les conduira *au front*. Le ministre de la milice, M. Dickey, est à la gare en compagnie du major général Gascoigne. Ce dernier passe les hommes en revue, puis fait aux officiers des recommandations puisées dans le texte même de la loi militaire. S'inspirant du paragraphe 923 des King's Regulations and Orders, il recommande aux hommes de ne pas flancher. S'ils reçoivent l'ordre de faire feu, ils devront y aller franchement et ne pas tirer par-dessus la tête des manifestants, car ils risqueraient ainsi de tuer ou de blesser des innocents.

A 9 heures et demie, le train s'ébranle. Des acclamations jaillissent de toutes les poitrines, puis, les petites amies essuient à la dérobée une larme furtive pendant que la locomotive tousse à rendre l'âme et que les soldats entonnent, une dernière fois et d'une voix éraillée, "The girl I left behind me".

Le convoi du C.P.R. sur lequel le contingent file à toute vapeur vers le pays de la Gatineau comprend 9 wagons dont 3 sont occupés par les troupes et 4 par les chevaux de la cavalerie et de l'artillerie. Il y a aussi 2 wagons chargés de bagages.

**Le camp de Low.** Il est 11 heures 45 quand le train spécial arrive à Low. Il n'a pris qu'un peu plus de deux heures pour couvrir une quarantaine de milles ? Le trajet s'est effectué sans incident, les insurgés ayant négligé, par bravade sans doute, de dynamiter les ponceaux.

Les habitants de Low qui, la veille au soir, ont appris, par les journaux d'Ottawa, qu'on allait dépêcher des troupes contre eux, sont tout de même ébahis d'apprendre que les autorités militaires sont déjà sur les lieux. Ils regardent avec une curiosité mêlée d'anxiété ces visiteurs étranges qui, bientôt, vont s'installer, avec armes et bagages, à un demi-mille à peu près de la gare de Low, sur une petite crête au pied de laquelle coule un ruisseau. En un rien de temps, une trentaine de tentes ont surgi, face à l'ouest, et les "campeurs" en prennent aussitôt possession pendant que des sentinelles armées jusqu'aux dents protègent le camp contre la possibilité d'un coup de main. Mais l'arrivée des troupes à Low a beaucoup refroidi l'ardeur belliqueuse des contribuables récalcitrants et, à l'exception de quelques têtes chaudes, personne ne songe plus sérieusement à résister. Les plus modérés sont prêts à passer sous les fourches caudines; ils opinent pour le payement immédiat des impôts et le renvoi des troupes à brève échéance.

La journée du dimanche se passe sans la moindre petite alerte. Par bonheur, il fait un temps relativement doux, et les troupes n'ont pas à souffrir du froid. Durant la soirée, on redouble de surveillance. Des sentinelles à cheval patrouillent le chemin du roi et interpellent les passants. Au camp, tout le monde est plein d'entrain. On allume un immense feu de joie dont les flammes se projettent haut dans le ciel et dessinent des arabesques sur les tentes: les soldats viennent s'y chauffer et chantent en chœur "Tenting tonight" et d'autres airs du répertoire populaire de l'époque.

**Veni, vidi, vici.** Le lendemain matin, lundi, le secrétaire-trésorier du comté, M. Desjardins, sommeille paisiblement à l'hôtel Brooks quand, soudain, à 7 heures, il est éveillé par le propriétaire de l'établissement qui lui annonce que des contribuables l'attendent pour solder leurs comptes. Bientôt, l'hôtel est encombré de cultivateurs anxieux de se mettre en règle et au plus vite. C'est à celui qui payerait le premier. L'empressement est si général qu'il faut faire venir, en toute hâte, quelques dragons pour maintenir l'ordre. Non seulement les fermiers payent leurs taxes, mais ils se déclarent prêts à se donner un conseil municipal. Succès complet pour les troupes de Sa Majesté.



Fh. The Hubs and Spokes par A. Gard.

Fig. 126. — Bivouac des soldats au camp de Low.

Malgré la pluie qui tombe en abondance, "l'armée d'occupation" conserve sa bonne humeur. Elle réalise déjà que l'ennemi n'est pas féroce et que les chances de le réduire dans une bataille rangée se font de plus en plus minces.

Bien que la majorité des contribuables opine pour une soumission complète et sans condition, quelques cultivateurs de Brennan's Hill cependant tiennent encore tête aux autorités. Décidé d'en finir avec eux, M. Major, escorté de cavaliers armés de pied en cap, se rend, de nuit, chez le curé de Farrellton, M. Foley, pour lui demander de bien vouloir user de son influence et faire rentrer au bercail les brebis errantes. M. Foley est en même temps chargé par M. Major de servir aux rebelles un ultimatum leur accordant jusqu'à midi, le lendemain, pour s'amender.

Mardi, quand le délai fixé par l'avocat du comté expire, tous les contribuables de Brennan's Hill et du district ont déposé les armes, à l'exception de deux.

Aussitôt, M. Major ordonne à des huissiers d'aller saisir les biens de ces retardataires. Pour prévenir toute manifestation hostile, les huissiers se font escorter par un imposant détachement de trente hommes à cheval. La cavalcade, commandée par le major Bliss, se rend avec précaution aux maisons contre lesquelles des sanctions ont été prononcées, mais elle les trouve sans occupants. Comme la loi ne lui permet pas d'opérer une saisie en l'absence des propriétaires, le détachement fait volte-face et revient au camp, bredouille.

Dans la soirée, les conseillers municipaux choisis la veille se réunissent pour la première fois. M. Ed. McSheffrey, de Venosta, est élu maire, et M. Patrick Hayes, secrétaire-trésorier. M. Major qui assiste à la réunion du conseil annonce que les contribuables du canton de Low devront payer tous les frais—environ \$5,000—occasionnés par l'envoi de constables provinciaux et la mobilisation de la milice. Le conseil, l'épée de Damoclès au-dessus de la tête, fait toutes les promesses qu'on exige et, en retour, M. Major fait savoir au Lt-col. Aylmer qu'il peut maintenant lever le camp.

**La campagne est finie.** Le lendemain (20 novembre) après trois jours de vie au grand air et sous la tente, l'armée plie bagages. Plusieurs voient approcher, à regret, l'heure du départ, mais, par contre, beaucoup ne sont pas fâchés de réintégrer leurs pénates, d'autant plus que c'est demain jour d'actions de grâces et qu'une dinde dorée les attend.

A 4 heures de l'après-midi, un train spécial quitte Low emportant vers la capitale hommes, chevaux et équipement. Le combat n'avait pas eu lieu faute de combattants.

P. BRUNET (Extrait du *Canadian Defense Quarterly*).

## Questionnaire

1. Qu'est-ce qu'une compagnie de traite? 2.— Nommez les deux principales compagnies de traite anglaises? 3.— Dites un mot sur chacune. 4.— Se faisaient-elles la lutte? 5.— Laquelle fut victorieuse? 6.— Nommez leurs principaux postes de traite dans notre région? 7.— Quelle remarque faites-vous sur les employés de ces compagnies? 8.— Qu'est-ce qu'un trappeur? Un bourgeois? Un voyageur? Un coureur des bois? 9.— A quelle nation donnèrent-ils naissance dans l'Ouest? 10.— Par quel commerce fut surplacée la traite des pelleteries? 11.— Quel heureux effet eut le commerce du bois sur notre région?

1.— Quand commença l'exploitation forestière dans notre région? 2.— Qui fut le pionnier de cette industrie? 3.— Quelles difficultés dut-il vaincre? 4.— Quel système essayait-il? 5.— Expliquez en quoi il consistait. 6.— Était-il dangereux? 7.— En quelle année partit le premier train de bois pour Québec? 8.— Comment fonctionnait le système des "glissoires"? 9.— Ce commerce attira-t-il beaucoup de monde? 10.— Qu'est-ce qu'un chantier? 11.— Ce commerce est-il avantageux pour les cultivateurs? 12.— Pourquoi? 13.— Qu'est-ce que la "drave"? 14.— A-t-on beaucoup écrit sur la vie et les mœurs de ces hommes de chantiers? 15.— Pourquoi les chantiers de Bytown étaient-ils considérés comme un enfer? 16.— Comment l'exploitation forestière amena-t-elle la colonisation? 17.— Comment se fit cette colonisation? 18.— Quelle partie de notre région fut d'abord colonisée? 19.— Pourquoi? 20.— Par qui fut fondée la principale ville de notre région? 21.— Pourquoi lui donna-t-il le nom de Hull? 22.— Nommez les principaux centres de colonisation qui furent d'abord érigés? 23.— Pourquoi notre colonisation a-t-elle été si tardive? 24.— L'arrivée de colons si nombreux amena-t-elle une autre industrie? 25.— Depuis 1900, que fait-on encore avec notre bois? 26.— Comment se font les allumettes? le papier? 27.— Notre région est-elle bien organisée au point de vue civil? 28.— Comment divisa-t-on l'immense comté d'Ottawa? 29.— A quel diocèse appartenait d'abord notre région? 30.— En quelle année le diocèse d'Ottawa fut-il érigé? 31.— Dut-on ensuite le subdiviser? 32.— Quand est-il devenu archidiocèse? 33.— Nommez les diocèses qui dépendent de la province ecclésiastique d'Ottawa?

1.— A quelle histoire locale se rattache la vie et l'oeuvre de Philémon Wright? 2.— D'où venait Eddy lorsqu'il s'établit à Hull? 3.— En quelle année arriva-t-il dans cette ville? 4.— A quelle industrie s'occupait-il d'abord? 5.— Quelles autres industries établit-il par la suite? 6.— Eut-il des difficultés et des revers dans le développement de son oeuvre? 7.— Faites un résumé de la vie du curé Labelle. 8.— Qu'avait-il de remarquable comme individu? 9.— Quelle fut sa grande oeuvre? 10.— Où naquit Jos. Montferrand? 11.— Que fit-il dans notre région? 12.— Quels traits particuliers avait-il au physique et au moral? 13.— Racontez des incidents célèbres de sa vie? 14.— Avait-il le droit de tuer les "Chêneurs" comme il le fit sur le pont des Chaudières? 15.— Quelles leçons faut-il tirer de cette histoire? 16.— En quelle année eut lieu ce qu'on appelle l'expédition de Low? 17.— Pourquoi envoya-t-on des soldats dans le canton de Low? 18.— D'où vinrent ces soldats? 19.— Eurent-ils de la difficulté à convaincre les cultivateurs de payer leurs taxes? 20.— Pourquoi faut-il des taxes dans un pays?

## *Chapitre III*

# *Histoire religieuse*

### A.—HISTOIRE RELIGIEUSE GENERALE

#### Les missionnaires français

En 1615, lors de son deuxième voyage dans notre région, Samuel de Champlain, accompagné du Père Joseph Le Caron, Récollet, s'arrêta sur le promontoire que l'on appelle maintenant la pointe Nepean à Ottawa. De là, il dut apercevoir nos cantons et jeter les yeux sur la sombre forêt de la rive nord qui devait céder le pas à la future ville de Hull. Le grand explorateur dressa sa tente au pied des Chaudières, et consigna dans ses Relations la description des lieux qu'ils venait de découvrir; c'est alors qu'il rencontra la tribu des Algonquins qui peuplaient notre région; ceux-ci devaient recevoir la lumière de l'Évangile et se convertir presque tous dans leur pays ou sous les murs des forts français.

L'évangélisation du Nord de l'Outaouais allait commencer. Elle se poursuivra lentement jusqu'à l'arrivée de missionnaires officiellement attachés à nos centres, surtout des Pères Oblats, en 1844.

Nous savons que les missionnaires ont passé bien souvent par notre région et que même ils évangélisèrent les Indiens à l'Île des Allumettes, où les sauvages avaient un poste de pelleteries. Toutefois, les données historiques manquent presque totalement. L'Outaouais était peu sûr en effet. Voici ce qu'en a écrit le Père Jérôme Lalemant en 1641: "Tous les fléaux de Dieu, dit-il, se sont fait sentir les uns après les autres. La terreur de la guerre a suivi après les maladies mortelles. Les troupes des Hurons ont été mises en fuite ou sont tombées dans des embuscades. Des bandes d'Iroquois font continuellement des massacres dans les pays. Les femmes et les enfants ne sont même plus en assurance à la vue des palissades de leurs bourgs. De plus, lorsque les Hurons descendent à Trois-Rivières ou à Québec, ils craignent bien moins les dangers de l'eau et du feu que les Iroquois toujours en embuscade."

Cependant, le 1er mars 1643, Tessouat, le chef des grands Algonquins des Allumettes, descendit à Montréal, fondée l'année précédente, pour demander aux Robes noires de lui enseigner la religion et de le baptiser. Il fut instruit avec joie, baptisé et marié avec sa vieille compagne. Cette même année, 70 à 80 sauvages suivirent leur chef et reçurent le baptême à son exemple. C'est le signe du passage et de la prédication des missionnaires en nos milieux. La lecture qui suit ce chapitre apporte quelques précisions à l'appui de ce que nous venons d'avancer.

Les trafiquants eux-mêmes s'occupaient de l'âme des sauvages. Voici ce qu'en dit en 1660, le supérieur des Jésuites: "Chouard et Radisson qui ont hiverné parmi les sauvages ont été assez heureux pour baptiser 200 petits enfants." Or nous savons que Chouard et Radisson ont maintes fois monté ou descendu la "Grande-Rivière" et qu'ils séjournèrent ici ou là en notre région.

La paix de 1701 avec les Iroquois libéra définitivement notre vallée et permit aux missionnaires leur expansion évangélique.

Le dix-huitième siècle fut cependant une période assez obscure de notre histoire religieuse et il est difficile de consigner des faits importants et qui pourraient offrir un sérieux intérêt. La cession du Canada à l'Angleterre en 1763 ne fut pas sans jeter un véritable désarroi parmi nos missionnaires. Nous arrivons donc à l'année 1818 pendant laquelle deux missionnaires, suivant les traces de M. Tabeau parti en 1816, remontaient, en canot d'écorce, le cours de l'Outaouais; c'étaient MM. Provencher et Dumoulin que Mgr Plessis envoyait, à plus de 600 lieues de Québec, sur la Rivière-Rouge, fonder une mission pour les Canadiens et les Métis. Peu après, M. Jean-Jacques Lartigues était sacré évêque et la partie de notre province ecclésiastique d'Ottawa, sise dans la province de Québec, passait sous la houlette de ce prélat.

### **Les premières paroisses et les prêtres desservants des cantons**

La plus ancienne paroisse du diocèse d'Ottawa est sans contredit Montebello. Les archives de la mission de Notre-Dame de Bonsecours, dans la seigneurie de la Petite-Nation, comme on l'appelait, remontent à 1815. La seigneurie, appartenant à la famille Papineau depuis 1804, devint, en 1810, la propriété de Joseph Papineau (père du célèbre orateur, et lui-même membre de la Chambre); elle groupait toutes les familles canadiennes alors établies dans la vallée de l'Outaouais, c'est-à-dire une trentaine. De temps en temps un prêtre de la maison des Sulpiciens d'Oka venait y donner la mission.

Le premier acte de baptême, fait le 17 septembre 1815 dans la région du Nord de l'Outaouais, et conservé religieusement dans les registres de cette vénérable église de Bonsecours, est signé par le Rév. P. J. Roupe.

En novembre 1818, M. Denis Papineau fit don d'un terrain destiné à la construction d'une église, d'une école et d'un presbytère à l'usage d'un curé. Trois ans plus tard eut lieu la bénédiction de cette église.

En 1827, M. Roupe reçut de Mgr Lartigues, la mission de visiter tous les catholiques du Haut-Outaouais. Ce fut pendant ce voyage qu'il planta des croix à Buckingham, à Aylmer et à l'Île des Allumettes, marquant les emplacements des nouvelles chapelles.

Le 12 octobre 1828, M. Paisly devint le premier missionnaire résidant à Bonsecours. Il donnait des missions dans toute la vallée de l'Outaouais; c'est ainsi qu'il a fait le premier baptême enregistré à Bytown le 21 mai 1829.

C'est à M. Brunet, cinquième curé de Bonsecours, qu'est due la première chapelle d'Aylmer, érigée en 1836.

Le Nord de l'Outaouais resta longtemps désert. Les Sulpiciens s'étaient établis à Oka au commencement du XVIIIème siècle et les débris des anciennes tribus algonquines y avaient trouvé un refuge. Ces sauvages d'Oka étaient tous chrétiens. Dans le haut de l'Outaouais, au contraire, les sauvages étaient demeurés dans l'ignorance du vrai Dieu. C'est pourquoi Mgr Provencher ordonna en 1835 qu'une mission annuelle fût prêchée sur l'Outaouais. M. Brunet, missionnaire de la Petite-Nation, et M. Cannon, vicaire à Bytown, partirent donc en 1836 pour visiter tous les catholiques établis sur les bords de la rivière jusqu'au Fort Coulonge.

Cette même année, un Sulpicien de grand mérite, M. de Bellefeuille, qui avait appris l'algonquin au milieu des sauvages d'Oka, fut chargé de pousser jusqu'au lac Témiscamingue. Cette première mission fut très fructueuse. Encouragé par ce premier succès, il en fit deux autres, l'une en 1837 et l'autre en 1838, mais il mourut en rentrant à Montréal, épuisé par les trop grandes fatigues qu'il avait éprouvées.

Les continuateurs de l'œuvre de ce dévoué sulpicien furent MM. Moreau et Poiré qui fixèrent en 1839 leurs résidences au Fort William (sur l'Outaouais) où ils restèrent jusqu'à l'arrivée des Oblats en 1844.

Or, en 1836, Mgr Lartigue avait voulu faire de l'œuvre des missions de l'Outaouais une véritable institution: il donna aux jeunes prêtres qu'il envoya là pour y passer le temps de leur vicariat le titre de *missionnaires ambulants de la vallée de l'Outaouais*. Ce digne évêque leur écrivit des instructions sur leur manière de vivre et de se conduire, si belles et si apostoliques que nous regrettons, faute d'espace, de ne pouvoir les reproduire ici. Les premiers prêtres qui exercèrent ce ministère furent, MM. Brunet, Dolan, Brady et Bourassa.

Pour avoir une idée juste des missions de l'Outaouais en 1838, écoutons M. Brady faisant son rapport à l'évêque de Montréal: "Dans les trois premiers mois de l'année, comme j'ignorais l'état d'extrême détresse spirituelle dans lequel se trouvaient les fidèles au-dessus du canton de Buckingham, j'ai consacré tous mes soins, de concert avec M. Brunet, aux missions de Buckingham, de la Petite-Nation et de Grenville, ce qui était une tâche suffisante, puisque chacune de ces missions est bien capable d'occuper exclusivement un missionnaire. Au commencement, je trouvais pénible de monter, une fois par mois à Buckingham, à 10 ou 12 lieues de ma résidence, par des chemins à travers bois, complètement négligés. Mais le respect et l'attachement qu'ils me témoignent a tellement touché mon cœur que je me suis attaché à eux tout de bon.

"Les catholiques de la mission de Grenville sont très dispersés. Les prédications du ministre méthodiste sont heureusement restées sans effet.

“Le long de la Grande-Rivière et de la Gatineau dans les cantons de Templeton, il y a une centaine de familles catholiques. Dans le canton de Hull on compte environ le même nombre de catholiques, mais bien plus de protestants de toutes les confessions.

“Autrefois une ou deux missions par an suffisaient. Aujourd’hui, il n’en est plus ainsi, car des jeunes gens grandissent qui ne savent rien. Nous n’avons pas d’écoles; tous, jeunes et vieux, vivent dans la dernière ignorance. Il est donc urgent de les instruire.

“A Aylmer et à Chelsea les fidèles sont très préoccupés de la pensée d’avoir un prêtre résidant...”

Monsieur J. Roupe, P.S.S., M. Brunet, M. Paisly, M. Bourrassa et quelques autres eurent donc pendant plusieurs années la charge de toutes les missions de l’Outaouais. Et c’était un “spectacle très propre à nous inspirer de sombres pensées sur l’état du catholicisme dans nos quartiers, dira l’un d’eux, sur les dangers que courent nos frères de perdre la foi”. Et, en effet, les catholiques ne pouvaient qu’avec peine remplir leurs devoirs religieux.

Un autre missionnaire dira en 1842: “A Hull, il n’y a pas une seule école catholique. Mais il y en a 5 tenues par des hérétiques et fréquentées par 20 enfants catholiques. Il y a 3 églises protestantes, presbytérienne, anglicane et méthodiste; les Méthodistes y sont en majorité et, comme partout ailleurs, fanatiques et ignorants. Nous avons une église dans la région de Hull; une au village d’Aylmer, sur le bord du lac des chênes et l’autre à Chelsea dans la partie reculée du “township”.

Vers 1840, l’abbé Brady, missionnaire séculier, fixe sa demeure à Hull qui devient le centre de ses missions. Il loue pour 15 louis par an, (\$60.00) une cabane qu’il transforme en chapelle-presbytère. Son intention était d’y construire une église dans un prochain avenir. Il communique son projet à Mgr Bourget de Montréal. M. Wright, de son côté, avait songé à la construction d’une église catholique comme desserte pour un grand nombre de ses ouvriers. C’est alors qu’il conféra avec l’abbé Brady. Le missionnaire ne put mettre son projet à exécution. Cette tâche était réservée aux Pères Oblats, arrivés récemment au pays et auxquels nous consacrerons un chapitre.

Nous ne pouvons que glorifier hautement le dévouement et l’abnégation de ces vaillants champions de la foi qui consacrèrent une bonne partie de leur vie à ce rude ministère dont les efforts ont valu la conquête du pays au Christ. Comme le sang des premiers martyrs, les fatigues incroyables de ces nobles cœurs se sont transformées en une semence de chrétiens.

### **La première visite pastorale dans le Nord de l’Outaouais**

Pour terminer ces notes sur l’évangélisation et les missions du Nord de l’Outaouais avant l’arrivée des Oblats, nous citerons le Père Alexis, O.M.C. Il raconte le voyage de Mgr Bourget dans notre région en 1840. C’est M. Brady qui organisa cette première visite d’un évêque en nos milieux.

“Voici l’itinéraire que devra suivre Sa Grandeur: De la Petite-Nation à Buckingham en steamboat; une fois débarqué à Buckingham, il y a cinq milles à faire en charrette pour gagner le village. De Buckingham à Templeton (la Gatineau) six

lieues en steamboat, ou, si le temps le permet, en canot. L'église est sur le bord de la rivière. De Templeton on va en calèche tant à Chelsea qu'à Aylmer. D'Aylmer on monte en steamboat jusqu'aux Chats; et là il y a sept milles par terre que les missionnaires font généralement à pied pour atteindre le lac des Chats, où l'on embarque de nouveau dans un steamboat qui va jusqu'au Portage-du-Fort. A partir de ce point, il n'y a plus d'autres moyens de voyager qu'en canot. Mais, je suis persuadé que les gens du Grand-Calumet se feraient un devoir et un plaisir d'aller chercher Sa Grandeur, et que ceux des Allumettes feraient de même.

“Je pense que la meilleure manière de voyager, serait de partir en canot d'en bas, en apportant toutes les choses nécessaires. Autrement nous serons obligés d'exercer le ministère dans les auberges.”

Cette grande visite pastorale fut préparée de longue main. Monseigneur Bourget, comme jadis Notre-Seigneur, en Judée, envoya devant lui des apôtres qui lui ouvrirent les voies. C'étaient MM. Prince et Désautels, Amyot et Truteau, Girouard et Charland.

Monseigneur Bourget partit à son tour. Il comença sa visite par l'île des Allumettes et la continua en descendant, confirmant les fidèles, bénissant les chapelles, marquant les emplacements des nouvelles églises, et faisant tous les offices de son sacré ministère. Cette visite depuis si longtemps annoncée, si solennellement préparée, eut un grand retentissement dans le pays, et fit un bien qu'on ne peut guère comprendre à distance. *D'elle date l'organisation religieuse de la vallée de l'Outaouais.*

Tels furent les fruits de cette visite pastorale. Aussi, à son retour à Montréal, Mgr Bourget pouvait-il, par une lettre pastorale en date du 25 novembre 1840, se féliciter, à bon droit, de son voyage dans l'Outaouais supérieur: — “Pendant plus d'un mois, dit-il, nous avons parcouru tout le territoire qui s'étend le long de la Grande-Rivière, depuis Grenville jusqu'à l'île des Allumettes, comprenant une étendue de près de quatre-vingt lieues. Nous n'avons cessé de recueillir les fruits de grâce et de salut qu'il plaisait à Dieu de répandre sur nos travaux et sur ceux de nos zélés collaborateurs. Dans le cours de cette visite nous avons planté la croix du Sauveur en huit endroits où ce signe du salut n'avait pas encore été publiquement arboré et vénéré; nous avons béni solennellement quatre chapelles missions et désigné la place de trois nouvelles chapelles qui seront bâties sous peu, à en juger par le zèle des catholiques de ces lieux. La confirmation a été administrée à près de neuf cents personnes, et plus de dix-sept cent cinquante ont participé au banquet eucharistique.”

Avec l'arrivée des Oblats, les Algonquins de la Gatineau ont senti la même sollicitude de l'Eglise et le même dévouement que chez les “Robes noires”. C'est ainsi qu'en parcourant les chantiers de la Gatineau, les Pères se chargeaient des sauvages de leur district. Quarante ans encore après la fondation de la paroisse Notre-Dame, les Pères s'occupaient des Indiens de nos régions.

C'est de Hull et d'Ottawa, en effet, que partaient les missionnaires pour se diriger vers les chantiers de l'Outaouais et de la Gatineau. A Hull, chaque printemps, depuis 1846, les bûcherons s'arrêtaient pour s'acquitter de leurs devoirs de religion.

Jusqu'à la fin du XIXe siècle, Hull fut ainsi le centre des missions des chantiers. C'est au commencement du siècle dernier seulement que ce foyer se déplace vers Maniwaki.

Or voici le recensement de 1827, pour le comté d'Ottawa dont faisait alors partie le comté de Pontiac: 2.488 habitants, trois églises, dont une seule catholique.

Le recensement de 1831, plus explicite, nous donne le nombre des catholiques et des protestants:

Protestants .....	3.604
Catholiques .....	2.069
Population totale .....	5.673

En 1830, le canton de Hull ne renfermait que 1066 habitants.

### **Monseigneur Guigues**

Telle était la situation religieuse de la vallée de l'Outaouais, lorsqu'il plut à la Providence de la tirer de sa misère par la fondation d'un nouveau diocèse.

Malgré les plus habiles mesures du gouvernement pour préparer l'avenir, cette terre, réservée aux Loyalistes anglais, était destinée, par un étrange retour des choses, à retomber aux mains des Français, ses premiers découvreurs.

Si Dieu est capable de ces grandes choses, il y a une grandeur dont certains hommes sont susceptibles: c'est de se faire des instruments dociles. Parmi ces instruments glorieux de la Providence, nous citerons Mgr Bourget et Mgr Guigues.

Mgr Bourget s'intéressait vivement au développement du Nord de l'Outaouais qu'il avait visité en 1840. La colonisation y faisait des progrès étonnants. Ayant pris toutes les mesures nécessaires, Mgr Bourget obtint donc du Saint Père, par bref du 25 juin 1847, l'érection du nouveau diocèse de Bytown dont le premier titulaire, nommé le 9 juillet suivant, devait être Mgr Guigues, Provincial des Oblats du Canada. Tous comprirent la portée de ce grand acte; et à partir de ce jour, le Nord de l'Outaouais eut foi, plus que jamais, en ses destinées. Le nouvel évêque voulut être sacré à Bytown l'année suivante dans la cathédrale à moitié finie, mais qu'il aimait déjà de tout son cœur. Dès lors commença l'exécution des grands travaux qu'il devait accomplir durant son fécond épiscopat. Au premier rang des sollicitudes de son cœur d'apôtre, furent sans contredit, la colonisation du pays, et l'organisation de son vaste diocèse.

Si Mgr Bourget fut l'inspirateur des missions des chantiers, à Mgr Guigues revient la gloire de les avoir organisées. Le Père Durocher, prêtre sulpicien entré chez les Oblats en 1643, et ses compagnons s'y occupèrent avec zèle jusqu'en 1848.

Que cette œuvre fût nécessaire, l'extrait suivant d'une lettre de M. Désautels, d'Aylmer, 3 mai 1842, le démontre: "C'est un spectacle affligeant que celui qu'offrent les chantiers. D'après un dernier recensement, il y aurait à chaque saison,

plus de 5.000 hommes dans les chantiers de l'Outaouais. Je crois qu'il y aurait moyen de faire beaucoup de bien parmi ces pauvres gens. Mais il faudrait d'autres prêtres robustes pour visiter en hiver les chantiers et venir, au printemps, attendre les hommes aux Chaudières et à l'embouchure de la Gatineau."

Et le Père Durocher écrivait: "Enfin nous sommes de retour à Bytown de voyages de missions sur les rivières Gatineau, au Désert, d'Aigle, Joseph. Malgré la fatigue nous repartons immédiatement pour la Grande-Rivière. Nous nous sommes égarés quelques fois. Le feu nous brûlait un côté tandis que nous gelions de l'autre. Nous avons mangé le lard sur le pouce et pris notre dîner sur la neige. Nous parlons quasi toutes les langues; nous avons, au besoin, quasi fait des miracles.

"Nous avons commencé par le lac Ste-Marie. Il faut que nous voyions chaque chantier dans sa cabane. Nous arrivons le soir dans un chantier. Nous voyons les hommes, nous parlons familièrement avec eux. Nous leur apprenons des cantiques. Lorsqu'on les a un peu égayés, on leur parle de leurs fins dernières, du péché, de la confession; on leur fait la prière, un examen de conscience; on les confesse tous. Le lendemain, on leur dit la messe.

"On se sépare à regret de ces bons enfants. Déjà nous sommes attachés à eux et eux à nous. Ils nous reconduisent en disant: "Revenez donc nous voir." C'est à peu près la même chose dans tous les chantiers et le bien qu'on y fait est vraiment merveilleux."

Comme nous l'avons dit, l'oeuvre des chantiers avait son centre à Hull. En 1874, la première chapelle existait: c'était la "Chapelle des Chantiers".

C'est là qu'aimait à se transporter souvent Mgr Guigues pour lequel tous les hommes des chantiers étaient les enfants de son diocèse pendant qu'ils travaillaient. Du haut de la galerie extérieure de la chapelle ont parlé à une foule abondante de voyageurs réunis sur la grève, les puissantes voix des Durocher, des Bourassa, des Brunet, des Reboul et de plusieurs autres dont les noms sont légendaires dans nos paroisses. Là aussi on entendait souvent la voix sympathique et vibrante de Mgr Guigues.

Aujourd'hui l'ancienne organisation des missionnaires des chantiers s'est modifiée. Le pays tout entier se trouvant divisé entre différents districts paroissiaux, les curés visitent volontiers, l'hiver, les bûcherons qui font chantier dans les limites de leurs paroisses et qui les reçoivent avec joie.

Mais on ne saurait trop admirer les vétérans du sacerdoce qui ont évangélisé notre contrée et notre pays. Le missionnaire n'avaient point, à vrai dire, de demeure permanente, tant il se déplaçait. Il sillonnait le pays, en raquettes, en canot d'écorce, parcourant d'énormes distances, ayant pour tout bagage un calice et les ornements sacrés.

Cette vie si dure et si agitée, avec ses péripéties, ses luttes contre les orangistes, les réfutations des prédicants, ne manquait point d'un certain attrait; l'on a vu plus d'un vieux curé retiré dans les délices d'une belle paroisse du Bas-Canada, se rappeler avec regret les travaux de sa jeunesse.

### **Le haut de la Gatineau et de la Lièvre en 1849**

On comptait alors les paroisses de Cantley, de Masham, de Martindale, du lac Ste-Marie, de Gracefield et de Bouchette, sur la Gatineau; de Notre-Dame du Laus, de la Garde et de la Salette, sur la Lièvre. Mais la colonisation fut extrêmement lente dans cette région, bien que Mgr Guigues fit tout en son pouvoir pour la pousser.

Mgr Guigues dans le voyage qu'il y fit alors nous donne des détails intéressants: "Accompagné du Père Clément et de M. Ginguet, j'entrepris ma course apostolique. Je passai à la Pêche et à Wakefield sans m'y arrêter, résolu à le faire plus tard. Nous traversâmes le canton de Low.

"Nous arrivâmes enfin au lac qui porte le doux nom de Marie; 14 familles canadiennes y sont établies, toutes très pauvres. Nous commençâmes ensuite nos exercices dans une chapelle ouverte à tous les vents. Le vin gelait dans le calice et l'eau dans le lavabo. Je laissai ces habitants pénétrés de sentiments de charité, d'union et de désir de bien faire et résolus de venir tous les dimanches à la chapelle accomplir leurs devoirs religieux.

"Nous repartîmes pour la Visitation (Gracefield) sur la Gatineau. Une soixantaine de familles dépendent de cette mission. Elles sont pauvres aussi, mais remplies d'esprit de foi et de simplicité.

"Après trois jours, nous nous dirigeâmes vers la réserve aux Déserts. Nous allâmes visiter le terrain que j'ai demandé au gouvernement pour former un établissement de sauvages (Bouchette).

"Nous fîmes alors neuf lieues pour nous rendre jusqu'à Maniwaki où nous fûmes reçus avec joie.

"Après plusieurs autres stations, nous parvîmes à Buckingham. (Il ne s'arrêta pas au village actuel de la Salette qui est récent.) J'allai le soir commencer une petite mission sur la rivière Blanche, entre la Gatineau et Buckingham (Perkin's Mills). J'y fis bâtir une chapelle. Le lendemain au soir j'étais à Bytown après 15 jours d'absence."

Durant les 25 années de son épiscopat, Mgr Guigues avait fait faire des progrès immenses à son diocèse. En y arrivant en 1848, il y trouva 7 missionnaires Oblats et 8 prêtres séculiers. Il y laissait, en 1874, 26 pères de sa congrégation et 54 prêtres séculiers. En 1848, on ne comptait dans tout le diocèse, que trois églises en pierre et trente chapelles en bois. En 1874, il y avait 55 églises et 33 chapelles. Enfin, la population catholique qui, d'après le recensement de 1851, s'élevait à 39,000 âmes, était déjà montée en 1871, au chiffre énorme de 96,000 habitants. La population canadienne-française avait passé de 15,246 à 56,474 âmes. Il est à remarquer que, pendant ces 20 années, le nombre des protestants n'a pas doublé (48,699 en 1851 et 85,623 en 1871), tandis que celui des catholiques au contraire, a presque triplé. Mais si le nombre des catholiques en général est satisfaisant, celui des Canadiens français, en particulier, est plus consolant encore, puisque, en si peu d'années, il se trouve presque quadruplé.

Mgr Guigues mourut en 1874, plein d'âge et de mérites. Il avait littéralement colonisé et évangélisé notre région avec ses frères en religion, les vaillants Oblats de Marie-Immaculée. Sans doute plusieurs prêtres séculiers et quelques Sulpiciens avaient accompli de véritables prouesses apostoliques dans le nord de l'Outaouais, mais Dieu avait réservé aux Oblats la plus grande part en ce nouveau champ de la moisson des âmes. Il ont, à vrai dire, créé notre région au point de vue religieux.

### **Monseigneur Duhamel**

La vacance qu'avait laissée Mgr Guigues fut remplie le 1er septembre 1874 par le curé de Saint-Eugène, M. l'abbé Joseph-Thomas Duhamel, sacré évêque dans la cathédrale d'Ottawa le 28 octobre suivant.

Mgr Duhamel naquit à Contrecoeur, comté de Verchères, le 6 décembre 1841. Il était le dernier d'une famille de 11 enfants. A peine âgé de trois ans, il vint à Bytown avec ses parents. Leur fils aîné, Laurent, y travaillait déjà depuis quelque temps. Lorsque en 1848, Mgr Guigues eut ouvert le collège d'Ottawa, le jeune Thomas et deux de ses frères y entrèrent aussitôt. Les études du jeune Thomas furent très rapides et brillantes.

Ordonné prêtre en 1863, il fut envoyé à Buckingham en qualité de vicaire du Rév. M. Jouvent. L'année suivante, il était nommé curé de Saint-Eugène de Prescott, paroisse d'une assez grande importance.

A l'automne de 1873, les évêques de la province, désirant faire modifier la loi sur la construction des églises, nommèrent une commission d'études à cet effet; M. Duhamel fut choisi pour faire partie de cette commission. C'est dans l'exercice de son humble mais laborieux ministère que la nouvelle de son élévation à l'épiscopat vint le surprendre. Il n'avait pas encore 33 ans.

Intelligence ouverte, il voit vite et bien; volonté ferme, il hésite rarement, il écoute un conseil, mais il ne subit point d'influence — il est surtout discret. D'un tempérament impérieux, la religion et la responsabilité de sa charge ont complètement dominé ce côté fâcheux de son caractère.

Au physique, il est d'une taille plutôt moyenne, son visage est pâle et arrondi, son regard résolu.

A la mort de Mgr Guigues, tout se ressentait encore des premières luttes et des premières difficultés. Une réforme s'imposait un peu partout. Il fallait pourvoir également à l'homogénéité du clergé. Mgr Duhamel sut tout comprendre; il mena à bonne fin son vaste programme.

En 1882 eut lieu un des événements les plus importants de l'épiscopat de Mgr Duhamel: la division de son vaste diocèse. Le temps était venu où les prévisions prophétiques de Mgr Bourget, en 1847, allaient avoir un commencement de réalisation. Le pays avait merveilleusement progressé depuis ce temps, et l'Eglise, dans sa prudence, devait tout faire pour ne point se laisser surprendre par l'avenir.

Un vicariat apostolique fut créé sous le nom de Pontiac. Il comprenait tout le nord des provinces d'Ontario et de Québec.

Ottawa appartenait encore à la province ecclésiastique de Québec; mais en donnant les bulles d'érection du vicariat, la cour de Rome avait positivement exprimé son intention de créer, avant peu d'années, une nouvelle province dont Ottawa serait la métropole. Ce qui arriva en 1886.

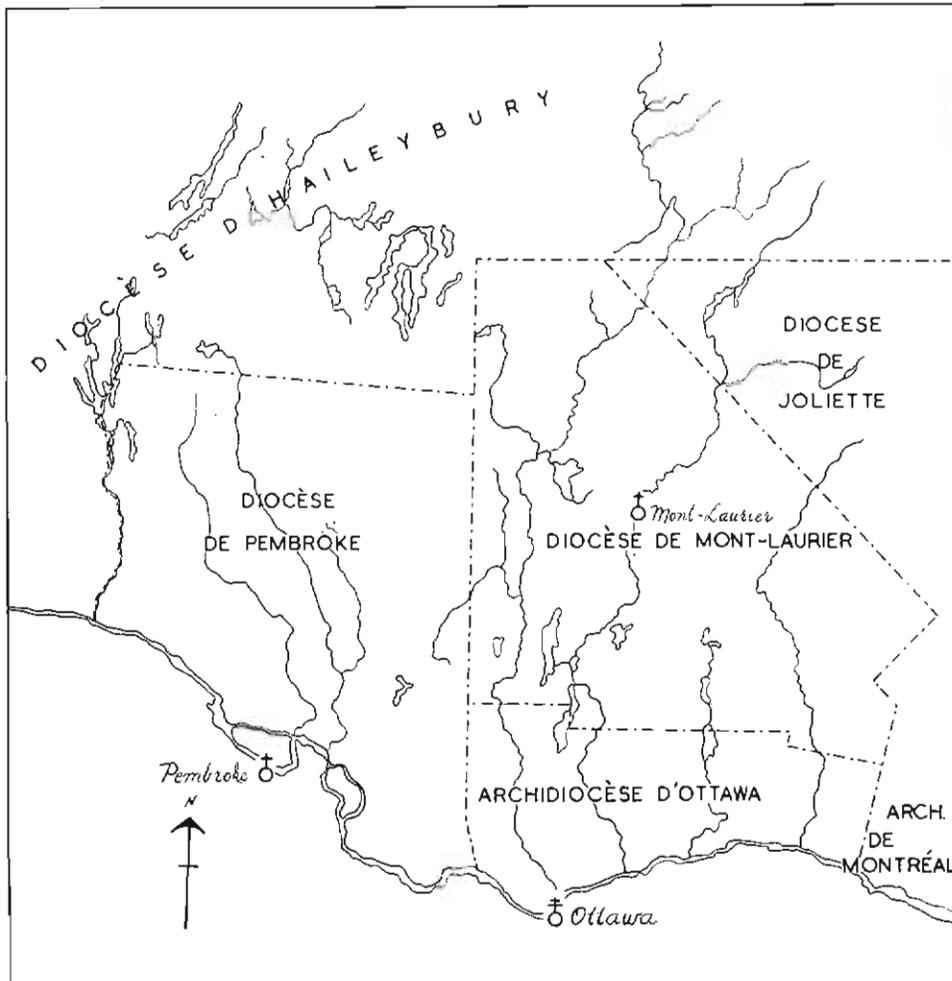


Fig. 127. — Diocèses de la région.

Mgr Duhamel mourut en 1909. Il laissait un diocèse en très belle voie de progrès. Les mérites du premier archevêque d'Ottawa lui ont valu l'admiration de tout l'épiscopat canadien et son souvenir est vivace en toute notre région. Mgr Bruchési, Archevêque de Montréal, prononça l'oraison funèbre du défunt archevêque d'Ottawa.

L'archidiocèse d'Ottawa verra se succéder Mgr C.-H. Gauthier (mort en 1922), Mgr J.-H. Emard (mort en 1927) et Mgr Guillaume Forbes qui accomplit encore avec tant de dignité les hautes fonctions de son ministère.

Un mot du diocèse de Mont-Laurier formé en 1913. C'est une portion de l'archidiocèse d'Ottawa; Mgr Brunet en fut le premier évêque. Il eut pour successeur en 1922 Mgr J.-E. Limoges. Ce diocèse, habilement conduit par son chef spirituel, est déjà pourvu d'un séminaire, d'hôpitaux et d'hospices. C'est le domaine où rayonna le célèbre Mgr Labelle, dit le curé Labelle, dont on a lu la vie plus haut (page 138).

### **Comté et diocèse de Pontiac**

Si nous jetons les yeux sur la carte dans la direction de l'ouest, nous voyons quatre cantons qui font aujourd'hui partie du comté de Pontiac: Bristol, Clarendon, Litchfield et Mansfield. De ces cantons, trois étaient inhabités en 1830 et le quatrième, Bristol, comptait, en tout, 33 habitants. Et c'est là le seul recensement que nous puissions trouver du comté de Pontiac avant 1861, car cet immense district faisait jusqu'alors partie du comté d'Ottawa.

Le comté de Pontiac est peut-être la portion la plus pittoresque et à la fois dans son ensemble la plus pauvre au point de vue agricole de toute la province de Québec. Les montagnes des Laurentides tout à fait impropres à la culture, le couvrent complètement laissant à peine entre elles et la rivière, une étroite bande de terre fertile qui va se rétrécissant jusqu'aux Allumettes pour disparaître un peu plus haut. C'est dans cette bande riveraine, dernier prolongement fertile des basses terres du St-Laurent qu'est toute groupée la population de Pontiac.

Mais si les montagnes de Pontiac sont impropres à la culture, elles sont heureusement d'une grande richesse forestière, richesse que soixante années d'exploitation incessante n'ont point encore tarie, quoiqu'elles l'aient bien diminuée. Chaque hiver, c'est là que des milliers d'hommes travaillent dans les chantiers, et chaque printemps, les rivières Coulonge, Noire, du Moyne et de la Kippewa se couvrent d'énormes quantités de billes qui s'en viennent à la dérive jusqu'à notre ville, pour alimenter les puissantes scieries de nos Chaudières.

Mais dans ce vaste comté, plusieurs paroisses se sont constituées. Florissantes de nos jours, les principales d'entre elles sont: Saint-Paul-Ermite de Sheenboro, Chapeau, Fort-Coulonge, Sainte-Anne de l'île du Grand Calumet, Sainte-Elizabeth de Vinton, Saint-Jacques du Portage-du-Fort, Saint-Edouard de Bristol, Quyon.

En 1882 fut formé le vicariat apostolique de Pontiac dont le premier vicaire apostolique fut Mgr Narcisse-Zéphirin Lorrain. Le vicariat comptait en 1881 un peu plus de 33.000 catholiques, plus les sauvages de la terre de Rupert (environ 4.000). Il renfermait 16 paroisses avec une vingtaine de missions annexées; deux résidences d'Oblats qui visitaient les chantiers et les postes sauvages; quatre couvents de religieuses; en tout 18 prêtres séculiers, 9 Pères Oblats et vingt-quatre Soeurs Grises.

Pembroke était dès 1882 la ville la plus importante du vicariat. Elle devint donc la résidence temporaire du vicaire apostolique.

En 1883, le nouvel évêque fit sa première visite pastorale. L'année suivante, Mgr Lorrain entreprit un long et périlleux voyage, la visite des missions sauvages du Témiscamingue, de l'Abitibi, de Moose Factory et d'Albany. Les pauvres sauvages de la baie d'Hudson, voyant pour la première fois parmi eux celui qu'ils vénéraient déjà comme leur père et leur premier pasteur, en gardèrent une impression de joie et de reconnaissance qui ne s'effaça point de sitôt.

Le vicariat apostolique de Pontiac fut érigé en diocèse en 1896. Il renfermait alors une population de 3.146 âmes dont 1.620 Canadiens français. En 1908, Pembroke donna à son tour naissance au vicariat apostolique du Témiscamingue. Ce vicariat devint l'évêché de Haileybury en 1915. Mgr Latulippe en fut le premier évêque.

### **Comté d'Argenteuil**

Aux dernières années du 18<sup>e</sup> siècle, des colons écossais et des Loyalistes vinrent s'établir dans la seigneurie d'Argenteuil et y formèrent un des rares districts protestants de la province de Québec. Naturellement, le comté d'Argenteuil s'étend aujourd'hui bien au delà des limites de l'ancienne seigneurie et les cantons de Chatham et Grenville ainsi que ceux situés au nord sous la même longitude font partie du diocèse d'Ottawa. Les deux principales paroisses sont: Notre-Dame des Sept-Douleurs de Grenville et Saint-Philippe d'Argenteuil (Chatham). C'est dans le territoire de cette dernière qu'eut lieu la fameuse bataille du Long-Sault en 1660, à Carillon.

### **Conclusion**

En 1931, la population catholique des comtés de Labelle, d'Argenteuil, de Papineau, de Hull, de Gatineau et de Pontiac était de 127.757 âmes, alors qu'elle n'était que de 23.690 en 1848, en comptant la partie ontarienne. En 1931 la population totale était de 153.474 habitants.

En 1848, il y avait une communauté religieuse dans la région de l'Outaouais. En 1938, il y a 25 communautés, 90 paroisses, 15 missions et 3 diocèses.

Rome a donc été d'une sollicitude toute particulière à notre endroit. Nos Seigneurs les Evêques de toutes ces circonscriptions épiscopales le savent. C'est leur mérite autant que leur gloire d'avoir utilisé leurs talents au service de la fin ultime des âmes et des peuples du Nord de l'Outaouais.

Nous arrêtons ici l'histoire religieuse de notre région; les cadres de ce chapitre ne permettent pas de plus longs développements; qu'il suffise de dire qu'aujourd'hui nos diocèses se distinguent par une floraison d'oeuvres éminemment chrétiennes et sociales. Fondations d'écoles, de collèges, d'académies et de couvents; ouvertures d'hôpitaux, cercles syndicalistes et patronaux, organisations des cultivateurs, oeuvres de jeunesse, etc. L'impulsion ne ralentira pas de sitôt. Les gestes des fondateurs

se perpétuent dans leurs héritiers et l'on doit croire que, du point de vue religieux, pour ne parler que de celui-là, le nord de l'Outaouais peut à bon droit s'enorgueillir de ses beautés et "grandir en espérant". Pour peu que Dieu lui prête vie et continue de lui susciter des hommes de grand coeur et de bel esprit, nos cantons et nos vallées feront superbe figure dans le champ apostolique du Christ-Roi.

## B.—CONGREGATIONS RELIGIEUSES DE LA REGION

### I. INSTITUTS D'HOMMES

#### Pères Oblats de Marie Immaculée:

La congrégation des Pères Oblats fut fondée à Aix en Provence par Mgr de Mazenod (1782-1861) en 1816 et approuvée par Léon XII.

La fin principale que propose cette congrégation est la prédication des missions et les retraites paroissiales; la fin secondaire: séminaires, missions indiennes, retraites fermées, œuvres ouvrières, œuvres des paroisses, l'enseignement.

Les premiers Oblats envoyés en Canada furent les RR. PP. Honorat, Telmon, Baudrand et Lagier. Ils arrivèrent, en 1841, et s'établirent d'abord à Saint-Hilaire, comté de Rouville et l'année suivante à Longueuil. En 1848, ils se fixaient définitivement à Montréal où se trouve maintenant le siège de la maison provinciale de la première province du Canada, formée par les maisons situées dans les provinces civiles de Québec et d'Ontario.

A Hull, la paroisse Notre-Dame de Grâce, et la Maison des Retraites fermées du Sacré-Coeur sont dirigées par les Pères Oblats.

A Maniwaki, les P. Oblats ont aussi la desserte de la paroisse et la mission des Indiens. Ils ont ouvert un scolasticat à Sainte-Agathe-des-Monts, diocèse de Mont-Laurier.

Nous parlerons ailleurs de l'immense travail que firent les Pères Oblats dans notre région du nord de l'Outaouais et de la tâche héroïque qu'ils ont menée à si bonne fin (voir histoire de Hull, page 186).

#### Compagnie de Marie:

Fondée en 1705 par le Bienheureux Louis-Marie de Montfort, la congrégation comprend des religieux prêtres et des frères coadjuteurs. Du nom de leur fondateur on les appelle Montfortains.

Le but de la Communauté est la prédication en pays chrétiens et en pays infidèles. La compagnie possède des établissements en France, en Belgique, en Hollande, en Danemark, en Suisse, en Italie, en Angleterre, au Canada et aux Etats-Unis, et des Missions en Afrique, dans l'île d'Haïti, en Colombie-sud-américaine.

Les deux premiers religieux montfortains, le R. P. P. Fleurance et le Frère Hugolin, arrivés au Canada en 1883, y furent envoyés à la demande de M. V. Rousselot, p.s.s. curé de Notre-Dame de Montréal, avec l'appui de Mgr Duhamel, évêque d'Ottawa. Érigée en 1903, la province canadienne compte actuellement 11 établissements et 3 aux États-Unis.

Les Pères de Marie dirigent le juniorat Notre-Dame-des-Coeurs à Papineauville depuis 1898 et un orphelinat à Montfort depuis 1883.

### **Congrégation des Rédemptoristes:**

La congrégation du Très Saint-Rédempteur fut fondée en 1732 par saint Alphonse de Liguori, évêque et docteur de l'Église.

Le but de la congrégation: les missions.

La Maison-Mère est à Rome. La congrégation est divisée en 21 provinces et 18 vice-provinces comprenant 348 maisons et près de 6000 religieux.

La Maison provinciale pour les maisons de langue française est à Ste-Anne de Beupré; celle de langue anglaise se trouve à Toronto.

Congrégation répandue dans 21 diocèses et Missions.

Les Pères Rédemptoristes ont leur Studendat à Aylmer, P.Q., depuis peu. Il porte le nom de Mont Saint-Joseph. Leur maison d'été pour les étudiants est à Masham.

### **Les Pères du St-Esprit:**

Notre région contient la seule maison que possèdent au Canada les Pères du St-Esprit. Ces religieux, fondés en 1701 par Claude Poullart des Places et restaurés en 1848 par le Vénéré Père Libermann, forment l'une des Congrégations missionnaires les plus importantes de l'Église. Ils comptent 29 évêques, 6 préfets apostoliques, 3.400 membres profès, 2.540 aspirants soit un total de 5.975 membres. Leur champ d'apostolat particulier est l'Afrique (où ils ont le plus grand nombre de missions), les diocèses coloniaux (Martinique, Guadeloupe, Réunion, Ile-Maurice, Cayenne, St-Pierre et Miquelon). Aux États-Unis ils ont 50 paroisses, spécialement les oeuvres de paroisses des noirs; à Pittsburg, ils dirigent l'Université Duquesne, qui compte 3000 étudiants. Leur établissement de St-Alexandre (ancienne propriété d'Alonzo Wright, près de Pointe-Gatineau) comprend le collège St-Alexandre, un Petit-Scolasticat ou juvénat d'aspirants spiritains, un noviciat des clercs et de frères convers sur une ferme de 700 acres et la plus importante sucrerie de la région.

Le Collège St-Alexandre est l'une des trois maisons d'enseignement secondaire du Nord de l'Outaouais. Il a été fondé en 1912 et comptait d'abord deux cours

classiques parallèles français et anglais. En 1924, à la suite de certaines difficultés disciplinaires, les élèves de langue anglaise quittèrent l'établissement et depuis on n'y trouve que des élèves canadiens-français. Ce collège est affilié à l'université Laval et a toujours eu le caractère particulier d'une maison de formation cléricale: depuis que ses premiers anciens sont montés à l'autel (1923), il a fourni à l'Eglise du Canada un évêque, (S. E. Mgr Cody de Victoria), et 120 prêtres du clergé séculier, régulier et missionnaire.

### **Les Jésuites:**

Saint Ignace de Loyola avec cinq compagnons fonda en 1534 l'importante Société de Jésus. Les Jésuites poursuivent un idéal de très haute valeur et cherchent en tout à travailler "à la plus grande gloire de Dieu". Ce sont des apôtres très actifs, instruits, vaillants et courageux. Le Canada s'honore de compter au ciel huit martyrs jésuites. Nous savons tous les noms glorieux de Brébeuf, de Lallemant, de Jogues et des autres.

Aujourd'hui encore cet Institut fait au pays un bien immense. Les Jésuites sont de toutes les oeuvres, qu'il s'agisse de l'instruction de la jeunesse, des missions, du ministère paroissial, de théologie ou de philosophie.

Cette société compte une vingtaine de mille religieux disséminés par tout le globe au service de toutes les belles causes.

Dans notre région, les Jésuites possèdent deux maisons de repos à Nominigüe (Labelle) et à Barkmere (Argenteuil), et une maison de retraites fermées à Mont-Laurier. Les Jésuites y font depuis peu leur "troisième an".

### **Les Clercs de Saint-Viateur:**

Les Clercs de Saint-Viateur forment une congrégation laïcale de droit pontifical. Le Père Joseph Querbes en fut le fondateur à Vourbes, près de Lyon, en France, en 1831.

But de la congrégation: enseignement de la doctrine chrétienne et service des saints autels.

Le Supérieur général actuel est le T. R. Père Paul-Emile Farley, un Canadien-français, ancien Supérieur du Collège de Joliette.

Les Clercs furent appelés au Canada par Mgr Bourget en 1847. Ils dirigent plusieurs collèges classiques et un grand nombre d'écoles paroissiales. Ce sont de très dignes émules des autres congrégations de la Province.

L'école de Montebello leur appartient depuis 1931 et depuis 1935, les mêmes Clercs ont ouvert un juvénat et une école d'agriculture dans cette paroisse. (1)

(1) Les Pères Capucins et les Pères Dominicains ont des maisons de vacances pour leurs étudiants au Lac Meach et à Breckenridge.

### **Les Frères des Ecoles Chrétiennes:**

Cet Institut, fondé à Reims, en 1861, par Saint Jean-Baptiste de la Salle, approuvé en 1725 par sa Sainteté Benoit XIII, est maintenant répandu dans toutes les parties du monde.

But: L'éducation chrétienne de la jeunesse. L'Institut compte environ 1,300 établissements, 18,000 frères et plus de 300,000 élèves.

La Maison-Mère est située à Rome.

Les quatre premiers frères arrivèrent à Montréal le 10 octobre 1837, demandés par M. Quiblier, supérieur de St-Sulpice avec l'appui de Mgr Lartigue, évêque de Montréal. Ce furent les Frères: Aidant, directeur; Adelbertus, Euverte et Rombaud. L'Institut compte au Canada 78 établissements, dont 60 dans la province de Québec, 16 dans la province d'Ontario, 1 dans la province de Saskatchewan et dans l'Alberta; puis une mission au Japon et une en Chine.

La fondation canadienne compte aujourd'hui 1200 religieux distribués dans 3 districts et 11 diocèses.

Dès 1864, on trouvait les Chers Frères à Ottawa.

Les écoles que nous avons à Hull étaient alors dirigées par des maîtres laïcs. Le père Cauvin, supérieur de Notre-Dame et Président de la Commission Scolaire, obtint en 1878 l'engagement des Frères pour Notre-Dame. Les quatre classes du début devaient atteindre quelques années plus tard le nombre de 17 et le dépasser même.

Les Anciens du Collège possèdent une Amicale qui les relie aux professeurs de leur Alma Mater.

Nous trouvons les Chers Frères à l'école Cauvin de la paroisse du Très-Saint-Rédempteur depuis 1913, et aux écoles Larocque et Valiquette de la paroisse Saint-Joseph de Wrightville depuis 1925.

### **Les Frères du Sacré-Coeur:**

Institut fondé à Lyon (France), en 1821 par le Révérend Père André Coindre.

L'enseignement est le but de cet Institut.

La Maison-Mère est à Renteria (Espagne). L'Institut possède de nombreuses maisons d'éducation en France, en Espagne, en Belgique, en Italie, aux Etats-Unis, à Madagascar, au Basutoland, dans l'Ouganda, en Syrie, en Argentine, en Uruguay et au Canada. La première fondation au Canada se fit à Arthabaska, en 1872. Les maisons canadiennes forment depuis 1912 deux provinces: la province d'Arthabaska et la province de St-Hyacinthe.

La première est répandue dans 8 diocèses (Nicolet, Sherbrooke, Québec, les Trois-Rivières, Chicoutimi, Rimouski, Portland, Me., et Tananarive, Madagascar) et donne l'enseignement dans 38 écoles.

La province de St-Hyacinthe s'étend à 10 diocèses (St-Hyacinthe, Montréal, Ottawa, Mont-Laurier, Joliette, Valleyfield, Manchester, N. H., Providence, R.I., Boston, Mass., Vicariat apostolique de Roma au Basutoland). Cette province dirige trente-quatre écoles.

Nous trouvons les Frères du Sacré-Coeur à Aylmer, à l'école St-Paul, depuis 1928. Huit Frères s'y dévouent à l'éducation des enfants.

En 1934, les Frères du Sacré-Coeur devenaient les collaborateurs des RR. PP. Oblats en prenant la direction de l'école des garçons de Maniwaki. Ils dirigent également des écoles à Ste-Agathe et à St-Jovite.

La Congrégation compte environ 1600 membres dont 1200 au Canada.

### **Les Frères de l'Instruction Chrétienne:**

Les Frères de l'Instruction Chrétienne, arrivés au Canada en 1886, sont les fils spirituels du vénérable Jean-Marie Robert de la Mennais. Il dirigea sa Congrégation pendant 43 ans, c'est-à-dire jusqu'à sa mort en 1860.

Les Frères de l'Instruction Chrétienne arrivèrent dans la région de Hull en 1892. A la demande de M. le chanoine Michel, les FF. Jean-Baptiste de la Salle, William, Gilbert et Benjamin venaient prendre la direction de l'école Saint-Michel de Buckingham, ville industrielle située sur la Lièvre, aux flancs des Laurentides.

L'école Saint-Michel, qui comptait au début 150 élèves, s'ouvrit d'abord dans l'ancienne église. En 1896, on érigea l'école actuelle qui fut agrandie en 1913 et en 1937. Aujourd'hui, 16 Frères y dispensent l'instruction à près de 600 élèves.

L'école Saint-Antoine de la Pointe-Gatineau remonte à 1903. Les classes, d'abord établies dans le sous-sol de la sacristie, puis dans une vieille construction, qui fit bientôt place à la salle actuelle des Forestiers, occupèrent ensuite la salle municipale et une vieille mesure de la rue Saint-Antoine pour se fixer, en 1905, aux étages supérieurs d'une manufacture de mica. Cet immeuble, devenu propriété de la Commission scolaire, fut en 1907, transformé en une école bien aménagée. Enfin, en 1938, une école neuve recevra les 185 élèves actuels, répartis en 6 classes. Les Frères, d'abord commensaux de M. le chanoine Beauchamp, curé fondateur, suivirent dans la suite les déménagements de leur école.

L'école Saint-Jean-Vianney, de Gatineau, s'ouvrit en 1929. Deux classes, comptant 90 élèves, s'installèrent tant bien que mal dans une baraque ayant servi de dortoir aux employés de la pulperie locale. Durant la première année, les Frères furent les hôtes de M. l'abbé Guindon, curé fondateur. L'année suivante, la commission scolaire louait une résidence pour les Frères et transportait les classes dans l'ancien couvent, en attendant l'école actuelle inaugurée en 1936. On y compte 235 élèves répartis en 9 classes.

Depuis 1934, deux Frères de Buckingham descendent chaque jour faire la classe à Masson, coquette ville industrielle sise au confluent de la Lièvre et de l'Outaouais. Ce qui porte à quatre le nombre des écoles dirigées par les FF. de l'Instruction Chrétienne dans la région.

Les deux districts canadiens de cet Institut comptent près de 700 Frères répartis dans 51 écoles et instruisant 15.700 élèves.

## II. INSTITUTS DE FEMMES

### Les Soeurs-Grises de la Croix d'Ottawa:

La Congrégation des Sœurs-Grises de la Croix d'Ottawa est un des trois rameaux de la communauté des Sœurs de la Charité de l'Hôpital Général de Montréal, communauté fondée dans la métropole en décembre 1737 par Madame d'Youville. En 1747, la fondatrice prenait possession de l'Hôpital Général, institution fondée par les Frères Charon. D'où la dénomination des Sœurs de la Charité de l'Hôpital Général de Montréal. Madame d'Youville a été déclarée Vénérable, le 28 avril 1890.

De cette fondation première devaient sortir deux autres branches du même nom, les Sœurs-Grises de l'Hôtel-Dieu de Saint-Hyacinthe (1840), et les Sœurs Grises de la Charité de Québec (1849).

La congrégation proprement dite des Sœurs-Grises de la Croix d'Ottawa vit le jour en cette ville en 1845; la Très Révérende Mère Bruyère et trois autres Sœurs-Grises de Montréal en furent les admirables fondatrices.

But: Education et instruction de la jeunesse; œuvres de charité, malades, pauvres, vieillards, infirmes, orphelins.

Le personnel se compose de plus de 1600 religieuses réparties en 9 diocèses et un vicariat apostolique. Les Sœurs-Grises dirigent un Collège à Ottawa, une école normale à Hull et une autre à Ville-Marie; elles ont 9 pensionnats, 12 académies, 70 écoles paroissiales, 7 écoles ménagères; plus de 23.000 enfants sont leurs élèves.

Des établissements de charité bénéficient aussi d'une grande part de leur dévouement: 11 hôpitaux, 4 hospices, 3 orphelinats.

Dans notre région nous trouvons les Sœurs-Grises à Hull, à Aylmer, à Montebello, à Buckingham, à Pointe-Gatineau, à Papineauville, à Gatineau et à Mont-Laurier. Ces dévouées religieuses ont pris charge de nos écoles à Hull en 1867.

Comme les Pères Oblats, les Révérendes Sœurs-Grises méritent toute notre admiration. Elles ont fait pour notre région des œuvres éminemment belles et créé même plusieurs de nos gloires.

### Soeurs de Sainte-Marie:

La Congrégation des Sœurs de Sainte-Marie fut fondée à Namur, Belgique, le 11 novembre 1819, par Dom Gérôme Minsart, Bernardin chassé de son couvent par la Révolution française.

But principal: Enseignement dans les pensionnats et dans les écoles paroissiales. Le premier établissement en Amérique fut à Lockport, New-York.

En 1921, les maisons du Canada, savoir: Vankleek-Hill, Saint-Eugène, Masson, Ottawa, se détachèrent de la province de Lockport pour former une province distincte. Depuis l'érection de la province, les sœurs ont ouvert une mission importante à Chapleau, district d'Algoma, et une autre à Sainte-Rose-de-Lima, East-Templeton.

### **Servantes de Jésus-Marie :**

La fondation des Servantes de Jésus-Marie est bien de notre région. Monsieur l'abbé L. Mangin, curé de Masson, diocèse d'Ottawa, en jeta les bases en 1895.

Sœur Marie-Zita de Jésus fut la première supérieure de cette Congrégation.

En 1902 le Père Valiquet, O.M.I., invita les religieuses à venir s'établir à Hull. Notre ville a toujours trouvé en cette communauté des modèles achevés d'une vie de prière et de pénitence. Les Sœurs Servantes se livrent surtout à une intense dévotion envers la Sainte-Eucharistie dans l'exposition perpétuelle du Très Saint-Sacrement, que ce soit à Hull, à Rimouski, au Cap-de-la-Madeleine ou à Shawinigan où elles ont aussi des maisons florissantes.

### **Soeurs de la Sainte-Famille :**

Cette fondation date de 1874; c'est le Révérend Père Camille Lefebvre, religieux de Sainte-Croix, et la Révérende Mère Marie-Léonie, religieuse de Sainte-Croix de Notre-Dame, Indiana, E.-U., qui instituèrent la nouvelle Congrégation. Transférée à Sherbrooke en 1895, la Congrégation reçut son approbation canonique en 1896.

Cet Institut s'est mis au service du clergé par la prière et les travaux manuels dans les délégations apostoliques, les évêchés, les séminaires, les collèges et les communautés religieuses des Prêtres. Depuis 1908, à Hull.

Cette Congrégation compte actuellement 54 missions, 1152 religieuses.

### **Soeurs de la Providence :**

La Communauté des Sœurs de la Providence fut fondée à Montréal, le 25 mars 1843, par Mgr Ignace Bourget et veuve Jean-Baptiste Gamelin, Emélie-Eugénie Tavernier.

But: Soulagement spirituel et temporel des pauvres et des malades, cliniques et hôpitaux; œuvres des orphelins et des vieillards; œuvres des aliénés; œuvres des incurables et des tuberculeux; œuvres des sourdes-muettes; visite des pauvres et des malades à domicile; dispensaires pour les pauvres et les infirmes; instruction de la jeunesse; garderies et salles d'asile . . .

Cet Institut dont les règles ont été approuvées définitivement par le Saint-Siège en 1900 compte 116 établissements et plus de 3000 religieuses que nous trouvons dans 25 diocèses tant au Canada qu'aux Etats-Unis.

Ces religieuses, arrivées à Hull en 1909, ont ouvert l'Hôpital du Sacré-Cœur et rendu d'immenses services à toute notre région.

A Saint-André-Avellin, diocèse d'Ottawa, les Sœurs de la Providence dirigent l'Hospice, le pensionnat et l'école modèle où se donne l'enseignement ménager. Elles ont aussi la garde d'un jardin d'enfants. Il en est question ailleurs dans la monographie de Saint-André-Avellin. Elles dirigent aussi un jardin d'enfance à Saint-André d'Argenteuil.

### **Chanoinesses des Cinq Plaies:**

L'Institut des Chanoinesses Régulières des Cinq Plaies de Notre-Seigneur est un des rameaux de l'Institut des Chanoinesses des Cinq Plaies du Sauveur fondé à Lyon vers 1856.

La fin de cette Congrégation est de rendre aux Cinq Plaies de notre Sauveur le culte d'adoration, de louanges et d'amour qui leur est dû, d'abord par la récitation quotidienne de l'office canonial et par le service du prochain en différentes œuvres, tout spécialement l'instruction de la jeunesse.

Le premier établissement au Canada date de juin 1895. C'est à Notre-Dame-de-Lourdes, Manitoba, que la Très Révérende Mère Honorine de la Croix en jeta les fondements.

En 1913, les maisons du Manitoba furent déclarées indépendantes sous le nom d'Institut Canadien des Chanoinesses Régulières des Cinq Plaies du Sauveur.

Les Sœurs Chanoinesses eurent un couvent à Ottawa dès 1913. En 1925, elles prirent la direction de l'Orphelinat Ste-Thérèse à Hull. Elles donnent le couvert à plus de 112 enfants.

### **Sœurs Sainte-Croix et des Sept-Douleurs:**

La Congrégation des Sœurs de Sainte-Croix et des Sept-Douleurs fut fondée en 1841, à Sainte-Croix du Mans (France).

C'est en 1874, à St-Laurent, près Montréal, que M. J.-B. Saint-Germain fit bâtir le premier couvent des Sœurs de Ste-Croix.

Cette branche du Canada, déclarée indépendante en 1883, a reçu le nom de "Sœurs de Sainte-Croix et des Sept-Douleurs".

La Maison-Mère est à Saint-Laurent, près Montréal.

La Congrégation se livre surtout à l'instruction de la jeunesse.

Les religieuses sont au nombre de plus de 1500; elles ont des maisons dans 16 diocèses au Canada et aux Etats-Unis, aux Missions étrangères et dans plusieurs vicariats apostoliques.

Dans la région du Nord de l'Outaouais, elles ont la direction d'une école à Brownsburg.

### **Sœurs du Sacré-Coeur:**

Ces religieuses poursuivent le même but que les Sœurs de la Sainte-Famille. Depuis 1925, elles sont chargées de la Maison des Retraites du Sacré-Coeur.

Les Sœurs du Sacré-Coeur s'adonnent encore à l'œuvre de l'instruction et de l'éducation de la jeunesse.

Nous les trouvons dans notre région à Angers, à Fassett, à Plaisance, à Gracefield.

### **Religieuses des Sacrés Coeurs de Jésus et de Marie:**

La Congrégation des Religieuses des Sacrés Coeurs de Jésus et de Marie a été fondée en 1818, aux Brouzils, par M. Pierre Monereau, curé de la paroisse.

La congrégation des Sacrés Coeurs s'occupe d'œuvres d'éducation, de charité, de collaboration matérielle aux œuvres du clergé.

La première colonie arriva au Canada en 1913 et s'établit au Collège St-Alexandre de la Gatineau, près de Hull, établissement dirigé par les Pères du St-Esprit. Les Sœurs sont chargées du service matériel du Collège (cuisine, blanchissage, raccommodage du linge, etc.).

Ces religieuses ont leur maison provinciale à Senneterre dans l'Abitibi où elles ont du reste plusieurs écoles paroissiales.

### **Soeurs de Saint-Joseph:**

Mgr de Maupas fonda en 1650, au Puy, en France, la congrégation des Sœurs de Saint-Joseph. La sanctification personnelle et les œuvres de charité à l'égard du prochain: tel était le double but de cette nouvelle communauté.

C'est en 1836, à St-Louis, Etats-Unis, que ces Religieuses vinrent en Amérique. Elles étaient à Toronto en 1850. Aujourd'hui, il n'y a pas moins de dix mille Sœurs de Saint-Joseph au Canada et aux Etats-Unis. Elles dirigent entre autres les écoles de Chapeau, 1921, de Campbell's Bay, 1925, de Sheenboro, 1936, dans le comté de Pontiac, et de Old Chelsea, 1938, dans le comté de Gatineau.

### **Soeurs Servantes-de-Notre-Dame, Reine du Clergé:**

La congrégation des Sœurs Servantes-de-Notre-Dame existe depuis 1929. Messire Alexandre Bouillon, prêtre de Saint-Edmond-du-Lac-au-Saumon, diocèse de Rimouski, en est le fondateur.

Elles se dévouent au service des religieux et des prêtres dans l'entretien des presbytères, des sacristies. Toutes les œuvres de charité peuvent les voir à l'œuvre selon les besoins du temps.

Nous les trouvons au presbytère et au juvénat des Clercs de Saint-Viateur à Montebello et au presbytère d'Aylmer.

### **Filles de la Sagesse:**

La congrégation des Filles de la Sagesse fut fondée en 1703 par le Bienheureux Grignon de Montfort. Elle a pour but l'instruction de la jeunesse et toutes les œuvres de charité.

Cette congrégation compte 4.912 religieuses réparties en 420 maisons.

Les Filles de la Sagesse ont une maison de repos à Montfort, une maison d'éducation à Grenville, une école à Chénéville. Elles ont aussi le soin de la cuisine, du vestiaire et de la lingerie au juniorat de la Compagnie de Marie à Papineauville et un pensionnat à St-Jovite.

### **Soeurs des Saints Coeurs de Jésus et de Marie:**

Cette congrégation vit le jour à Saint-Malo, en France, en 1853. La sanctification personnelle et le salut du prochain par l'éducation de la jeunesse et le soin des malades, des vieillards: voilà la double fin de cette fondation. Ces Religieuses ont la direction d'une école à Thurso.

### **Soeurs Dominicaines du Rosaire:**

A Montebello, les Sœurs Dominicaines avaient la garde d'un orphelinat. Les difficultés financières les obligèrent à en fermer les portes. Aujourd'hui, elles se dévouent dans une maison de retraite pour les prêtres et les dames pensionnaires. C'est en 1910 que fut fondée cette congrégation aux Trois-Rivières.

### **Soeurs du Précieux-Sang:**

Rameau détaché de celui de Nicolet en 1934, les Sœurs du Précieux-Sang vivent à Mont-Laurier dans leur monastère du Mont-de-la-Rédemption. Elles s'y livrent à la prière et à la contemplation en l'honneur du Précieux-Sang de Notre Seigneur, victimes pour la conversion des pécheurs et les besoins de l'Eglise.

## LECTURE No 15.

### **Les Missionnaires sur l'Outaouais:**

"...Souffrir pour Dieu et pour Dieu seul", telle est bien, n'est-ce pas, la note saillante du "géant de nos missions", Jean de Brébeuf.

Ainsi en est-il de tous ceux qui l'ont précédé, accompagné ou suivi dans la voie de l'abnégation et du sacrifice.

Regardons-les défiler, sous les yeux de leur modèle, comme en un superbe film, tous ces messagers de l'ancienne et de la nouvelle France qui sont allés, en passant par ce même sentier étroit et rocailleux, sur la rive de l'Outaouais, planter l'étendard de la Croix sur tous les points de l'immense Ouest canadien.

Inclinons-nous, d'abord, et bien profondément devant l'immortel Père Joseph Le Caron qui, sous l'humble bure des fils de saint François d'Assise et la croix sur la poitrine, en compagnie de Champlain, ouvre triomphalement la marche: c'est bien à lui, en effet, que revient la gloire d'avoir, dès 1615, érigé la première chapelle dans la région des Grands Lacs.

Voyez-le, suivi de très près par ses frères Récollets: le Père Guillaume Poulin qui, en 1619, se rendit au lac Nipissing; le Frère Gabriel Sagard et le Père Nicholas Viel, lequel, à son retour en 1625, s'est fait surprendre et massacrer, avec son néophyte Ahuntsic, dans un des rapides de la Rivière des Prairies; le

Père Jacques de la Royer et le Frère Bonaventure qui eurent le bonheur, en 1624, d'évangéliser les tribus indiennes du Nipissing; enfin, le Père de la Roche d'Aillon qui chemine tout à côté de Jean de Brébeuf, puisqu'en 1626, il monta avec lui chez les Hurons.

Puis, acclamons de toute notre âme et d'une seule voix notre héros du jour, escorté d'une cinquantaine de ses frères en religion, prêtres, frères et simples donnés: en tout premier lieu, ses associés dans la gloire du martyr, Isaac Jogues, Gabriel Lalemant, Antoine Daniel, Noël Chabanel, Charles Garnier, René le Goupil et Jean de la Lande; puis le Père Anne de la Noue qui, incapable d'apprendre le huron, dut retourner aux Trois-Rivières; le Père Ragueneau, en 1637, qui, treize ans plus tard, avec 300 survivants au carnage de leurs ennemis jurés, redescendit à Québec pour y implorer refuge et protection;



Ph. Commission des Monuments historiques.

Fig. 128. — Monument du Père de Brébeuf à Val Tétrault (Hull).

le Père Druillette dont Pierre Radisson et Médard Chouard se firent accompagner, vers 1656, au cours de leurs aventureuses explorations dans le Michigan, le Dakota et le Manitoba; le Père Ménard, en 1660, égaré ou tué on ne sut jamais où ni comment; le Père Marquette, en 1664, que Joliet n'eut aucune peine à entraîner avec lui jusqu'aux sources mêmes du Mississipi; le Père Sylvie, aumônier militaire du parti du Chevalier de Troyes, en route vers les forts à reconquérir, de la Baie d'Hudson, et qui célébra la Sainte Messe, quelque part au pied des chutes de la Chaudière, le 21 avril 1686; le Père Vaillant qui, en 1701, assistait avec le Père Lhalle, Récollet, à la fondation de Détroit par Lamothe-Cadillac; enfin, de 1731 à 1743, les directeurs, pour ainsi dire spirituels de Pierre Gaultier de Varennes, Sieur de La Vérendrye, les Pères Coquart, De la Morinie, Messaiger et Aulneau, le dernier, mais non pas le moindre, puisqu'en 1735 il tomba, avec J.-Bte de



Ph. Commission fédérale des Sites historiques.

Fig. 129. — Plaque posée sur le monument Brébeuf à Val Tétrault (Hull).

Bois, Winnipeg, Manitoba et la Rivière Rouge, soit une course d'environ 1800 milles, — entrecoupée de soixante-douze portages et d'autant de demi-portages, — qui ne pouvait guère s'effectuer en moins de huit semaines. A ses côtés s'avancent ses compagnons d'apostolat, Messieurs les abbés Dumoulin, Belcourt, Thibault, Harper, Bourassa, Darveau, trouvé, un jour, assassiné sur le bord du lac Winnipeg, Norbert Blanchet, Modeste Demers et Ls-Frs Lafèche, plus tard respectivement évêques dans l'Orégon, en Colombie Britannique et aux Trois-Rivières, et Messieurs les abbés Crevier et Proux qui, de 1832 à 1850, reprirrent, dans la région du Nipissing et sur les bords de la Baie Georgienne, l'œuvre commencée par nos Saints Martyrs.

Mais qu'aperçois-je? Des costumes de religieuses? Serais-je l'objet d'une illusion d'optique? Oh! non, ce sont bien elles, les pionnières de nos "Femmes Héroïques", nos six modestes Sœurs Grises de la Charité qui égrenèrent, en canot et à pied, "le chapelet de lacs et de rivières" qui relie Montréal à Winnipeg. Les quatre premières s'attachent aux pas de Mgr Provencher, parce que c'est avec lui qu'en

La Vérendrye et dix-neuf de ses chrétiens, dans une île du lac des Bois, sous les coups d'une bande de Sioux.

Serait-ce tout? Pas encore. Voici un autre groupe, plus modeste par le nombre, mais non moins méritant en raison de la société religieuse à laquelle ils se rattachent: les Sulpiciens Dollier et de La Gallinée qui passèrent ici en revenant des Grands Lacs, et qui en cours de route, de concert avec Cavelier de la Salle, furent les premiers à planter la Croix, en 1670, sur les bords du lac Érié, et plus tard, de 1827 à 1840, Messieurs les abbés J.-B. Roupe et Ls-Chs de Bellefeuille, chargés par Mgr Lartigue, évêque de Montréal, de desservir, le premier, les rives de l'Outaouais, et, le second, les missions des lacs Témiscamingue et Supérieur, jusqu'au Fort William.

Et, de plus loin, qui vois-je venir encore? Toute une caravane de membres du clergé séculier, ayant à leur tête le premier évêque de tout le Nord-Ouest, Son Exc. Mgr Norbert Provencher qui, de 1818 à 1845, ne fit pas moins de cinq fois le trajet de Lachine à Saint-Boniface, en passant par l'Outaouais, la rivière Mattawa, le lac Nipissing, la rivière des Français, les lacs Supérieur, La Pluie, des

1844 elles firent leur pénible voyage, tandis que les deux autres font groupe avec le Père Aubert et le Frère Alexandre Taché, plus tard archevêque de Saint-Boniface, les deux premiers Missionnaires Oblats de Marie Immaculée qui sont allés, en 1845, allumer dans l'Ouest le flambeau de la foi chrétienne.

(RÉV. PÈRE ARTHUR JOYAL, O.M.I.,  
— *Extrait d'un discours prononcé, au  
pied du monument Brébeuf, à Val-  
Tétrault, le dimanche, 30 septembre  
1934.*)

## Questionnaire de la partie religieuse.

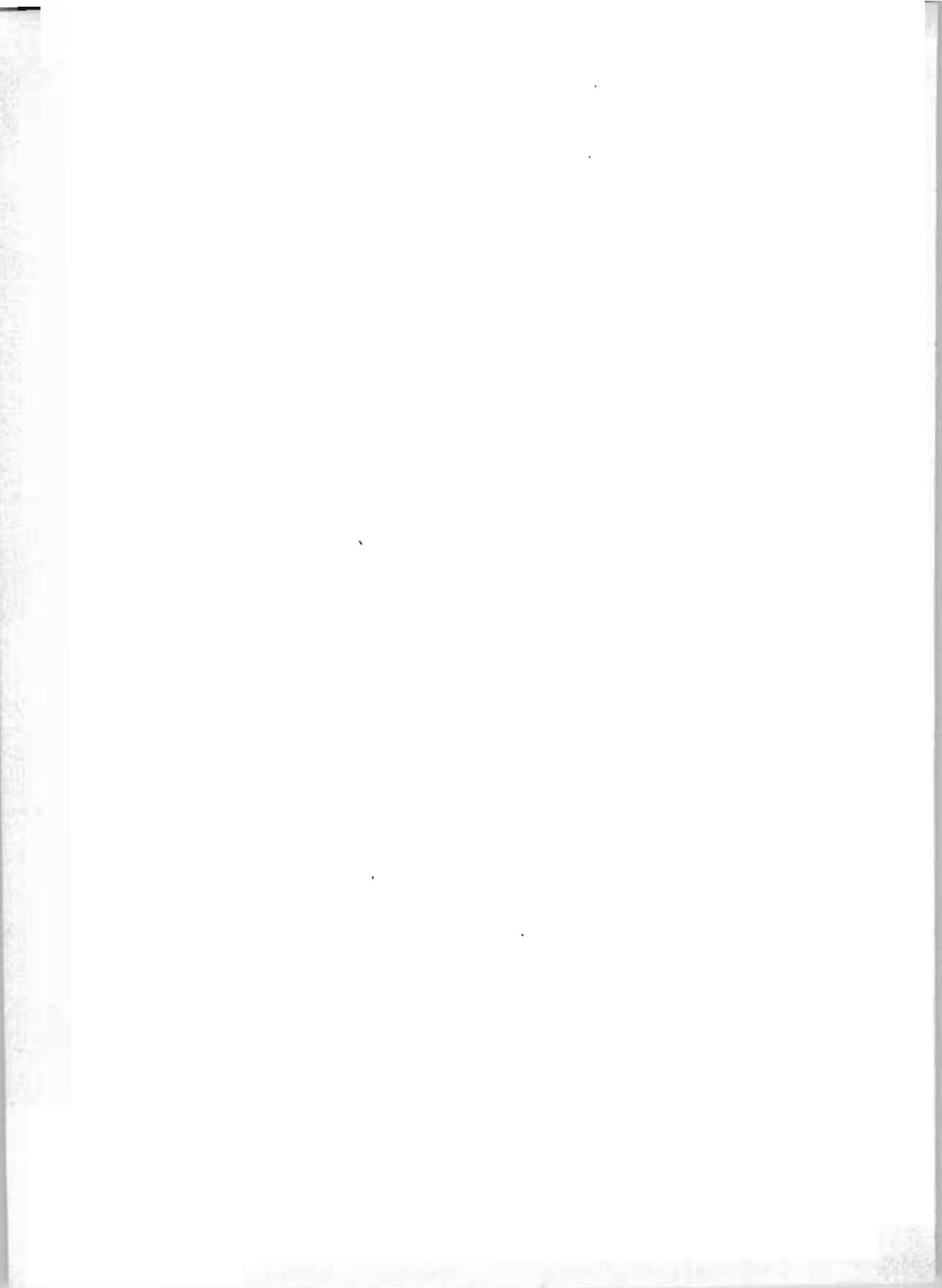
### A. HISTOIRE RELIGIEUSE GÉNÉRALE.

1.—Quel fut le premier missionnaire à passer sur l'Outaouais? 2.—Que fit le chef Tessout en 1643? 3.—Combien de baptêmes les trappeurs Chouard et Radisson avaient-ils faits chez les sauvages? 4.—Quels furent les premiers missionnaires de l'Outaouais en 1816 et 1818? 5.—Quelle est la plus ancienne paroisse de notre région? 6.—De quand date le premier baptême fait dans notre région? Quel voyage fit en 1827 le missionnaire Roupe? 7.—Quand fut érigée la première chapelle à Aylmer? 8.—De quand date le système des missions annuelles dans la vallée de l'Outaouais? Quels furent les premiers prêtres chargés de ces missions en 1836-1837? 9.—Comment appelait-on ces missionnaires? 10.—Quand M. Brady établit-il le centre de ses missions à Hull? 11.—Quand fut faite la première visite pastorale dans la vallée? Par qui? 12.—Pourquoi cette visite est-elle importante dans notre histoire religieuse? 13.—D'où partaient les missionnaires qui s'occupaient des Indiens vers 1840? 14.—Quelle était la population du comté d'Ottawa en 1831? Combien de catholiques sur ce nombre? Combien de protestants? 15.—Quel fut le premier évêque de Bytown? En quelle année fut-il choisi par Rome? De quoi s'occupait-il surtout? 16.—Racontez ce que faisaient les missionnaires lorsqu'ils arrivaient dans un chantier? 17.—Nommez quelques endroits que visita Mgr Guigues en 1849. 18.—Quel fut le successeur de Mgr Guigues? Combien de temps resta-t-il à la tête du diocèse d'Ottawa? 19.—Dites quels furent ses successeurs et donnez leurs dates d'administration? 20.—Quels autres diocèses furent peu à peu détachés du diocèse d'Ottawa? En quelle année furent-ils fondés? Qu'était d'abord le diocèse de Pembroke?

**B. — CONGREGATIONS RELIGIEUSES:** 21.—Quelles congrégations religieuses ont des maisons dans votre localité? Dites un mot de leur histoire. 22.—Lecture: Nommez quelques-uns des missionnaires les plus célèbres qui passèrent sur l'Outaouais, des origines à nos jours.

*Deuxième partie*

*Géographie et Histoire locales*



# ***Questionnaire commun***

## **I.—Questions générales: situation, bornes, etc.**

1.—Quel est le nom de votre localité ? 2.—Dans quel comté ? Dans quel canton est-elle située ? 3.—Quel est le nom religieux de la paroisse ? Quelle est l'origine de ce nom ? 4.—Dans quelle partie de la région du Nord de l'Outaouais sommes-nous ? 5.—A quelle distance sommes-nous de Hull ? ... de Mont-Laurier ? ... de Montréal ? ... d'Ottawa ? ... 6.—Où est le sud de l'école ? (nord ? est ? ouest ?) 8.—Quels sont les villages voisins ? 7.—Donnez les bornes de votre paroisse d'après cela ?

## **II.—Voies de communication**

A. Avez-vous déjà fait des voyages en dehors de votre paroisse ? 2.—Où êtes-vous allé ? 3.—Par quelles villes importantes êtes-vous passé ? 4.—Quels sont les moyens de communication que nous avons avec les autres paroisses ? 5.—Y a-t-il un chemin de fer qui passe chez vous ? 6.—A quelle compagnie appartient-il ? 7.—D'où vient-il ? 8.—Où va-t-il ? 9.—Y a-t-il beaucoup de trains qui passent sur cette ligne ? 10.—Sont-ce des trains de passagers ou des trains de marchandises ? 11.—A quelle distance êtes-vous de la plus proche station de chemin de fer ? 12.—Quel est le nom de cette station ? 13.—Y a-t-il à votre connaissance des passages à niveau dans les environs ? 14.—Que faut-il faire quand vous les traversez à pied, en voiture, en auto, ou à bicyclette ? 15.—Y a-t-il des ponts servant uniquement au chemin de fer dans les environs ? 16.—Pourquoi est-il défendu de traverser à pied ces ponts ?

- B. 1.—Y a-t-il des rivières assez larges qui coupent les communications ? 2.—Par combien de ponts pouvons-nous les traverser ? 3.—Où sont ces ponts ? 4.—Comment sont-ils faits ? en fer ? en ciment ? en bois ? 5.—Sont-ils couverts ? 6.—Pourquoi sont-ils couverts ? 7.—Quand il n'y a pas de ponts, de quoi se sert-on pour traverser en voiture ou en auto ? 8.—Y en a-t-il dans votre paroisse ? 9.—Comment sont mis en mouvement ces sortes de bateaux ? 10.—Quel nom de métier donne-t-on à celui qui transporte ainsi les voyageurs d'une rive à l'autre ? 11.—Quel est le saint qui est le patron de ces hommes-là ? 12.—Connaissez-vous sa légende ? 13.—Pourquoi est-il devenu le patron des autos et des automobilistes ? 14.—Quelle est la manière de l'honorer et de s'assurer sa protection ?
- C. 1.—Comment sont faits les chemins dans la municipalité ? 2.—Sont-ils pavés ? ... de gravier ? de terre ? 3.—Les autos peuvent-ils facilement s'approvisionner de gazoline ? 4.—Peuvent-ils être facilement secourus en cas de panne ? 5.—A quelle distance de votre maison est le premier garage ? ou la première station de gazoline ? 6.—Est-ce qu'il y a dans la paroisse une station pour les avions ? 7.—Pourquoi dans notre région se sert-on surtout d'hydravions ?

### III.—Population, religion, église

- 1.—Quelle est la population de votre localité ? 2.—Y a-t-il des Canadiens-Anglais ? 3.—Y a-t-il des Protestants ? 4.—Les habitants sont-ils groupés en village ou dispersés ? 5.—Est-ce le plus grand nombre qui est groupé ? 6.—Combien d'habitants y a-t-il au village ? 7.—Pouvez-vous dire par calcul mental ce qui reste pour la campagne ? 8.—L'église est-elle au village ? sinon pourquoi a-t-elle été placée en dehors du village ? 9.—Y a-t-il une salle paroissiale ?

### IV.—Enseignement

- 1.—Combien d'écoles y a-t-il ? 2.—Y a-t-il d'autres écoles que les petites écoles ? 3.—Quelles sont ces écoles ? 4.—Qu'est-ce qu'on y enseigne ? 5.—Par qui sont-elles dirigées ? 6.—Une fois que vous êtes sorti de l'école faut-il cesser d'étudier et de lire ? 7.—Pourquoi est-il nécessaire de continuer ses études ? 8.—Quels moyens avez-vous de vous instruire ? (livres, revues, sermons, conférences, radio) ? 9.—Recevez-vous des journaux, des revues à la maison ? 10.—Est-il prudent d'acheter les livres ou revues des marchands qui passent ? 11.—Pourquoi ? 12.—Qui peut le mieux vous renseigner sur les lectures à faire ? 13.—Pourquoi ces personnes sont-elles capables de bien vous renseigner ? 14.—Y a-t-il un bon journal catholique ? quel est-il ? 15.—Votre paroisse a-t-elle une bibliothèque ?

### **V.—Occupations des habitants**

1.—Le sol de votre canton est-il fertile ? 2.—Comment peut-on le rendre plus fertile ? 3.—A quoi s'occupent les habitants de la paroisse ? 4.—La majorité sont-ils des cultivateurs ? 5.—Travaillent-ils dans des scieries ou des usines ? 6.—Si vous aviez à choisir entre le travail des champs et celui de la ville, lequel prendriez-vous ? 7.—Pourquoi ? 8.—La vie du cultivateur n'est-elle pas la plus heureuse ? la plus saine ? 9.—Que cultivez-vous sur la terre de vos parents ? 10.—Que faites-vous de tous les produits de la terre ? 11.—N'y a-t-il pas là un gros avantage dans la vie du cultivateur sur la vie de l'homme des villes ? 12.—Où vendez-vous le foin ? les céréales ? les légumes ? les fruits ? les animaux de boucherie ? 13.—Faites-vous la cueillette des fruits dans les bois ? Lesquels ?

### **VI.—Associations agricoles**

1.—Qu'est-ce qu'une association agricole en général ? 2.—Quelles sont les différentes associations qu'on trouve dans la paroisse ? 3.—Que désignent les abréviations "U.C.C." et "J.A.C." ? 4.—Qu'est-ce qu'une coopérative ? 5.—Qu'est-ce qu'un centre de criblage ? 6.—Quelles sont celles de ces associations qui existent dans la paroisse ? 6 bis.—Qu'est-ce qu'un cercle de jeunes agriculteurs ? 7.—Quelles sont les écoles spéciales d'agriculture qu'il y a dans notre région ? 8.—Qu'est-ce qu'une école d'horticulture ? 9.—Qu'est-ce qu'une école moyenne d'agriculture ? 10.—Qu'est-ce que l'école d'agriculture d'Oka ? 11.—Y a-t-il dans notre région des expositions agricoles ? 12.—des concours d'agriculture ? 13.—Que sont les agronomes ? 14.—En avez-vous dans votre localité ? 15.—Comment les agronomes sont-ils une aide précieuse aux cultivateurs ? 16.—Où réside l'agronome chargé de votre district ?

### **VII.—Industries**

1.—Quelles industries y a-t-il dans votre paroisse ? 2.—Que fait-on dans chacune d'elles ? 3.—Combien y a-t-il d'hommes ou de femmes qui y travaillent ? 4.—Si vous y travailliez, resteriez-vous au même travail ? 5.—Quelle serait la meilleure manière de monter ? 6.—Y a-t-il une école technique dans la région ? 7.—Où ça ? 8.—Quels métiers peut-on y apprendre ? 9.—Y a-t-il une caisse populaire ?

### **VIII.—Mines**

1.—Y a-t-il des mines sur le territoire de la paroisse ? 2.—Sont-elles exploitées ? 3.—Quels produits en tire-t-on ? 4.—Où les travaille-t-on ? 5.—Qu'en fait-on ? 6.—Y a-t-il des carrières de pierre ? de sable ? S'en sert-on ? Pourquoi ? 7.—Y a-t-il des curiosités naturelles ? 8.—Y a-t-il des beautés naturelles très remarquables ?

### **IX.—Cours d'eau — Lacs — Montagnes**

- 1.—Quels sont les cours d'eau qui passent sur le territoire de votre paroisse ?
- 2.—Quel est le plus important ?
- 3.—Est-ce une rivière navigable ?
- 4.—Y a-t-il sur son cours des obstacles qui empêchent la navigation ?
- 5.—Quels sont ces obstacles ?
- 6.—Y a-t-on établi des barrages ? Y fait-on de l'électricité ?
- 7.—Quels sont les lacs principaux sur le territoire de votre paroisse ?
- 8.—Y a-t-il des montagnes élevées dans le territoire de votre paroisse ?
- 9.—Quelle hauteur a la plus haute ?
- 10.—De quel point part-on pour assurer cette hauteur ?
- 11.—Combien d'heures demande l'ascension de cette montagne ?

### **X.—Histoire**

- 1.—En quelle année vinrent les premiers colons ?
- 2.—Connaissez-vous leurs noms ?
- 3.—En quelle année vinrent les premiers prêtres ?
- 4.—Qui fut le fondateur de la paroisse ?
- 5.—En quelle année furent ouverts les registres paroissiaux ?
- 6.—En quelle année la paroisse a-t-elle été érigée ?
- 7.—La municipalité ?
- 8.—Donnez la liste des missionnaires.
- 9.—Donnez la liste des maires.
- 10.—Y a-t-il des événements marquants dans l'histoire locale ?
- 11.—Y a-t-il eu des cataclysmes (feux, inondations, tremblements de terre, glissements de terrains) ?
- 12.—Y a-t-il eu des épidémies ?
- 13.—Y a-t-il eu des accidents très graves ?
- 14.—Est-ce que des hommes sont sortis de notre paroisse qui ont rempli des postes importants dans la vie du pays ?
- 15.—Leur maison natale existe-t-elle encore ? Conserve-t-on dans la paroisse des souvenirs d'eux ?
- 17.—Y a-t-il des lieux illustrés par un incident de leur vie ?
- 18.—Y a-t-il dans la paroisse des endroits illustrés par des événements importants ?
- 19.—Connaissez-vous des souvenirs intéressants (papiers, vieux objets, vieux meubles, vieilles armes) qui seraient conservés dans votre localité ?

### **XI.—Exercices écrits**

Les questions précédentes peuvent être utilisées dans des devoirs écrits. Au début, il sera préférable de procéder par ces questions. Plus tard, les enfants pourront développer les sujets suivants dans de petites rédactions :

- 1.—La maison de chez-nous.
- 2.—L'école.
- 3.—L'église.
- 4.—Les fêtes de l'année au village.
- 5.—La messe de minuit.

- 6.—Les pique-niques. — Décrivez une rencontre sportive (balle, gôuret (hockey), tennis, jeux athlétiques). — Donnez vos impressions sur une séance dramatique, sur une séance de cinéma.
- 7.—La rivière voisine: à la pêche, à la chasse.
- 8.—Dans un rêve vous voyez le territoire de votre paroisse avant qu'il ne fût habité. Décrivez votre rêve.
- 9.—Un combat d'Indiens.
- 10.—La première visite pastorale.
- 11.—Un feu dans la paroisse.
- 12.—Les sucres. — Visite à la sucrerie.
- 13.—Visite aux mines. — Visite à l'usine.
- 14.—La forêt. — Ses oiseaux. — Ses bêtes. — Ses bois.
- 15.—Raconter une légende, un conte, une anecdote particulière à la paroisse.

## **XII.—Exercices divers:**

- 1.—Carte de la paroisse.
- 2.—Carte du canton.
- 3.—Carte de la région du Nord de l'Outaouais.
- 4.—Faire un plan de la paroisse en bois contreplaqué, le faire scier en cassette chinois et le rassembler.
- 5.—Faire le plan de la propriété de vos parents.
- 6.—Faire le plan du centre du village.
- 7.—Monter en matière plastique un plan en relief de la paroisse.
- 8.—Dessiner la maison de vos parents — l'église — l'école.
- 9.—Faire l'observation au thermomètre de la température à l'école et à la maison et enregistrer chaque jour les observations sur du papier quadrillé.
- 10.—Relever l'épaisseur des chutes de neige ou de pluie.
- 11.—Si la localité a été un lieu de bataille, faire le plan de cette bataille.
- 12.—Faire un herbier. 12 bis.—Faire une collection de minéraux.
- 13.—Faire une collection de photographies des endroits pittoresques de la paroisse, à diverses saisons. (Le maître ou la maîtresse peuvent voir à garnir les murs de belles photographies, de photos aériennes, etc.)
- 14.—Faire enregistrer par les enfants les souvenirs que conservent dans leur mémoire les vieillards de la paroisse.
- 15.—Faire rechercher par les enfants les vieux papiers, les vieux objets conservés dans certaines familles.

## *Chapitre I*

# *La ville de Hull*

### PRÉAMBULE

La ville de Hull <sup>(1)</sup> forme aujourd'hui une grande famille; maintenant, encore plus qu'autrefois, des liens étroits unissent ses membres les uns aux autres dans un même idéal religieux et civil; de toutes parts, l'on veut grande et belle la métropole du Nord de l'Outaouais.

Nos ancêtres conservaient leurs plus précieux souvenirs dans ce qu'ils appelaient le "livre de famille"; les noms des aïeux, ceux de leurs descendants avec les principaux faits et gestes y étaient inscrits.

Il est donc bien juste que la ville de Hull ait aussi son livre de famille, si modeste soit-il; que les enfants de nos écoles surtout en connaissent les principaux traits, et qu'ils puissent, à l'exemple des fondateurs, fournir leur part d'efforts en vue de se préparer au don du meilleur d'eux-mêmes à la cause commune de la patrie. <sup>(2)</sup>

Tout petit Hullois, ou toute petite Hulloise, aura donc raison d'être fier de sa ville et de sa prospérité.

Nos origines ne remontent-elles pas aux premiers jours de la colonisation du Canada, "alors que missionnaires et soldats, pionniers du Christ et de la France, traversaient côte à côte les solitudes canadiennes, passant ici même, non à la con-

---

(1) Nous sommes redevable à Cinq-Mars de l'important travail qu'il a publié sur la ville de Hull et dans lequel nous avons puisé un bon nombre de renseignements.

(2) L'histoire de Hull se complète passablement tout le long de cet ouvrage. Il est question en effet de cette ville dans les chapitres de géographie, d'histoire religieuse, etc.

quête de "quelques arpents de neige", mais bien à celle d'une vaste et riche contrée dont les aborigènes étaient autant d'âmes à évangéliser?"

Cette histoire sera donc celle d'un coin de l'immense pays canadien; et l'intention qui nous a guidé dans cette étude, c'est bien de faire connaître les artisans de notre prospérité, tant matérielle que religieuse. Sans doute, Philémon Wright ne vint pas sur nos rives avec l'intention de fonder un établissement canadien-français. Il possédait en 1830 quelque 30.000 acres de terre qu'il avait déjà partagés entre ses fils et d'autres compatriotes. Mais, la Providence avait aussi ses desseins. C'est pourquoi nous sommes venus. Il nous reste à grandir encore et à perfectionner l'œuvre commencée.

### **La fondation de Hull (Wrightstown)**

Philémon Wright, né en 1760 à Hull, en Angleterre, est le fondateur de notre ville. Ses contemporains nous le décrivent au physique comme un homme d'une stature élevée: son front était méditatif; ses épais sourcils ombrageaient deux yeux noirs, animés, observateurs. Il avait des traits qui respiraient l'énergie et la bonté.

A cette époque, il y avait un grand mouvement d'émigration vers l'Amérique du Nord; la famille Wright suivit le courant et partit d'Angleterre pour s'établir au Massachusetts, l'un des plus anciens et des plus importants Etats de la Nouvelle-Angleterre. Les Wright s'adonnèrent à l'agriculture en ce nouveau pays d'adoption tout comme ils l'avaient fait dans leur île natale. L'on était en 1775; la grande insurrection américaine éclatait; le Massachusetts en était le foyer principal. Wright, quoique jeune, se passionna pour une cause qu'il croyait juste et participa ainsi à quelques combats sanglants, à celui de Bunker Hill en particulier, le 17 juin 1775.

En 1797, notre colon émigre à Woburn, à 10 milles de Boston; il y cultive la terre durant plusieurs années.

C'est alors qu'il songea à s'établir au Canada. Il escomptait y mener à bonne fin de grands projets d'avenir.

Il arriva à Montréal vers le même temps, 1797, mais s'y fit jouer un bien vilain tour. Il rencontra un escroc qui prétendait posséder de grands domaines sur l'Outaouais, et dont il voulait se défaire à très bas prix. L'occasion semblait trop bonne pour que Wright ne se laissât pas tenter. Il se porta donc acquéreur de propriétés sans titres légaux. Pareille fraude en fit un gros perdant. Mais il s'adressa à Québec, où, paraît-il, il reçut bon accueil. On le pria de s'établir sur les terres préalablement achetées et d'encourager ses compatriotes américains à le suivre. Selon Cinq-Mars, Philémon Wright avait reçu la promesse qu'on lui concéderait ces lots à de bonnes conditions.

En revenant de Québec, Wright eut soin d'examiner les rives de notre grand fleuve Saint-Laurent; puis il remonta la rivière Outaouais jusqu'à la Chute des

Chaudières. Cette solitude lui plut à cause des facilités d'établissement qu'elle lui offrait. Il repartit alors pour Woburn, E.-U. L'année suivante, notre pionnier réapparaît au Canada dans l'intention d'obtenir de nouveaux renseignements sur les terres de l'Outaouais.

Mais de retour au Massachusetts, de grands obstacles menaçaient de barrer la route aux projets de Wright. Il eut bien voulu commencer les préparatifs d'un établissement sur la Grande-Rivière; malheureusement, aucun bûcheron ne voulait le suivre dans cette entreprise, au sein d'une région déserte, éloignée de 80 milles de toute civilisation.

Nullement abattu par tant de difficultés, le courageux homme entreprend avec deux compagnons son voyage d'exploration. Ils purent se rendre jusqu'à l'endroit où s'élève aujourd'hui notre ville: c'était le 20 octobre 1799. Le fondateur donna tout de suite à ce poste le nom de Hull, en souvenir de sa ville natale en Angleterre. Un examen rapide du Township avoisinant donna au groupe une bonne idée du pays et des environs. Nos explorateurs grimperent au haut de quelques arbres très élevés d'où leurs regards embrassèrent de vastes espaces. La scène qu'ils contemplèrent leur parut superbe. Les feuilles jonchaient le sol moelleux. Nos grands conifères seuls et quelques bouleaux aux feuilles diaprées faisaient encore un peu de verdure. Un peu plus loin se dressait le sommet presque dénudé de nos montagnes. Et la forêt immense, sillonnée par quelques cours d'eau, s'étendait partout. Pas d'éclaircie, pas de hutte, pas de sentiers, aucune trace de la présence de l'homme. Longtemps Wright et ses compagnons admirèrent cette solitude dont l'écho des chutes brisait seul le grand silence.

Tant de splendeur avait mis la joie au cœur de ces hommes. Aujourd'hui avec le développement d'Ottawa, le lecteur pourrait peut-être s'étonner du choix qu'ils firent du site de Hull. Mais Philémon Wright n'était point un homme sans culture: il avait de l'esprit, du sentiment et de l'imagination, et s'il fit ce choix, c'est que, disait-il, "le lieu était bien fait pour attirer: j'y voulais bâtir mon toit".

Du reste comme l'a écrit Alfred Garneau "les deux rives avaient peu de ressemblance. L'une, la rive droite, haute, abrupte, taillée en précipice, de loin avait l'air d'une forteresse gigantesque, avec angles saillants et rentrants; au pied, ça et là de noires armées de pins montaient à l'assaut. La rive opposée avait au contraire une pente douce et invitait le canot à se reposer. Combien avait-elle vu de Peaux-Rouges dissimuler leurs feux dans l'épaisseur de ses fourrés? Combien de trafiquants de pelleteries avaient tiré à demi sur son sable leurs longs canots du nord, chargés de fourrures précieuses? Philémon Wright foula avec joie ce sol presque uni et s'écria: "Voilà l'emplacement de ma ville".

Avec ses hommes il redescendit le cours de l'Outaouais pour retourner au Massachusetts où l'on proclama si bien les excellents résultats des récentes découvertes que 26 émigrés protestants des Etats-Unis voulurent se joindre à la deuxième expédition. Ils étaient munis de haches, de faux, de houes et d'autres instruments indispensables; en tout, l'expédition comptait 5 familles, 14 chevaux, 8 bœufs et 7 chariots.

C'est alors qu'on abattit les premiers arbres et que s'élevèrent les premières cabanes. Hull venait de naître en cet automne de l'an 1800.

Cependant, les chefs des tribus indiennes ne tardèrent pas à venir visiter les nouveaux venus; tout leur était sujet d'étonnement et de curiosité, et ce fut tout un émoi de contempler les chevaux et les bœufs; on n'avait encore jamais vu de tels animaux. Avant de retourner à leur camp, les Indiens burent chacun un verre de rhum. Tout alla donc bien pour une quinzaine de jours. Pourtant, les chefs s'assemblèrent, un beau matin, et firent demander à Wright de quel droit il se permettait de s'emparer de leurs terres. Wright leur répondit que lors de son passage à Québec, il en avait demandé la permission à leur grand Chef. Mais les Indiens pouvaient difficilement croire qu'on eût pu permettre de couper leurs arbres et de défricher leurs terres sans les consulter, alors que ces terres leur appartenaient depuis plusieurs générations. Après avoir longuement discuté, les Indiens consentirent à entamer des pourparlers à Québec et à s'en remettre à la décision des autorités. Nos Indiens furent donc dépossédés en faveur de Wright et de ses compagnons. Ils se soumirent; et bien plus, ils décidèrent de couronner Wright à titre de Chef-frère. La cérémonie eut lieu avec tout l'apparat d'usage.

Longtemps après tous ces événements Wright écrivait au sujet de ces Indiens: "Je dois avouer que je n'ai jamais connu aucun peuple qui se soit conformé plus strictement aux lois de la justice et de l'équité que l'a fait ce peuple pendant ces 20 dernières années".

Notre petite ville ne tarda pas à prospérer. On construisit la première école protestante à Hull en 1811; la deuxième, protestante aussi, fut construite en 1817. Notre premier hôtel, le Columbia, fut bâti en 1820; cet hôtel mesurait 40 pieds par 83 pieds et les Anglais disaient que c'était "a large hotel". Enfin la première église protestante, assez grande, fut bâtie en 1823. Son clocher s'élevait à 120 pieds. C'était un monument! Il y avait d'ailleurs dans la colonie un entrain bienfaisant qui faisait prévoir les plus francs succès.

Le fondateur de Wrightstown, l'actuelle ville de Hull, dont l'intention première avait été la colonisation, fut en même temps le promoteur de l'industrie et du commerce du bois dans la vallée de l'Ottawa et de la Gatineau: il sut attirer bientôt dans la région une nombreuse population. L'on rapporte qu'il y avait à son emploi 2000 hommes pour la préparation du bois dans la forêt et 7740 hommes pour le conduire vers l'Outaouais et ses tributaires. Il expédia son premier chargement à Montréal en 1806 et il fut le premier à envoyer à Québec du bois des forêts de la vallée de l'Outaouais. La tâche était d'autant plus difficile qu'il fallait sauter les rapides du Long Sault et de Carillon. Néanmoins, Wright accomplit cet exploit et il lui fallut 26 jours pour atteindre Montréal. De là, il se rendit à Québec. Wright disait dans son témoignage à la Législature qu'en 1823 plus de 300 cargaisons de bois s'étaient rendues à Québec par la route déjà suivie.

"Seize ans auparavant, ajoutait-il, pas un seul radeau de bois ne descendait la Grande-Rivière, et celui qui vivra encore 17 ou 18 ans, en verra quatre fois la quantité, non seulement en bois, mais en potasse, en farine, en bœuf, en porc et en une foule d'autres articles qui seront expédiés à Québec." Cette prédiction s'est réalisée à la lettre.

Plus tard, en 1829, Philémon Wright fit construire du côté nord de la Chaudière, la première glissoire à bois. Il évitait ainsi les chutes.

En 1830 Wright fut nommé pour quatre ans député pour le Comté de l'Outaouais, au 14<sup>e</sup> Parlement du Bas-Canada.

Jusqu'à la dernière heure, Wright surveilla attentivement ses affaires et s'occupa activement de ses exploitations agricoles et forestières qui devinrent de plus en plus importantes. Il s'éteignit le 2 juin 1839.

Wright eut quatre fils. Christopher, Tiberius, Philémon, Ruggles et aussi deux filles. Tiberius Wright occupa le rang de colonel dans la milice du Bas-Canada. Il fut le père de M. Alonzo Wright, le Roi de la Gatineau, qui fit tant pour notre ville et pour toute la région et dont la belle propriété a passé aux Pères du St-Esprit en 1903.

### Les Oblats

Les Oblats, arrivés au Canada en 1841, résolurent d'ouvrir un poste de mission à Wrightstown en 1845.

C'est à bon droit qu'on les considère comme les premiers fondateurs de la cité naissante. Ils en firent comme leur foyer, leur pied-à-terre, pour les chantiers de la Gatineau et de l'Outaouais. Si donc la grande histoire consacre le souvenir de nos premiers religieux Récollets, Jésuites et Sulpiciens, quelle vénération ne doit-elle pas également prodiguer à la mémoire des Pères Oblats ! C'est à ces apôtres que revient la conversion des Indiens de l'Outaouais et de la Gatineau.

En 1846, les Pères exercent leur saint ministère dans la région de Hull, continuant ainsi l'œuvre de quelques hardis et généreux prêtres séculiers, tel l'abbé Brady, qui vinrent les tout premiers par Montébello et le littoral de la Grande-Rivière jusque dans nos cantons pour y semer le bon grain.

Le Père Durocher dessert la Pointe-Gatineau de Hull où il établit le centre de ses missions. Ses compagnons, les Pères Bourassa, Brunet, Beaudin et Reboul, se chargent des Blancs et des Indiens; leur dévouement inlassable les pousse dans des courses à travers les forêts, à la recherche des âmes; mais ils se fixeront définitivement à Notre-Dame de Hull. Le petit village d'alors n'avait rien d'attrayant, certes; l'ignorance était grande et le désordre menaçait d'engloutir les meilleures âmes.

Les Pères se mirent à visiter les chantiers de l'Outaouais et de la Gatineau. Comme héritage, la jeune communauté eut un vaste territoire où les catholiques perdus au milieu des protestants souffraient de misères physiques et morales. Il n'y avait même pas de chapelle pour y faire les saints offices.

C'est alors que Ruggles Wright fit le don de deux lots de terre pour la construction de la première église catholique; c'était à l'angle des rues Laurier et de Salaberry. La "Chapelle des Chantiers", comme on disait, était destinée aux voyageurs qui se trouvaient à Hull, en attendant de s'enfoncer de nouveau dans les forêts de la Gatineau et de l'Outaouais. Le Père Durocher profita même de la

présence des flotteurs de bois pour prélever une souscription de mille dollars et payer la "Chapelle des Chantiers". Cinq-Mars décrit assez bien les principaux traits de ce temple nouveau: "Il y a quelques années, dit-il, les bois de Chelsea venaient jusqu'au lac et ne laissaient que quelques arpents de grève recouverte d'un sable mouvant et jeté sur le rocher ouvert pour le passage de l'Ottawa. Mais au fond de la grève, à quelques verges au nord de l'emplacement où s'élève la grande église de Hull, on voyait un pauvre édifice en planches badigeonnées de rouge, le seul dans ces parages; un petit clocher le surmontait; une galerie extérieure, faisant face à Bytown, divisait l'étage inférieur, où se retirait la famille d'un batelier, d'avec la partie supérieure qui était sans divisions, inachevée, n'ayant d'ornement qu'un petit autel de bois et pour décoration que les quatorze stations du Chemin de la croix. C'était la "Chapelle des Chantiers".

Dès que le missionnaire sortait du fond des forêts, quand les derniers glaçons de l'hiver faisaient place aux premiers radeaux du printemps, il se hâtait d'aller célébrer les saints mystères à Notre-Dame; les voyageurs se présentaient aussi dès l'aurore et bien avant l'appel au travail. Mgr B. Guigues ne manquait pas lui non plus de visiter la maison de Dieu et de dispenser à ces pauvres manœuvres les consolations de notre religion. Les bûcherons des bords de la Gatineau et des profondeurs de l'Outaouais, venaient remplir leur devoir pascal et se refaire une âme chrétienne avant de partir pour la "drave" si dangereuse qui, tous les ans, se réservait quelques victimes de la grande route liquide.

Ainsi, chaque année les RR. PP. Brunet et Durocher venaient de Montréal visiter les bûcherons dans la forêt; chaque printemps, ils accueillaient les voyageurs dans leur chapelle. A partir de 1855, croyons-nous, une messe fut dite régulièrement chaque dimanche, à la chapelle de Hull, soit par les missionnaires des chantiers, soit par les Pères de l'évêché, soit par les Pères du Collège. Vers 1860, un village considérable commença à se former dans ce que nous appelons aujourd'hui la cité de Hull. Ottawa, devenue capitale, employait aux constructions monumentales de son parlement, une foule d'ouvriers qui cherchaient dans les faubourgs des logements peu dispendieux; les florissantes manufactures d'Eddy occupaient aussi un bon nombre de catholiques; les ressources hydrauliques des Chaudières étaient utilisées pour l'industrie, et beaucoup d'hommes qui travaillaient dans ces nouveaux moulins étaient des Canadiens qui tenaient à demeurer dans cette chère province de Québec; ils affluaient plus nombreux à la petite chapelle.

En 1868, le Père Reboul, prévoyant les plus heureuses destinées de Hull, commença la construction d'une vaste église en pierre. La forêt s'étendait encore au nord et nord-ouest du palais de justice. L'année suivante, 1869, le soubassement du nouveau temple fut livré au culte et, vers la fin de 1870, Mgr Guigues eut la joie de procéder à la bénédiction solennelle de l'église.

Telle était la ville de Hull aux temps des missions: œuvre pénible des chantiers, témoins du zèle infatigable de nos héroïques missionnaires à la poursuite des âmes abandonnées qu'ils saisissaient au passage et qu'ils ramenaient à Dieu.

La population, maintenant sédentaire et beaucoup plus considérable, exigeait un ministère paroissial régulier. Hull allait sortir de l'ère des Missions pour devenir paroisse.

L'église que nous admirons aujourd'hui est la troisième que construisirent les Pères Oblats, sans compter les chapelles de Val Tétreault et du quartier Laurier. Différents incendies et de nombreux contretemps mirent souvent à l'épreuve l'esprit d'organisation des curés et des économes. Plusieurs crises économiques visitèrent la ville à des périodes plus ou moins rapprochées. Ainsi en 1878, il y eut beaucoup de chômage à Hull. Les moulins à bois cessèrent d'opérer. Plus tard, c'est la Compagnie Gilmour qui retire son travail à 1400 pères de famille. E.-B. Eddy, à son tour suspend quelques-uns de ses départements: fibres durcies, fabriques d'allumettes, scieries mécaniques, pulpe chimique. Il n'en fallait pas davantage pour acculer le peuple à la misère. Cependant, le courage ne manqua jamais et le malheur, par exemple, le grand feu de 1900, ne déconcerta pas l'ouvrier toujours prêt à reprendre sa tâche rude et méritoire.

Le Père Reboul fit bientôt construire un presbytère. En 1889, le Père Cauvin bâtit un splendide soubassement; en 1892, Mgr Duhamel bénit le temple actuel, un des plus beaux du diocèse et le plus magnifique monument de la ville. Cette église est de style romano-byzantin; son clocher s'élève à 260 pieds dans les airs.

Mais en 1870, la paroisse Notre-Dame songe déjà à un démembrement. L'accroissement de la population, la trop vaste étendue du territoire, l'éloignement considérable de plusieurs familles furent autant de motifs qui nécessitèrent la création de nouvelles paroisses. Celle du Très-Saint-Rédempteur en fut le premier rameau. Mgr Duhamel en confia la direction au clergé séculier en 1903. Ce quartier de la ville, connu au début sous le nom de "Petite Ferme", s'est grandement amélioré, grâce au talent de ses pasteurs et de ses chefs civils.

En 1912, le Très-Saint-Rédempteur et Notre-Dame cèdent une partie de leurs limites pour fonder la nouvelle paroisse de Saint-Joseph-de-Wrightville. Cette partie ouest de la ville se développe rapidement et promet un magnifique essor.

En 1915, Val-Tétreault devient à son tour paroisse et tout récemment, en mai 1938, Son Excellence Mgr Forbes fondait la nouvelle paroisse de Ste-Bernadette-Soubirous à même le territoire de la "grande église" Notre-Dame.

Le quartier Laurier a maintenant aussi sa chapelle de secours depuis 1925. Elle est attenante à la Maison des Retraites Fermées que dirigent les Pères Oblats.

Notre-Dame de Hull mérite à bon droit le titre de "berceau de la civilisation chrétienne en cette région". Par son organisation religieuse et sociale, cette paroisse a rayonné dans la vallée de la Gatineau et de l'Outaouais; ses missionnaires, pendant plus d'un demi-siècle, ont parcouru les grandes forêts du Nord pour porter les secours religieux aux bûcherons et aux Indiens. Bon nombre même de ces ouvriers de la haute fûtaie ont épousé le sol qu'ils défrichaient et ainsi formé diverses paroisses du diocèse d'Ottawa.

La Vallée de l'Outaouais et celle de la Gatineau ont ailleurs leur histoire; mais à leur origine comme au sein de leur développement, on aperçoit la flèche de Notre-Dame-de-Hull.

## LES PAROISSES ET LES CURÉS DE HULL

### Paroisse Notre-Dame

On ne peut parler des curés de Notre-Dame de Hull, du Très-Saint-Rédempteur, de Saint-Joseph et de Val-Tétréault sans honorer en même temps ces prêtres qui firent pour le progrès de notre ville d'admirables efforts et qui donnèrent leur temps et leurs talents au bénéfice de la chose publique. Depuis l'humble "Chapelle des Chantiers" jusqu'au magnifique Temple de Notre-Dame et aux diverses églises des autres paroisses, revoyons la série de ces apôtres du bien et soulignons quelques-unes de leurs œuvres. Plusieurs d'entre eux ont immortalisé leur nom et quelques corps publics en ont gravé la mémoire sur le frontispice de certains monuments de la cité de Hull. Nommons d'abord le Père Delisle Reboul, qui ne fut pas curé au vrai sens du mot, mais que l'on considère comme le fondateur de la première paroisse de la ville de Hull. Le zèle inlassable de cet ouvrier, son activité sans borne, sa puissance magnétique sur les hommes des chantiers, en ont fait un ouvrier, un bâtisseur d'écoles, d'églises. Le feu a pu anéantir ses constructions matérielles, mais son œuvre lui survit: une ville presque toute catholique dont il fut l'âme trente ans durant proclame aujourd'hui ses mérites d'apôtre et de fondateur. Et que dire de ses 20 années de courses dans les chantiers? C'est dans l'hiver de 1877, alors qu'il avait visité 47 chantiers, qu'on le ramena malade à Mattawa. Il mourut là-même, peu de temps après. Il n'avait trouvé pour sa dernière messe qu'un vulgaire coffre de farine sur lequel il déposa la pierre d'autel et célébra les saints mystères. L'école et le cercle Reboul nous rappellent le souvenir de ce missionnaire.

### PERE H. CHARPENNEY (1870-77)

Remarquable par sa grande influence sur la vie spirituelle et morale de la ville, homme de grande bonté. C'est le fondateur de la Congrégation des Dames de Sainte-Anne et de celle des Enfants de Marie. A sa demande les Sœurs Grises d'Ottawa ouvrirent une école dans la vieille chapelle en 1874. Les Frères des Ecoles Chrétiennes répondirent également à son appel, puisqu'en 1878 ils enseignaient déjà à Hull.

### PERE EUGENE CAUVIN (1877-90)

Sous cet habile administrateur on voit s'élever l'église, le presbytère et le Collège Notre-Dame, les écoles Saint-Antoine et Saint-Georges, devenues l'Académie Sainte-Marie et l'école Saint-Thomas; lui sont encore dues la bibliothèque paroissiale, la Congrégation des jeunes gens et la Société de Tempérance. En 1888, le feu réduisit en cendres ses belles constructions. De nouveau, l'infatigable pasteur se dévoue sans relâche et laisse partout l'impérissable marque d'un grand travailleur. En son honneur, l'école Saint-Eugène, d'abord destinée aux filles, devient l'école Cauvin en 1912.

PERE LUDGER LAUZON (1890-96)

L'église actuelle de Notre-Dame fut parachevée sous la direction du Père Lauzon. La Société de la Sainte-Famille et la Confrérie du Saint-Rosaire lui doivent aussi leur fondation.

L'école Lauzon du quartier Laurier porte le nom de ce dévoué pasteur.

PERE PHIDYME LECOMTE (1896-98)

Vieux missionnaire qui se distingue à Notre-Dame par ses solides instructions. Une école porte son nom.

PERE ADRIEN VALIQUET (1898-1904)

Témoin du "Grand Feu", il employa son talent à consoler les âmes et à relever les courages. Il fit construire la salle paroissiale; il embellit le cimetière actuel de Notre-Dame, fonda l'association du Chemin de la croix et ouvrit une chapelle à Val-Tétreault. La Congrégation des Sœurs Servantes de Jésus-Marie, dont le Père est encore le supérieur ecclésiastique, lui doit pour une large part son installation à Hull. Il fit encore des démarches pour l'érection de la paroisse du Très-Saint-Rédempteur.

PERE AUGUSTIN DUHAUT (1904-10)

Ce Père Curé s'est rendu célèbre par sa lutte contre l'ivrognerie et les désordres de tous genres. Il se distingua par son intelligence des besoins scolaires de toute la ville. L'école de Val-Tétreault porte son nom.

Ce sont là les plus anciens curés de Notre-Dame. Depuis on a vu se succéder à la tête de cette paroisse les Pères Arthur Guertin (1910-1916), Pierre Bernier (1916-1920), Philémon Bourassa (1920-1930), Joseph Bonhomme (1930-1935, aujourd'hui évêque missionnaire en Afrique), Alide Béland (1935-....).

**Paroisse du St-Rédempteur**

Elle fut créée en 1902. M. l'abbé Allard en fut le premier curé. La maladie l'empêcha de mener à bonne fin les désirs de son zèle apostolique. Il travailla quand même avec beaucoup de cœur au bien des âmes de cette paroisse et fut l'initiateur des travaux que son successeur, M. le chanoine J.-A. Carrière, fit pleinement réussir. Il est délicat de parler des vivants. Toutefois, l'histoire sait que M. le Chanoine a mis au service de la cité comme à celui des âmes un enthousiasme qui lui valut les plus belles réussites. On parle ailleurs de sa ténacité à vouloir doter sa ville d'un hôpital et d'un orphelinat, et l'on n'oubliera pas de sitôt les prônes à ses

paroissiens et la franchise de sa parole chaque fois que son devoir l'appelle. Commissaire et Président de la Commission Scolaire de Hull, il a cherché par tous les moyens à donner du prestige à la grande cause de l'enseignement et à stimuler maîtres et élèves à se former et à s'instruire.

### **Paroisse de Saint-Joseph de Wrightville**

M. J. A. Larocque, curé fondateur en 1913. Jovial et très dévoué, il fut souvent paralysé dans ses meilleures entreprises par la maladie qui l'importa en 1929. Mgr Chartrand lui succède; celui-ci laisse à Wrightville le meilleur souvenir d'un prêtre délicat, dévoué et de jugement très solide.

C'est M. le Chanoine L.-C. Raymond qui administre maintenant cette importante paroisse.

### **Paroisse de Val-Tétreault**

M. J. Lombard fut le premier curé de cette paroisse. Il a connu des jours épiques et il fit du bien à cette population qui lui conserve une belle affection.

M. le curé Bélisle préside aux destinées spirituelles de Val-Tétreault.

### **Paroisse Sainte-Bernadette-Soubirous**

Cette nouvelle paroisse est un détachement de Notre-Dame de Hull. Fondée cette année même (1938) et érigée canoniquement en mai, elle a été confiée à Monsieur le curé A. Rollin.

### **Le cimetière Notre-Dame**

Il convient de dire ici un mot du cimetière de la ville de Hull. Situé sur le chemin de la Gatineau, à un demi-mille de notre cité, l'entrée du cimetière est marquée par une magnifique arche en pierres de taille que surmonte l'Ange de la mort. Au centre se dresse un calvaire et de chaque côté s'alignent les humbles croix noires des Oblats tombés sur la brèche et des autres communautés religieuses. C'est là que repose le Père Reboul, aux côtés de plus de 25,000 anciens qui ont jadis exercé leur activité dans notre ville.

Chaque année, au commencement de septembre, les fidèles se forment en une longue procession et se dirigent vers le cimetière pour y prier pour leurs morts.

Depuis une vingtaine d'années, la paroisse du Très-Saint-Rédempteur et celle de St-Joseph de Wrightville ont également leur cimetière situé près du chemin dit "de la Montagne".

## L'ORGANISATION CIVILE DE HULL

Notre ville s'appela Wrightstown jusque vers 1860. Alors, elle reprit le nom de Hull que lui avait donné son fondateur, et c'est sous ce nom qu'elle fut érigée civilement le 24 décembre 1875.

Le sceau de Hull date aussi de 1875. Ce sceau est très symbolique et nous devons toujours en être fiers. Les seules inscriptions sont, dans le demi-cercle du haut, "Cité de Hull" et dans celui du bas, "Soyons cœur franc". L'artiste, sur une feuille d'érable, a dessiné un écusson surmonté d'un Sacré-Cœur royal. Sur l'écusson on voit, en haut la fleur de lys, la rose et le chardon; en bas, le symbole de l'industrie de la pulpe. Au-dessus de l'inscription inférieure, le castor laborieux comme nos travailleurs, complète la note bien canadienne de notre sceau municipal.

La ville de Hull compte aujourd'hui (1938) une population de 30,200 habitants. Le partage des nationalités se fait à peu près selon le pourcentage suivant:

Canadiens français .....	92 %
Anglais .....	5
Irlandais .....	1.5
Ecossais .....	0.5
Autres nationalités .....	1

En 1828 on estimait à \$25.000.000 la valeur des propriétés. En 1937, cette valeur est de \$33.432.000.

M. Alphonse Moussette est le maire actuel de Hull. Les échevins sont: Messieurs Frs Tremblay, Jos. Baker, E. Laramée, Geo. Bilodeau, A. Morin, J.-Bte Cadieux, R. Gratton, E. Dompierre, E. Dagenais, A. Beauchamp, H. Gauthier, F.-E. St-Jean, A. Desjardins, H. Tessier. M. Alphonse Fournier est notre député au fédéral et M. Alexandre Taché, au provincial.

### Edifices et monuments de Hull

**Le Palais de Justice et la Prison:** Cet édifice date de 1894. Quelque temps après l'incorporation de la cité de Hull, en 1875, le gouvernement de Québec accorda à Hull une cour de magistrats de district. Mais la cour du Banc de la Reine, la Cour Supérieure et la Cour de Circuit continuèrent de siéger à Aylmer jusqu'en 1890. Vu le développement pris par Hull, on jugea alors nécessaire d'en faire le chef-lieu du district judiciaire et l'on y établit en conséquence un Palais de Justice et une prison.

Jusqu'en 1894, les avocats de Hull étaient obligés d'aller en voiture à Aylmer pour expédier leurs affaires légales.

On comptait 44 prisonniers dans la prison en 1894.

**Hôtel de ville:** Le premier hôtel de ville disparut dans le feu de 1888. Le suivant fut à son tour détruit par le feu de 1900. Après le "Grand Feu" on éleva l'hôtel de ville actuel.

En 1925, à l'occasion du 125e anniversaire de la fondation de Hull, on y tint de magnifiques fêtes.

**Le Sanatorium:** Spacieux édifice qui peut abriter plus de 200 personnes. Les Rév. Sœurs Grises en ont la direction. Monsieur l'ex-député A. Guertin mérite à bon droit la reconnaissance de ses concitoyens de Hull pour avoir doté la ville d'une institution aussi nécessaire que splendide. Pour sa part, monsieur le député Alexandre Taché a beaucoup aidé à l'achèvement de l'édifice.

**Hôpital du Sacré-Cœur:** Cet hôpital existe depuis plus de 25 ans. M. le Chanoine J.-A. Carrière contribua très largement, de concert avec quelques citoyens de Hull, à la fondation d'une œuvre aussi importante que celle de notre hôpital. Le projet n'eut pas que des admirateurs. Parce qu'il était beau, il connut de puissants adversaires et rude fut la lutte.

Aujourd'hui, cette institution ne compte que des amis. Ils sont incalculables les bons services que rendent aux nôtres les Rév. Sœurs de la Providence qui dirigent avec soin l'hôpital du Sacré-Cœur. Hull compte une dizaine de médecins qui assurent avec les infirmières le meilleur service des malades.

**Le Manège militaire:** Cet édifice est en voie de construction. Il portera le glorieux nom de "de Salaberry".

**L'Orphelinat Sainte-Thérèse:** Grâce au travail ardu et souvent contrecarré, on ne sait pourquoi, de M. A. Guertin, de M. le Chanoine J.-A. Carrière et d'autres généreux organisateurs, la ville de Hull possède depuis 1928 un orphelinat qui abrite maintenant 112 enfants. Les Sœurs Chanoinesses des Cinq-Plaies se dévouent à cette œuvre des orphelins.

**Le monument Brébeuf:** Ce monument fut érigé en 1926 à Val Tétréault en souvenir du tricentenaire du passage de nos martyrs canadiens en cet endroit.

**La Croix de Cartier:** En 1936, la Société Saint-Jean-Baptiste, section Notre-Dame, voulut honorer notre saint Patron par l'érection d'une croix de Cartier qui rappelle également le geste si chrétien du Malouin à Gaspé en 1534. (1)

### **Industries:**

Nos industries sont nombreuses et très florissantes. Faute d'espace, nous ne pouvons les mentionner toutes.

(1) Il n'y a pas lieu, croyons-nous de parler des diverses églises de Hull ni de la Maison des Retraites fermées. Il en a été question ailleurs, lorsque nous avons parlé des curés ou fait l'histoire religieuse de la région.

Les plus importantes sont: Les manufactures d'Eddy, la Hull Electric, la Hull Cement and Lime Works, la Canada Packers, la Gatineau Packers, l'Allumière Fédérale.

Nous avons plusieurs marchands de bois, de charbon et d'huile: Messieurs A. Amyot, L. Arvisais, W. Arvisais, Boucher Frères, Jos. Pilon, Bélanger Frères, etc.

Des quincailleries: Charron-Ménard, Kelley-Leduc, A. Champagne, Soublière-Lepage, J.-A. Lalonde, etc., ainsi que cinq ou six forges.

Quatre maisons de pompes funèbres, plusieurs services d'ambulances.

Sept banques, quelques maisons d'assurances.

Des services de taxis, des garages, des agences d'automobiles et des magasins pour tout ce qui a rapport à l'automobile.

Des magasins de fourrures, de fleurs; des bouchers et des épiciers; plusieurs imprimeries; plusieurs librairies; des bijoutiers et des opticiens; des photographes; des boulangeries; des marchands de glace; des marchands de meubles; des merceries; une brasserie; 50 hôtels, clubs, tavernes et cafés; des services de radios; des services de transport.

Nous avons aussi la Blackburn Dry Ginger Ale, la manufacture de savon "Lys", la laiterie "Fleur-de-Lys", la Hull Knitting, la Hull Iron and Steel Foundries, la Hanson Socks.

### **Les Ecoles de Hull**

Avant 1866, Hull n'était qu'un village et faisait partie du canton de Hull; ses écoles étaient donc gérées par la commission rurale siégeant à Chelsea et notre cité en recevait très peu de faveurs. Le chemin parcouru depuis lors est donc considérable.

Notre ville comprend maintenant un district scolaire urbain dont l'érection a été accordée le 1er décembre 1937.

6252 élèves fréquentent nos écoles et 171 professeurs se dévouent à l'enseignement sous la direction de 14 directeurs ou directrices. Chaque école a son directeur ou sa directrice. Depuis 1935, la Commission scolaire retient les services d'un Surintendant ou Visiteur ecclésiastique pour ses écoles.

Voici la liste de nos principales maisons d'enseignement:

L'Ecole Normale, fondée en 1908. Elle fournit à Hull le meilleur contingent de ses institutrices.

L'Ecole Supérieure de Hull, fondée en mai 1938 par MM. les Commissaires de la cité de Hull et officiellement reconnue le 17 août 1938 par le Département de l'Instruction Publique de Québec. C'est la seule Ecole Supérieure complète de toute la région du nord de l'Outaouais.

Le Collège Notre-Dame.

L'Académie Ste-Marie; elle portait autrefois le nom d'école St-Antoine.  
L'école Saint-Thomas-d'Aquin ou ancienne école Saint-Georges.  
L'école Cauvin; autrefois l'école Saint-Eugène.  
L'école Lauzon.  
L'école Laverdure.  
L'école Carrière.  
L'école Larocque.  
L'école Valiquet.  
L'école Lecomte.  
L'école Saint-Joseph.  
L'école Reboul.  
L'école Duhaut.  
L'école Sainte-Anne.  
L'école de la paroisse de Ste-Bernadette-Soubirous.

### **L'école Technique de Hull:**

Incorporée en 1919, elle ouvre ses portes en novembre 1924. Elle comprend le corps des ateliers, un département de l'automobile, de la fonderie, de la forge, un atelier de canalisations électriques, un atelier d'électricité, d'ajustage et la menuiserie. Tous les locaux sont pourvus d'un outillage et d'un ameublement modernes.

Cette école donne des cours réguliers du jour et du soir. Elle compte environ 150 élèves. Sous la direction de M. A. Buteau, elle a contribué largement au progrès général de la ville de Hull. Il faut souhaiter que notre jeunesse des différentes écoles fréquente ses nombreux cours techniques qui seuls pourront lui fournir la science nécessaire à la petite comme à la grande industrie.

Il est intéressant de noter ici le nombre et la qualité des techniciens qui, de 1928 à 1938, c'est-à-dire durant les pires années de la crise économique, ont été placés au sortir de l'Ecole Technique de Hull; Mécaniciens: 28 — Chauffeurs et Mécaniciens: 8 — Garagistes: 14 — Enseignement: 2 — Architecte: 1 — Fonctionnaires civils techniques: 6 — Défense nationale et aviation: 11 — Aviation civile: 5 — Laboratoires nationaux des Recherches scientifiques: 12 — Compagnie Hydro-électrique: 8 — Fabriques de papier: 6 — Services municipaux: 2 — Services téléphoniques: 3 — Radiographie: 1 — Réparation et commerce de l'appareillage électrique: 6 — Réfrigération: 1 — Contrôle des produits laitiers: 2 — Contrôle des gazolines: 1 — Travaux miniers: 3 — Ferronnerie: 2 — Ateliers d'ajustage (Machine Shop): 6 — Boutiques de menuisiers: 2 — Divers commerces: 12. Donc un total de 142.

### **Les Oeuvres et les Organisations**

C'est avec joie que nous inscrivons au "Livre d'or" de ce volume les noms de toutes ces organisations qui remplissent ici leur fonction sociale à l'honneur de leurs fondateurs et de leurs chefs:

L'Union Saint-Joseph, les Artisans canadiens-français, les Forestiers catholiques, l'Alliance nationale, la Caisse populaire, les Cours du Soir, l'Association catholique des Voyageurs de Commerce, la Société Saint-Jean-Baptiste, le Cercle Reboul. Tous ont déjà beaucoup mérité de la chose publique.

Le Régiment de Hull, qui a maintenant son manège de Salaberry, la Fanfare de Hull et les Cadets de Notre-Dame donnent encore plus d'éclat aux solennités nationales et religieuses.

La Bibliothèque de Notre-Dame qui s'est relevée des incendies de 1883 et 1888 compte plus de 3,000 volumes.

Citons encore:

La Bourse du Travail, centre social d'une foule d'œuvres.

Les Chambres de Commerce Senior et Junior. Celle-ci a beaucoup d'allant.

La Ligue de Sécurité, fondée à Hull en 1936 et sa filiale, la Société ambulancière St-Jean.

La Société historique, inaugurée en 1936. Pleine d'espérance et d'audace, elle ira plus loin qu'on ne l'avait rêvé.

Les Conférences de Saint-Vincent-de-Paul; elles ont le privilège de s'adjoindre les groupements de jeunesse dits conférences juvéniles.

La Ligue d'Hygiène sociale.

Les Syndicats catholiques et nationaux.

Il y a aussi les journaux:

Le Bulletin Paroissial qui vient de célébrer son 25e anniversaire.

Le Progrès de Hull et l'Opinion.

Le Droit, fondé en 1913 et dont la quatrième page est réservée à Hull.

Le Réveil, journal de la Chambre de Commerce Junior.

Il y eut à Hull plusieurs autres journaux publiés pour la région; entre autres "La Vallée de l'Outaouais", fondé par M. Médéric Lanctôt, "Le Spectateur", dont le premier rédacteur fut M. Voyer, "Le Canada Central", fondé par M. C. Leduc, etc., mais ils ne durèrent pas. On trouvera d'ailleurs dans les appendices la liste complète de tous les journaux, quotidiens et hebdomadaires, qui furent publiés en notre région.

### **Histoire de la compagnie EDDY**

Peu de firmes industrielles du Canada ont une histoire aussi longue et aussi pittoresque que la compagnie Eddy. Elle fut l'œuvre d'un seul homme, Ezra Butler Eddy, qui eut à surmonter des obstacles capables de décourager des caractères moins trempés que le sien. Comme nous avons déjà fait ailleurs la biographie de E. B. Eddy, nous ne noterons ici que les faits saillants du développement de l'œuvre fondée par lui.

1851—E. B. Eddy arrive à Hull.

1852—Il fabrique des allumettes qu'il vend lui-même dans la région.

1857—Il ajoute à son travail, la fabrication des seaux en bois et des épingles à linge.

- 1870—Il loue dans le nord des coupes de bois et installe une scierie qui passe pour l'une des plus considérables du monde.
- 1881—J. F. Taylor, aujourd'hui secrétaire de la compagnie, entre au service de E. B. Eddy.
- 1882—Incendie désastreux qui accule l'industriel à la banqueroute. Il se remet cependant au travail avec l'aide de capitaux empruntés qu'il peut remettre rapidement.
- 1886-1895—Installation des fabriques de pulpe et de papier.
- 1900—Deuxième grand feu de Hull qui rase tous les bâtiments de Eddy, moins la fabrique de pulpe chimique au sulphite.
- 1905—Eddy est le premier dans la province à utiliser le camion automobile.
- 1906—Mort de E. B. Eddy.
- 1906-1926—Entrée successive dans la compagnie à titre de directeurs ou d'officiers de MM. Bennett, Shireff, Cæsar, Drury, Taylor.
- 1931—Construction du filtre pour assurer une meilleure eau dans la fabrication des papiers fins.
- 1934-1938—Derniers perfectionnements: les établissements Eddy se pourvoient de diverses machines pour la fabrication chimique du papier et pour une meilleure organisation du travail.

### **Le Feu de 1900**

Le "Grand Feu"! C'est bien ainsi que nous désignons la catastrophe du 26 avril 1900, la plus terrible qu'ait enregistrée l'histoire de Hull.

L'incendie commença près du lac Minnow, dans le quartier Montcalm.

En quelques instants, les pompiers furent au travail; mais il était impossible de maîtriser les flammes qu'un vent violent poussait avec rage de maison en maison.

Spectacle indescriptible! Nos anciens ne l'ont pas encore oublié. C'était navrant de voir tant de malheureuses familles lutter en vain contre la rage du "Grand Feu". Il fallait fuir après avoir vu ses biens anéantis et tout espoir évanoui; on ne savait même pas où aller . . . C'était partout l'horreur et le plus affreux des spectacles. Les enfants criaient après leurs mères qui avaient peine à les arracher au danger. Un véritable avant-goût de la fin des temps!

Sur le soir, les pompiers de Montréal arrivaient par train spécial. Malgré des efforts surhumains et d'héroïques tentatives, douze heures plus tard, la moitié de Hull et le cinquième d'Ottawa étaient en cendres. Sept personnes avaient péri et 1500 se trouvaient sans abri: on estima à plusieurs millions les dommages du sinistre de Hull et d'Ottawa.

Le feu ne cessa qu'avec le vent dans la soirée; mais les décombres fumèrent encore longtemps.

La nuit, on pouvait apercevoir de nombreuses familles "campées" sur les bords des lacs Minnow et Flora. C'était encore le printemps. Les sans-foyer souffrirent avec patience; malgré tout on espérait.

Les secours arrivèrent bientôt.

Le département de la milice fit une distribution de tentes de toile; la nourriture, les vêtements, l'argent même venaient soulager tant de misère.

Les principaux citoyens de Hull et d'Ottawa formèrent un Comité de secours; on lança un vibrant appel à la charité. En moins d'un mois, un quart de million de dollars furent distribués aux malheureux sinistrés . . . Le montant total de cette distribution dépassa les \$900.000 durant l'été. Pour sa part, Hull en eut le tiers.

Puis on se releva. La construction battait son plein dès l'été suivant. Hull se remit à grandir.

Le feu avait rasé le Collège Notre-Dame, le Couvent des Sœurs, la Salle paroissiale des Pères, le Bureau de Poste, l'Hôtel Impérial, l'église anglicane, les usines Eddy, la Hull Lumber Co., J. R. Booth, une quinzaine de magasins, les maisons des rues Chaudières, Wright, Church, Du Pont, Principale, Wellington et Leduc. L'église Notre-Dame fut sauvée des flammes.

Et voici la liste des nouvelles constructions: 314 résidences privées; 93 boutiques de tous genres; une bonne partie des fabriques d'Eddy; quelques moulins, une église anglicane, le palais de justice, le bureau de poste, la banque Provinciale, la banque d'Ottawa, le Bureau d'Enregistrement, le Collège Notre-Dame, une école anglaise, deux couvents et cinq hôtels.

Huit incendies ont visité notre ville en 26 ans:

- 1880: rue Wellington et Principale; 200 maisons incendiées.
- 1886: destruction des cours à bois Eddy, Hurdman et Orr.
- 1888: 400 maisons détruites.
- 1892: incendie des scieries J. R. Booth.
- 1894: incendie des scieries Hurdman.
- 1900: pertes s'élevant à \$3.000.000.
- 1904: maisons détruites aux quartiers 3 et 3A.

Les dommages globaux s'élèveraient à quelque 6 millions.

Maintenant, notre ville est pourvue d'un système d'incendie des plus perfectionnés et l'on organise chaque année dans les écoles la semaine de la Prévention des incendies. Le Chef des brigades, actuellement M. Bond, vient lui-même donner aux écoliers les conseils propres à prévenir de nouvelles catastrophes.

Il est bon de dire que notre système de prévention des incendies tient le premier rang parmi tous ceux du Canada. Le grand nombre de maisons de bois oblige les pompiers de cette ville à une organisation puissante et toujours sur la brèche.

### Lieux d'amusements

Notre premier lieu d'amusements, établi en 1866 et qui dura 30 ans, fut le "Jardin Larivière". Le public venait y visiter les bêtes sauvages en captivité. Il était situé près du pont du cimetière.

Le jardin Day (1870-80), situé près du pont Interprovincial, servait de lieu de rendez-vous aux pique-niqueurs.

Le jardin Leduc (1880-1885), érigé sur le site actuel du palais de justice, donnait des représentations de vaudeville.

Le Parc Perras, rue du Pont, donnait aussi du vaudeville en 1895-96.

La Salle Frontenac, ouverte en 1904, était réservée aux réunions athlétiques.

La Salle Notre-Dame des Pères Oblats, inaugurée en 1904, reçoit encore les cercles locaux d'acteurs amateurs et sert aux fêtes paroissiales. Nous avons aussi les Salles paroissiales de Wrightville et du Très-Saint-Rédempteur.

Le Parc Royal (1905) était un vaste édifice situé sur l'avenue Laurier. En été, on y donnait du vaudeville et, en hiver, le parc se transformait en une grande patinoire.

Le Parc Luna fut célèbre un temps. Mais cette entreprise exigeait de forts capitaux et dut être abandonnée par les administrateurs à cause de la crise économique. On vient d'en faire un lieu public d'amusements.

La Commission du district fédéral a aussi embelli notre ville en la dotant du parc de l'hôtel-de-ville, du parc Fontaine (ancien parc Flora) et du nouveau parc Jacques-Cartier qui sera bientôt, il faut le souhaiter, le jardin botanique de la région.

Nous avons aussi le Parc Eddy où, en été, la Fanfare de Hull donne des concerts. Dans ce parc, il y a un cairn rappelant le passage en cet endroit de tant de missionnaires, d'explorateurs et de trafiquants qui devaient y faire le portage en se rendant vers le Nord ou aux Grands Lacs. A remarquer que c'est du quai actuel de Hull, au pied du pont Interprovincial, que commençaient tous les portages vers le haut de la Grande-Rivière.

### Les Sports à Hull

C'est faire plaisir aux Anciens de Hull que de dire un mot des Sports.

**Balle-au-camp:** C'est en 1870 que l'on rencontre pour la première fois un club de Balle-au-camp à Hull, le "Club des Anglais". Il y aura aussi les clubs de MM. Laurin et Villeneuve. Grâce à Victor Cholette, ce sport fera un pas de plus en 1892 avec une équipe très forte. L'ancien terrain Webb et celui de M. Marston, à Saint-Rédempteur, ont vu se dérouler des parties chaudement

disputées contre les clubs "Le Canadien", "Le Past Time", et "Le Diamond" d'Ottawa.

En 1894, nos amateurs se formèrent en syndicat, aménagèrent le terrain Marston à la "Petite Ferme". On vit alors surgir un autre club, le "Electric Club", lequel se distingua dans des joutes contre les clubs d'Ottawa et de Montréal. C'est en 1896 que notre club fit son entrée dans la Ligue Internationale professionnelle avec les clubs Saint-Hyacinthe, Farnham, Montréal, Saint-Albans, Plattsburg et Malone. A la fin de la saison, le club "Noisy Boys" voit le jour. En 1897, notre club de Hull fut réorganisé et remporta encore de beaux succès dans la Ligue interprovinciale. Le grand feu de 1900 semble avoir ralenti l'ardeur pour le jeu de "Balle-au-camp". Une réorganisation, en 1901, remit de l'entraînement parmi tant d'amateurs de Sport. Il existe toujours quelques clubs de "Balle-au-camp" à Hull.

**La Crosse:** Ce genre de sport apparut à Hull en 1878; en 1890, nos joueurs de "Balle-au-camp", composent en partie le club existant. Un seul club de crosse s'est distingué à Hull et il ne vécut que 2 ans.

**La Raquette:** En 1887 fut fondé à Hull le premier club de raquettes. Son nom était le "National" et il disparut en 1900. Vinrent ensuite "L'Indépendant" et le "Royal" en 1892 et en 1905 respectivement. Ces clubs ont longtemps groupé les meilleurs coureurs de Hull et d'Ottawa.

**Le Gouret:** Le premier club de gouret date de 1896; organisé par M. Cholette, le club joua sa première partie au lac Minnow. Depuis ce temps, il existe à Hull plusieurs patinoires que fréquentent avec ferveur la jeunesse étudiante et l'autre.

Mentionnons ici le "Hull-Volant" que les étrangers eux-mêmes ont appris à connaître. Le "Hull-Volant" symbolise le succès.

**La Balle-molle:** Plutôt de date récente, ce jeu sait réunir un grand nombre de fervents.

**Courses:** Anciennement, les amateurs de chevaux trotteurs et ambleurs se rendaient en hiver à l'hippodrome du lac Leamy ou sur la rivière Ottawa; en été, les courses avaient lieu à la ferme Touchette. Aujourd'hui, elles se font à Aylmer.

**La Bicyclette:** N'oublions pas non plus les courses locales à bicyclette qui avaient lieu sur le terrain de MM. Gilmour et Hughson avant la construction des scieries que le "Grand Feu" a détruites.

**La Natation:** Le champion Louis Beauchamp acquit une grande renommée dans ce genre de sport.

**Le Ski:** Les montagnes de la région de la Gatineau sont fréquentées par de nombreux skieurs. Ces quelques milliers de skieurs sont affiliés à des clubs qui ont leurs propres chalets et leurs propres pistes. Ce sport devient de plus en plus populaire.

## LECTURE NO 16

**Un épisode de l'histoire de Riel**

Après les difficultés du Nord-Ouest, en 1871, Louis Riel avait été élu député du comté de Provencher. L'opinion orangiste était déjà fort montée contre lui et plusieurs Canadiens-Français de Hull s'étaient préoccupés du danger qui le menaçaient.

Le Dr Beaudin, de notre ville, qui connaissait bien Louis Riel, pour l'avoir eu comme condisciple à Montréal, alla le rencontrer à la gare de la rue Broad et l'engagea à se retirer à Hull sous la protection d'amis nombreux et sûrs: ce à quoi Riel acquiesça. Au bout de quelques jours, il se rendit au Parlement et signa son nom dans le registre des députés. Il ne fallait que cette révélation de sa présence pour amener contre lui toute la haine du parti ontarien. Un détective, du nom de McCarthy jura, "à peine d'y perdre son honneur", qu'il mettrait la main sur Riel. Celui-ci ne sortait qu'entouré d'une garde de quelques amis dont deux le précédaient; un l'accompagnait, les deux autres fermaient la marche. Il changeait de demeure tous les jours pour dépister les recherches. Il assistait presque tous les soirs aux séances de la Chambre, non de son siège de député, mais de la galerie des spectateurs. Tantôt, il s'y rendait habillé comme un gentleman, le "tuyau de castor" sur la tête, la chaîne de montre au bedon, la canne à la main; tantôt, il se déguisait en bon "habitant", avec des habits râpés et des "souiers de bœu" aux pieds.

McCarthy dont l'acharnement doublait avec le peu de succès de ses démarches le recherchait partout. Un soir, en sortant de la Chambre, le Dr Beaudin le vit et en avertit Riel. Celui-ci sans se troubler alla parler à McCarthy et lui emprunta même une "chique", sans que le détective se doutât du nom de son interlocuteur. Entre temps à Hull, on était toujours aux aguets et une centaine d'hommes s'étaient donné le mot pour accourir au secours de Riel dans le cas où on aurait attenté à sa personne: ils étaient convenus de se rassembler au son du porte-voix du gardien de la pompe à feu, Pariseau, de la rue Leduc. Il est certain que les détectives anglais ne seraient pas sortis vivants de l'échauffourée, car "pour nos gâs, se battre c'était comme aller aux noces".

Au bout de quelque temps cependant, McCarthy commençait à publier, sur les allées et venues de Riel, des données qui montraient que le limier avait flairé la piste.

Je crus bon alors d'avertir le Dr Beaudin et de lui suggérer d'amener le chef des Métis chez mon père à l'Ange-Gardien (Angers). Nous l'y conduisîmes et mon père ne fut pas peu surpris d'avoir à rendre un service si nouveau. Riel demeura là une quinzaine de jours, dans notre maison, qui est aujourd'hui un hangar sur la propriété de M. Trefflé Mongeon. A son tour un "habitant" de la Pointe-Gatineau donna l'hospitalité au Métis, qui quitta enfin les environs pour Montréal et l'Ouest.

(Récit fait par M. ADRIEN MONCION, 224 rue Montcalm. — M. Moncion née en 1852, avait au moment de ces événements, une vingtaine d'années.)

## *Chapitre II*

# *A l'ouest de Hull*

### AYLMER

#### Situation et Origines

De la ville de Hull, la rivière Outaouais s'étend en amont et en rapides successifs dans la direction sud-ouest, alors qu'elle se replie vers le nord-ouest bornant à la fois au sud et à l'ouest le territoire de la ville d'Aylmer. En se repliant ainsi, la rivière Outaouais s'élargit soudainement pour former le magnifique lac Deschênes, long de 21 milles environ et d'une largeur variant de deux à trois milles.

Ainsi donc, à six milles et demi de la ville de Hull, à la fois sur le parcours du chemin de fer Pacifique Canadien et de la route provinciale No 8, la ville d'Aylmer s'étend en bordure du lac Deschênes. Sa population est en grande majorité de langue française (2,835 habitants).

Au printemps de l'année 1800, au mois de mars exactement, Philémon Wright, de Woburn, Massachusetts, arrivait dans les forêts de Hull accompagné de ses deux fils, Tibérius et Ruggles, et de sept compagnons: Luther Colton, Edmund Chamberlain, Ephrem Chamberlain, James McConnell, Harvey Parker, Isaac Ramic et Daniel Wyman.

Le canton de Hull, arpenté et subdivisé en 1802 aux frais des nouveaux colons, comprenait 82,429 acres dont 12,000 octroyés définitivement, par lettres patentes en 1806, à Philémon Wright et à ses compagnons. Ces derniers toutefois ne se partagèrent que 41 lots. Philémon Wright devint donc ainsi un véritable seigneur.

Des premiers colons du canton de Hull, trois nous intéressent particulièrement: Daniel Wyman qui, par l'acquisition du lot 22, du rang II, se trouvait avec Ephrem Chamberlain, propriétaire du lot 20 des rangs I et II, les premiers concessionnaires de la plus grande partie du territoire actuel de la ville d'Aylmer. Rien n'indique toutefois qu'ils ne se soient jamais établis sur ces lots. Quant au troisième, Isaac Ramic, il intéresse tout particulièrement la population du village de Deschênes parce qu'il fut le premier propriétaire des lots qui englobaient en grande partie le territoire de cette municipalité. D'autre part, il paraît indubitable que ce dernier donna son nom aux rapides que surplombe le pont Champlain.

Le premier mouvement de colonisation et d'exploitation forestière se fit dans la direction tant de la ville d'Aylmer que du chemin de la Montagne.

Philémon Wright, par son active exploitation forestière, par la construction de moulins, de routes, donna un élan considérable à une migration d'industriels, de colons, de travailleurs de la forêt, venant tout d'abord des Etats-Unis, des Iles Britanniques, de l'Irlande surtout, si bien qu'en 1820, alors que se construisit la route de Hull à Aylmer, à laquelle on donna d'abord le nom de chemin Britannia, le canton de Hull comptait déjà 1060 habitants. En 1819, par exemple, un grand nombre de colons irlandais et écossais, suivant le rapport du Duc de Richmond, prirent des lots de 100 acres dans le dit canton.

### **Fondation de la ville d'Aylmer**

Philémon Wright, pris par de nombreuses entreprises, fit venir son neveu, Charles Symmes, de Boston, pour le charger de la comptabilité de ses exploitations. Charles Symmes ne demeura que deux ans au service de son oncle. En 1816, il devint propriétaire du lot 21, du rang II, du canton de Hull, situé au centre même de la ville actuelle d'Aylmer, et s'établit définitivement sur le bord du lac Deschênes en 1830 alors qu'il construisit un hôtel et un magasin dont la structure légèrement modifiée est devenue le club "Aquatic". C'est à ce moment-là que le nouvel établissement prit le nom de Symmes Landing.

Bien que Charles Symmes peut être à bon droit considéré comme le fondateur de la ville d'Aylmer, il n'en est pas moins acquis que la compagnie de la Baie d'Hudson faisait alors des bords du lac Deschênes le point de départ de tout l'approvisionnement de ses postes de l'Outaouais. C'est même cette raison qui aurait engagé le jeune Symmes à y construire à la fois un hôtel et un magasin. Cependant, d'après certains, il y aurait eu au préalable une cabane de bois rond dont l'occupant resta toujours inconnu. D'autre part, le jeune Symmes aurait été devancé par un certain Ormstead, dont la maison se serait élevée en face du parc de l'hôtel-de-ville, et par un forgeron du nom de Watt.

De 1830 à 1840, les rives de l'Outaouais furent littéralement envahies tant par les ouvriers employés au préalable à la construction du canal Rideau, les immigrants des Îles Britanniques qui devinrent colons ou industriels, que par les Canadiens français qui réussirent, après de longues années de lutte, à monopoliser les emplois inférieurs dans les chantiers.

Symmes Landing prit vite figure de port de mer, alors qu'il n'était guère question de Bytown, encore moins de Hull. A ce dernier endroit néanmoins, arrivaient hommes, bêtes et choses qui prenaient la direction de Symmes Landing d'où s'effectuait le grand départ pour les postes de la compagnie de la Baie d'Hudson, pour les chantiers de bois carré et les colonies naissantes du comté actuel de Pontiac.

D'où vient que le nom de Turnpike se substitua alors à celui de Symmes Landing ? Apparemment aucun document ne dévoile la clef du mystère. Néanmoins, une hypothèse peut nous guider dans la solution de ce mystère. Au cours des recherches faites sur l'histoire de la ville d'Aylmer, j'ai constaté que Philémon Wright et ses compagnons avaient dû, à leurs propres frais, se charger de l'arpentage et de la construction des routes dans le canton de Hull. Il me paraît donc vraisemblable que la route d'Aylmer ait été pourvue de barrières de péage dès sa construction en 1820. Ainsi, tous ceux qui se servaient de cette route n'auraient eu d'autre revanche à ce qu'il en coûtait pour y passer que d'infliger le nom de Turnpike au village naissant qui, cependant, reçut le nom d'Aylmer alors que Lord Aylmer était gouverneur du Canada de 1831 à 1835. Certains documents historiques nous révèlent de même que le village des rives du lac Deschênes s'appelaït indistinctement, même en 1850, Turnpike ou Aylmer Place.

Après 1830, les moyens primitifs de transport ne suffisaient plus à l'affluence des voyageurs de tout acabit qui se dirigeaient vers les régions nouvelles et au déplacement des approvisionnements qui devaient nécessairement suivre. Le 29 octobre 1832, un premier bateau fut lancé sur le lac Deschênes. Ce premier bateau le "Lady Colbourn" qui faisait la navette d'Aylmer aux Rapides-des-Chats fut successivement remplacé par l'"Emerald" en 1846, plus tard par le "Jessie Castle", le "Monitor", le "Chaudière" et d'autres dont se rappellent les plus vieux citoyens d'Aylmer. Mais cette brillante escadre, ou plutôt l'histoire de la navigation sur le lac Deschênes se termina tragiquement, comme en chanson, par des excursions au clair de lune sur le "Britannia" et le "Weldon" vers 1920.

Aylmer, qui avait grandi sur le passage des caravanes de voyageurs, connu dans la dernière moitié du siècle dernier ses jours les plus prospères et vraisemblablement les plus heureux.

Ces diligences qui transportaient pour la somme de 50 centins les voyageurs d'Aylmer à Ottawa, et vice versa, avaient quelque chose de poétique. Elles se prêtaient à tous les propos, aux confidences, à la méditation de ceux qui partaient, aux chants joyeux de ceux qui revenaient de longs voyages. Aylmer les accueillait tous aux foyers de ses hôtels où par surcroît ils trinquaient joyeusement. De ces rendez-vous d'une autre époque, il ne reste plus que le vieil hôtel que Charles Symmes construisit, l'hôtel Union, aujourd'hui maison Klock, et l'hôtel British.

Quant à l'hôtel Holt, victime de l'incendie du mois d'août 1921, il a rejoint dans l'oubli la "Maison Bolton" qui s'élevait à l'angle sud-est des rues Principale et Bancroft.

Avant même qu'Aylmer eût quelque importance, la vie sociale et religieuse était déjà organisée sur le chemin d'Aylmer. Déjà en 1826, s'élevait à quelques centaines de pieds au nord-est de l'intersection des chemins de Deschênes et d'Aylmer la première église protestante de toute la région de l'Outaouais. Elle était vouée au culte presbytérien. De même y eut-il aussi, un peu plus tard, une église méthodiste qui fut dans la suite transformée en résidence privée, occupée en ces dernières années par feu D. O'Holloran. Il est intéressant de s'arrêter à cette maison en maçonnerie, sise à l'est du "Club Gatineau", et d'y remarquer les contours de la porte cintrée, soigneusement murée par l'ancien maître du lieu. Les plus vieux citoyens d'Aylmer se rappellent peut-être encore l'auberge Bisson alors sise sur la limite est du canton de Hull et l'hôtel Elm Tree dont le nom fut changé en celui de Belvennie Gardens et qui est disparu du coin sud-est du chemin qui conduit à Rivermead.

Dès l'établissement des premiers colons sur la route d'Aylmer, une scierie fut construite à la tête du rapide Deschênes. Cette scierie rendit de grands services à tous ceux qui, alors, élirent domicile dans les environs. La rivière Outaouais était, en particulier à cet endroit, bordée de beaux chênes. C'est ainsi que les Canadiens français appelaient indistinctement le petit établissement, qui s'était formé autour du premier moulin, les Chênes ou aux Chênes. Aujourd'hui même, on entend encore certains vieux citoyens se servir de la même appellation. Il est regrettable, au point de vue historique, que le nom de ce petit village se soit mué en celui de Deschênes. Pourquoi ne dirait-on pas Village-des-Chênes, Lac-des-Chênes ?

Nous avons déjà laissé pressentir l'importance que prenait le chemin d'Aylmer à cause des rapides successifs de la rivière Outaouais qui rendaient la navigation impossible entre les Chaudières et le lac Deschênes. Nous avons même laissé entendre qu'il fut commercialement exploité par ceux qui avaient défrayé le coût de sa construction. Chose certaine cependant, c'est qu'il fut macadamisé en 1849 aux frais d'une compagnie qui éleva deux barrières de péage; l'une sur la ligne de division de la ville de Hull et du canton du même nom, l'autre à l'entrée même de la ville d'Aylmer. Ces barrières disparurent cependant en 1915 alors que le gouvernement provincial élimina cette entrave à la circulation des gens.

L'année 1849 reste encore notable par la publication à Aylmer même du premier journal connu dans l'histoire de la région, "The Ottawa Argus". Ce premier journal fit place au "Aylmer Times" en 1854, auquel succéda "The Aylmer Review". A cette époque, la population du village d'Aylmer était de 1000 habitants.

### **Organisation civile**

Le village d'Aylmer fut érigé en corporation municipale le 20 juillet 1847. Le 29 juillet, on afficha la proclamation et le 30 août à l'hôtel Conroy, aujourd'hui hôtel British, on procéda à l'élection des premiers conseillers dont voici les noms:

John Egan, Charles Symmes, James Woodsworth, John Foran, Moses Edey, François Beaudry. Le 13 septembre, John Egan devenait maire et Robert Conroy était élu conseiller. Les auteurs de l'histoire de l'Outaouais se feront un grand plaisir de donner à qui en fera la demande la liste complète des maires qui, de 1847 à 1890, ont présidé aux destinées du village d'Aylmer et subséquemment de la ville d'Aylmer de 1890 à 1906.

Durant la dernière partie du siècle dernier, exactement de 1848 à 1897, l'administration municipale tint ses séances dans un édifice sis à l'angle nord-ouest des rues Charles et Broad. En face, au nord-est de la rue Charles, se trouvait le premier temple anglican de la ville.

La construction du Palais de Justice date du mois de mai 1851. Le 21 mai de l'année suivante se tint la première séance de la Cour, présidée par le juge Day. Ce premier édifice fut incendié le 9 janvier 1869. Reconstitué la même année, le nouveau palais de justice devenait l'hôtel de ville actuel en 1897, alors que la ville de Hull était désignée comme centre judiciaire de toute la région.

Peut-être n'est-il pas hors de propos de rappeler ici que le Palais de Justice d'Aylmer fut le théâtre de l'un des plus célèbres procès criminels dont notre histoire canadienne fasse mention. C'est au juge Bourgeois que le gouvernement du Canada confia la redoutable tâche de présider ces mémorables assises. Quelques Indiens d'Oka, à l'instigation de fanatiques, avaient incendié l'église catholique de l'endroit, la résidence des Sulpiciens, ainsi que toutes les dépendances. Des mois durant, les préjugés religieux furent chauffés à blanc, si bien que le gouvernement crut bon d'ordonner que le procès eût lieu à Aylmer plutôt qu'à Ste-Scholastique: c'était sauter de la marmite dans la poêle. La personnalité du juge et les précautions prises en imposèrent à la foule menaçante venue d'un peu partout. Après deux procès successifs, les accusés et leurs amis furent envoyés à la réserve de Muskoka sur la recommandation du président du tribunal.

Certains de nos lecteurs sont intéressés sans doute à connaître le nom des juges qui demeurèrent à Aylmer au cours de leur durée d'office, ce sont: les juges Day, Lafontaine, McDougall, Bourgeois, Wurtele et Mailhot.

Au cours de l'été de 1860, Aylmer reçut officiellement le Prince de Galles, celui qui devait régner plus tard sous le nom d'Edouard VII. Des gravures de l'époque nous font voir avec quel enthousiasme et dans quel décor on lui fit fête. Il aurait été accueilli dans la maison que viennent d'acquérir les RR. PP. Rédemptoristes et près de laquelle s'élèvera cette année même le nouveau Studendat de leur province canadienne.

## **Industrie**

Si la ville d'Aylmer fut à son origine le pied-à-terre des travailleurs de la forêt, elle n'en eut pas moins ses propres scieries dont l'importance n'était alors certes pas discutable. Quelques citoyens se souviennent encore sans doute du moulin

Conroy à Deschênes construit en 1870, du moulin à farine situé au même endroit et dont il ne reste plus que quelques vestiges. Ici même, dans la ville, c'était la manufacture de meubles, complément d'une scierie appartenant d'abord à N.-E. Cormier et plus tard aux frères Ritchie. A mi-distance entre Aylmer et Deschênes, s'élevait au commencement de ce siècle la grande scierie Fraser dont il ne reste plus qu'un mur erratique au milieu de la plus grande solitude. En 1918, se construisit à Deschênes la grande affinerie de l'American Nickel qui n'opéra que trois années durant.

Ironie du sort, les voies de communications qui conduisent généralement au succès ont marqué ici d'abord un arrêt et plus tard une diminution des activités qui avaient donné à Aylmer le caractère d'une métropole régionale. En 1879, la compagnie Poupore & Fraser entreprenait la construction du chemin de fer de Pontiac; ce fut comme un premier lever de rideau. En 1896, la compagnie Hull Electric, étendant son réseau jusqu'à Aylmer, facilitait davantage les communications et enlevait à cette ville les dernières barricades qui avaient été les gardiennes de sa prospérité.

Ainsi, franchissant l'étape de son centenaire, après le lamentable incendie du 10 août 1921 qui détruisit au delà d'une centaine d'édifices, la ville d'Aylmer entraît de plus en plus dans le calme pour se transformer définitivement en ville "résidentielle". Elle se doit néanmoins de garder vivant le souvenir de jours où elle régnait sur toute une vaste et riche région au milieu de laquelle s'élève aujourd'hui la Capitale du Canada. Elle eut ses grands industriels: les Conroy, les Driscoll, les Egan, les Lindsay, les Klock, les Ritchie; ses nombreux professionnels: les Aylen, les Lafontaine, les McDougall, les Foran, les Latchford, les Dumouchel, les Woods, les Quirk, les Hudson, les Church; ses politiciens: les Ruggles Church, médecin et avocat, ancien procureur général de la Province de Québec après la Confédération, les Charles Devlin, ministre de la colonisation dans le cabinet Gouin; ses quelques ministres du culte dont le plus notable fut le révérend Clark, fondateur de la secte religieuse Christian Endeavour; ses religieux: les révérends PP. Devine et Devlin. Mentionnons enfin dans le domaine de l'art, Albini (Emma Lajeunesse), cantatrice de renommée européenne, qui passa une partie de son enfance dans une famille bien connue et estimée de cette ville. Cette nomenclature incomplète donne cependant à l'histoire locale quelques notions d'un précieux actif.

Au souvenir d'un lointain passé, il nous reste encore un mot à ajouter. Au milieu du lac Deschênes, à l'ouest de la ville d'Aylmer, émerge des eaux une île presque ignorée, ossuaire où les Algonquins honoraient leurs morts dans une commune sépulture. En face de cette île, à l'ancien parc Queen et aux Cèdres, les Algonquins, les Hurons et plus tard les Iroquois séjournaient périodiquement.

### **Histoire religieuse et scolaire**

C'est à l'abbé Roupe, missionnaire de l'Outaouais, que revient l'honneur d'avoir dit la première messe sur le chemin d'Aylmer en 1828 dans une maison "en maçonnerie" appartenant alors à Joseph Belle et que l'on peut encore voir à l'intersection des chemins d'Aylmer et de Fraser. De cette époque jusqu'en 1840, les

catholiques de cette partie de l'Outaouais reçurent les secours de la religion de missionnaires ambulants.

L'abbé Phelan, plus tard évêque de Kingston, fixa, le 5 juillet 1838, l'endroit où devait être construite la première église d'Aylmer. Charles Symmes, un protestant, octroya à cette occasion deux arpents de terre aux catholiques pourvu que le dit terrain servît aux fins du culte. Les quatre personnes suivantes furent désignées comme syndics: James Smith, Agapit Lespérance, Peter Aylen et Joseph Belle. Il n'y avait alors que 100 familles dans le canton de Hull. Les travaux de construction de la nouvelle église commencèrent incessamment, mais furent suspendus temporairement en 1839. Néanmoins, le nouveau temple, bien que définitivement terminé en 1842, fut béni le 2 octobre 1840 alors que Monseigneur Ignace Bourget revenait de sa première visite pastorale commencée à la mission de l'Île des Allumettes. Enfin, le 3 octobre, la paroisse d'Aylmer est érigée canoniquement et placée sous le vocable de Saint-Paul. Elle s'étendait aux cantons de Onslow, de Eardley et à la partie sud-ouest du canton de Hull.

L'abbé Desautels prit charge de la nouvelle paroisse qu'il devait desservir jusqu'en 1848 alors qu'il devint curé de Rigaud. Ce prêtre exemplaire, auteur du Manuel des Curés, devint le confident de Monseigneur Bourget qui le chargea de missions importantes auprès du Saint-Siège. Pour tous les services rendus, il fut nommé en 1862, chapelain secret d'honneur de Sa Sainteté Pie IX.

Le successeur de l'abbé Desautels, l'abbé Hughes, ne demeura à Aylmer que 7 ans. M. Hand prit charge de la paroisse en 1855. Il mourut en 1858 des suites d'un refroidissement contracté à la mission de Onslow.

Les RR. PP. Madden et Jouvant, O.M.I., desservirent la paroisse jusqu'à la nomination de M. Michel à la fin de l'année 1858. C'est à ce vieux missionnaire français, mieux connu sous le nom de "Père Michel", que nous devons la deuxième église d'Aylmer construite pour remplacer la première devenue trop petite. Fait à noter, les deux premières églises d'Aylmer furent construites sur l'emplacement du presbytère actuel.

Le P. Michel entreprit lui-même la construction du couvent de Notre-Dame-de-la-Merci qui en 1867, à peine terminé, fut la proie des flammes. C'est alors que le P. Michel céda tous ses droits aux Sœurs Grises de la Croix dont il avait au préalable retenu les services. Cette congrégation, encore jeune, procéda par étapes à la reconstruction du couvent et, en 1872, le corps principal de l'édifice actuel était enfin terminé. C'est à la révérende sœur Laflamme, belle-sœur de feu Sir L.-A. Jetté, que revint l'honneur de diriger la nouvelle institution.

C'est aussi en 1867 que les Clercs St-Viateur prirent la direction de l'école des garçons alors située à l'angle nord-est des rues Broad et Thomas. Le R. F. Fournier, premier directeur, s'installa alors avec ses subalternes. Quelques années plus tard cependant, élèves et professeurs quittèrent la rue Thomas pour occuper une salle de l'hôtel de ville appelé Market Hall à l'angle des rues Broad et Charles. Ce n'est qu'en 1892 qu'on prit possession de l'édifice actuel qui vraisemblablement devra faire place cette année même à une construction ultra moderne.

Le P. Michel, devenant curé de Buckingham en 1873, fut successivement remplacé la même année par l'abbé Brunet, en 1877 par l'abbé Agnel et par l'abbé Beauchamp en 1855.

Un incendie détruisit l'église paroissiale en 1892 alors que M. l'abbé A.-A. Labelle, curé de Grenville, devint curé de la paroisse Saint-Paul. La construction de la nouvelle église terminée en 1894 fut à son tour la proie des flammes et détruite de fond en comble, le 29 juin 1904. L'église actuelle, bénie en 1905, devra servir, espérons-le, à la célébration du centenaire de l'érection canonique de la paroisse Saint-Paul et de l'arrivée de son premier curé.

Le 25 août 1925, la population catholique de cette ville déplorait la mort de M. le curé Labelle, prêtre d'une haute culture, admiré et respecté dans tout l'archidiocèse d'Ottawa. Il avait donné à ses paroissiens d'Aylmer 32 années de sa vie sacerdotale. Il fut successivement remplacé par MM. les abbés Beausoleil et Bélanger, par M. le chanoine Raymond et par M. l'abbé H. Limoges, curé actuel.

Les écoles de la ville d'Aylmer sont sous la direction des Sœurs Grises de la Croix et des Frères du Sacré-Cœur.

## Les autres paroisses à l'ouest de Hull

### Saint Dominique d'Eardley

POPULATION: 1034 habitants.

A deux milles de la gare, sur le parcours du Pacifique Canadien, cette paroisse est agréablement située entre le puissant contrefort des Laurentides et la magnifique plaine qui borde l'Outaouais.

Son sol est particulièrement fertile, et ses habitants se livrent avec succès à la grande culture et à l'industrie laitière.

Desservie par voie de mission de 1857 à 1897, la paroisse d'Eardley obtint son érection canonique en 1895. Son site est des plus enchanteurs, et les coquettes villas qui s'échelonnent le long de sa plage donnent aux visiteurs une impression reposante de bien-être et de fraîcheur.

Les Pères Dominicains y possèdent aussi, depuis plusieurs années, une maison d'été avec chapelle.

Nous désirons remercier Monsieur Hector Carbonneau, chef du Service de la Traduction générale à la Chambre des Communes, des renseignements suivants qu'il a bien voulu nous communiquer.

"Luskville possède, dit-il, l'une des plus belles plages des environs de Hull.

“D'accès facile aux voyageurs qui jadis remontaient ou descendaient en canot le cours de l'Outaouais, elle était plantée de pins et d'ormes gigantesques au pied desquels ils pouvaient dresser leurs tentes et jouir d'un paysage splendide. Elle était aussi, au siècle dernier, l'un des points d'escale de la navigation lorsque l'industrie forestière de la région battait son plein. On voit encore, à la pointe McCook, les restes d'anciens débarcadères qui servirent autrefois au commerce fluvial avant l'établissement du chemin de fer actuel.

“Jadis, les Indiens nomades de l'Outaouais y trouvaient, selon la tradition, un lieu agréable de repos. Au cours de leurs pérégrinations, ils s'y arrêtaient pour se livrer à leurs arts manuels et aux agréments de la pêche qui était alors très abondante dans la baie Noire.

“Dans l'été de 1934, en compagnie de quelques archéologues, j'ai pu confirmer le bien-fondé de cette tradition. Des fouilles, pratiquées dans les sables de la plage, nous permirent de ramener à la surface une grande quantité de débris de poterie, plusieurs pointes de flèches, des morceaux de silex taillé et d'autres minéraux originaires de l'île Manitoulin, preuve que ces aborigènes étaient de laborieux et infatigables voyageurs.”

Le canton d'Eardley, érigé en 1806, rappelle un village du même nom dans le comté de Stafford, en Angleterre.

On a aussi donné au bureau de poste le nom de Luskville, en l'honneur de l'un des premiers colons de l'endroit, Joseph Lusk.

### Quyon

POPULATION: 793 habitants.

Fondé en 1848 et en bordure de l'Outaouais, le village de Quyon est situé sur le parcours du Pacifique Canadien.

Sa population s'occupe de grande culture et de commerce de bois. On y remarque aussi un important moulin à farine: le barrage qui servait à ce moulin a été complètement dévasté par l'inondation de 1938.

La première église de Quyon, construite en 1849, fut brûlée par une bande de fanatiques orangistes. Reconstituée en 1855, elle s'élève sur une hauteur qui commande une vue magnifique sur la rivière Ottawa.

Un peu plus haut que Quyon se trouve le puissant Rapide des Chats qu'un barrage a aujourd'hui fait disparaître.

La Commission Hydro-Electrique y a aménagé, du côté de l'Ontario, une usine hydro-électrique considérable (voir figure 100, p. 99).

### **Shawville**

POPULATION: 801 habitants.

Situation: Le village de Shawville est remarquablement bien bâti.

Doté de tous les services publics municipaux qui caractérisent les grandes villes, il reflète l'aisance dont jouissent ses habitants.

On y remarque tout particulièrement un hôtel fort moderne, un moulin à farine, une scierie, une beurrerie et de beaux magasins.

C'est un centre de grande culture, d'industrie laitière de première importance, et ses fermes comptent parmi les mieux organisées du comté de Pontiac. Chaque année on y tient une exposition agricole.

Sa population est presque exclusivement protestante.

Au point de vue civil, la municipalité de Shawville, fondée en 1840, comprend le village de Shawville proprement dit et celui de Portage-du-Fort.

### **Portage-du-Fort**

POPULATION: 297 habitants.

Lors de son érection canonique en 1840, Portage-du-Fort fut placé sous le vocable de Saint-Alexandre de Clarendon. Peu d'années après, ce dernier nom fut changé en celui de Ste-Mélanie. Ce n'est qu'en 1917 que Portage-du-Fort fut définitivement placé sous la protection de saint Jacques le Majeur.

Le canton de Clarendon possède un sol de première qualité et la grande culture et l'industrie laitière y sont très prospères.

L'origine du nom de ce village est discutée: nous avons déjà indiqué plus haut (page 131, en note) les diverses hypothèses proposées.

### **Bryson**

POPULATION: 250 habitants.

Bryson, autrefois Havelock, <sup>(1)</sup> est situé dans le canton de Litchfield. Son population date de 1858.

Le nom de Havelock fut changé en celui de Bryson en 1873.

De 1857 à 1927, ce village fut le chef-lieu du comté. Il possédait son palais de justice, érigé en 1891, sa prison, son bureau d'enregistrement. Mais Campbell's Bay ayant été jugé plus central, le district judiciaire y fut transféré en 1926. C'était une perte irréparable pour Bryson. La pierre de l'ancien Palais de Justice est actuellement utilisée pour la construction de l'église de Campbell's Bay.

(1) Ce nom de Havelock fut donné en l'honneur de Sir Henry Havelock (1795-1857), général anglais qui s'illustra dans plusieurs campagnes aux Indes.

Pourtant, ce centre intéressant connut autrefois une période de prospérité et de grande activité.

Au temps où le commerce du bois était florissant, de nombreux bateaux sillonnaient les eaux profondes et tumultueuses de l'Outaouais. Et chaque printemps, on accourait souvent de loin pour voir les "cageux" sauter les fameux rapides des Sept-Chutes.

Pontiac semblait alors une réserve forestière inépuisable. Son bois de construction, très recherché, était exporté jusqu'en Angleterre.

Il y a donc plus de cent ans que nos forêts sont parcourues en tous sens par les bûcherons. Cette lutte formidable, l'homme la continue encore de nos jours, mais de façon différente. Autrefois, on coupait le bois pour en construire des maisons; aujourd'hui, on rase la forêt pour en faire du papier.

En 1914, un grand malheur fondit sur Bryson, jusque-là si prospère.

Un désastreux incendie anéantit un grand nombre de maisons et quantité de souvenirs disparurent pour toujours. De cette terrible épreuve, Bryson ne s'est jamais complètement relevé et sa population a toujours été depuis en diminuant.

Heureusement que 1924 a marqué la construction d'un barrage important et l'érection d'une usine électrique considérable par la Gatineau Power Company !

En ces toutes dernières années, notons toutefois que Bryson s'est enrichi de plusieurs édifices très modernes: chapelle paroissiale, école et salle municipale. (1)

### **Ile-du-Grand-Columet**

POPULATION: 1275 habitants.

Cette île, peut-être la plus pittoresque de l'Outaouais, fut ainsi nommée parce qu'autrefois les sauvages s'y réunissaient en grand nombre pour fumer le calumet de paix.

Elle mesure 16 milles de longueur et 6 milles de largeur.

Montagneuse en aval, elle est unie et fertile en amont. Le brûlé stérile que nous y rencontrons rappelle le terrible incendie qui, le 4 mai 1843, la ravagea sur une étendue de 18 milles carrés.

Son sous-sol renferme des gisements de plomb et d'argent, que l'on tente actuellement d'exploiter.

L'Ile-du-Columet est reliée à Bryson par un pont de fer qui fut érigé il y a une cinquantaine d'années. C'est à cet endroit que commençaient les fameux rapides des Sept-Chutes, si célèbres dans les récits des voyageurs.

(1) Nous avons trouvé dans GARD, "The Pioneers of the Ottawa Valley" une reproduction d'une vieille gravure intitulée "The Voyageurs Graveyard at Bryson". Malgré nos recherches, nous n'avons pu établir ce qu'a été ce cimetière des voyageurs et quel en a été l'emplacement. Peut-être l'expression désignait-elle, par un emploi populaire fréquent du mot cimetière, "un endroit dangereux pour les voyageurs". Des curieux d'histoire locale pourront peut-être élucider ce problème.

Un barrage les a fait disparaître tout à fait; mais en les remontant, du moins en esprit, on ne doit pas manquer de s'arrêter au "Petit rocher de la haute montagne" qui est au milieu du portage des Sept-Chutes, en bas de l'Île-du-Grand-Calumet: c'est là qu'est la fosse de Cadieux dont tout le monde a entendu parler.

Un monument élevé en 1891, par Joseph Bourque, entrepreneur du vieux palais de justice de Bryson, en marque l'endroit précis.

On trouvera ailleurs, dans ce volume, le récit de cette belle et émouvante légende (voir lecture 11, page 118).

Le chenal de l'Outaouais, à l'ouest de l'île, est peu navigable, mais d'une grande beauté. Qu'il suffise de mentionner le rapide du Rocher-Fendu.

Quant à l'histoire proprement dite de l'Île-du-Calumet, disons tout de suite qu'elle est, à ses débuts, étroitement liée aux exploits et à la vie des hardis découvreurs qui remontaient la grande rivière.

Puis, peu à peu, on voit apparaître la civilisation. Le sol se défriche, le colon s'attache à la terre et la vie religieuse se développe.

Déjà, des missionnaires visitent régulièrement l'île. En voici les noms par ordre chronologique:

- 1836-1838—F.-L. de Bellefeuille, Montréal.
- 1836-1838—W. Cannon, vicaire à Bytown.
- 1836-1838—Pascal Brunet, curé de Montebello.
- 1836-1838—J.-B. Dupuy, Montréal.
- 1838-1840—John Brady, Buckingham.
- 1838-1845—HYP. MOREAU, Evêché, Montréal.
- 1839-1845—C.-E. Poiré, curé de St-Joseph de Lévis.
- 1839 —A. Morin.
- 1839 —J.-B. Bourassa, curé de Montebello.
- 1840-1848—J.-J. Désautels, curé d'Aylmer.
- 1840 —A.-F. Truteau, Evêché, Montréal.
- 1840 —N.-L. Amyot, St-Cyprien.
- 1841 —S.-E. Paiement.
- 1842 —J.-H. McDonagh, Almonte.
- 1842 —McNulty, Mount St. Patrick.
- 1843-1844—Fabien Jeannotte.
- 1844-1846—Jas.-C. Lynch, curé des Allumettes.
  - A.-A. Brunet, O.M.I.
  - Médard Bourassa, Montebello.
  - Eusèbe Durocher, Bytown.
  - Jean-N. Laverlochère, O.M.I.

En 1843, une première chapelle de bois avait été bâtie par l'abbé Moreau, grâce à la générosité d'un citoyen du nom de Brizard.

Arrive ensuite le curé Groulx (1846-1847) qui s'installe définitivement au Calumet et y ouvre les registres de la paroisse. Mais il ne devait y rester qu'un an, étant remplacé par le curé Toussaint St-Aubin (1847-1849).

A ce dernier succéda le curé Joseph Bouvier (1849-1851). Celui-ci était tenu en particulière estime par Mgr Guigues. Il se mit résolument à l'œuvre, termina l'intérieur de l'église et bâtit le premier presbytère qu'un incendie dévora aussitôt que terminé.

Si l'on en croit un témoignage de l'époque, l'instruction n'était encore qu'à l'état d'enfance à l'Île-du-Calumet. Ainsi, dès 1849, l'on n'y comptait qu'une école dirigée par un maître et fréquentée par une trentaine d'enfants. C'est donc peu si l'on songe que l'île renfermait environ 150 familles, soit une population d'environ 1000 âmes.

En 1851, M. Bouvier fut nommé vicaire d'Aylmer et un jeune prêtre, également vicaire à cet endroit depuis cinq ans et demi, M. Ouellet, vint le remplacer.

L'Île-du-Calumet fut la première et unique paroisse de l'admirable prêtre que fut M. Ouellet. Il y exerça, en effet, un fructueux ministère pendant 40 ans (1851-1891).

Immortalisé par Drummond, dans un de ses poèmes, il fut le vrai type du missionnaire. Doué d'une force et d'une taille plus qu'ordinaires, aucune fatigue n'était capable de refroidir son zèle ou d'altérer sa bonne humeur.

Dieu seul connaît l'étendue de ses labeurs apostoliques !

Rappelons seulement qu'il visitait, chaque hiver, les chantiers éloignés de plus de 60 milles. Il disait la messe, chaque mois, à La Passe, à 16 milles; et au Portage-du-Fort, à 11 milles.

Quant à la mission de Bristol, il la visitait tous les 2 ou 3 mois.

Il créa aussi la mission de Vinton qu'il conserva pendant 26 ans et, en 1858, il fonda, à 15 milles dans la montagne, la mission d'Otter Lake qu'il desservit pendant 16 ans.

L'ancienne chapelle s'étant écroulée en 1867, le curé Ouellet songea immédiatement à rebâtir. La nouvelle église, érigée en 1867, coûta \$5,650 et fut longtemps considérée comme l'une des plus belles du diocèse.

Au curé Ouellet succéda le curé Beaudry, qui mourut en 1918 et fut remplacé par le curé actuel, le vénéré Mgr H. Martel.

### **Campbell's Bay**

POPULATION: 897 habitants.

La jolie baie formée par l'Outaouais, sur laquelle est bâti ce village, porte le nom de Campbell en souvenir d'un ancien citoyen de l'endroit, Donald Campbell.

Campbell's Bay fut desservie comme mission de 1904 à 1919.

L'érection canonique eut lieu en cette dernière année, alors que la paroisse fut placée sous le vocable de St-Jean l'Évangéliste, en reconnaissance des services rendus par l'ancien curé de l'endroit, M. l'abbé Jean Kimpton.

Beau village aux rues larges et bien construites, Campbell's Bay possède aujourd'hui tous les organismes civils qui caractérisent les cités: palais de justice, bureau de l'agronome, bureau de poste, bureau d'enregistrement, banque, etc.

Une importante scierie, propriété de M. Smith, constitue la principale industrie de l'endroit.

Le service d'hôtellerie de Campbell's Bay mérite aussi d'être signalé.

Un bac relie ce village à celui de l'Île-du-Calumet.

A quinze milles au nord-est se trouve le village d'Otter Lake connu pour l'intérêt touristique de ses environs.

### **Vinton**

POPULATION: 1267 habitants.

Eloigné de 4 milles de Campbell's Bay, cette paroisse est un centre agricole très important. La population se livre avec succès à l'industrie laitière, au commerce du bois et à la grande culture.

La paroisse de Vinton fut fondée en 1856 par un groupe d'Irlandais qui émigrèrent, pour la plupart, de Vinton, dans l'état d'Iowa, aux États-Unis: d'où l'origine du nom. Les habitants sont dispersés sans former de bourg.

De 1856 à 1875, date de la nomination du premier curé résidant, Vinton fut desservi par voie de mission.

Sa population est exclusivement catholique.

### **Fort-Coulonge**

POPULATION: 1130 habitants.

Le village de Fort-Coulonge est situé sur les bords de l'Outaouais, au confluent de la rivière Coulonge.

C'est un centre agricole important. Toutefois, l'industrie du bois pourrait s'y implanter avec de belles perspectives d'avenir, puisque les bassins des rivières Coulonge et Noire, d'une superficie de 2750 milles carrés, sont immensément riches en bois de toutes sortes.

Les chantiers de Gillie et de l'International Paper emploient, à eux seuls, jusqu'à 2000 hommes par hiver.

Véritable paradis pour les chasseurs et les pêcheurs, les environs de Fort-Coulonge offrent des paysages d'une incomparable grandeur. Parmi toutes ces merveilles de la nature, signalons, tout particulièrement, les splendides chutes de la rivière Coulonge. Distantes de 3 milles du village, elles comptent parmi les plus belles du pays, et chacun se doit de les visiter.

Quant à l'origine de Fort-Coulonge, d'où vient-elle ?

Ce nom rappelle celui d'un officier français, Nicolas d'Ailleboust, Sieur de Coulonge, qui y hiverna en 1694.

A un mille en haut de l'endroit appelé aujourd'hui Davidson, la Compagnie du Nord-Ouest fit construire, en 1784, un fort qu'elle nomma Fort-Coulonge. Devenu la propriété de la Compagnie de la Baie d'Hudson en 1821, ce fort demeura longtemps un lieu de troc avec les sauvages. Il se composait de plusieurs constructions en bois équarri, avec couvertures en bardeaux à deux versants à pic. Il résista aux assauts du temps jusqu'à la fin du siècle dernier, mais disparut à tout jamais, en 1892, lorsqu'un incendie le ravagea. Voir ce qui reste des vieux bâtiments au hors-texte No 60.

Quant au cimetière du poste, l'emplacement existe évidemment mais le souvenir en est presque effacé aujourd'hui: une partie en est labourée. Les autorités locales devraient se préoccuper de marquer ce site historique d'une manière particulière. D'après certaines traditions, l'un des membres de la famille d'Ailleboust de Coulonge y serait enterré.

Il est à remarquer que les premiers colons de Fort-Coulonge furent presque tous des Canadiens: Léon Roussel, John Romain, Moïse Francœur, J.-B. Larivière, etc.

La première scierie de la région y fut établie en 1843 par G. Bryson, aîné, et, en 1859, le village ne comptait encore que l'unique chantier de John Romain.

Au point de vue religieux, Fort-Coulonge ne fut qu'une desserte de 1845 à 1903, bien que la première église date de 1876. Celle-ci fut reconstruite en 1923, et elle est regardée comme un des plus beaux monuments de la région.

L'école paroissiale est tenue par les Sœurs Grises d'Ottawa.

## **Chapeau**

POPULATION: 1985 habitants dans toute l'Île-des-Allumettes.

Le pittoresque village de Chapeau s'étale à flanc de coteau sur la rive nord de l'Île aux Allumettes, à quelque 90 milles de Hull. Un joli pont de fer le relie à la terre ferme, du côté québécois. A cet endroit, la rivière mesure à peine cent verges de largeur, mais la rapidité du courant empêche la formation de la glace, même par les froids les plus rigoureux.

Un service régulier de bateau relie aussi Pembroke à la rive ouest de l'Île, c'est-à-dire Desjardins.

Quelle serait, tout d'abord, l'origine du mot "Chapeau" ?

Il est certain qu'un événement quelconque, une ressemblance, a souvent motivé l'adoption de beaucoup de noms géographiques.

Selon quelques-uns, le village tirerait son nom de la forme bizarre que présentait la coiffure du chef sauvage qui régnait autrefois en maître absolu sur cette contrée.

D'autres, sans doute plus imaginatifs, ont cru reconnaître dans la partie supérieure d'un rocher émergeant à eau basse, une ressemblance frappante avec le vieux chapeau militaire français.

Mais, s'il faut en croire une légende généralement mieux accréditée, ce nom viendrait tout simplement de ce que le village, à cause de son élévation et des trois versants qui y conduisent, rappellerait vaguement la forme d'un chapeau plat à trois bords.

Quant à l'origine du mot "Allumettes", elle n'a jamais manqué, non plus, de piquer la curiosité des historiens.

Selon une version, peu vraisemblable, l'île aurait été ainsi désignée à cause du bois à "allumettes" qu'elle contenait en très grande abondance.

D'autres soutiennent que "petites cabanes", en sauvage, se traduisait par allumettes.

Mais il vaut mieux nous en rapporter aux Relations des Jésuites. Voici ce qu'elles nous disent :

Un jour, un missionnaire avait dû s'enfuir avec ses compagnons, poursuivi qu'il était par une bande de féroces Iroquois. Dans sa hâte d'échapper de leurs mains, il aurait oublié, dans l'île, sa boîte renfermant des éclats de bois sec, dont il se servait pour allumer le feu. A son retour, il donna à cette île le nom d'Île aux Allumettes.

La paroisse de Chapeau compte déjà un siècle d'existence. Pourtant, l'île des Allumettes était connue des voyageurs bien avant ce temps, puisque Champlain lui-même, en 1613, y séjourna trois jours, grâce à l'hospitalité de Tessouat, le chef de la grande nation des Algonquins, connus sous le nom de "sauvages de l'île" ou KICHESIPIRINIS. C'est là qu'après une pénible discussion dont il nous a laissé le récit détaillé, Champlain convainquit de mensonge son interprète Du Vigneau et crut devoir arrêter son exploration.

Et puis, ce fut, pendant longtemps, la rude vie de colon, la lutte contre la forêt qui reculait peu à peu.

Jusqu'à 1840, des missionnaires vinrent régulièrement exercer leur saint ministère au milieu des premiers habitants de l'île. Cette année-là, Messieurs Poupore et Bélanger commencèrent la construction d'une chapelle. Elle était située à 7 milles de l'église actuelle, au pied de l'île, en face des rapides Paquet. On en voit encore l'emplacement de nos jours, à côté de l'ancien cimetière.

Cette même année rappelle un autre événement historique puisqu'elle marque la première visite d'un évêque — celle de Mgr Bourget — dans le nord de l'Outaouais. Mgr Bourget visita tout d'abord l'Île-des-Allumettes.

L'abbé Moreau fut le premier desservant de l'île. Mais il n'y résida guère, étant remplacé en 1844 par son assistant, l'abbé Jeannotte.

L'abbé James Lynch fut le curé-fondateur de Chapeau. Il y arriva en 1846 et avait, en outre, charge d'âmes des missions de Pembroke, Fort-William et Sheen.

Voici sommairement les principaux faits qui ont marqué l'histoire de Chapeau et de l'Île-des-Allumettes.

1849: Première visite de Mgr Guigues. Celui-ci signale, dans son rapport, la grande pauvreté des colons de l'île.

1850: Création de la première commission scolaire. Monsieur J.-O. Donohue est désigné pour diriger la première école.

1852: La population de l'île compte déjà 150 familles, dont 50 de langue française.

1853: L'année du grand feu. Destruction de la chapelle et d'une foule d'habitations. C'est alors qu'on choisit Chapeau comme site de la nouvelle église.

1857: Inauguration de l'église reconstruite.

Chapeau devient le centre des affaires religieuses, municipales et scolaires

Les routes, dans l'île, sont encore chose inconnue: de modestes sentiers, à travers les broussailles, conduisent au village. Monsieur Vaillancourt, vieillard de 94 ans, se rappelle encore la vieille route tortueuse qui traversait la "plaine" et reliait le groupe des Canadiens français de Demers-Centre à Chapeau.

La petite école de rang, elle-même, n'est pas toujours facile d'accès. Les enfants doivent souvent franchir des distances considérables avant de l'atteindre.

Bref, ce sont les débuts pénibles qui marquent toute colonisation nouvelle. Les gens ne sont pas riches et l'institutrice doit parfois attendre deux ou trois ans avant de pouvoir recouvrer son maigre salaire.

1860: Nomination des deux premiers commissaires Canadiens français de l'île: Messieurs Piché et Allard.

1863: Ouverture d'une école de langue française dans l'île. La première institutrice en est Mlle Emérence Berthiaume.

1872: Erection d'une école modèle à Chapeau. Elle remplace l'ancienne école qui s'élevait sur l'emplacement actuellement occupé par le magasin Raymond Frères.

1886: Inauguration de l'église actuelle.

1905: Engagement, pour le village, d'une institutrice bilingue du nom de Brissard.

1913: Division de l'île en deux paroisses.

1921: Les Sœurs de St-Joseph, dont la maison-mère est à Pembroke, prennent la direction des classes de Chapeau.

1925: Reconstruction de l'école de Chapeau en remplacement de celle qui venait d'être incendiée.

1932: Le cours parallèle à Chapeau est définitivement inauguré.

Il est un fait à noter: au cours d'un siècle, trois curés seulement se sont succédé à la direction de la paroisse de Chapeau. En voici les noms:

l'abbé James Lynch	(1846-1886)
l'abbé Leduc	(1886-1907)
Mgr A. Renaud	(1907- . . . .)

La population de l'Île-des-Allumettes est essentiellement agricole. Elle s'est toujours montrée fortement attachée à son clergé, et elle offre un bel exemple d'harmonie aux deux grandes races qui habitent le comté de Pontiac.

### Sheen

St-Paul de Sheenborough fut érigé canoniquement en 1872, date de l'ouverture des registres paroissiaux. Cette paroisse est située à 18 milles de Waltham et marque la limite nord de la grande route qui traverse le comté de Pontiac.

C'est un centre essentiellement agricole et de langue anglaise.

Le canton de Sheen, érigé en 1849, a été ainsi dénommé d'après un village du comté de North-Surrey, en Angleterre, célèbre par les ruines du château de Sheen, qu'on croit avoir été construit par Edouard III d'Angleterre.

## *Chapitre III*

# *La vallée de la Gatineau*

### PRÉAMBULE

La vallée de la Gatineau ne devait s'ouvrir que bien tard à la colonisation, vers 1835, et encore n'y eut-il aucun plan, aucune organisation méthodique en vue d'un développement logique de la région.

Dès 1820, Philémon Wright et plus tard les Hamilton, les Edwards et d'autres compagnies embauchèrent tous les ans des milliers d'hommes qui s'enfouissaient dans nos montagnes pour la coupe du bois. Chaque printemps, on faisait la "drave"; nos bûcherons revenaient à Hull ou à Bytown, y buvaient parfois quelques verres de trop, rencontraient les missionnaires et retournaient chez eux pour en revenir et continuer leur vie nomade et sujette à toutes les ignorances.

Cependant, avec le recul de la forêt, les clairières et les champs de souches invitaient à la culture, donc à l'établissement définitif du colon. Les femmes venaient ensuite avec leur foi et leurs belles prières. Les foyers se multipliaient; les berceaux aussi. Ce fut l'origine des villages et de leurs églises. Tout était encore bien primitif. "Les vieux" se souviennent de la route à un cheval qui menait jusqu'à Maniwaki. La voiture à deux roues, plus tard le fourgon, furent jusqu'à 1892 les seuls carrosses de cette vallée. Le Pacifique Canadien bâtit alors sa ligne de chemin de fer et depuis, les travaux de voirie ont sensiblement amélioré les

routes nombreuses qui sillonnent les paysages les plus pittoresques de toute la région.

La vallée de la Gatineau connut ses longues heures d'héroïsme. Le blé poussait dru; les moustiques n'en tourmentaient pas moins hommes et bêtes. Un peu partout, on faisait de la "potasse", une espèce de lessive à base de cendre de bois d'érable que l'on venait vendre en ville et qui permettait de subsister. La maison en bois rond était à peu près la seule habitation du temps. Une croix noire et quelques images religieuses, mêlées à des souvenirs politiques ou à des portraits des anciens, composaient le seul ornement des foyers.

Il n'y avait guère d'écoles; souvent les petits Canadiens qui les fréquentaient n'y apprenaient que l'anglais. Nous connaissons un bon nombre de "vieux" qui ne savent encore lire que l'anglais.

Mais l'on vivait heureux, disent les pionniers. Il fallait manger du pain noir et se passer de friandises. Il fallait vivre simplement. Les femmes maniaient la faucille, travaillaient aux champs, faisaient parfois "du bois"; on s'habillait de grosse étoffe et l'on s'éclairait à la chandelle. La petite lampe à l'huile était un luxe. Le courrier postal venait chaque semaine seulement, moins souvent même, apporter des nouvelles des parents. Les journaux n'existaient point; et d'ailleurs, bien peu savaient lire. C'était le privilège des gens "bien instruits" d'écrire des lettres pour les amoureux à la recherche d'une expression d'amitié... Il fallait se préparer à la "grande demande"! Et pourtant, il y avait du bonheur puisque l'on priait et que l'on chantait. Le violon exerçait "les jeunesses"; on fabriquait des sabots, des rouets, des flanelles, des ceintures fléchées, des meubles très rustiques et tant d'autres petits secrets des arts et métiers. Tout cela donnait à la vie un air de chez-nous qui sortait nos gens du "melting pot" anglais ou américain. Nous étions nous-mêmes! Heureux temps! Et qu'il faut faire revivre!

L'histoire des villages dont les noms vont suivre est forcément rudimentaire. Cela suffira-t-il à éveiller quelques désirs de faire mieux? C'est notre espoir et nous souhaitons que les monographies se succèdent bientôt et se distinguent par leur richesse de détails tout autant que par la précision des menus faits vrais et bien racontés. Cette vallée en est digne à mille et un titres. N'y a-t-il pas assez de légendes, d'anecdotes, de contes, de types et de sites intéressants? Nous ne sommes pas "un peuple sans histoire". Et pour être jeune, notre vallée n'en a pas moins l'âme bien trempée.

## LES PAROISSES DE LA VALLÉE

### Grand Remous (St-Jean-Baptiste Vianney)

POPULATION: 528 (?) (1)

Dans le canton Sicotte. Récemment érigé en municipalité. Composé de colons et de bûcherons. Diocèse de Mont-Laurier.

(1) Nous donnons ici la population des villes et villages incorporés ou des municipalités de cantons. Le point d'interrogation indique qu'il faut se reporter à l'Appendice N° 1 pour des précisions.

**Montcerf (Ste-Philomène de . . .)**

POPULATION: 1668.

Diocèse de Mont-Laurier. Mission organisée en 1872 et desservie comme telle jusqu'en 1892, date de l'arrivée du premier curé résidant et de l'ouverture des registres.

Le village est situé à 15 milles de Maniwaki. Le canton d'Egan a été ainsi nommé d'après John Egan, député à Ottawa en 1848.

Le nom de ce village vient probablement de ce qu'autrefois la montagne, située près du village, était fréquentée par des cerfs en abondance.

**Lytton**

Municipalité incluse dans la paroisse de Montcerf, laquelle comprend aussi la municipalité d'Egan-Nord. Lytton compte 511 habitants sans comprendre ceux de Montcerf. Située au nord de Maniwaki, à l'ouest de la rivière Gatineau.

**Sainte-Famille-d'Aumond**

POPULATION: 890.

Diocèse de Mont-Laurier. Les registres de cette paroisse s'ouvrent en 1861. Les Pères Oblats font le service paroissial jusqu'en 1861, date de la nomination du premier curé résidant.

Le village est situé à 8 milles de Maniwaki.

Le canton d'Aumond a été ainsi nommé d'après un commerçant de bois, Joseph Aumond, qui exploita les forêts de cette région. En son honneur, la rivière qui traverse cette région a été nommée rivière Joseph (voir le portrait de Joseph Aumond, page 133).

**Bois-Francs (St-Boniface de . . .)**

POPULATION: 459.

Diocèse de Mont-Laurier. Les registres de cette paroisse s'ouvrent en 1879. Desservie par les Oblats jusqu'en 1915, date de la nomination du premier curé résidant. Le nom de "Bois-Francs", donné à la paroisse, vient des belles forêts de bois francs qu'on y trouve, comme le merisier, le hêtre, l'érable.

Bois-Francs est à dix milles de Maniwaki.

**Maniwaki (L'Assomption de . . .)**

POPULATION: 1720 blancs et 426 sauvages.

Comté de Gatineau. Diocèse de Mont-Laurier. Cette mission a été fondée en 1849 par les RR. PP. Oblats, pour les sauvages algonquins. C'est en cette même

année que les missionnaires obtinrent la partie ouest du canton de Maniwaki comme réserve pour les sauvages. Le gouvernement d'Ottawa leur concédait en même temps un terrain, où il se forma bientôt un village qu'ils nommèrent: "Village de Notre-Dame-du-Désert".

Les registres de la paroisse s'ouvrent en l'année 1851. Cette mission fut érigée canoniquement le 15 avril 1851 sous le nom de "L'Assomption-de-Maniwaki". Celle-ci comprend dans son territoire le canton de Maniwaki et une partie des cantons de Kensington et de Egan; elle dépend de la municipalité du canton de Maniwaki, et de celle du canton de Kensington.

La municipalité du canton de Kensington a été érigée le 1er janvier 1881, en vertu du Code municipal. La municipalité du canton de Maniwaki semble avoir été organisée le 15 mars 1904, en vertu du Code municipal.

L'ancienne église de l'Assomption ne sert aujourd'hui qu'aux blancs. Une autre église a été dédiée à Notre-Dame-du-Rosaire. Le village de Maniwaki est le terminus du chemin de fer Pacifique Canadien, qui traverse le comté de Gatineau dans presque toute sa longueur.

Maniwaki est un mot algonquin qui signifie: "Terre de Marie". C'est pourquoi cette mission fut mise sous le patronage de l'Assomption. L'ancien nom de "Notre-Dame-du-Désert" vient de ce que le village est construit sur une large pointe formée par la rivière Désert.

La rivière Désert doit son nom au fait suivant: L'ancien fort de la compagnie de la baie d'Hudson se trouvait bâti dans une clairière ou désert. Pour y arriver, les sauvages suivaient une rivière à laquelle ils donnèrent le nom de "rivière au désert". Ce nom s'est conservé jusqu'à nos jours.

### **Bouchette (Saint-Gabriel de . . .)**

POPULATION: 1,200. (?)

Comté de Gatineau. Diocèse de Mont-Laurier. Les registres de cette paroisse s'ouvrent en l'année 1873. Un curé y réside depuis l'année 1849.

Erection canonique: 7 septembre 1905. Erection civile: 6 juin 1906.

L'église de cette paroisse est construite à 4 milles de la station de Burbidge, sur le parcours du chemin de fer Pacifique Canadien.

Le canton de Cameron, érigé le 27 juin 1861, fut dénommé en l'honneur de l'honorable Malcolm Cameron, originaire de Trois-Rivières, qui joua un rôle important dans la province d'Ontario.

Le canton de Bouchette a été érigé le 16 mars 1858. Le nom de ce canton rappelle la mémoire de Joseph Bouchette, arpenteur de grande autorité au Canada et en Angleterre.

La paroisse a été mise sous le patronage de Saint-Gabriel parce qu'une première messe y fut dite en la fête de saint Gabriel Archange.

**Sainte-Thérèse (de l'Enfant-Jésus)**

POPULATION: 524. (?)

Comprend une partie des municipalités de Bouchette et de Kensington. Cette paroisse du diocèse de Mont-Laurier est composée de colons et de bûcherons.

**Messines**

POPULATION: 1011.

Diocèse de Mont-Laurier. Les registres paroissiaux furent ouverts en 1906 et il y eut un premier curé résidant en 1911. Ce village a reçu son nom d'une localité du nord de la France où ont combattu les Canadiens pendant la Grande Guerre. La station de chemin de fer a gardé l'ancien nom de Burbidge. Messines est à l'extrémité nord de Blue Sea, très fréquenté par les villégiateurs de Hull et d'Ottawa. Il y eut là pendant quelques années une station d'hydravions.

**Blue Sea Lake**

POPULATION: 461.

St-Félix de Blue Sea Lake est situé dans la municipalité de Bouchette-sud. Ce coquet petit village fait partie du comté de Gatineau et du diocèse de Mont-Laurier. Il fut desservi par le curé de Gracefield de 1909 à 1919, date de la nomination du premier curé résidant et de l'ouverture des registres. Le titulaire saint Félix fut choisi en l'honneur du premier colon de l'endroit, Félix Courchesne. La population de Blue Sea, très réduite en hiver devient considérable en été par suite de l'affluence des villégiateurs sur les bords de ce lac, l'un des plus grands de cette partie du comté et l'un des plus pittoresques par l'irrégularité de sa forme et le nombre d'îles qui le parsèment. Le village de Blue Sea est placé à l'extrémité sud du lac; le long de la rive est, il y a plusieurs petites stations de chemin de fer: Blue Sea, Fortin-Gravel, Orlo, New-Lismore, Ellard, Rockhaven. Le nom de Lac de la Mer Bleue a été donné en français à un autre lac plus petit et situé plus à l'ouest. Il serait à souhaiter qu'on donne à celui dont nous parlons, de beaucoup plus important, le nom français de "lac de la Mer Bleue".

**Gracefield (La Visitation)**

POPULATION: 479 (paroisse: 2618).

Comté de Gatineau. Diocèse de Mont-Laurier. Les registres de cette paroisse s'ouvrent en l'année 1849. Desservie par des missionnaires de 1849 à 1867; un curé y réside depuis 1868.

Erection canonique: 20 mars 1901 (on l'érigea canoniquement à cette date bien que Mgr Bourget l'ait déjà érigée en 1843). Erection civile: 2 août 1901.

Le territoire de cette paroisse comprend une partie des cantons de Bouchette, de Northfield et de Wright.

Le village est situé sur le parcours du chemin de fer Pacifique Canadien.

Le nom de Gracefield a été donné au village en mémoire d'un monsieur S. Grace, qui ouvrit le premier magasin dans cette localité.

### **Lac Cayamont** <sup>(1)</sup>

POPULATION: 321. (?)

Diocèse de Pembroke. Un curé y réside depuis 1918, date de l'ouverture des registres. La paroisse est située à 12 milles de Gracefield. Le nom primitif du lac est "Kantuegama": le nom de Cayamont en est la corruption. "Ce mot est algonquin," dit le Père Lemoyne. Il signifie: "Lac qui a une baie au fond".

### **Lac Ste-Marie (Saint-Nom-de-Marie)**

POPULATION: 725. (?)

Comté de Gatineau. Diocèse d'Ottawa. Les registres de cette paroisse s'ouvrent en l'année 1840. Desservie par voie de mission de 1841 à 1881. Curé résidant de 1881 à 1884. De nouveau desservie par voie de mission de 1884 à 1893, date de la nomination d'un curé résidant.

Le village du lac Sainte-Marie doit son nom au lac sur les bords duquel il est bâti. D'après la Commission de géographie d'Ottawa, le village et le lac doivent leur nom à Madame Marie Léveillé, la mère du premier colon qui s'établit dans cette région.

Le barrage de Pagan créa un lac artificiel qui a noyé l'emplacement du village. C'est pourquoi, il fallut déplacer l'église et les maisons pour les transporter un peu plus loin.

### **Saint-Martin-de-Tours (Low)**

POPULATION: 863 (?)

Comté de Gatineau. Diocèse d'Ottawa. Cette mission fut desservie par des missionnaires de 1858 à 1892, date de la nomination du premier curé en titre et de l'ouverture des registres paroissiaux.

Le territoire de cette paroisse est compris, pour une bonne partie, dans les limites de la municipalité du canton de Low, laquelle fut érigée le 1er janvier 1857.

L'église est construite sur le lot 26 du rang II du canton de Low, sur le chemin de la Gatineau, à 2 milles de la station de Low, sur le parcours du chemin de fer Pacifique Canadien. La population est composée en grande partie de catholiques de langue anglaise.

(1) Se prononce Cayamant.

Le terrain où l'église est construite a été donné par un ancien citoyen de la paroisse, un Monsieur Martin O'Malley; d'où le nom de Martindale. "Dale", en anglais, veut dire "vallon", ou "vallée". La paroisse se trouve dans la vallée de la Gatineau.

Mentionnons ici la très importante centrale de Paugan, dont l'électricité est exportée dans l'Ontario.

NOTE: Pour l'expédition militaire de Low en 1895, voir lecture No 14 dans la première partie.

### **Saint-Camille de Farrellton (Lordsvale)**

POPULATION: 592.

Comté de Gatineau. Diocèse d'Ottawa. Cette localité fut desservie par voie de mission de 1844 jusqu'en 1850. C'est en cette année que furent ouverts les registres de la paroisse et que fut faite l'érection canonique. Le patron de la paroisse fut choisi en l'honneur du premier missionnaire de la paroisse, Monsieur l'abbé CAMILLE Guay. Le nom de Farrellton vient de Patrick Farrell, colon irlandais dans la maison duquel fut célébrée la première messe. Sur le territoire de cette paroisse se trouvent les trois gares du Pacifique Canadien, Lordsvale, Farrellton et Brennan Hill, assez rapprochées les unes des autres. Il y a près de l'église, un pont qui traverse la Gatineau, très étroite à cet endroit.

### **Sainte-Sophie-d'Aldfield**

POPULATION: 365. (?)

Comté de Pontiac. Diocèse de Pembroke. Cette paroisse fut desservie par voie de mission de 1885 à 1895, date de la nomination du premier curé résidant et de l'ouverture des registres de la paroisse.

Ce village est situé à 18 milles de Wakefield, sur le parcours du chemin de fer du Pacifique Canadien.

Le canton d'Aldfield est le nom d'un village dans le comté de Yorkshire, en Angleterre.

Ce canton est célèbre par ses magnifiques "coupes de bois". La famille Casault de Montmagny fut l'une des premières à venir s'établir dans ces grandes forêts pour y faire le commerce du bois.

Du point de vue touristique, Ste-Sophie attire un bon nombre de visiteurs qui fouillent ses lacs et ses ruisseaux pour en rapporter de superbes poissons et raconter ensuite de magnifiques histoires!

Il faut en dire autant du Lac-des-Loups, desserte de Ste-Sophie, qui compte 396 habitants (?).

### **Sainte-Cécile de Masham**

POPULATION: 1366.

Comté de Gatineau. Diocèse d'Ottawa. Les registres de cette paroisse s'ouvrent en 1853, mais une chapelle y avait été construite dès 1845. M. Lauzier fut le premier curé de cette paroisse. L'érection canonique ne coïncida pas avec l'ouverture des registres. En 1849, il y avait eu de très graves difficultés au sujet du site de l'église, difficultés qui provoquèrent l'apostasie malheureuse de sept familles. En 1840 Mgr Bourget avait fait, semble-t-il, une érection canonique de Sainte-Cécile; mais par doute de sa validité, on en fit une nouvelle en 1868. Quant à l'érection civile, elle eut lieu en 1871, sous le nom de Sainte-Cécile de la Pêche.

La municipalité du canton de Masham a été érigée le 1er juillet 1855, en vertu de l'Acte 18 Vict. chap. 100.

Le village est situé à 6 milles de la station de Wakefield, sur le parcours du chemin de fer Pacifique Canadien.

La mission portait primitivement le nom de "La Pêche", qui est celui de la rivière sur les bords de laquelle est bâti le village. La rivière de la Pêche, autrefois très poissonneuse, traverse tout le canton de Masham. C'est un des nombreux tributaires de la rivière Gatineau.

Le canton de Masham, dont le nom rappelle celui d'une ville du comté de York, en Angleterre, a été érigé le 29 mai 1850.

Sainte-Cécile de Masham est une des plus anciennes paroisses de la région. Elle a donné à l'Eglise sept prêtres, plusieurs frères et un bon nombre de religieuses. Il y a près de 90 ans que les premières familles canadiennes-françaises vinrent à Masham: c'étaient celles de MM. Bélanger et Trempe. Masham a beaucoup essaimé. Bon nombre de chefs de familles allèrent s'établir, il y a déjà vingt ou trente ans, dans les régions du nord ontarien ou québécois: les Legros, les Gauvreau, les Renaud et bien d'autres.

Cette paroisse possède une magnifique église toute de pierre granitique. Il y a huit écoles. En 1911, lors de l'incendie de l'église, du presbytère et du couvent, les Sœurs de la Charité de St-Louis avaient la direction de l'école du village.

En 1934, on érigea dans le rang Saint-Denis une croix de Cartier en mémoire du grand découvreur. C'est près de Masham que se trouve la villa d'été de Son Excellence Mgr Forbes, archevêque d'Ottawa.

### **Saint-Etienne-de-Chelsea**

POPULATION: 600. (?)

Comté de Gatineau. Diocèse d'Ottawa. Desservie par voie de mission de 1835 à 1840. Un curé y réside depuis 1848, date de l'ouverture des registres de la paroisse.

La paroisse est comprise dans les limites de la municipalité de Hull-Ouest, laquelle a été érigée en vertu du Code municipal, le 1er janvier 1875. Le village

comprend deux parties: Old Chelsea à un mille et demi de la gare du Pacifique et New Chelsea près de la gare. En arrière de Old Chelsea sont les deux lacs bien connus de Kingsmere et Meach.

Le nom de Chelsea a été donné d'après un faubourg de ce nom dans la ville de Londres, en Angleterre. Depuis trois ans, en 1935, le hameau de Farm-Point a été détaché de Chelsea pour former une paroisse indépendante.

### **St-Pierre de Wakefield**

Le nom de Wakefield dans la vallée de la Gatineau s'applique à plusieurs lieux géographiques qu'il faut bien distinguer:

a) Le canton de Wakefield, qui se trouve en grande partie sur la rive gauche de la Gatineau, mais occupe aussi une étroite lisière sur la rive droite. La municipalité du canton a été érigée le 1er juillet 1845.

b) Le village de Wakefield, station du Pacifique Canadien, sur la rive droite. Ce village, de population surtout anglaise et protestante, a été érigé en municipalité indépendante le 15 mars 1917. (Population: 296).

c) La municipalité de Wakefield-est ou paroisse de St-Pierre de Wakefield. Cette municipalité fut érigée le 1er avril 1892. La paroisse fut desservie comme mission de 1855 à 1898, date de la nomination du premier curé résidant, de l'érection canonique et de l'ouverture des registres. La localité avait d'abord été désignée sous le nom de Pélissier, un des premiers colons dans la maison duquel les missionnaires disaient la messe, puis le titulaire fut choisi du prénom de l'un de ses desservants, l'abbé Pierre Telmon. C'est à quelques milles de l'église, que se trouvent le carrefour de Wilson Corners et la caverne Laflèche, l'une des curiosités les plus intéressantes de notre région.

### **Cantley**

POPULATION: 790.

Sainte-Elisabeth de Cantley est dans le comté de Gatineau, et le diocèse d'Ottawa. Le village fait partie de la municipalité de Hull-est, érigée le 12 septembre 1889. Cette localité agricole est de fondation assez ancienne: elle fut desservie par un missionnaire de 1857 à 1868, date de la nomination du curé en titre et de l'ouverture des registres. La paroisse autrefois entièrement de langue anglaise est aujourd'hui mixte au point de vue nationalité. Bien que le village ne soit qu'à trois milles de la station de Kirk's Ferry sur la rive droite de la Gatineau, on se rend à Cantley par la route qui longe la rive gauche et en venant de Hull, on traverse la rivière sur le pont Alonzo Wright, près du collège St-Alexandre, situé lui-même sur le territoire de la paroisse.